



Jean d'Arras

## Mélusine

Texte établi par Louis Stoff

Dijon, Bernigaud Priva, 1932

**Transcription électronique :** Base de français médiéval, <http://txm.bfm-corpus.org>

**Sous la responsabilité de :** Celine Guillot-Barbance, Alexei Lavrentiev et Serge Heiden [bfm\[at\]ens-lyon.fr](mailto:bfm[at]ens-lyon.fr)

**Identifiant du texte :** melusine

**Comment citer ce texte :** Jean d'Arras, *Mélusine*, édité par Louis Stoff, Dijon, Bernigaud Priva, 1932. Publié en ligne par l'ENS de Lyon dans la Base de français médiéval, dernière révision le 24-9-2013, <http://catalog.bfm-corpus.org/melusine>

**Licence :**



Texte et suppléments numériques



[1]

En toutes choses commencer on doit appeller le Createur des creatures, qui est maistre de toutes les choses faictes et a faire, qui doivent tendre a perfection de bien et les autres parvenir selon les vices des creatures. Et pour ce, au commencement de ceste hystoire, je, cognoient que je ne soye pas digne de lui requérir, supplie a sa haulte dignité que ceste hystoire je puise achever a sa gloire et louenges, et au plaisir de mon tres hault, puissant et redoubté seigneur, Jehan, filz de roy de France, duc de Berry et d'Ouvergne, conte de Poictou et d'Ouvergne, laquelle hystoire j'ay commencé selon les vrayes coroniques que j'ai euez tant de lui comme du conte de Salbery en Angleterre et plusieurs livres qui ont esté trouvez, par ce que sa noble serour Marie, fille de Jehan, roy de France, duchesse de Bar, marquise du Pont, avoit supplié d'avoir la dicte hystoire à mon dessusdit seigneur, son tres chier et amé frere, lyquelz a tant fait qu'il en a sceu au plus prez de la droite verité qu'il a peu, et m'en a commandé a faire le traictié de l'ystoire qui cy après s'ensuit. Et je commenceray de cuer diligent, de mon povre sens et povoir, en ay fait le mieulx que j'ay sceu. Si prie a mon Createur que mon tres redoubté seigneur le veulle prendre en gré, et aussi tous ceulx qui l'orront lire. Et commencay ceste [2] hystoire a mettre en prose le mercredi devant la Saint Cleyment en yver l'an de grace mil CCCIII<sup>xx</sup> et XIJ. Et suppli humblement a tous ceulx qui l'orront lire ou le liront, se je y mespren a leur gré en nulle maniere, qu'ilz le me veuillent pardonner, car certainement je l'ay fait au plus justement que j'ay peu, selon les croniques que je cuide estre vrayes. David le prophete dit que les jugemens et punicions de Dieu sont comme abysme sans rive et sans fons, et n'est pas saige qui les cuide comprendre en son engin. Et croy que les merveilles qui sont par universel terre et monde sont les plus vrayes, comme les choses dictes faees, comme de pluseurs autres. Doncques la creature ne se doit pas pener par outrageuse presumpcion que les jugemens et fais de Dieu vueille comprendre en son entendement, mais y penser et soy esmerveillier ; et, en soy esmerveillant, considerer comme il saiche doubter et glorifier Cellui qui si celement juge. La creature de Dieu raisonnable doit entendre, selon que dit Aristote, que des choses invisibles, selon la distinction des choses qu'il a faictes ça jus, et que par leur presence de leur estre et nature le certifie, si comme saint Pol le dit en l'epistre aux Rommains, que les choses qu'il a faictes seront veues et sceues par la creature du monde. C'est l'omme qui voit les livres lire et adjouste foy es [3] atteurs, entendre les anciens ; les provinces, terres et royaumes visiter. L'en treuve tant de merveilles, selon commune estimacion, et si nouvelles que humain entendement est contraint de dire que les jugemens de Dieu sont abisme sans fons et sans rive, et sont ses choses merveilleuses, et en tant de formes et manieres diverses, et en tant de pays, selon leur diverse nature, espandues, que, sauf meilleur jugement, je cuide qu'onques homme, se Adam non, n'ot parfaicte congnoissance des euvres invisibles de Dieu, pour quoy il ne puist de jour en jour prouffiter en science et oïr ou veoir chose qu'il ne puist croire estre veritables, lesquelles le sont. Et



ces termes je vous met avant pour les merveilles qui sont en l'ystoire de quoy je vous pense a traictier, au plaisir de Dieu, mon Createur, et au command de mon dessuz dit tres puissant et noble seigneur. Laissons les atteurs ester et racontons ce que nous avons ouy dire et raconter a noz anciens, et que cestuy jour nous oyons dire qu'on a veu ou pays de Poictou et ailleurs, pour coulourer nostre histoire a estre vraye, comme nous le tenons, et qui nous est publiée par les vrayes croniques. Nous avons oy raconter a noz anciens que en pluseurs parties sont apparues a pluseurs, tres famillierement, choses lesquelles aucuns appelloient luitons, aucuns autres les faes, aucuns autres les bonnes dames, qui vont de nuit. Et de ceulx, dit uns appelez Gervaise, que les luitons vont de nuit et entrent dedens les maisons sans les huys rompre ne ouvrir, et ostent les enfans des berceulx et bestournent les membres ou les ardent. Et, au departir, les laissent aussi sains comme devant, et a aucuns donnent grant eur en ce monde. Encores dit le dit Gervaise que autres fantasies s'apparent de nuit, en guise de femmes a face ridee, basses et en petite estatute, et font les besoingnes des hostelz liberalment, et nul mal ne faisoient. Et dist que pour certain il avoit veu en son temps ung ancien homme qui racontoit pour verité qu'il avoit veu en son temps grant foison de telles choses. Et dit encores que les dictes faees [4] se mettoient en forme de tres belles femmes, et en ont pluseurs hommes prinses pour moilliers, par my aucunes convenances qu'elles leur faisoient jurer, les uns qu'ilz ne les verroient jamais nues, les autres que le samedi n'enquerroient qu'elles seroient devenues, aucunes, se elles avoient enfans, que leurs maris ne les verroient jamais en leur gesine. Et tant qu'ilz leur tenoient leurs convenances, ilz estoient regnans en grant audicion et prosperité. Et si tost qu'ilz defailloient, ilz les perdoient et decheoient de tout leur bon eur petit a petit. Et aucuns convertissoient en serpens un ou pluseurs jours la sepmaine. Et dit le dit Gervaise qu'il croit que ce soit par aucuns meffais secrez au monde et desplaisans a Dieu pourquoy il les punist si secretement en ces miseres que nulz n'en a congnoissance fors lui. Et pour ce compare il les secrez jugemens de Dieu es abismes sans fons et sans rive, combien que toutes choses sont sceues non par un seul, mais par pluseurs. Et voit on que, quant uns homs n'aura oncques yssu de sa contree, qu'il a des choses veritables assez prez de sa contree et region, que jamais ne vouldroit croire par l'ouïr dire, s'il ne le voit. Et quant de moy, qui n'ay pas esté gueres loing, j'ay veu des choses que pluseurs ne pourroient croire sans le veoir. Gervaise propre nous met en exemple d'un chevalier nommé Rogier du Chastel de Rousset, en la province d'Auxci, qui trouva une faee et la vult avoir a femme. Elle s'i consenty par tel convenant que jamais nue ne la verroit. Et furent grant temps ensemble, et croissoit le chevalier en grant prosperité. Or advint, grant temps après, que la dicte faee se baignoit. Il, par sa curieuseté, la vult veoir, et tantost la faee bouta sa teste dedens l'eaue et devint serpente, n'oncques puis ne fu veue, et le dit chevalier declina petit a petit de toutes ses prosperitez et de toutes ses choses. Ne nous vueil plus faire de proverbes ne d'exemples. Et ce que je vous en ay fait, c'est pour ce que je vous entend a traictier comment [5] la noble et puissant forteresse de Lisignen en Poictou fu fondée par une faee, et la



maniere comment, selon la juste cronique et la vraye histoire, sans y appliquier chose qui ne soit veritable et juste de la propre matiere. Et me orrez declairer la noble lignie qui en est yssue, qui regnera jusques en la fin du monde, selon ce qu'il appert qu'elle a regné jusques a ore. Mais pour ce que j'ay premierement commencié a traictier des faees, je vous voudray dire dont celle faee vint qui fonda la noble place et forteresce de Lisignen dessus dit. Il est verité qu'il ot jadis un roy en Albanie qui fut moult vaillans homs. Et dit l'ystoire qu'il ot de sa premiere femme pluseurs enfans, dont l'ystoire dit que Mataquas, qui fu pere Florimont, fu ses premiers filz. Cellui roy ot a nom Elinas et fu moult puissant et preux chevaliers de sa main. Or advint que, après le trespasement de sa femme, que il chassoit en une forest prez de la [6] marine, en laquelle forest il avoit une moult belle fontaine. En ce moment print grant soif au roy Elinas, et tourna son chemin vers la fontaine. Et quant il approucha de la dicte fontaine, il entrouy une voix qui chantoit si melodieusement que il ne cuida pas pour l'eure que ce ne feust voix angelique, mais toutes foiz il entendy assez, par la grant doulcour de la voix, que c'estoit voix femmenine. Lors descendy du cheval, pour ce que il ne feist trop grans escroiz, et l'attacha a une branche, et s'en va petit a petit vers la fontaine le plus couvert des raims et des arbrissiaux qu'il pot. Et, a l'approuchier de la fontaine apperceut la tres plus belle dame qu'il eust oncques jour veu, a son adviz. Lors s'arresta tous esbahiz de la grant beauté qu'il percut en celle qui tousjours chantoit si melodieusement que oncques seraine, faee, ne nuimphe ne chanta tant doucement. Lors s'arresta ly rois tous esbahiz tant de la beauté et du noble atour de la dicte dame comme de son doulz chant. Lors se quaity au mieulx qu'il pot de menus arbrissiaux, de paour que la dame ne l'apperceust, et entroublia toute sa chace et la soif qu'il avoit par devant, et commença a penser au chant et a la beauté de la dame, telement qu'il ne scet s'il est jour ou nuit, ou s'il dort ou veille.

#### **COMMENT LE ROY ÉLINAS VINT A LA FONTAINE ET COMMENT IL PARLA A LA DAME ET L'OT A FEMME.**

*Comment le roy Elinas vint a la fontaine et comment il parla a la dame et l'ot a femme.* Ainsi comme vous povez ouïr, fu ly roys Elinas repeuz et si abusez tant du doulz chant que de la beauté de la dame qu'il ne scet s'il dort ou se il veille. Et celle chante tousjours si doucement que c'estoit grant doulcour a l'ouïr. Elinas en fu tous abusez et si oubliez que il ne lui souvint de nulle chose fors de ce qu'il voit et oit, et demoura la en cel estat moult grant temps. Et lors vindrent deux de ses chiens courans qui lui saillirent contremont, lui faisant grant feste, et il tressault comme uns homs [7] qui yst de son dormir, et lui souvint de sa chasse, et ot lors si grant soif que, sans adviz ne sans mesure, vint sur la fontaine et print le bacin qui y pendoit a une grant chayenne, si puisa de l'eaue et but. Et lors regarda la dame qui ot laissié le chanter, et la va saluer tres humblement en lui portant le plus grant honneur et reverence qu'il oncques pot. Et celle, qui savoit moult de bien et d'onneur, lui respondy moult gracieusement. « Dame, dist ly roys Elinas, par vostre courtoisie ne



vous vueille desplaire se je vous enquier de vostre estre ne de qui vous estes, car la cause qui m'y muet si est telle que je vous diray. Chiere dame, plaise vous assavoir que je scay et congnois ce pays tout environ, et sachiez que a quatre ou a cinq lieues de cy n'a recest, ne forteresse nulle, excepté celle dont je me suy huy partiz, qui est environ a deux lieues de cy. Et pour tant, m'emerveil je de quel part si belle ne si gracieuse creature que ly corps de vous est, puet estre cy venue, si seule de compaignie. Et pour Dieu, pardonnez moy, car je fay grant oultraige de l'enquerre, mais le grant desir de le savoir me fait faire cel oultraige. Sire chevaliers, fait la dame, cy n'a point d'oultrage, mais vous muet de grant courtoisie et de grant honneur. Et sachiez, sire chevaliers, que je ne seray mie longuement seule quant il me plaira. Mais j'en ay envoyees mes gens devant pour le grant plaisir que j'avoie prins en ce bel lieu ou je me deduisoye maintenant, comme vous avez ouy. » Atant vint, a ce parler, uns varlès bien acesmez et montez sur un gros trottier. Et admenoit ung moult bel pallefroy en destre si richement enharnachié que ly rois Elinas fu tous esbahiz de la richesse, et dist a lui mesmes qu'il n'avoit oncques mais veu si riche. Et dist ly varlez a la dame : « Ma dame, il est temps de venir quant il vous plaira, car tout est prest. » Et celle dist : « De par Dieu. » Puis a dit au roy : « Sire chevaliers, a vostre congié et grans mercis de vostre courtoisie. » Lors vint au palefroy pour monter, mais ly roys s'avanca et lui aida a monter moult doucement. Celle l'en mercia et s'en part, et ly roys vint a son cheval et monte. [8] Atant es vous ses gens qui le queroient, et lui dirent qu'ilz avoient prins le cerf, et le roy leur dist : « Ce me plaist. » Lors commence a penser a la beauté de la dame, et la print si fort a amer que il ne scot quel contenance prendre et dist a ses gens : « Alez vous en devant, et je vous suivray assez tost. » Et cilz s'en vont qui bien apperceurent que ly roys avoit trouvé quelque chose. Mais ilz se partent de lui, car ilz ne l'osent reffuser, et il tourne le frain du cheval et se met les grans eslaiz tout le chemin qu'il avoit veu la dame tourner. L'ystoire nous dit que tant suivit ly roys Elinas la dame, que il la rataint en la forestz, ou il avoit grant foison d'arbres haulx et droiz, et estoit en l'esté, que le temps estoit doulz et gracieux et ly lieux de la forest estoit moult delictables. La dame ouy la frainte du cheval au roy Elinas, qui venoit grant aleure. Si dist a son varlet : Arreste et attendons ce chevalier, car je croy qu'il a oublié quelque chose a la fontaine, ou nous dire partie de sa volenté dont il n'estoit mie pour l'eure advisié, car nous l'avons veu fort pensif. « Dame, dist le varlet, a vostre plaisir. » Estes vous venu le roy qui sans arrest vint vers la dame, comme s'il ne le eust oncques plus veue, et la salue moult effreement, car il estoit si souspriz de s'amour qu'il n'y savoit contenance. La dame, qui congnut assez qui il estoit et comment il advendroit de son emprise, lui dist : « Roy Elinas, que vas tu querant aprez moy si hastivement ? Emporté je rien du tien ? » Quant Elinas se ouy nommer, si fu moult esbahiz, car il ne congnoissoit celle qui parloit à lui. Si respondy : « Tres chiere dame, du mien n'emportez vous rien fors tant que vous passez par my mon pays, et est la villenie a moy, quant vous estes estrangiere, que je ne vous recoif en mon pays plus honnourablement que je ne puis faire ycy. Dont, respondy la dame, roy Elinas, je vous en tien bien pour excusé, et vous pry, se



vous ne voulez autre chose, que vous ne laissiez ja a retourner pour ceste querele. » Lors respondi ly roys : « Tres chiere dame, autre chose quier je bien. Et quoy ? » dist elle. « Ditez hardiement. Ma chiere dame, puisqu'il [9] vous plaist, je le vous diray. Je desire tant que nulle autre chose plus, d'avoir vostre bonne amour et vostre bonne grace. Par ma foy, dist la dame, a ce n'avez vous pas failly, mais que vous n'y pensez fors toute honneur, car ja homme n'aura m'amour en soingnentaige. Haa, ma tres chiere dame, dist ly roys Elinas, je ne pense a nul cas deshonneste. Dont, dist la dame, qui bien savoit qu'il estoit espris de s'amour : Se vous me voulez prendre a femme et jurer que, se nous avons enfans ensemble, que vous ne mettez ja peine de moy veoir en ma gesine, ne ne ferez par voye quelconques tant que vous me voiez, je suiz celle qui obeiray a vous comme loyal moillier doit obeir a son espoux. » Et le roy lui jura ainsi. Que vous feroy je long compte ? Ilz furent espouzez, et menerent longtemps bonne vie ensemble. Mais ly pays du royaume d'Albanie estoient moult esbahiz qui celle dame estoit, combien qu'elle gouvernast saignement et vaillaument. Mais Mataquas, qui estoit filz du roy Elinas, la haoit moult. Or advint qu'elle fu enceinte de trois filles et les porta son terme et delivra au jour. La premiere nee ot a nom Melusigne, la seconde Melior, la tierce Palestine. Le roy Elinas n'estoit pas pour lors au lieu, mais son filz Mataquas y estoit, et regarda ses trois sereurs qui furent tant belles qu'a merveilles. Il s'en vint devers le roy son pere, et lui dit : « Ma dame la royne Presine, vostre femme, vous a apporté les trois plus belles filles qui oncques feussent veues. Sire, venez les veoir. » Ly roys Elinas, a qui il ne souvenoit de la promesse qu'il avoit fait a Presine, sa femme, dist : « Beau filz, si feray je. » Et s'en vint despourvement et entra en la chambre ou Presine baignoit ses trois filles. Et, quant il les vit, il ot grant joye et dist : Dieux beneye la mere et les filles. Quant Presine l'ouy, si respondi moult horriblement : « Faulx roys, tu m'as failli de convenant, dont il te mesavenra, et m'as perdue a tousjours mais. Et scay bien que c'est par ton filz Mataquas. Et me fault partir soubdainement, mais encore seray je vengié de ton filz, ou de ses [10] hoirs, par ma seur et compaigne la dame de l'Ille Perdue. » Et a ce parler print ses trois filles et s'esvanoy que puis ne fu veue ou pays.

### **COMMENT LE ROY ELINAS FU ESBABI QUANT IL LES VIT AINSI PARTIR.**

*Comment le roy Elinas fu esbahi quant il les vit ainsi partir.* L'ystoire dit que, quant Elinas ot perdue Presine et ses trois filles, il fu si esbahiz qu'il ne scot que faire ne que penser. Mais fu depuis, l'espace de VIIJ. ans, qu'il ne faisoit que plaindre, gemir et souspirer, et faire griefz lamentacions pour l'amour de Presine, qu'il amoit de loyal amour. Et disoit le peuple de son païs qu'il estoit affollez, et donnerent le gouvernement du royaume d'Albanie a Mathaquas, son filz, qui gouverna vaillaument et tint son pere en grant chierté. Les barons d'Albanie lui donnerent une orpheline qui estoit dame de Duras et de Florimons, qui depuis souffry moult de peines en son temps. Mais nostre histoire n'est pas emprise pour lui, et pour tant nous en tairons nous et procederons en nostre hystoire et vraye matiere. L'ystoire nous dit que, quant Presine party de Elinas atout ses



trois filles, qu'elle s'en ala atout elles en Avalon, nommé l'Ille Perdue, pour ce que nulz homs, tant y eust esté de foiz, n'y sauroit [11] rassegner, fors par aventure. Et la nourry ses filles jusques en l'aage qu'elles orent XV. ans. Et les menoit, tous les matins, sur une haulte montaigne laquelle estoit appelée, si comme l'ystoire dit, Eleneos, qui vault autant dire en françois comme montaigne florie, et de la elle pouvoit assez veoir la terre d'Albanie. Puis disoit a ses trois filles en plourant : « Filles, veez vous la le pays ou vous fustes neez et ou vous eussiez eu vostre partie, ne feust la fausseté de vostre pere, qui vous et moy a mis en grant misere sans fin jusques au jour du Hault Juge, qui punira les mauux et essaucera les biens. » Lors Melusigne lui demanda : « Ma dame, quelle faulseté vous fist nostre pere pour quoy nous avons ceste grieffté ? » Et elle leur compte tout ainsi comme vous avez ouy dessus. Et celle Melusigne remist sa mere en autres paroles en demandant les estres et les noms des villes et des chasteaulx du pays d'Albanie. Et en ce racontant, descendirent de la montaigne et vindrent en Avalon. Et lors icelle Melusigne traist Melior sa serour, et Palestine, s'autre serour, a part, et leur dist : « Mes chieres seurs, or regardez la grant grieffté et misere ou nostre pere a mis nous et nostre mere, qui eussiemes esté en si grant aise et en si grant honneur. Or n'en est il bon a faire ? Quant a moy, de ma partie, je m'en pense a vengier, car aussi pou de soulaz qu'il a empetré a nostre mere par sa faulseté, je lui pense a faire. » Et les autres deux lui respondirent : « Vous estes nostre ainsnee, nous vous suivrons et avouerons ce que vous en vouldrez faire. Par ma foy, dist Melusigne, mes suers, vous monstrez amour de vrayes filles a vostre mere, et c'est moult bien dit. Et j'ay advisié, se il vous semble bon, que nous l'enclouons en la merveilleuse montaigne de Norhonbelande nommee Brumbloremllion, et de la n'ystra de [12] toute sa vie. Ma suer, dist lors chascune, or nous en delivrons, car nous avons grant desir que nostre mere soit vengie de la desloyauté que nostre pere lui a faitte. » Lors firent les trois sereurs tant que par leur faee condicion, que elles prindrent leur pere et l'enclouirent en la dicte montaigne. Et vindrent a leur mere et lui dirent : « Mere, il ne te doit chaloir de la desloyauté de nostre pere, s'il l'a t'a faitte, car il en a son paiement, car jamais n'ystra de la montaigne de Brumbloremllio, ou nous l'avons encloz, et la usera son temps en doulour. Haa, dist Presine, qui bien le savoit, faulses et mauvaises, et tres ameres et dures de cuer, vous avez mal fait, quant celui qui vous avoit engendrees vous avez ainsi pugny par vostre faulx et orgueilleux couraige, car c'estoit ce ou je prenoye toute la plaisance que j'avoie en ce monde mortel, et vous la m'avez tollue. Sachiez que je vous en paieray bien la merite selon la desserte. Tu, Melusigne, qui es l'ainsnee et celle qui deusses estre la plus congnoissans, c'est par toy, car le scay bien, que ceste dure chartre et prison a esté donnee a ton pere, et pour ce en seras tu la premiere punie. La vertu du germe de ton pere toy et les autres eust attrait a sa nature humaine, et eussiés esté briefment hors des meurs, nimphes et faees, sans y retourner. Mais desormais je te [13] donne le don que tu seras tous les samedis serpente du nombril en aval. Mais, se tu treuves homme qui te veuille prendre a espouse, que il te convenance que jamais le samedy ne te verra, non qu'il te descuevre, ne ne le die a personne, tu



vivras cours naturel comme femme naturelle, et mourras naturellement. Et, non contretant, de toy ystra noble lignie moult grant, et qui feront de grans et haultes prouescs. Et se tu es dessevree de ton mary, saiches que tu retourneras ou tourment de devant, sans fin, tant que le Hault Juge tendra son siege. Et t'apparras trois jours devant que la forteresse que tu feras et nommeras de ton nom, devra muer seigneur, et aussi quant ly uns des hoirs qui de ta lignie ystront devra mourir. Et tu, Melior, je t'ay ordonné en la Grant Armenie un chastel bel et riche, ou tu garderas un esprevier jusques a tant que le Hault Maistre tiendra son siege. Et la tout chevalier de noble lignie qui y voudront venir veillier la surveillance et la veille et le jour XXVe de juing, sans sommeillier, auront un don de toy des choses que on puet avoir temporelment des terriennes choses, sans demander ton corps, ne t'amour, en estat de mariage ou d'autre conjunction naturelle. Et ceulx qui ce don te demanderoient, sans eulx vouloir deporter, seroient infortunez jusques à la IXe lignie et seroient dechacier de toutes leurs prosperitez. Et tu, Palestine, tu seras enclose en la montaigne de Coingo, atout le tresor de ton pere, tant que uns chevaliers de vostre lignie y vendra, ly quelz aura le tresor et en aidera a conquerir la terre de promission et te delivrera de la. » Les trois sereurs furent moult doulentes, et lors partirent de leur mere. Melusine s'en ala par my les grans forestz et boscaiges, Melior ou chastel de l'Esprevier en la Grant Armenie, Palestine en Coingnigo, ou pluseurs l'ont puissey [14] veue. Car je l'ay proprement ouy dire au roy d'Arragon et autres pluseurs de son royaume. Et ne vous vueille desplaire se je vous ay ceste adventure amenteue, car c'est pour raison de l'istoire de quoy je pense a traictier, de quoy j'ay dessus parlé. Et desormais vueil entrer en la droicte matiere de la vraye histoire. Mais avant vous diray comment le roy Elinas fina et comment Presine le mist dedens la montaigne et ensevely en un noble sercuel, comme vous orrez cy après. Long temps fu ly roys Elinas en la montaigne, et tant que la mort, qui tout affine, le prist. Lors vint Presine et l'ensevely en une si noble tombe que nulz ne vit oncques si noble ne si riche. Et y a en la chambre tant de richesse que c'est sans comparoison, comme chandelabres d'or et de riches pierres, torches, lampes qui y ardent jour et nuit. Et aux piez de la tombe mist une ymage d'albastre de son hault et de sa figure, si bel et si riche que plus ne pavoit, et tenoit la dicte ymage un tablel d'or ou toute l'aventure dessusdicte estoit escripte. Et estably un jayant fier et horrible, qui gardoit ce lieu, et tenoit tout le païs en subjection et pactiz. Et ainsi le tindrent pluseurs jayans après lui, jusqu'a la venue de Gieffroy au grant dent, dont vous orrez cy aprez. Or avez vous ouy du roy Elinas et de Presine. Si vous vueil desormais commencer la vraye histoire des merveilles du [15] noble chastel de Lisignen en Poictou, et comment ne par quel maniere il fu fondez. La vraye histoire nous raconte qu'il ot jadiz en la Brute Bretaigne un noble homme, lequel ot riote au nepveu du roy des Bretons, et l'occist. Si n'osa demorer ou pays, mais print toute sa finance et s'en vint sur haultes montaignes marchissans aux reffuges du Rosne et de pluseurs autres gros fleuves, et estoit le pays non habitez. Et, si comme l'ystoire dit, il y trouva un jour, sur une fontaine, une belle dame qui lui dist aucques toute s'aventure. Et, au long aler, ilz s'entramerent, et lui fist la dame



moult de confors. Et bastirent ou lieu et pays desert pluseurs fors, villes et habitacions firent, et fu le pays en assez brief temps assez peuplez. Et s'aviserent comment ilz nommeroient le pays, et pour ce qu'ilz l'avoient trouvé plain de forestz et boscaiges, ilz l'appellerent Forez, et encores est il ainsi nommez. Or advint qu'il ot entre la dame et le chevalier une riote, ne scay pas bonnement de quoy. Mais elle se party de lui soubdainement, de quoy le chevalier fu moult doulens. Ce non contrestant il croissoit tousjours en grans prosperitez et en grans honneurs. Or advint que les nobles de son pays lui pourveirent une bien haulte gentilz femme, qui estoit sereur du conte de Poitiers qui pour le temps regna. Et en ot pluseurs enfans masles. Entre les autres il en y ot un, le tiers, que l'en appella Remondin, qui estoit trop durement [16] beaulx et gracieux, et bien entechiez. Et ou temps que cellui Remondin povoit avoir de XIIIJ. à XV. ans, ly contes de Poitiers tint une grant feste pour un filz qu'il avoit, qu'il vult faire chevalier. Et n'avoit plus de filz, et avoit une fille moult belle, la quelle fu nommee Blanche, et ly filz fu nommez Bertrans. Ly contes Emeris manda moult noble baronnie pour l'amour de la chevalerie de son filz. Et manda lors au conte de Forestz qu'il venist a sa feste, et admenast trois de ses filz ainsnez, car il les vouloit veoir. Le conte de Forez vint a son mandement le plus honnourablement qu'il pot, et admena ses trois filz. La feste fu moult grant, et furent faiz pluseurs chevaliers nouveaulx pour l'amour de Bertrand, le filz au conte de Poitiers, qui fut, la journee, fait nouveaulx chevaliers. Et fut la fait chevalier ly ainsnez filz au conte de Forez. Et josta on bien et bel, et continua la feste VIIJ. jours tous entiers. Et donna le conte Aymery de Poitiers moult de riches dons. Et a la departir de la feste, demanda le conte Aymery de Poitiers a cellui de Forez qu'il laissast Remondin, son nepveu, et qu'il ne lui chaulsist jamais de lui, car il le pourverroit bien. Le conte de Forestz lui ottroya, et demoura Remondin avec le conte, son oncle, qui moult l'ama. Et departy la feste moult amoureusement et moult honnourablement. Et a tant se taist l'ystoire a parler du conte de Forez, qui s'en ala en son pays atout ses deux filz ainsnez et sa mesnie, et procede avant a parler du conte Aymery de Poitiers et de Remondin. L'ystoire nous certiffie, et aussi la vraye cronique, que cil conte Aymery fu grant pere de l'ayeul saint Guillaume, qui relenqui toute possession mondaine pour servir Dieu Nostre Createur, et se mist en l'ordre et religion des Blans Manteaulx. Mais de ce ne vous vueil faire long procès, ains vueil proceder avant du conte Aymery et de nostre vraye matiere. L'ystoire dit que cilz contes Aimery fu un tres vaillans homs, et qui ama toutes noblesces et fu ly plus saiges d'astronomie qui feust a son temps ne depuis Aristote. Car, si comme dit l'ystoire, par ce temps nulz n'osoit faire apprendre ses enfans nul des VIJ. ars qui sont appris par le noble art de rethorique, tant grammaire comme musique, phisique, philosophie, geometrie, theologie, ne les autres nobles sciences, s'ilz n'estoient nobles. Et pour lors estoient les sciences chier tenues et prisiees plus qu'elles [17] ne sont ores. Et les haulx princes veoient plus cler en leurs affaires par les sciences qui lors estoient aprinses en temps deu, que s'ilz feussent innocent des sciences, et sentoient en brief le vif des conseulx que on leur monstroient. Et ainsi je croy que cuer de noble estraction qui a la



science des nobles vertus des ars dessus diz ou cuer, qu'il n'en sauroit meserrer si tost que cil qui auroit aprins les ars par avarice de vouloir enrichir, par dissimilitude de complaire aux princes, et non monstrier le vif du droit, car rudesse de nature ne se puet bonnement appliquer a la nature nourrie en noblesse. Quant de ce je vous lerray ester le parler, et retourneray au conte Emery et Remondin, quel chose il leur advint cy après. Au temps que ly contes Eimery regna, l'ystoire tesmoingne que de moult de sciences il estoit plains, et especialment de celle d'astronomie, comme j'ay dessus dit. Et sachiez qu'il amoit tant Remondin que plus ne pavoit, et l'enfant luy, et se penoit moult de servir le conte, son oncle, et de lui faire plaisir. Ly contes si amoit moult les chiens et les oysiaux, et avoit foison de braques, levriers, chiens courans et liemiers, braconniers, faulconniers, oysiaux de proye et chiens chacerez de toutes manieres. Or advint, [18] si comme l'ystoire tesmoingne, que ly uns de ses forestiers lui vint annoncer qu'il avoit en la forest de Colombiers le plus merueilleux porc que l'en eust veu grant temps avoit ou pays, et que c'estoit ly plus beaulx deduiz qui y feust grant temps a. « Par foy, dist ly contes, ce me plaist. » Or faictes que les veneurs et les chiens soient prestz demain, et nous yrons a la chace. « Monseigneur, dist le forestier, a vostre plaisir. » Ainsi se party du conte, et appresta tout ce qu'il appartenoit pour la chace au jour que le conte lui avoit ordonné. Le conte Emery se party de Poictiers a grant foison de chevaliers et de barons. Et estoit Remondin tousjours au plus prez de lui, sur un coursier, l'espee ceinte et l'espie au col. Lors vindrent en la forest, et commença la chace. Ly pors fu fiers et orgueilleux, et devoura pluseurs levriers et alans, et prinst son cours par la forest qui estoit haulte et droicte, et commença grant la huee. Mais ly porcs ne doubtoit riens, mais rendoit estal tel qu'il n'y ot si hardy chien qui l'osast actendre, ne sy hardy veneur qui l'osast enferrer. Lors vindrent chevaliers et escuiers, mais il n'y ot si hardy qui osast mettre pié a terre pour l'enferrer. Lors vint le conte, qui s'escrie a haulte voix : « Comment ! Cilz filz de truye nous esbahira il tous ? » Quant Remondin ouy son oncle, si ot grant vergoingne, et sault du courcier a terre, l'espie ou poing, et s'en vint vistement devers le porc, et le fiert en l'escu, de grant ayr. Et le porc s'escout et le getta a genoulx a terre, mais il ressault sus comme preux et vistes, et le cuide renferrer. Mais le porc [19] tourne et se met au cours par telle maniere qu'il n'y ot chien ne chevalier ne homme qui n'en perdist la trace et veue, fors que le conte et son nepveu Remondin, qui estoit remonte et le suivoit si asprement devant le conte et devant tous que ly contes ot grant paour que ly porcs n'affoulast son nepveu, et lui escrie a haulte voix : « Beau nepveu, laissez ceste chace. Que maudiz soit qui la nous a annoncee, car, se cilz filz de truye vous affolle, je ne auray jamais joye. » Mais Remondin qui estoit eschauffez, et qui ne ressoingnoit sa vie, ne fortune bonne ne male qui lui peust avenir, le suit asprement, et il estoit bien montez, et tousjours le suit le conte qu'a trace qu'a veue. Que vous vouldroit longuement tenir le parler ? Tous les chevaulx commencierent a escauchier et a demourer derriere, fors Remondin et le conte, et tant chacierent que la nuit fu obscure. Lors s'arresterent dessoubz un grant arbre, et dist le conte a Remondin : « Beau nepveu, nous



demourrons cy tant que la lune sera levee. » Remondin dist : « Si comme il vous plaira, monseigneur. » Il descendy, et prist son fusil, et fist du feu. Un pou aprez, leva la lune belle et clere, et les estoilles luisoient cler. Le conte, qui moult savoit d'astronomie, regarde ou ciel, et voit les estelles cleres, et l'air pur, et la lune estoit moult belle, sans tache, ne obscurté. Et entretant que Remondin mettoit paine a alumer le feu pour faire a son seigneur plaisir, le conte regarde tousjours ou ciel contremont, et commença a souspirer profondement. Et après les durs et aigres souspirs, disoit : « Vrays Dieux, comment sont les merveilles que tu as laissiees ca jus en la vertu de ta chamberiere nature, merveilleuses et diverses en leur expedicion, se tu n'y espandoies ta grace divine, et especialment de ceste merveilleuse aventure que je voy ou cours des estoilles que tu as lassus assises dès le commencement du ciel, par haulte science d'astronomie dont tu m'as presté une des branches, de quoy je te doye louer de cuer parfait, et ta Haulte Majesté, ou nulle ne se puet comparer. Mais comment pourroit ce estre raisonnablement, s'il n'estoit en ton invisible jugement, quant par congnoissance humaine que nulz homs pourroit avoir bien et haulte honneur par mal faire ? Et non contretant, je voy par la haulte science et art dessus dit, que par ta sainte grace m'as presté, qu'il est ainsi. » Si [20] en suy moult esmerveilliez. Et lors commença a souspirer plus profondement que devant. Remondin, qui avoit alumé le feu, et qui bien avoit ouy ce que ly conte Aymery avoit dit, en partie, lui dist : « Monseigneur, le feu est esprins, venez vous chauffer. Et je croy qu'en pou de temps vendront aucunes gens qui nous diront toutes nouvelles, car je croy que la venoison soit prinse, car j'ay ouy courner, ce me semble, la rassemblee des chiens. Par foy, dist ly contes, il ne m'en est gueres. Plus m'est de ce que je voy. » Et lors regarde ou ciel, et commence a souspirer plus fort que devant. Et Remondin, qui moult l'amoit, lui dist : « Haa, monseigneur, pour Dieu, laissez telz choses ester. Il n'appertient point a si hault prince comme vous estes, mettre cure de enquerre de telz ars, ne de telz choses. Car, comment qu'il soit, Dieu vous a pourveu de tres haulte et noble seigneurie et possession terrienne. Dont vous vous povez bien passer, s'il vous plaist, de vous donner courroux ne ennuy pour telles choses qui ne vous pevent ne aidier ne nuire. Haa, folz, ce dist ly contes, se tu savoies la grant et riche et merveilleuse aventure que je voy, tu en seroies tous esbahiz. » Resmondin, qui n'y pensoit a nul mal, lui respondy : « Mon tres redoubté seigneur, plaise vous a moy dire que c'est, s'il se puet faire, et aussi se c'est chose que je doye savoir. Par Dieu, dist ly contes, tu le sauras. Et saiches de certain que je vouldroye [21] que Dieux ne li mondes ne t'en demandast rien, et l'aventure te deust avenir de moy mesmes, car je suiz desormais vieulx, et si ay des hoirs assez pour tenir mes seignouries, car je t'aime tant que je vouldroye que si haulte honneur feust eslue pour toy. Et l'aventure si est telle que, se, a ceste presente heure, uns subgiez occioit son seigneur, qu'il devendroit ly plus riches, ly plus puissans, ly plus honnouré qui feust oncques en son lignaige, et de lui ystroit si tres noble lignie qu'il en seroit mencion et remembrance jusques en la fin du monde ; et saiches que c'est vray. » Lors respondy Remondin que jamais ne le pourroit croire que tel chose feust veritable, car



ce seroit contre raison que nulz homs peust avoir bien ne honneur pour faire mortelle trahison. « Par moy, dist ly contes, Remondin, croy qu'il est tout vray, tout aussi vray comme je le t'ay dit. Par foy, dist ly enfes, ce ne croiray je ja, car ce n'est mie chose qui face a croire. » Et lors commencerent tous deux fort a penser, et lors ouyrent, au long du boys, un grant escroiz et fort desrompre les menus rams et le ronceys. Lors print Remondin son espie qui estoit par terre, et ly contes traist l'espee, et attendirent ainsi longtemps pour savoir ce que ce seroit, et se mirent au devant du feu, au lez ou ilz avoient ouy le bois desrompre. Et en cel estat demourerent tant qu'ilz virent ung porc senglier grant et merveilleux, qui s'en venoit, escumant et morcelant les dens, vers eulx moult horriblement. « Monseigneur, dist Remondin, montez sus cest arbre, que cilz sengliers ne vous face mal, et m'en laissez convenir. Par foy, dist ly contes, ja ne plaise a Jhesucrist que je te laisse en ceste adventure. » Et quant Remondin l'ot, si se met au devant du senglier, l'espie ou poing, en bonne volenté de le destruire, et ly sengliers destourne de lui et court vers le conte. Or commence la doulour et la grant tristece Remondin et le grant eur qui depuis lui vint de ceste doulereuse tristece, si comme la vraye histoire le nous raconte.

#### **COMMENT REMONDIN OSCCIT LE CONTE,, SON SEIGNEUR,, DE L'ESPIE,, ET CUIDOIT FERIR LE SENGLIER,, SI COMME DIT L'YSTOIRE.**

*Comment Remondin oscit le conte, son seigneur, de l'espie, et cuidoit ferir le senglier, si comme dit l'ystoire.* En ceste partie nous dit l'ystoire que, quant Remondin vint a l'encontre du senglier pour destourner qu'il ne venist sur son seigneur, que alors que le sengler l'apperceut, il se destourna de sa [22] voie et vint vers le conte grant aleure. Et quant le conte le vit venir, si regarde lez soy, et vit un espie, et boute l'espie ou feurre, et print l'espie, et le met soubz la plante du pié et l'abaisse. Et ly sengliers vint grant aleure. Et le conte, qui moult scot de la chasse, le va enferrer en l'escu, de la pointe de l'espie qui moult fu agüe. Mais l'escu du sanglier fu si durs qu'il convint, par la force du sengler, le conte verser a genoulx. Et Remondin vint courant, et palmie l'espie, et cuide ferir le sengler entre les quatre membres, car le senglier estoit enversé du coup que le conte lui avoit donné, et l'actaint Remondin du taillant de l'espie sur la soye du doz. Et il venoit de grant randon. La lemelle et l'espie eschappa en glissant sur le porc, et vint actaindre le conte qui estoit versez a genoulx, par my le nombril, de part en part. Et Remondin retraist l'espie, et en fiert le porc tellement que il l'atterra tout mort. Puis vint au conte, et le cuide lever, mais ce fu pour neant, car il estoit mort. Et quant Remondin vit la playe et le sang qui en yssoit a grant randon, il fu moult doulens, et le commence fort a regreter et le complaindre en faisant lamentacions plus griefz que nulz homs ne fist oncques nul jour de vie, en disant : « Hee, faulse Fortune, comment es tu si perverse que tu m'as fait occire celui qui tant m'amoit, celui qui tant de bien m'avoit fait ! Hee, Doulx Pere puissant, ou sera ores ly pays ou cest fors divers pecheur se pourra tenir. Certes, tuit cilz qui orront parler de ceste mes prison, me jugeront, et auront droit, a mourir de honteuse mort et en grief martire, car plus fausse



ne plus mauvaise trahison ne fist oncques pechierre. Terre, que ne te euvres tu ! Si m'engloutiz et me met avec le plus obscur et le plus hydeux des angels, qui jadiz fu ly plus beaulx de tous, car je l'ay bien desservi. » En ceste doulour et lamentacion fu grant espace. Lors s'avisa a lui mesmes et dist : « Messire, qui la gist mort, me dist, se telle aventure m'avenoit, que je seroie ly plus honnourer de mon lignaige. Mais je voy bien tout le contraire, car je seray ly plus maleureux et ly plus deshonnourer, et certes c'est bien droit. Non contrestant, puis qu'il ne [23] peut autrement estre, je partiray de ces marches et m'en yray querir aventure en lieu ou je pourray esperir mon pechié, s'il plaist a Dieu. » Lors vint a son seigneur. Si le baise tout en plourant et triste de cuer que il ne disist un mot pour tout l'or du monde ; et prent son cor et lui met sur le pitz. Et monta a cheval, et s'en va grant aleure au travers de la forest, ne scet quelle part. Et si grant dueil va demenant qu'il n'est corps de creature qui vous sceust dire la dixiesme partie de sa doulour. L'ystoire nous dist que, quant Remondin fu partiz de son seigneur, qu'il ot laissié mort en la forest, emprez le feu et le senglier aprez, il chevaucha tant par la haulte forest, menant telle doulour que c'estoit merveilles. Et chevaucha tant que la nuit le prist et que il fu myenuit. Et arriva sur une fontaine nommee la Fontaine de Soif, et aucuns la nommerent la Fontaine Fae, pour ce que mainte aventure y est avenue du temps passé et avenoit de jour en jour. Et estoit la fontaine en un fier et merveilleux desrubaux, et avoit grans rochiers au dessus et belle prairie au long de la valee, outre la haulte forest. Et la lune luisoit clere. Et ly chevaulx Remondin le portoit tout a son plaisir, ou il vouloit aler, car il n'avoit adviz en lui de la forte desplaisance que il avoit, ne que se il dormisist. Et tant chevaucha qu'il s'approcha durement de la fontaine. Et pour lors avoit sur la fontaine trois dames en esbat, dont entre elles en avoit une qui estoit la plus seignourie, et leur dame estoit. Et de ceste voulons nous parler selon ce que l'ystoire nous en dit.

[24]

### COMMENT REMONDIN TROUVA LES III. DAMES SUR LA FONTAINE DE SOIF.

*Comment Remondin trouva les III. dames sur la Fontaine de Soif.* Or dit l'ystoire que tant porta le cheval Remondin, ainsi pensif et plein d'ennuy et de meschief qui lui estoit advenu, qu'il ne savoit ou il aloit, ne il ne conduisoit pas le cheval, mais le portoit partout la ou il lui plaisoit a aler, sans ce que il lui tournast le frain a dextre ne a senestre ; ne Remondin ne voit ne oit ne entent. En ce party passa par devant la fontaine ou les trois dames estoient, sans ce qu'il les veist, et ly chevaulx l'emporte grant aleure. Et lors la plus seignourie dist aux autres : « Par ma foy, cil qui la passe semble gentil homme, mais il ne le monstre pas, ains monstre qu'il est extraiz de rudesse, quant il passe ainsi escouteement devant dames ou damoiselles sans les saluer. » Et ce disoit elle pour couverture, pour ce que les autres ne perceussent ce ou elle contendoit, car elle savoit bien qui ly bacheliers fu, ainsi comme orrez en l'ystoire cy aprez. Et lors dist aux autres : « Je le vueil aler a



parler. » Lors se part des autres et vint a Remondin et print le frain du cheval, et l'arreste tout quoy en disant : « Par ma foy, vassaulx, il vous muet de grant orgueil ou de grant niceté de ainsi passer par devant damoiselles sans les saluer, combien que l'orgueil et la niceté puet bien estre en vous tout ensemble. » Et atant se taist. Et cilz qui ne l'oit ne entent, ne lui respond mot. Et celle, comme courroucie, lui redist autre foiz : « Comment, dist -elle, sire musars, estes vous si despiteux que vous ne me daigniez respondre ? » Et cilz ne lui respond mot : « Par foy, dist -elle, je croy que cilz jeunes homs dort sur son cheval, ou il est sours et muet. Mais je croy que je le feray ja parler, se il oncques parla nul jour. » Lors le prent par la main et le tyre fort et ferme en disant : « Sire vassaulx, dormez vous ? » Et Remondin fremist tout ainsi comme uns homs qui s'esveille en seursault, et met main a l'espee, comme cil qui cuidoit que les gens du conte lui venissent courir sus. Et quant la dame l'apperçoit, si scot bien qu'il ne l'avoit pas encores apperceue, et lui dist tout en riant : « Sire vassaulx, a qui voulez vous commencer la bataille ? Voz ennemis ne sont pas cy present. Beau sire, je suis de vostre partie. » Et quant Remondin l'ouy, si la regarde, et perçoit la grant beauté qui estoit en la dame ; si s'en donne grant merveille, et ne [25] lui semble mie qu'il eust oncques mais veu si belle. Lors sault jus du cheval appertement, et l'encline parfaitement en disant : « Tres chiere dame, pardonnez moy l'injure et la vilenie que j'ay fait envers vous, car certes j'ay trop mesprins, et je vous jure ma foy que je ne vous avoye veue ne ouye quant vous me traistes par la main. Et sachiez que je pensoye moult fort a un mien affaire qui moult me touche au cuer, et je pryé a Dieu qu'il m'en aide a yssir. Par ma foy, sire, dist la dame, c'est bien dit, car en toutes choses doit on appeller Dieu en son aide. Et je vous croy bien de ce que vous dictes que vous ne m'avez ouye ne entendue. Mais ou allez vous a ceste heure, se vous le me povez bonnement descouvrir ? Et se vous ne savez le chemin, je vous vous y aideray a assenner, car il n'a voie ne sentier en ceste forest que je ne saiche bien ou ilz vont, et vous fiez tout seurement en moy. Par ma foy, madame, dist Remondin, grans mercis de vostre courtoisie. Sachiez que j'ay pery mon chemin la plus grant partie du jour jusques a maintenant. » Quant celle voit que il se celoît si fort contre lui, si lui a dit : « Remondin, par Dieu, riens ne vous vault le celer ; je scay bien comment il vous va. » Quant Remondin l'entent et oit qu'elle le nomme, il fu si esbahiz qu'il ne scot que respondre. Et elle, qui bien apperceut que il estoit tous honteux de ce qu'elle savoit tant de son estat, lui dist : « Par Dieu, Remondin, je suiz, aprez Dieu, celle qui te puet plus aidier et avancier en ce mortel monde, en tes adversitez, et ton malefice revertir en bien. Rien ne te vault le celer. Je scay bien comment tu as occis ton seigneur par mespresure, comme de cas volontaire, combien que pour l'eure tu ne le cuidas pas faire ; et scay bien toutes les paroles qu'il te dist par l'art d'astronomie dont il fu garny. » Quant Remondin l'ouy, si fu plus esbahiz que devant, et lui respondy : « Chiere dame, vous me dictes verité pure, mais je m'esmerveil comment vous le povez savoir, ne qui le vous a si tost annoncé. » Et celle lui dist : « Remondin, ne t'en esbahiz pas, car je le scay bien. Et saiches que je scay bien que tu cuides que ce soit fantosme ou euvre dyabolique de mon fait et de mes paroles,



mais je te certiffie que je suiz de par Dieu et croy en tout quanque vraye catholique doit croire. Et saiches de certain que sans moy ne mon conseil tu ne pues venir a chief de t'emprise. Et se tu me [26] veulz croire, toutes les paroles que tes sires te dist te seront, a l'aide de Dieu, achevees, et plus qu'il ne t'en dist, car je te feray le plus seignoury et le plus grant qui oncques feust en ton lignaige, et le plus puissant terrien. » Quant Remondin entendy les promesses de la dame et il lui ressouvint des paroles que ses sires lui avoit dictes, et considere aussi le peril ou il est d'estre exilliez ou mort, ou dechacier de tous pays ou il peust estre congneuz, si s'avisa qu'il se mettroit a l'aventure de croire la dame, car il n'avoit que une foiz a passer le crueux pas de la mort. Si respondi moult humblement : « Chiere dame, je vous remercy de la haulte promesse que m'offrez. Or vueillez savoir qu'il ne demourra pas pour peine ne pour travail que je n'assouisse vostre plaisir a mon povoir, se c'est chose que bons crestiens puist par honneur entreprendre. Par foy, dist la dame, c'est bien dit. Et je ne vous conseilleray chose dont bien et honneur ne vous doye venir. Mais il fault premierement que vous me promettez que vous me prendrez a femme. Et ne vous doubtez, car seurement je suiz de par Dieu. » Et Remondin jura que si feroit il. « Or, Remondin, dist elle encores, fault il que vous jurez autre chose. Madame, quoy ? Je sui tout prest, se c'est chose que je doye faire bonnement. Oïl, dist elle, il ne vous puet tourner a nul prejudice que de tout bien. Vous me jurerez sur tous les seremens que preudoms doit faire, que le samedi vous ne mettez jamais peine a moy veoir ne enquerre ou je seray. Et je vous jure, par le peril de l'ame de moy, que jamais cellui jour je ne feray ja chose qui vous puist estre atournee fors a toute honneur. Et cellui jour ne feray que penser par quelle voye je pourray mieulx accroistre en haulte valeur vous et vostre estat. » Et Remondins lui jure ainsi. Dont reprint la dame le parler. « Amis, dist la dame, je vous diray que vous ferez. Ne doubtez rien, mais alez vous en droit a Poitiers, et quant vous y venrez, vous trouverez pluseurs qui seront venuz de la chasse, qui vous demanderont nouvelles du conte vostre seigneur. Dicz : " Et comment, n'est -il pas repairez ? " Ilz diront que non. Respondez que vous ne le veistez depuis que la chasse commença a estre forte, et que lors le perdistes en la forest de Colombiers, comme pluseurs firent, et vous en esbahissiez comme les [27] autres. Assez tost aprez vendront les veneurs et de ses gens qui apporteront le conte mort en une lettierre ; et semblera a tous que la plaie soit faicte des dens du porc, et diront tuit que le senglier l'a mis mort, et que le conte a le senglier occiz, et le tendront pluseurs a grant vaillance. La tristour commencera grant. La contesse, son filz Bertrans, sa fille Blanche, tuit, grant et menu, menront dueil. Faictes dueil comme les autres, vestez le noir comme les autres. L'obseque sera fait moult noble, et le terme assennez que les barons feront hommage au jeusne conte. Vous revendrez cy a moy le jour devant que l'ommage se devra faire, et vous me trouverez en ceste propre place. Et tenez, mon amy, a nostre amour commencier, je vous donne ces deux verges d'or qui tiennent ensemble ; dont les pierres ont moult grant vertu, l'une que cil a qui elle sera donnee par amour, ne pourra mourir par cops d'armes, tant que il l'ait sur lui, l'autre qu'elle lui donrra victoire contre tous ses mal veullans,



s'il a bonne querelle, soit en plaidoierie, ou en meslee. Et vous en alez seurement, mon amy, car vous ne vous avez que faire de riens doubter. » Et lors print Remondin congié d'elle en la acoulant moult doucement, et la baisa tres amoureusement, comme celle ou il se confie du tout ; car il estoit ja si sousprins de s'amour que quant qu'elle lui disoit, il lui affermoit toute verité ; et il avoit raison, si comme vous orrez ca avant en la vraye histoire. L'ystoire nous dit que Remondin monta a cheval, et sa dame le mist ou droit chemin de Poictiers et se party de lui. Adont Remondin, qui moult ama sa compaignie, fu moult doulent, car bien vouldist estre tousjours avec celle qui si bon confort lui avoit donné. Et lors commence a chevauchier vers Poictiers, et la dame retourne a la fontaine, aux autres deux dames. Et se taist l'ystoire de elles et retourne a parler de Remondin, comment il s'en va a Poictiers. Or dist l'ystoire que Remondin chevaucha tant qu'il vint a Poictiers, ou il trouva pluseurs qui estoient venus de la chasse, les uns dès le soir et ly aucun le matin, qui lui ont demandé : « Remondin, ou est monseigneur ? Comment, dist il, n'est il pas venuz ? » Et cilz respondirent que non. Et Remondin respond : « Je ne le vy depuis que le fort de la chace commença et que le porc se mist a l'abbay des chiens. » Et lors commencent fort a venir fort les uns après les autres. Mais quant des nouvelles du [28] conte, chascun ensuit Remondin. Et bien dient ly aucun que oncques mais n'avoient veu si estrange chace ne si merveilleuse, ne senglier courir si estrangement. Et disoient pluseurs que c'estoit un senglier estrange et forpassez de ses repaires. Chascuns s'esmerveilloit fort de ce que ly contes demouroit tant. Et venoient attendre a la porte devers la forest et furent la grant temps, et tousjours venoient gens qui tousjours disoient comme les autres, et que ilz s'estoient esgarez toute la nuit contrevail la forest, sans savoir tenir ne congnoistre voie ne sentier, dont ilz s'esmerveilloient tuit forment. Et la contesse, qui estoit en la sale a Poictiers estoit moult dolente de la demouree du conte, aussi estoient ses enfans. Mais tantost le seront plus, ainsi comme vous l'orrez en l'ystoire.

### **COMMENT LES FORESTIERS ET LES VENEURS APPORTENT LE CORPS ÉMERY ET LE PORC MORT,, MENANS GRANS PLEURS ET GRANS CRIZ.**

*Comment les forestiers et les veneurs apportent le corps Emery et le porc mort, menans grans pleurs et grans criz.* L'ystoire nous raconte que tant attendirent a la porte cilz qui estoient avecques Remondin que de ceulx de la chace, ilz virent apparoir un grant troupe de gens, et, a l'approuchier, ilz entendirent moult de piteuses voix qui griefment se lamentoient, dont ilz furent fort esmerveilliez. Et se commencerent les pluseurs a doubter qu'ilz n'eussent aucun empeschement de leur seigneur, et tant attendirent que cilz qui approucherent devant leur commencerent a escrire : « Plourez, plourez tuit. Vestez vous de noir. Cilz filz de truye nous a mis mort nostre bon conte Emery. » Et après ceulx venoient deux veneurs qui apportoient le senglier sur un roncín, qui estoit grant a merveilles. Et entrent en la cité, grant douleur faisant. Lors vint la lictiere ou le conte estoit dedens mort. Quant ses hommes le virent, si commencerent a crier : « Haa, maudit soit celui qui



ceste chace nous annonça. » Et la commença la douleur si grant que oncques homs ne vit greigneur. Et en cellui estat, douleur faisant, s'en vindrent jusques au palais, et la fu ly corps descendus. On ne doit pas ramentevoir dueil longuement. La contesse et ses enfans font grant dueil, le peuple et tous les barons du pays font grant dueil, et en seurquetout Remondin fait greigneur dueil que tous les autres, et [29] se repentoit tant de son meffait que se ne feust l'esperance du confort qu'il prenoit de sa dame, il ne se peust estre tenus qu'il ne leur eust dit sa mesaventure, pour la grant contrition qu'il avoit de la mort son seigneur. Je ne vous vueil pas longuement tenir de ceste matiere. L'obsequie fu fais et fu enseveliz moult honnourablement en l'eglise de Nostre Dame de Poitiers, selon la coustume du temps. Et vous devez savoir que les bonnes gens du pays, qui orent leur seigneur perdu, furent moult doulens ; en chaude cole prindrent le porc et le porterent en la place devant la dicte eglise, et l'ardirent en un four qu'ilz firent de mottes de terre. Or il est bien verités qu'il n'est douleur, tant soit angoisseuse, qui ne s'adoucisse sur le tiers jour. Les barons du pays conforterent la dame et ses enfans a leur pover, et tant firent que leur douleur s'assouaga. Mais la douleur Remondin croissoit tousjours tant pour la cause qui le contraingnoit du meffait qu'il avoit fait, comme pour l'amour qu'il avoit au conte, son oncle. Et tant fist le conseil que les barons du pays furent mandez a un certain jour pour faire hommage a leur jeune seigneur et relever leurs terres et leurs fiefz. Et quant Remondin le scot, il monta a cheval tout seul et yssy de Poitiers, et entra en la forest pour venir tenir convenant a sa dame. L'ystoire dit que tant chevaucha Remondin qu'il vint a Coulombiers et trespasa la villette, et se mist sur la montaigne, et erra tant qu'il apperceut la prairie qui estoit dessoubz le desrubant, et le rochier qui estoit au dessus de la Fontaine de Soif. Et quant il approucha un petit plus, il apperceut un hostel de pierre a maniere d'une chappelle. Et sachiez que Remondin avoit la esté plusieurs foiz, mais oncques mais ne lui avoit veue. Et quant il approucha plus prez, il apperceut devant ledit lieu plusieurs dames, damoiselles, chevaliers, escuiers, qui lui firent moult grant feste, et l'onnouerent forment, de quoy il s'esmerveilla moult fort. Ly uns lui dist : « Sire, descendez et venez devers madame, qui vous attend ca en son paveillon. Par foy, dist Remondin, [30] ce me plaist. » Lors descend et s'en va avecques ceulx qui le conduisoient vers leur dame moult honnourablement. Ainsi comme je vous dy, convoierent Remondin, faisant moult grant honneur, et tant qu'ilz approucherent d'un moult riche paveillon. Et au parvenir jusqu'a la dame yssy grant compaignie de dames et damoiselles qui furent moult richement abituees. Et se party la dame des autres, et vint a Remondin, et lui dist : « Sire, vous soiez ly tres bien venus, comme la creature du monde que je desiroye plus a veoir. Ma chiere dame, grans mercis, car vrayement il m'est ainsi de vous. » La dame le prist par la main et l'emmena dedans le paveillon, et s'assistrent sur une riche couche, et tuit les autres demeurerent dehors. Lors commença la dame a mettre a raison Remondin, et lui dist : « Mon amy, je scay bien que vous avez bien tenu ce que je vous avoye introduit ; si en auray desormais plus grant fiance en vous. » Dame, dist Remondin, j'ay trouvé si



bonne verité es commencemens de voz paroles que vous ne me saurez chose commander que nulz corps humains puisse raisonnablement entreprendre, que je n'emprenge a vostre plesir. « Remondin, dist la dame, par moy n'entreprenez vous chose de quoy vous ne doiez venir a bon chief. » Lors vint uns anciens chevaliers qui s'agenoilla devant elle, et honnoura moult Remondin. Et lors dist : « Ma dame, il est tout prest quant il vous plaira. » Et la dame lui respond : « Faictes couvrir quant il vous plaira. » Lors fut tout appareillié, et laverent et s'assistrent. Entre Remondin et la dame a un moult riche days, et aval le paveillon avoit grant foison de tables drecies et moult de honorables gens assiz. Remondin fu moult esmerveilliez et demanda a sa dame : « Ma dame, dont viennent tant de gens et si noblement abitez ? Par foy, dist la dame, ne vous en donnez ja merveille, car ilz sont tous a vous, et en vostre service, et moult d'autres que maintenant ne povez veoir. » Atant se taist Remondins, et lors apporta on mès a si grant planté que c'estoit merveilles a regarder. De ce ne vueil tenir long plait. Les nappes furent ostees, et laverent. Après graces print la dame Remondin par la main et le mena rasseoir sur la couche, et chacuns se tray en sus. [31] Lors dist la dame a Remondin : « Amis, ly jour est a demain que les barons de Poictou doivent faire hommage au jeusne conte Bertran. Si saichiez, amis, qu'il vous y fault estre, et ferez ce que je vous diray. Vous attendrez tant que ly baron auront fait hommage, et lors vous trairez avant, et demanderez au jeusne conte un don pour tout le salaire du service que vous feistes oncques a son pere ; et lui dictez bien que vous ne lui demanderez chastel ne ville, ne forteresse, ne chose qui guerres lui couste. Et je scay bien qu'il le vous accordera, car les barons lui conseilleront. Quant il le vous aura accordé, si lui demandez autant de place en ceste roche et en ce desrubant comment un cuir de cerf pourra enclourre, et qu'il le vous donne si franchement que nulz n'y mette ne saiche mettre empeschement de hommage de fief, ne de rente nulle. Et de ce prenez bonnes lettres et bonne chartre seellee du grant seel de la dicte conté et des seaulx des pers du dit país. Et quant vous aurez tout fait, l'endemain, vous trouverez un homme qui portera en un sac un cuir de sers courree a alun, et achetez le tout ce qu'il le vous fera, puis en faictes taillier un corion tout d'une piece soubtilment, le plus delié que on pourra bonnement. Puis vous faictes venir delivrer vostre place laquelle vous trouverez toute tracee et ordonnonee ou il me plaira que vostre place se comporte. Et, au rapporter les boux ensemble, se ly corions croist, faictes le ramener contreval la valee, et sachiez que ly ruisseaux de ceste fontaine courra tout contreval, et en naistra vns ruisseaulx assez grans, qui puis aura bien besoing en ce lieu. Et alez hardiement, mon amy, et ne vous doutez de rien, car toutes vos besoingnes seront bonnes. Et retournez icy devers moy le landemain que on vous aura delivré vostre don, et en prenez les chartres. » Cilz respond : « Ma dame, je feray vostre plaisir a mon pouvoir. » Lors s'entrebaissent moult doucement et prennent congíe l'un de l'autre. Et se taist l'ystoire d'elle et parle de Remondin, qui monte a cheval et s'en va tirant vers Poictiers tant comme il puet. L'ystoire nous dit que tant chevaucha Remondins qu'il vint a Poictiers, ou il trouva grant foison de haulx barons de la conté qui estoient venus pour faire



hommage au conte Bertrand, qui lui firent moult grant feste. Et le lendemain vindrent ensemble a Saint Ylaire, et la fist on le service divin. Et la fut le jeune conte [32] en estat de chanoine, comme leur abbés, et fist son deu comme il appertient. Et lors vindrent les barons, et lui firent hommage tuit cilz qui faire lui deurent. Après tout ce fait, se traist Remondin avant moult areement et dist : « Entre vous, barons de la noble conté de Poictou, plaise vous a entendre la requeste que j'entens a faire a monseigneur le conte, et, s'il vous semble qu'elle soit raisonnable, que lui priez qu'il me le veuille accorder. » Les barons respondirent : « Remondin, nous le ferons tres volentiers. » Et lors s'en vindrent devers le conte tout ensemble. Remondin commença a parler moult aviseement, en disant : « Tres chiers sires, je vous requier, en remuneracion de tous les services que je fiz oncques a monseigneur vostre pere, dont Dieux ait l'ame, qu'il vous plaise a moy donner un don, lyquelx ne vous coustera ne forteresse, ne chastel, ne chose nulle qui guerres vaille. » Lors respondy ly contes : « S'il plaist a mes barons, il me plaist bien. » Et cilz dirent : « Sire, puis que c'est chose de si petite value, vous ne lui devez pas reffuser. » Et ly contes dist : « Puis qu'il vous plaist, je lui accorde. » Et demande hardiement : « Sire, dist Remondin, grans mercis. Sire, je ne vous demande autre don fors que vous me veuilliez accorder au dessus de la Fontaine de Soif, es roches haultes et es haulx boys et desrubaux, ou il le me plaira a prendre, tant que un cuir de cerf pourra enclourre, et après la clouture, le long de tous lieux en esquairre. Par foy, dist ly contes, ce ne vous doy je pas reffuser. Je le vous donne si franchement que vous n'en devrez n'a moy n'a autre, foy ne hommage. » Et Remondin s'agenoille et l'en mercie et lui en requiert chartre, laquelle fu tantost faicte la plus forte que on pot et seellee du grant seel du conte, a la relacion du conseil et des pers du pays, qui y pendirent leurs XIJ. seaulx, en congnoissance de affermer le don a estre raisonnable, avec le grant seel du conte. Lors se partirent de la dicte eglise de Saint Ylaire et vindrent en la sale. Et la fu la feste grant, et y ot de moult nobles mès servis cellui jour, et y ot grant melodie des sons musicaux, et donna le conte de riches dons. Mais sur tous ceulx qui a celle feste furent on portoit le pris a Remondin d'estre ly plus beaulx et des meilleures [33] contenances. Et ainsi passa jusques a la nuit, que chascuns se ala reposer. L'endemain, par matin, tuit se leverent et alerent ouïr messe ou ilz orent devocion. Remondin ala ouïr messe a l'abbaye du Moustier, et la pria Dieu qu'il lui laissast son fait achever, au salut de l'ame et prouffit et honneur du corps, et demoura en sa devocion au Moutier jusques après heure de prime. Or dit l'ystoire que, quant ot ouy messe et fait sa devocion, qu'il yssy du Moustier Neuf, et a l'issue de l'abbaye, au lez vers le chastel, il encontra un homme qui portoit un sac sur son col, qui lui vint a l'encontre et lui dist : « Sire, achetez vous ce cuir de cerf que je tiens en mon sac ? On en fera bonnes cottes chasseresses pour voz veneurs. Par foy, dist Remondin, oïl, se tu veulz ; et que me coustera il, ainsi qu'il est ? Par Dieu, sire, vous en payerés cent solz, se vous voulez. Amis, dist Remondin, apporte le a mon hostel, et je te paieray. » Et cil dist : « Volentiers. » Lors vindrent a l'ostel. Remondin le paia. Puis fist venir un celier et fist taillier de tout le cuir un corion si delié et si prin qu'il oncques pot, et puis l'envolloperent et le



mistrent ou sac arrier. A quoy feroi je longue prolacion ? Cilz qui lui deurent delivrer son don se partirent de Poictiers, et Remondin avec eulx, et cheminerent tant qu'ilz vindrent sur la montaigne par dessus Coulombiers. Et apperceurent sur la roche de la Fontaine de Soif grans trenchreiz et arbres abbatus d'une part et d'autre, dont ilz se prindrent fort a merveiller, car oncques mais n'y avoient veu trenchreiz. Remondin, qui bien s'aperceut que sa dame avoit ouvré, se teust. Et quant ilz furent bas en la prairie, si descendent et gettent leur cuir hors du sac. Mais quant ly livreur le virent si delié taillié, ilz en furent tous esbahiz et dirent à Remondin qu'ilz n'en sauroient que faire. Lors vindrent deux hommes vestus de gros burel, qui dirent : « Nous sommes cy envoie pour vous aidier. » Lors desvoleppent le cuir en un luissel et le portent ou fons de la vatee, au plus prez du rochier que ilz porent ; et y fichent un pel fort et gros, et puis y lient [34] l'un des boux du cuir, et avoit ly uns un grant fais de paulx qu'il fichoit de lieu en lieu en avironnant le rochier ainsi qu'il trouvoit la trenché faite ; et ly autres le suivoit en attachant le cuir aux paulx. Et en ce party avironnerent la montaigne, et, quant ilz revindrent au premier pel, il y ot grant foison de cuir de remenant, que ilz tirerent contreval la vatee. Et sachiez que, selon ce que on dit ou pays et que la vraye histoire le tesmoingne, que la sourdy uns ruisseaulx, de quoy pluseurs moulins meulent et ont moulu depuis ; dont cilz qui livroient la place furent moult esbahiz, tant du ruissel qu'ilz virent courre soubdainement comme de l'enceinte que ly cuirs de cerf tenoit, car il comprenoit deux lieues de tour.

### **COMMENT LES MESUREURS MESURENT EN ESQUARRIE EN LONG ET EN LÉ CE QUE LE CUIR DE CERF COMPRENT.**

*Comment les mesureurs mesurent en esquarrie en long et en lé ce que le cuir de cerf comprend.* L'ystoire dit que ly livreur furent tuit esbahy quant ilz virent le ruissel sourdre soubdainement contreval la vatee, rendant grans sorgons d'eau, et aussi de la grant enceinte que ly cuirs de cerf comprenoit. Ilz baillent a Remondin sa chartre. Mais aussi tost que ilz lui orent baillie, ilz ne sorent que les deux hommes furent devenuz. Lors s'en repairent ensemble a Poictiers, et vont compter au conte et a sa mere ceste merveilleuse aventure. Lors dist la dame : « Ne me creez jamais se Remondin n'a trouvé quelque aventure en la forest de Coulombiers, car elle est forment aventureuse. Par foy, dist ly contes, ma dame, je croy que vous dictes verité, car j'ay ouy dire que a la fontaine de dessoubz icellui rochier, a l'en veu advenir de maintes merveilleuses adventures. Mais, quant a lui, je pry a Dieu qu'il lui en laisse bien joïr, a son preu et a son honneur. Amen, » dist la dame. A cestuy parler estes vous venu Remondin, qui s'enclina devant le conte et le remercia de l'onneur et de la courtoisie qu'il lui avoit faite. « Par foy, Remondin, dist le conte, c'est petit de chose ; mais, se Dieu plaist, je vous feray mieulx. Remondin, dist le conte, il est verité que l'en m'a compté que moult grant merveille est advenue present en la place que on vous a delivree de par moy, laquelle je vous ay donnee ligement. [35] Si vous pry que vous m'en veulliez dire la verité. Par foy, mon tres



chier seigneur, dist Remondin, se cilz qui ont esté avec moy ne vous en ont compté fors ce qu'ilz en ont veu, il est tout vray de la place que ly cuirs de cerf enceint au roont. Et quant des deux hommes qui l'ont mesuré et du ruisseau qui y est sours soubdainement, c'est toute verité, monseigneur. Par foy, dist ly contes, veez cy grans merveilles. En bonne foy, Remondin, il fault que vous y aiez trouvé quelque aventure. Si vous prie que vous le nous veulliez declairer pour nous en oster de merancolie. Monseigneur, dist Remondin, je n'y ay trouvé que bien et honneur. Mais j'ay plus de plaisir de hanter en cellui lieu que ailleurs, quant a present, pour ce qu'il est renommez d'estre aventureux. Et j'ay esperance que Dieu m'y envoiera quelque aventure qui me sera bonne et honorable. Et ne m'en enquez plus, car autre chose ne vous en sauroie dire. » Ly contes, qui moult l'amoit, s'en taist atant, pour ce qu'il ne le vouloit pas courroucier. Et atant print Remondin congé du conte et de sa mere. Et atant me tairay d'eulx et diray comment Remondin retourna devers sa dame. En ceste partie dit l'ystoire que Remondin, qui fort estoit en amourez de sa dame, se party de Poitiers, tous seulx, et erra tant qu'il vint en la haulte forest de Coulombiers, et descendy la montaigne aval, et vint a la fontaine, ou il trouva sa dame qui moult liement le receipt et lui dist : « Mon amy, vous commenciez moult bien a celer noz secrez, et se vous parsuivez ainsi, grant bien vous en venra et temprement le verrez. Dame, dist Remondin, je sui tout prest d'acomplir vostre volenté a mon pover. Par foy, dist la dame a Remondin, tant que vous m'aurez espousee, n'en povez vous plus savoir ne veoir. Dame, dist Remondin, je suiz tout prest. Non, dist la dame, il faut qu'il soit tout autrement. Il convient que vous alez prier le conte et sa mere et tous voz amis, qu'ilz viengnent a voz nopces, cy, en ceste prairie, lundi prouchain venant, par quoy ilz voient la noblesce que je y pense a faire pour vostre honneur accroistre, par quoy ilz ne soient pas en souspecon que vous soiez mariez petitement selon vous. Et atant leur povez dire seurement que vous prenez une fille de roy, mais plus avant ne leur en descouvrez, si chier que avez l'amour de moy. Dame, dist Remondin, ne vous en doutez. [36] Amis, dist la dame, n'aiez ja soing que pour grant gent que vous sachiez admener, que ilz ne soient bien receuz et bien logiez, et qu'ilz n'aient biens et vivres a foison pour eulx et pour leurs chevaulx. Et alez, amis, et ne vous doutez de rien. » Atant s'entracollent et baisent. Et se part Remondin d'elle, et monte a cheval. Atant se taist a present l'ystoire de la dame, et parole de Remondin, qui s'en va grant erre vers Poitiers. Or dist l'ystoire que tant erra Remondin, quant il fu parti de sa dame, qu'il vint a Poitiers, ou il trouva le conte et sa mere et grant foison des barons du pays, qui fort lui firent bien venant et lui demanderent dont il venoit. Il respondi qu'il venoit d'esbatre. Et quant ilz orent une piece parlé d'unes choses et d'autres, Remondin vint devant le conte, et s'agenoilla et lui dist : « Chiers sires, je vous prie, sur tous les services que je vous pourroye jamais faire, qu'il vous plaise a moy faire tant d'onnour que de venir lundi a mes espousailles a la Fontaine de Soif, et y veulliez admener vostre mere et de vostre baronnie. » Quant le conte l'entendy, si fu tous esbahiz. « Dieux, dist ly contes, Remondin, beaulx cousins, estes vous si estranges de nous que vous vous mariez sans ce que nous



en ayons rien sceu jusques a l'espouser. Nous nous en donnons grant merveille. Et nous cuidions, se vous eussiez eu voullenté de femme prendre, que nous feussions le premier a qui vous en eussiez prins conseil. Monseigneur, dist Remondin, ne vous en vueille desplaire, car amours a tant de puissance que il fait faire les choses ainsi qu'il lui plaist, et je suis si avant alé en ce marchié que je n'en puis reculer ; et, se je povie, bien pour certain ne le feroye je pas. » Lors dist ly contes : « Au moins, beau sire, nous dictes qui elle est ne de quelle lignie. Par ma foy, dist Remondin, tout en riant, vous me demandez ce dont je ne sauroye respondre, car onques je n'en enquis tant. Par foy, dist ly contes, veez cy merveilles. Remondin se marie et ne scet quelle femme il prent, ne de quel lignaige. Monseigneur, dist Remondin, puis que il me souffist, il vous doit assez souffire, car je ne pren pas femme pour vous, a mon escient, mais la pren pour moy ; si en porteray le dueil ou la joye, lequel il plaira a Dieu. Par foy, dist ly contes, vous dictes bien. Quant de moy, ne vueil je pas partir a la riote, se elle y est. Mais puis qu'il est ainsi, je pry a Dieu que il vous y envoie paix et bonne adventure, et nous yrons voullentiers [37] aux nopces et y menrons madame et pluseurs dames et damoiselles et nostre baronnie. » Remondin lui respondy : « Monseigneur, cent mille mercis, car je croy, quant vous venrez la et vous aurez veue la dame, qu'elle vous plaira moult. » Atant laisserent le parler de ceste chose, et parlerent d'unes choses et d'autres tant qu'il feu heure de soupper. Mais ly contes pensoit tousjours a Remondin et a sa femme, et disoit a soy mesmes que c'est quelque fantosme qu'il a trouvee a la Fontaine de Soif. En cel estat pensa ly contes moult longuement et tant que le maistre d'ostel lui vint dire : « Monseigneur, il est prest quant il vous plaira. Par foy, dist ly contes, ce me plaist. » Ilz laverent, et s'assistrent, et furent bien servi. Et puis, après soupper, si deviserent de pluseurs materes, et puis alerent couchier. L'endemain, par matin, se leva le conte, et ouy sa messe, puis fist faire pluseurs lettres et manda ses barons en pluseurs lieux pour estre avec lui aux nopces Remondin. Et cilz vindrent diligemment. Et aussi le conte manda le conte de Forest, qui estoit freres a Remondin, car ses peres si estoit mort, et il y vint. Et endementiers la dame fist son appareil en la prairie dessus la fontaine, si grant et si noble qu'a dire voir, rien n'y failloit de chose qui appartenist a honnour, et feust pour recevoir un roy atout son estat et vous en parleray ca avant plus plainement. Le dimenche vint, chascun s'appareilla pour aler aux nopces. La nuit trespasa et ly jours vint. Ly contes se met au chemin et o lui sa mere et sa seur et sa baronnie. Et Remondin va devant, entre lui et le conte de Forestz, son frere, a noble compaignie. Ly contes lui enquierit moult de sa femme, mais Remondin ne lui en volt rien dire, de quoy il fu moult doulens. Tant vont ensemble qu'ilz monterent la montaigne et virent les grans trancheiz qui y furent fais soubdainement, et le ruisseau qui y sourdoit habondamment, dont chascun s'esmerveilla fort comment tele chose povie estre si soubdainement. Puis regardent contreval la prairie, et y voient tendus trefs, tentes, paveillons, grans, beaulx et riches, a si grant foison que chascun s'en esmerveilloit. Et voient grant foison de nobles gens par la prairie, dames, damoiselles, chevaliers, escuiers, et par my la prairie courir chevaulx, destriers, pallefrois et



coursiers, a grant multitude. Et voient tout contreval les estres, grant foison [38] de cuisines fumoier, et au dessus de la fontaine, la chappelle, belle et gracieuse et bien ordonnee, que oncques mais n'y avoient veue. Si s'en vont moult esmerveillant et dient entre eulx : « Je ne scay qu'il advendra du surplus, mais veez la beau commencement et grant apparance de grans noblesces et de grant honneur. Dieux doint que la fin en soit bonne ! »

### COMMENT REMONDIN ESPOUSA MELUSIGNE A GRANT NOBLESCE.

*Comment Remondin espousa Melusigne a grant noblesce.* En ceste partie dist l'ystoire que, quant le conte et sa route furent descenduz la montaigne, uns anciens chevaliers, moult noblement acesmés et ceint d'une ceinture a pierres precieuses et a perles, monté sur un hault palefroy lyart, noblement acompaignié jusques a douze hommes de grant honneur et de grant estat, s'en vint vers la route du conte. Et en la premiere route il trouva le conte de Forestz et Remondin, son frere, moult noblement acesmés et acompaigniez. Ly chevaliers anciens congust assez Remondin, et le salua moult honnourablement, et le conte, son frere, et leur compaignie ; et ilz le receurent tres liement. « Monseigneur, dist ly anciens chevaliers a Remondin, faictes moy mener devers le conte de Poictiers, s'il vous plaist. » Et il si fist par un escuier. Et quant ly chevaliers vint devers le conte, si lui fist la reverence tres saignement. « Beau sire, dist ly contes, vous soiez ly tres bien trouvez. Or dictes ce que vous querez. » Et le chevalier dist au conte : « Sire, ma damoiselle Melusigne d'Albanie se recommande a vous tant qu'elle puet et vous mercie de la haulte honneur que vous faictes a vostre cousin Remondin, et a elle, qui leur venez faire compaignie a leurs espousailles. Par foy, dist ly contes, sire chevaliers, en ce cas povez dire a vostre damoiselle que cy n'a nul besoing de merciemens, car je suis tenus de faire a mon cousin honneur. Sire, dist ly chevaliers, vous dictes vostre courtoisie, mais ma damoiselle est saige assez pour ce que on doit faire. Sire, elle m'a commis, moy et mes compaignons, de ce faire. Sire chevaliers, dist ly contes, il me plaist bien. Mais sachiez que je ne cuidoie pas trouver logiee si prez de moy damoiselle de si hault affaire, ne qui eust tant de si nobles gens avec lui. Sire, dist ly chevaliers, quant il plaira a ma damoiselle, [39] elle en aura bien plus, car il ne lui convient que commander. » En ces paroles disant arriverent es paveillons. Et fu le conte logié ou plus riche qu'il eust oncques mais veu. Et fu chascuns logié selon son estat, qu'ilz disoient que en leurs propres hostieux ne feussent ils pas mieulx. Et leurs chevaulx furent logiez en grans tentes, et leés si a leur aise qu'il n'y ot varlet qui ne s'en louast, et s'esmerveilloient tuit dont tant de biens et de richesses povoit venir. Et lors vint la contesse, la mere au conte, et Blanche, sa seur ; et Melusigne, qui moult fu saige, envoya au devant d'elles l'ancien chevalier qui avoit tenu compaignie au conte. Et avec l'ancien chevalier alerent plusieurs dames et damoiselles de hault estat qui firent bien venant et moult honnourerent la contesse et sa fille, et l'enmenerent logier en un paveillon batu a or et a pierres precieuses, si riche que tuit s'esmerveilloient de la richesse du paveillon, et fu la receue a grans sons d'instrumens moult



honnorablement. Et tuit cilz de sa compaignie furent tres bien logiez. Et quant la dame fu reposee et abillee, et ses dames et damoiselles, elles s'en vindrent en la tente de l'espousee, qui estoit sur toutes les autres la plus noble sans comparoison. Et estoit l'espousee tant belle et si tres noblement paree que chascuns disoit que oncques si belle n'avoient veue, ne si richement atournee, et s'esmerveilloient tuit de sa grant beauté et de la grant richesse de son habit. La contesse mesmes dist que en tout le monde ne cuidoit royne, ne roy, ne empereur qui peust finer d'autant que les joyaulx qu'elle avoit sur elle, valaient. Que vous feroye je long plait ? Le conte et un des plus haulx barons, ce fu ly contes de Forestz, adestrerent l'espousee a la chappelle, qui estoit tant noblement aournee que nulz ne sauroit esprisier la richesse tant des paremens qui y estoient le plus estrangement ouvrez et si richement, d'or, de brouderie, de perles, que on n'avoit oncques mais veu les paraulx, comme de ymages, de croix, d'encensiers d'or et d'argent, de livres, tant nobles que on pourroit souhaidier. La fu uns evesques qui les espousa. Et après le service divin repairerent, et fu ly disners en une grant tente riche et noble, tout emmy la prairie. Et furent servis de tant de mez, et si grandement, et de vins si bons, d'oblies, d'ypocras, si largement que chascun s'esbahissoit dont tant de bien povoit venir. [40] Et les servoit on si appertement que, se chascuns souhaitast ce qu'il voulsist oster ou avoir autre mès, si ne le peust on plus tost faire, dont chascuns s'esmerveilloit comment les servans estoient si diligens. Après ce que ilz orent disné et que les tables furent levees et graces dictes et que ot servi d'espices, pluseurs s'en alerent armer et monter. Et l'espousee, et la contesse et sa fille, et d'autres grans dames furent montees sur un hourdeiz richement paré de drap d'or, et les autres dames sur pluseurs autres eschaffaux. Lors commença la joustte forte. Bien le fist le conte de Poictiers et le conte de Forestz et les Poictevins. Mais les chevaliers de l'espousee fesoient merveilles d'abatre chevaulx et chevaliers par terre. Atant esvous venir Remondin, monté sur un riche destrier liart, que sa dame lui ot tramis, et fut tout couvert de blanc, cheval et harnoiz. Du premier poindre qu'il fist dessus les rens, il abaty le conte de Forests, son frere ; et fist tant qu'il n'y ot chevalier d'un lez ne de l'autre, qui ne le reffusast. Ly contes de Poictiers s'esmerveilla moult qui ce chevalier estoit. Si joint l'escu au pitz et s'en vint vers lui, lance baissiee. Mais Remondin, qui bien le congnut, s'en tourne d'autre part, et assiet sur un chevalier de Poictou et le fiert si roidement en la penne de l'escu qu'il le porta par terre, lui et le cheval. Tant fist Remondin, celle journee, que chascuns disoit que le chevalier aux blanches armes avoit ferjoustee la feste. La nuit approucha et la joustte departy. Dont repairerent les dames et l'espousee en leurs paveillons, et se reposerent un petit. Et lors, en peu de heure après fu temps de soupper. Ilz s'assemblerent en la grant tente, et laverent et s'assistrent a table, et furent richement serviz. Et après soupper furent les tables levees et furent graces dictes. Les dames s'en alerent en leurs retraiz, et se vestirent en cours habiz pour dancier. Et fu la feste moult belle, et les honneurs moult grandes, et tant que tuit cilz qui estoient venus avecques le conte s'esmerveilloient du grant luminaire et des grans honneurs et des richesses qu'ilz veoient. Et quant il fu temps, on enmena



l'espousee couchier en un tres merueilleusement riche paveillon, qui fu nouvellement tendu sur la fontaine. Et la livra ly contes de Poictiers et ly conte de Forestz aux dames. Et lors la contesse de Poictiers [41] et les autres grans dames vindrent, qui l'enmenerent la dedens, et lui administrerent ce qu'elles devoient, combien qu'elle feust assez pourveue de sens. Mais elle les mercioit humblement de ce que elles lui monstroient pour son bien et honneur. Et lors fu couchiee, et attendirent entour le lit, en devisant de pluseurs choses, tant que Remondin venist, qui estoit avecques le conte et son frere, qui le mercioit de ce que du premier coup de lance qu'il donnast, il l'avoit la journee abatu. « Par foy, dist ly contes de Poictiers, beaulx cousins de Forests, vous avez pieca ouy dire que l'amour aux dames donne peine et travail aux amoureux, et la mort aux chevaux. Monseigneur, dist ly conte de Forests, Remondin m'a bien monstré que c'est verité. » Et Remondin leur respond tous honteux : « Beaulx seigneurs, ferez du plat, et ne me donnez ja tant de loz, car je ne suiz mie cellui que vous pensez. Vous me reconnoissiez pour cellui aux armes blanches, mais ce ne suys je pas. Je voudroye bien que Dieu m'eust donné la grace que je feusse si bons. » Et a ces paroles vint un chevalier, que les dames envoierent, qui leur dist : « Beaulx seigneurs, ne le rigoulez pas, car sachiez qu'il a bien autre chose a penser. Par foy, dist le conte de Poictiers, je croy bien que vous dictes voir. » Et ly chevaliers leur dist : « Beaulx seigneurs, admenez Remondin, car les dames le demandent. Sa partie est toute preste. » De ce se rirent tuit, et dirent que il ne lui en failloit ja tesmoing, car c'estoit bien chose creable. En ce party admenerent Remondin au paveillon, et fu couchiez assez brief. Et lors vint ly evesques qui les avoit espousez, qui beney le lit. Et lors prist chascun congié, et furent les courtines tirees. Et atant se taist l'ystoire des autres qui s'en alerent les uns couchier, les autres dancierent et esbanoierent tant qu'il leur plot, et vous parlera l'ystoire de Remondin et de la dame, comment ilz se gouvernerent et les paroles que ilz s'entredirent ou lit. En ceste partie dit l'ystoire que, quant chascuns fu departis et les pans du paveillon furent joins, que [42] Melusigne appella Remondin, et lui dist : « Mon tres chier seigneur, je vous remercy de la tres grant honneur qui m'a aujourd'uy esté faicte de vostre noble lignie, et aussi de ce que vous celez si bien ce que vous m'avez en convenant a nostre premiere accointance. Et sachiez de certain que, se vous le tenez desormais ainsi, que vous serez ly plus puissans et ly plus honnoureuz qui oncques feust en vostre lignaige. Et se vous faictes le contraire, vous et voz hoirs decherront petit a petit, et la terre que vous tendrez alors que vous ferez la faulte, se il est ainsi que vous le faciez, ce que Dieu ne veulle ja consentir, ne sera jamais tenue par nul de voz hoirs ensemble. » Et Remondin lui respond : « Ma chiere dame, ne vous en doutez, car ce ne m'avendra ja, se Dieux plaist. » Et la dame respondy : « Mon amy, puis que je me sui mise si avant, il m'en fault attendre la voulenté de Dieu et moy confier en vostre promesse. Or gardez que vous ne me failliez de convenant, car vous seriez cellui qui plus y perdrait après moy. Dame, dist Remondin, de ce ne vous fault ja doubter, car a ce jour me faille Dieu que je vous fauldray de convenant a mon povoir. Or, mon chier amy, dist la dame, laissons en le parler, car de



ma part ne tendra pas que vous ne soiez le mieulx fortunez qui oncques feust en vostre lignaige et tous ly plus puissans. » En ce party laisserent a parler de ceste matiere. Et nous dist l'ystoire que ceste propre nuitee fu de cez deux engendrez ly preux et vaillans Uriens qui fu depuis roy de Chippre, ainsi com vous orrez en l'ystoire cy avant. L'ystoire nous dit en ceste partie que tant furent et demourerent les deux amans ou lit que ly soulaux fu levez. Et lors se leva Remondin, et se vesty, et yssy du paveillon. Et desja estoient ly conte de Poictiers et le conte de Forests et tuit ly hault baron levez, qui actendoient Remondin, et l'enmenerent tuit ensemble en la chappelle. Et oyrent la messe moult devotement, et puis vindrent en la prayerie, et la commença la feste grant. Or vous lerrons a parler d'eux, et vous dirons de la contesse et des autres grans dames, qui actournerent Melusigne et la menerent moult richement appareillie a la chappelle, et la ouirent messe, et fu ly offrande grande et riche. Et après ce que le service divin fut fait, s'en repairierent ou paveillon. Que vous feroye je long compte ? La feste fu moult grant et moult noble, et dura XV. jours tous entiers. Et donna Melusigne de moult [43] riches joyaulx aux dames, et aux chevaliers et escuiers, et damoiselles. Et print congié ly contes et la contesse, et toute la baronnie pour eulx en aler. Et conduisi Melusigne la contesse et sa fille jusques oultre la villette de Coulombiers ; et donna Melusigne a la contesse un si riche fermail d'or que c'estoit sans nombre, et a sa fille un riche chapel de perles a gros saphirs et rubiz, dyamans et autres pierres precieuses, si grant foison que tuit cilz qui le virent s'esmerveillierent de la richesse du fermail et du chapel. Et sachiez que Melusigne donna tant, et a grans et a menus, que nulz ne fu a la feste qui ne se louast des grans dons que Melusigne leur donna, et s'esmerveillent tuit dont tant de richesse pouvoit venir. Et dirent bien tuit que Remondin estoit puissaument et noblement mariez. Melusigne prist congié du conte et de la contesse et de la baronnie moult honnourablement, et s'en retourna a moult belle et noble compagnie. Remondin convoya tousjours le conte. Et en alant le conte lui dist : « Remondin, beaulx cousins, s'il se puet bonnement faire, dictes moy de quel lignie vostre femme est, combien que quant le chevalier ancien vint a nous de par elle pour nous logier, qui nous mercia de l'onour que nous vous venions faire, de par ma damoiselle Melusigne d'Albanie. Si vous prions, s'il se puet faire, que vous nous en dictes la verité, car a ce que nous povons percevoir de son estat et maintieng d'elle, il convient qu'elle soit yssue de moult noble lieu. Et la cause qui nous muet de le volentiers savoir, c'est pour ce que nous ne mespresissimes pas de lui faire l'onour qui lui appertient a faire, et c'est la cause qui nous muet de le volentiers savoir. Par foy dist le conte de Forests, tout ainsi m'en est il. » L'ystoire nous dist que Remondin fu moult courrouciez en cuer quant il ouy la requeste que ly conte de Poitiers, ses sires, et le conte de Forests, ses freres, lui fesoient, car il amoit et doubtoit tant sa dame que il heoit toutes choses que il pensoit qui lui deussent desplaire. Non pour quant leur respondy il moult froidement : « Par ma foy, monseigneur, et vous, mon frere, vous devez savoir que [44] par raison naturelle a qui que je celasse mon secré, a vous deux ne le devroye je pas celer, voire se c'estoit chose que je peusse dire,



et aussi que je le sceusse. Et pour ce je vous respondray a ce que vous m'avez demandé selon ce que j'en puis savoir. Sachiez que de ma dame je n'enquis oncques tant comme vous m'en avez enquesté, a elle ne a autre. Mais tant vous en scay bien a dire qu'elle est fille de roy hault et puissant terrien. Et a l'estat, maintieng et gouvernement que vous avez veu en elle, vous povez assez appercevoir qu'elle n'a pas esté nourrie en mendicité ne en rudesse, mais en superfluité de bien, d'onnour et de largesse de tous biens. Et vous requier, comme a mes seigneurs et amis, que vous ne m'en enquestez plus, car plus avant vous n'en povez par moy savoir. Et toute telle qu'elle est, elle me plaist. Et sachiez que c'est ly sourgons de tous mes biens terriens, et aussi croy je que c'est la voye premiere du sauvement de l'ame de moy. » Adont respondy ly conte de Poictiers. « Par ma foy, biaux cousins, quant de ma part, je ne vous en pense plus a enquester, car comme vous nous avez saignement mis en termes de haulte honneur, richesse et noble maintieng de ma cousine, vostre moillier, nous devons de nous mesmes concevoir qu'elle vient de tres noble estraction et tres puissant. Par ma foy, dist ly conte de Forests, monseigneur, vous dictes voir, et quant de ma part, comme vous dictes, je ne l'en pense jamais a enquester, ja soit il mon frere, car je le tien pour tres bien assigné a mon avis. » Las ! Depuis l'en failli il, dont Remondin perdy sa femme et le conte de Forest en prist puis mort par Gieffroy au Grant Dent, dont on vous parlera ca avant en l'ystoire. Quant a cause de briefté, Remondin print congié du conte et de son frere et des barons, et retourna a la Fontaine de Soif. Et le conte de Forests s'en ala en sa contree, et prist congié au conte de Poictiers et a sa mere et a sa seur, et a tous les barons, moult honnourablement, et les mercia de l'onnour que ilz lui avoient faicte aux noces de son frere Remondin. Et le conte de Poictou repaire, lui, sa mere, sa suer, et ceulx de sa famille et hostel a Poictiers, et chascun des barons en sa contree. Mais il n'y ot celui qui fort ne pensast aux merveilles et aux richesses que ilz avoient [45] veues aux nopces, et aux trancheiz des fallisses, et au ruisseau qui soubdainement s'estoit comparus et fait ou dit lieu. Et disoient bien tout de commun que d'autres plus grans merveilles vendroient et apparroient de cest commencement. Et atant se taist l'ystoire a parler d'eulx, et parole de Remondin et de sa femme, comment ilz firent aprez la departie de la feste. L'ystoire nous raconte que, quant Remondin fu repairez devers sa dame, que lors trouva il la feste plus grant que devant n'avoit esté, et plus de nobles gens qu'il n'avoit devant veu ou lieu, lesquelx lui dirent tous a haulte voix : « Monseigneur, vous soiez ly tres bien venus, comme celui a qui nous devons et voulons tous obeir. » Et ce distrent aussi bien les dames que les seigneurs. Et Remondin leur respondy : « Grans mercis de l'onneur que vous m'offrez. » Atant esvous venir Melusine qui lui fist le bien venant, et le traist a part, et lui recorda mot a mot toutes les paroles qui avoient esté entre le conte de Poictiers et son frere de Forests et lui. Et lui dist la dame : « Remondin, tant comme vous tendrez ceste voye, tous biens vous habonderont. Beaulx amis, je donray demain congié a la plus grant partie de noz gens qui sont icy venuz a nostre feste, car il nous fauldra ordonner autre chose que vous verrez assez prouchainement. » Et Remondin respondi : « Ainsi qu'il vous plaira. »



L'endemain, par matin, departy Melusigne ses gens qui s'en alerent, et en remest de ceulx que il lui plot. Et atant se taist l'ystoire des choses dessus dictes, et commence a parler et a traictier comment la dame commença a fonder la noble forteresse de Lisignen, de quoy j'ay dessus parlé.

### COMMENT LA NOBLE FORTERESCE DE LUSEGNE EN POITTOU FU FONDEE PAR MELUSIGNE.

*Comment la noble forteresse de Lusegne en Poitou fu fondée par Melusigne.* En ceste partie dist l'ystoire que, quant la feste fu departie, et que Melusigne ot donné a partie de ses gens congé, que tantost après fist venir grant foison d'ouvriers terrillons et ouvriers de bois ; qu'elle fist tout essarter et desraciner les grans arbres, et fist faire toute la roche nette par dessus les parfons trencheiz qu'elle avoit par devant faiz et ordonnez ainsi [46] comme le cuir de cerf avoit enceint. Et puis fist venir grant foison macons et tailleurs de pierre, et fist commencer sur la ounye roche et bastir les fondemens telz et si fors que c'estoit merveilles a veoir. Et fesoient les ouvriers dessus diz tant d'ouvrage et si soubdainement que tous ceulx qui par la passoient en estoient esbahiz. Et les paioit Melusigne tous les samediz, si qu'elle ne leur devoit denier de reste. Et trouvoient pain, vin, char et toutes choses propices que il leur failloit, par grant habondance. Ne nulz homs ne savoit dont cilz ouvriers venoient, ne dont ilz estoient. Et en brief temps fu faite la forteresse, non pas une, mais deux fortes places, avant que on peust venir au dongon. Et sachiez que toutes les trois sont advironnées de fortes tours machicolées, et les voutes des tours tournées a ogives, et les murs haulx et bien crenellez. Et y a trois paire de brayes haultes et puissantes, et plusieurs tours es dictes braies. Et si y a poternes fors a merveilles. Et au lez, vers le hault bois, au dessus de la prairie, est la roche si haulte et si droite que de ce lez nulle creature n'y pourroit habiter. Et avec tout ce y a fortes brayes entaillées de la roche mesmes. Moulz fu la forteresse grant et fort a merveilles. Et sachiez que le conte de Poitiers et tuit ly noble et les menuz peuples du pays furent tous esbahiz comment si grant ouvrage pouvoit estre en si pou de temps faiz ne achevez. Et lors la dame se loga dedens sa forteresse, et fist Remondin crier une grant feste et noble. Et la fu le conte de Poitiers, et la contesse et sa fille, et les barons du pays, et le conte de Forests, et plusieurs autres nobles de plusieurs nations, et tant de dames et de damoiselles qu'il devoit souffire. Et fu la feste bien joustee et bien dancee, et menerent moulz joyeuse vie, et moulz amoureuxment furent ensemble. Et quant Melusigne vit son point, si a dit aux deux contes et aux barons moulz humblement : « Mes beaulx seigneurs, nous vous remercions de la haulte honneur que vous nous avez faite de venir a nostre feste. Et la cause pourquoy nous vous y avons prié d'y venir, je le vous voudray a present declarer. Seigneurs, dist Melusigne, je vous ay cy assemblez pour avoir vostre conseil comment ceste forteresse cy sera appelée, comment il soit memoire a jamais comment elle a esté fondée merveilleusement et aventureusement. Par foy, dist ly conte de Poitiers, [47] belle niepce, et nous vous disons pour tous, en general, que vous mesmes lui donnez nom, car il n'a pas en tous nous



ensemble tant de sens qu'il a en vous seulement. Et sachiez que nulz de nous ne s'en mesleroit jamais par dessus vous. Chiers sires, dist Melusigne, vous avez tout appenseement gardee ceste response pour moy rigouller. Mais, quoy qu'il en soit, je vous requier que vous m'en vueilliez dire vostre intencion. Par ma foy, ma niepce, dist le conte, ja nul de nous ne s'en meslera par dessus vous, car, par raison, puis que vous en avez tant fait que d'avoir assouvy si belle place comme ceste qui est pour le present la plus forte et la plus belle que j'aye veue, vous ly devez donner don a vostre gré. Monseigneur, dist Melusigne, puis qu'il ne puet estre autrement, et que je voy que c'est a vostre plaisir que je lui mette son nom, or ait a nom Lusignen. Par foy, dist le conte, ce nom lui affiert tres bien pour deux cas, car vous estes nommee Melusigne d'Albanie, et Albanie en gregois vault autant a dire comme chose qui ne fault, et Melusigne vault autant a dire comme merveilles ou merveilleuse. Et aussi ceste place est fondee merveilleusement, ne je ne croy mie que jamais, tant comme elle durra, que on n'y treuve de merveilleuses choses. » Dont respondirent tous, d'un assentement : « Par ma foy, monseigneur, on ne lui pourroit donner nom qui mieulx lui afferist, selon l'estat de lui. » Et a ce furent tuit d'accort. Et fu le nom si publié par pou d'espace que il fu sceu par tous pays. Et encores est il ainsi nommez. Et assez tost aprez prindrent tuit congié, et leur donna Melusigne et Remondin de moult riches dons, et ainsi departy la feste tres amoureusement. Et se taist l'ystoire a parler d'eulx, et retourne a Melusigne et a Remondin, comme ilz se gouvernerent depuis tres puissaument. Après ce que la feste fu departie, Melusigne, qui estoit moult enceinte, porta son terme, et, au plaisir de Dieu, elle enfanta un filz masle, qui fu de toutes figures bien formez, excepté qu'il ot [48] le visage court et large au travers, et avoit un oeil rouge et l'autre pers. Il fu baptisiez et ot a nom Urien. Et saichiez qu'il avoit les plus grans oreilles qui oncques feussent veues sur enfant ; et au parcroistre, elles furent aussi grandes comme les manevelles d'un van. Lors appella Melusigne Remondin et lui dist : « Remondin, je ne vueil pas que tu laisses perdre l'eritaige qui est venuz de par tes ancesseurs en Bretagne. Car Guerrande, Pointievre, et toute celle marche doit estre a vous et a vostre frere. Alez y et sommez le roy des Bretons comment il vous reçoive en droit, et que se vostre pere avoit occiz son nepveu sur son bon droit, en gardant sa vie, et que, pour doubte de la puissance du dit roy, il n'avoit soy osé tenir ou païs, mais s'en estoit estrangiez. Et s'il ne vous veult tenir en droit, ne vous en esbahissiez ja, car il sera tous joyeux quant il le pourra faire. Madame, dist Remondins, il n'est chose que vous me commandiez que je ne face a mon pover, car je voy que toutes voz euvres ne tendent qu'a honneur et a raison. Amis, dist la dame, c'est raison, puis que vous fiez du tout en moy, que je vous accoincte la verité. Il est vray que vostre pere, depar ses ancesseurs, doit avoir grant chose en la Brute Bretagne, laquelle vous sera declaree ou pays. Vous en yrez de cy droit a un fort appelé Quemeniguigamp, et y trouverez un moult ancien chevalier qui fu frere de vostre pere, et l'appelle l'en Alain, et vostre pere ot nom Hervy de Leon, lyquelz fu en sa jeunesse moult de chaude colle. Et sachiez que il ne doubtoit ne cremoit chose que nulz homs esprins et plain de feu de jeunesse et de



hardement deust doubter ne cremir en regardant honneur. Si advint que, pour ce qu'il estoit moult habiles, le roy des Bretons l'ama moult et le fist son seneschal. Et avoit cellui roy un nepveu, lyquelz avoit, par l'introducion d'aucuns envieux, sur Hervy, vostre pere, grant indignacion, car ilz lui firent acroire que le roy, son oncle, [49] feroit son hoir de Hervi, vostre pere, et dirent au nepveu du roy en telle maniere : "Tu es droiz hoirs de Bretagne Brute et Gallesse. Or estes vous bien ruez jus et deboutez de la noble contree de Bretagne. Certes, se vous le vous laissiez ainsi tollir par lascheté de vostre cuer, tout le monde vous escharvira, et dira on : « Veez vous la le fol qui, par faintise de cuer, s'est laissé dechacier de si noble pays et region comme le royaume de Bretagne. ' " " Et lors, quant il ouy ces mos, si leur respondi : " Et comment, dist il, qui est ce qui m'en pourroit tort faire ? Sans ce que Dieu me voulzist nuire, il n'a homme ou monde que je craingne qui le me puist oster, car je scay bien que monseigneur le roy, mon oncle, n'a talent de faire ne avoir autre hoir que moy. Par foy, dist ly uns, vous estes mal informez de ceste besoingne, car vostre oncle a fait son hoir de Hervy de Leon, et en sont les lettres passees. " Quant ly damoisiaux, qui estoit filz de la seur du roy des Bretons, ouy ces mos, si fu trop doulens et leur respondi : " Sachiez de certain que se je cuidois que ces paroles feussent veritables, que je y mettroie remede si hastivement qu'il ne tendroit jamais terre ne possession, ceste ne autre. " Dont lui respondi un chevalier qui avoit a nom Josse de Pont Leon : " Par ma foy, il est ainsi. Et pour ce que nous ne voudrions pas avoir autre seigneur que vous après le trespas du roy que vous en Bretagne, le vous annoncons nous. Et ceste chose a faite ly roys, vostre oncle, secretement, afin que vous ne le peussiez savoir. Et sachiez que nous qui cy sommes y furent et pluseurs autres. Or demandez a mes compaignons se je diz voir. " Et cil si fist. Et ceulx dirent d'une commune voix : " En bonne foy, monseigneur, il vous a dit pure verité. Or verra l'en que vous en ferez. Par foy, dist ly jouvenciaux, cy a grant mesprison, plus de la part de mon oncle que de la part Hervy de Leon, combien qu'il en sera trop bien paie. Alez vous en vostre affaire, car sachiez que je feray diligence comment il ne me otera pas mon heritaige. " Et cilz prennent congié et s'en partent tous joyans, car ilz avoient [50] sur grant envie sur Hervy vostre pere, pour ce que le roy l'amoit et creoit et faisoit et usoit de pluseurs choses de son conseil, qu'il ne leur chaloit a qui la perte deust tourner, mais qu'ilz le peussent destruire. Sachiez que l'endemain, par matin, le nepveu du roy s'arma, et guetta vostre pere en un petit bois ou il s'en aloit esbatre dessoubz Leon. Et l'escria : " A la mort ! Faulx traître, me veulz tu tollir mon heritaige ? " Et traist l'espee en ce disant, et cuida ferir vostre pere d'estoc parmy le corps, mais il tressailly, et en passant que le nepveu du roy fist, il lui osta l'espee des mains. Et cil tira un costel trenchant et agu, et l'en cuida ferir, mais vostre pere despassa et lui donna du pommeau de l'espee qu'il lui avoit tollue si grant coup en la temple, a ce que la coiffe d'acier qu'il avoit affublee n'estoit pas forte, qu'il le rua tout mort sur la terre. Mais, quant il l'avisa et le congnut, il fu moult doulens et s'en vint, et print toute sa finance, et vint en la contree qui ores est appelée Forests. Et ot moult grant aide d'une dame de laquelle je ne vous vueil pas parler. Et après



le departir d'elle, qui lui aida en son premier gouvernement a faire les forteresses et les villes et habiter le pays, il ot la serour d'un qui pour lors gouvernoit la conté de Poitiers, et en ot plusieurs enfans, de quoy vous estes ly uns. Amis, dist Melusigne, or vous ay je devisé comment vostre pere party de son pays, et laissa les heritaiges qui doivent estre vestres vacquans, lesquelx je ne loue pas que vous les laissiez perdre. Sachiez que encores vit Jossellins de Pont le Leon, et a un filz qui gouverne a present toute la terre de Leon, qui doit estre vostre. Vous en yrez devers vostre oncle Alain de Quemeninguigamp et vous ferez congnoistre de lui, et il vous croira assez de ce que vous lui direz. Et sachiez qu'il a deux moult saiges et vaillans chevaliers a filz, qui sont voz cousins germains, que le roy des Bretons aime moult. Par l'ayde et accointance de ces deux vous ferez appeller Josselin du Pont le Leon par devant le roy, et lui mettrez sus de fait comment il fist la trahison de quoy le nepveu du roy vint courir sus a vostre pere. Et saichiez que ses filz Oliviers du Pont le Leon vous en combatra. Mais assez [51] brief le desconfirez, et seront le pere et le filz condempnez a estre penduz. Et gehira le pere toute la traïson, et vous sera vostre terre jugiee a avoir par les pers du pays. Or, alez hardiement, et ne ressoingniez rien, car Dieu vous aidera en tous voz affaires. » A ce mot respondy Remondin : « Ma dame, je feray mon pover d'acomplir vostre commandement. » Remondin appresta son erre et prist congié de Melusigne, et se party a moult noble compaignie de chevaliers et d'escuiers, le nombre de bien deux cens gentilz hommes. Et n'alerent pas si desgarniz que chascun n'eust la cote d'acier, et le pan, et la piece, et le harnoiz de jambes es bouges. Les pages portoient la lance et le bacinet. Et tant vont, ensemble chevauchant, qu'ilz vindrent en la Brute Bretagne. Et moult s'esbahissoit le peuple que telz gens queroient en leur païs ; mais ce que ilz paioient partout bien et largement les rasseuroit que ilz ne queroient que bien, car ly anciens chevaliers, qui estoit de la mesgnie Melusigne, gouvernoit tout le fait Remondin. Et touteffoiz le roy de Bretagne scot que telz gens aloient armez par son pays. Si ne scot que penser, car il ne se doubtoit de nullui. Lors envoya deux chevaliers de hault affaire devers Remondin, assavoir mon qu'il queroit en alant par my le pays de Bretagne ainsi armez, ne se il vouloit point de mal au roy ne a son pays. Cilz vindrent devers Remondin et lui enquirent moult saigement que il queroit, et que le roy des Bretons les y envoioit. Lors respondy Remondin moult humblement : « Beaulx seigneurs, vous direz au roy que je ne viens fors pour bien, pour avoir droit en sa court de ce que je demanderay, selon la raison que le roy et son conseil verront que j'auray. Et assez briefment je me traïray par devant lui en sa court. Par foy, dirent cilz, et vous soiez ly tres bien venus. Et sachiez que ly roys vous fera toute raison. Mais dictes nous, s'il vous plaist, ou vous voulez aler de cy. Par foy, dist Remondin, je vouldroye estre a Quemeninguigamp. Sire, dist ly uns, vous estes bien ou chemin ; il n'y a pas plus de cinq lieues de cy. Et sachiez que vous y trouverez Alain de Leon, qui vous fera bonne chiere, et si trouverez deux chevaliers, [52] qui sont ses filz, qui sont moult honnourables et gens de bien et d'onneur. Et vous en alez tout ce chemin, vous ne povez faillir ; et nous en alons a vostre congié. Beaulx seigneurs, dist Remondin,



alez en la garde de Dieu, qui vous conduise, et me vueilliez recommander au roy tres humblement. » Quant les deux chevaliers se furent esloingniez d'une veue de Remondin, si dirent l'un a l'autre : « Par foy, veez la moult honnorable gent. Certes ilz ne viennent pas en ce pays sans grant affaire. Alons en par Quemeninguant, et dirons leur venue a Alain. Par foy, dit ly autres, ce ne sera que bien fait. » Tant tindrent leur chemin qu'ilz y vindrent. Et annoncerent a Alain la venue de Remondin et de ses gens, qui s'en donne grant merveille. Lors appella ly preudoms ses deux filz, dont ly uns, qui estoit ainsnez, ot nom Alain, et l'autre Hervy, et leur dist : « Enfans, montez a cheval et alez au devant de ces estrangers, et les recevez tres honnorablement, et les faictes tres bien logier, car on me dit qu'ilz sont bien de VJc. à VIJc. chevaux. » Mais pour neant en parole, car ly anciens chevaliers Melusine estoit ja venus, et avoit bien advisié qu'ilz ne pourroient pas bien tous logier en la ville, et avoit fait tendre en la pree sur la riviere grant foison de tentes et de paveillons, et avoit envoyé tout environ le pays querre vivres, foings, avoines et toutes pourveances de vivres et de vins, et paioit si largement que on l'en lui admenoit plus largement que il ne lui en failloit. Alain fu tout esbahi quant on lui compta le grant arroy et le grant appareil que ces gens faisoient, et ne scot que penser. Or dist l'ystoire que tant chevaucherent les deux freres ensemble qu'ilz encontrerent Remondin et le bienviengnerent courtoisement, et lui prièrent, de par Alain leur pere, comment il se vousist venir logier ou fort, et que il y aura moult bonne chiere. « Beaulx seigneurs, dist Remondin, grans mercis a vostre pere et a vous de la courtoisie que vous me offrez. Mais a vostre requeste je m'en yray par devers vostre pere pour faire la reverence, et aucuns de mes plus privez avec moy, car j'ay grant volenté de lui veoir pour le bien que j'en ay ouy dire. » Et en ces paroles chevauchierent tant qu'ilz approuchierent de la ville. Lors vint l'ancien chevalier qui dist a Remondin : « Sire j'ay fait tendre vostre paveillon et pluseurs autres pour vous logier, car il avoit [53] pou de logeiz en la ville pour vous logier, vous et voz gens, et sommes bien pourvez, Dieu mercy. Vous avez bien fait, dist Remondin. Or pensez de noz gens, et ne m'attendez huy mais, car je m'en vois esbatre au fort avecques ces deux gentilz hommes. » Et atant se party de l'ancien chevalier, et vint au fort. Et ly sires de leans qui bien savoit sa venue, se estoit fait admener a l'entree de la porte. Et quant Remondin le vit, il congnut tantost que c'estoit ly sires de leans, et descendy, et l'ala saluer moult humblement. Que vous feroye je longues paroles de leur accointance fors du fait de quoy je doy parler ? Quant ilz orent souppé, et ilz orent lavé, et que graces furent dictes, ly sires de layens print Remondin par la main et l'enmena asse oir sur une couche pour deviser entre eulx, tant comme les derreniers soupperent. Et ses deux filz faisoient toute l'onneur que ilz pavoient ne savoiient faire a ceulx qui estoient venus avecques Remondin. Et lors ly sires de layens mist Remondin en paroles, comme cilz qui estoit moult soubtilz et savoit moult de bien et d'onneur, en disant : « Sire chevaliers, sachiez que j'ay grant joye de vostre venue, car certainement vous ressemblez assez un mien frere, qui moult fu vistes et appers, qui se party de ce país il a bien LX. ans, pour une noise qu'il ot, et ne scay pas la cause ne pourquoy, au nepveu du



roy qui pour le temps regnoit en ce pays. Et sachiez que veez cy le quart roy qui regne depuis le temps que je vous parole. Et pour tant que vous retraiez de semblance a mon frere, je vous voy plus volentiers. Sire, dist Remondin, grans mercis, et je croy que avant ce que je me parte de vous, je feray tant que je seray tout certain pour quel cause cilz inconveniens vint entre vostre frere et le nepveu du roy ; et ne suiz venus pour autre chose que pour en averer et savoir la verité. » Quant Alain ouy ces paroles, si fu moult esbahiz, et print a regarder Remondin moult asprement. Et quant il l'ot bien regardé, si lui a dit : « Comment se pourroit ce faire ? Vous n'avez pas bien l'aage de XXX. ans, et vous me feriez acoincté de la verité de cest fait que nulz ne scot oncques en cest pays ; car, quant le coup [54] de meschief fu advenus a mon frere, il se party si soubdainement que je ne autres n'en ouy oncques nouvelles depuis. Et si a LX. ans ou prez. Sire, dist Remondin, dictes moy, s'il vous plaist, vit il nul homme en ces marches qui, pour le temps que vostre frere regnoit, fut en la court en auctorité ? Par foy, dist Alain, si fait, et n'en y a que un, et cellui propre tient tout l'eritaige de mon frere, car le roy lui donna la fourfaicture. Et a un filz chevalier, aussi aagié comme est mon filz ainsné. Par foy, dist Remondin, je scay bien comment il a a nom. Et comment le savez -vous, » dist Alain ? « Par foy, sire, dist Remondin, bien. Il est nommé Josselin de Pont le Leon, et a un filz chevalier que on appelle Olivier. Sire chevaliers, dist Alain, c'est verité. Mais or me dictes comment vous povez ce savoir. Sire, dist Remondin, quant a ore vous n'en saurez plus. Mais, s'il vous plaist, vous me vendrez acompaignier, vous et voz enfans, a la court du roy. Et sachiez que la je vous esclarciray ceste querelle si clerement que vous en serez tous joyeux, se vous amastes oncques Hervy de Leon vostre frere. » Quant Alain l'entendy, si fu esbahiz plus que devant, car il ne cuidoit pas que son frere ne feust mort, si grant temps avoit que nulz n'en eust eu memoire. Et lors pensa moult longuement sans respondre. Ainsi comme je vous dy, pensa Alain moult longuement, et puis respondy : « Sire chevalier, je vous accorde vostre requeste, puis que cy ne puis savoir ce que je desire. Je vous acompaigneray volentiers a la court du roy. Par ma foy, sire, dist Remondin, grans mercis, et je vous en garderay bien de dommage. » Que vous feroye je long compte ? Alain manda grant foison de ses amis, et se mirent en grant estat pour aler a la court du roy, et partirent a un mardy devant la veille de Penthecouste. Le roy, qui scot leur venue, party de Senselio ou il estoit, et s'en vint a Nantes, car les deux chevaliers qu'il avoit envoieez devers Remondin estoient repairez et avoient compté au roy la responce de Remondin et le grant estat ou il venoit. Et pour ce le roy se tray a Nantes, et manda toute sa baronnie, pour ce qu'il ne vouloit [55] pas que Remondin le trovast despourveu de gens. Et entre les autres, manda Josselin de Pont le Leon, pour avoir son conseil sur la demande que Remondin lui feroit, car il estoit moult saiges. Que vous dyroie je ? Ly anciens chevaliers vint atout le sommage, et fist tendre trefs et paveillons et appareillier richement. Et sachiez que tuit cilz de la ville s'esbahissoient des grans pourveances que ilz veoient suiivre aprez ces gens. Lors vint Remondin et Alain et ses deux filz et descendirent au maistre paveillon, et s'abillerent moult richement pour aler faire la reverence au roy. Et partirent



des tentes a bien LX. chevaliers, si noblement montez et parez que c'estoit merveilles. Et le roy, qui scot leur venue, avoit fait tendre et appareillier si richement qu'a merveilles, et avoit toute sa baronnie entour lui. Atant es vous venir Remondin et Alain, son oncle, et ses deux filz, et leurs gens. Et, quant ilz entrerent en la sale, toute la sale empli de noblece. Et vint Remondin, et Alain, et ses enfans faire la reverence au roy, et puis les autres, en suivant. Et le roy les receipt moult liement. Et lors appella Alain et lui dist en telle maniere. « Alain, dist ly rois, je me donne merveille de ce chevalier estrangier a qui vous estes si acointtés, qu'il quiert en ce pays. Sire, dist Alain, je suiz plus esmerveilliez des paroles que il m'a dictes, cent foiz que vous n'estes de sa venue. Mais assez tost, vous et moy, serons esclarciz de ce que nous desirons assez. » Et lors se traist Remondin avant, et appella l'ainsné filz Alain, et lui a dit : « Sire chevaliers, par vostre courtoisie, dictes moy se uns appelez Jossellins de Pont le Leon est point en la compagnie du roy. » Et Alain lui respondy : « Par foy, sire, ouil. Pleust a Dieu que le roy ne s'en deust courroucier, et je l'eusse occiz, car il tient l'eritage qui fu de mon oncle, que nous deussions avoir. Veez le la, cel ancien, emprez le roy, et sachiez que c'est le plus plain de mauvais malice qui soit en dix royaumes, et si veez la Olivier, son filz, qui ne poise pas moins une once. Par foy, sire chevalier, dist Remondin, vous en serez temprement vengiez, se Dieu [56] plaist. » Et atant en laisse le parler, et s'en vint devant le roy, en disant telles paroles : « Sire, hault et puissans roys, dist Remondin, il est bien verité que commune renommee court par tous païs que vostre court est si noble et si raisonnable que elle est droicte fontaine de justice et de raison, et que nulz ne vient en vostre court que vous ne lui faciez raison et justice de ce qu'il demande bonnement, selon le droit qu'il a. Par foy, sire chevaliers, c'est verité, mais pourquoy le dictes vous ? Cela vouldrions nous volentiers savoir. Par foy, sire, dist Remondin, pour le vous faire savoir suiz je venus. Mais, s'il vous plaist, vous me promettrez aincois que vous me ferez toute raison et tendrez en droit. Et ce que je diray est en partie pour vostre prouffit et honneur, car roy qui est acompaigniez de traicteur n'est mie bien logiez, ne ne doit pas estre trop asseur. Par foy, dist ly roys, vous dictes voir. Or dictes hardiement, car je vous jure par tout quanque je tien de Dieu, que je vous feray raison et justice plainement, et feust encontre mon frere, se je l'avoye. Sire, dist Remondin, cent mille mercis. Et vous dittes que vaillans et preudoms roys, car pour ce fu roy premier établi pour tenir justice et verité. Noble et puissant roy, dist Remondin, il est bien verité qu'il a grant temps que un vostre predecesseur regna. Et fu du temps que Jossellins de Pont le Leon estoit jeunes homs, et aussi estoit Alain de Quemeninguamp, qui sont cy tous deux en vostre presence. Et avoit le roy que je dy un moult bel jovencel a nepveu. Et pour lors avoit en ce païs un baron nommé Hervy de Leon, qui fu frere Alain que veez cy. Par foy, sire roys, dist Jossellins, il dist verité. Et oultre plus, icellui Hervy occist le nepveu du roy vostre predecesseur, en trahison, et s'en fouy hors du pays, ne oncques puis n'en fu nouvelle ouye. Et lors ly roys me donna toutes a terre qu'il avoit forfaitte. » Et le roy respondy : « Nous avons assez ouy parler de ceste matere ; mais laissez de chevalier pardire sa raison qu'il a



encommenciee. » Et ad ce respondy Remondin : « Il en a bien cause d'en parler, car plus avant l'en convendra dire, combien qu'il a failli a dire [57] verité de ce qu'il dist que Hervy de Leon occist le nepveu du roy en trahison, car il scet bien la querelle pour quoy ce fu, et n'a pas homme vivant de ceulx qui savoient le cas que lui, car ceulx qui estoient de son accort sont tuit mort ; et dictes lui qu'il le die. » Quant Jossellins ouy ce mot, si fu moult esbahiz, nonpourquant il respondy : « Sire chevaliers, estes vous venus en ce pays pour adeviner sur moy ? » Et Remondin lui respondy appertement : « Par foy, faulx traitres, n'adevine pas qui dit verité. » Et lors dist Remondin au roy : « Sire, il est bien verité que Hervy de Leon fu ysneaulx chevaliers, courtois et saiges, bien moriginez, et l'ama moult le roy et son nepveu, et usoit le roy moult par son conseil, et estoit Hervy celui en qui il se fioit le plus. Or advint que pluseurs traitteurs qui estoient pour lors a la court du roy, de quoy Josselin, que veez la, estoit, et fu le droit chief de tout le mal que pour lors firent. Ilz vindrent au nepveu du roy et lui dirent didirent : « Damoisiaux, nous sommes moult courrouciez de vostre dommage et de vostre honteuse perte, quant serez desherité de si noble pays comme est Bretagne. » Et il leur respondy : « Comment se pourroit ce faire ? Ja n'a le roy plus de hoirs que moy. » En non Dieu, dist Jossellins que je voy la, sachiez qu'il a fait son hoir de Hervy de Leon, et croy qu'il l'ait enchanté, et les barons du pays aussi, car les lettres en sont ja passees, et y pendent leurs seaulx avec le seel du roy. Par foy, dist ly roys, cy a grant descongneue, se c'est verités. » Et Jossellins et les autres qui estoient de son accort, lui jurerent que c'estoit vray ; de quoy il fu moult doulens. Et quant Jossellins vit ce qui si fort pensoit, si lui dist : « Se vous avez tant de hardement que vous vous osez vengier de ce tort qu'on vous fait, nous vous aiderons trestuit. » Et il leur dist qu'il en avoit bien le cuer et la volenté. Lors dist Jossellins : « Or vous alez donques armer et vous mettez en tel estat que nul ne vous puist congnoistre, et nous vous actendrons au dehors de la ville, et si vous menrons en tel lieu ou vous vous pourrez bien vengier a vostre aise. » Et il si fist, et retourna par devers eulx. [58] « Tres nobles et puissans roys, je ne me quier plus celer, puis que je suis en court de droit et de justice, et que je voy mon ennemy devant moy. Sire, je sui filz Hervy de Leon. » Lors furent tuit esbahy de ce mot, mais tuit se teurent, et Remondin reprint la parole en disant : « Sire roys, mes peres avoit lors prins congié du roy, et s'en estoit alez en son pays. Et avoit coustume qu'il aloit tous les matins en la forest qui joint a la forteresse, disant ses heures tous seulz. Et ce faulx traître que je voy la, et ses complices admenerent le nepveu du roy, et se mirent en embusche. Et mon pere, qui garde ne s'en donnoit, y vint a celle heure. Et quant Jossellins le percut, si dist au damoiseil : « Or est il temps de vous vengier ; il est tous desarmez, sans coustel et sans espee ; il ne vous puet eschapper ; et aussi, se nous veons qu'il vous soit besoing, nous vous aiderons tuit. » Et cil se party d'eulx, esprins de mal talent, et s'en vint, l'espee toute nue tenant d'une main par la poignie, et de l'autre main par l'alemelle, en lui escriant : « A mort, a mort, faulx traître ! » Et cuida ferir mon pere d'estot par my le corps ; mais il tressailly ; et cil, qui venoit de grant volenté eschauffez, et plain de yre, failly a son poindre, et mon pere sault et lui oste l'espee



de la main. Et cil retourne et tire bon coutel et en fery mon pere par my la cuisse, mais il lui cuida bien bouter par my le corps. Et mon pere le fery du pommeau de l'espee en la temple grant coup. A ce qu'il estoit fors et aspres chevaliers, et la coiffe d'acier estoit feble et mal seure, et le pommel de l'espee estoit pesant, l'aventure fu telle qu'il le tua tout mort estendu a la terre. Quant mon pere le vit gesir jus, et qu'il ne se remuoit, si lui descouvry le visaige, et le congnut. Lors mena moult grant doulour, et n'osa arrester, pour doubte du roy, ou païs. Il vint par tout ou il avoit finance, et s'en ala en tel lieu ou il conquista pays assez. Et lors Josselins, ly faulx traitres, dist a ses compaignons : « Or sommes nous venus a chief de nostre entencion. Le nepveu du roy est mort et Hervy, s'il est tenu, ne puet eschapper sans mort. Or ferons nous du roy a nostre guise. Ne nous mouvons tant que [59] Hervy soit esloingniez, et puis nous ferons une bierre de perches, et le couvrerons de ramssiaux, et porterons le corps devers le roy, en lui disant comment Hervy de Leon a murdry son nepveu en trahison. » Noble roy, ainsi le fist cil traistre que je voy la. Et se il dit que ainsi ne soit, je presente mon gaige de lui faire gehir par sa faulse gorge. Et pour ce que je vueil que chascun congnoisse que je ne fay pas cecy pour avarice, mais pour garder mon droit heritaige et esclarcir la vilaine et felonnesse trahison que le faulx traistre et ses complices firent a mon pere pour lui enchasser, preingne son filz Olivier et un de ses plus prouchains. Je les combatray, au regart du noble et juste jugement de vostre court, voire l'un après l'autre. » Et en ce disant, gette jus le gaige, mais il n'y ot homme qui mot respondisist. Et quant Alain et ses enfans l'ouyrent, si le coururent acoler et baisier, et plouroyent de joye et de pitié. Et quant le roy des Bretons apperçoit que nulz ne respond mot a celle querelle, si a dit tout hault : « Jossellin, Jossellin, estes vous sours ? Je voy bien que le proverbe que on dit est vray, que vieux pechié fait la vergoingne nouvelle. Cil chevalier estrange vous porte une moult estrange medicine. Advisez vous de respondre, car il vous est bien besoing. » Et Jossellin lui respondy : « Sire roy, je ne suis pas desoremais cellui qui doie respondre a telz choses, et aussi je croy que cilz chevaliers ne se fait que gaber. » Lors respondy Remondin : « Faulx traistre, le gaber tournera sur vous. Je vous requier, nobles roys, que vous me tenez en droit en vostre court et faictes bonnes justice. Or ne vous en doubtez, sire chevaliers, fait le roy, car si feray je. Jossellin, dist le roy, il fault que vous respondez a ceste querelle. » Lors, quant Olivier, ses filz, ouy ce que le roy disoit, si respondy haultement : « Sire, il a grant paour qui tremble. Cilz chevaliers, je croy, cuide prendre les grues en voulant. Par foy, il fault bien a ce qu'il pense. On ne prent pas tels chaz sans moufles. Sire roy, je vous dy qu'il a menty de quanqu'il vous a dit, car mon pere est preudoms et loyaulx. Et pren la bataille ainsi comme il l'a ordonnee, et veez la mon gaige. Je seray bien mal fortunez s'il me puet desconfire, et un de mon lignaige, que je congnoiz, avec moy. » Quant le roy entendy ceste parole, si fu moult courroucié, et [60] respondy haultement : « Par Dieu, Olivier, ce n'avendra, tant comme je vive, en ma court, que ung seul chevalier combatte deux autres pour une mesme querelle. Et est grant honte a vous d'avoir pensé si grant lascheté en vostre cuer. Et sachiez que vous ne monstrez pas que vostre pere ait bonne



querelle. Et descy je vous donne journee, a la requeste du chevalier, de la bataille, au jour qu'il lui plaira assigner. Par ma foy, sire, dist Remondin, et il me plaist tout maintenant. J'ay mon harnaz tout prest. Et Dieux vous rende la merite de vostre bon et loyal jugement. » Lors oyssiez grant murmure de tous les Bretons, car tous disoient : « Veez la le plus vaillant chevalier que nous veissions oncques en requerant son droit. Mais qui qui eust doulour, Alain de Quemeninguigamp ot joye, et Alain et Hervy, ses deux enfans, et disoient a Remondin : Beaulx cousins, ne vous esbahissez point et prenez hardiement la bataille contre cinq des traictours, pour vous et pour nous deux, car nous en vendrons, au plaisir de Dieu, bien a chief. Beaulx seigneurs, dist Remondin, prengne qui vouldra bataille pour soy, car je auray ceste a ma part, et n'en doubte point que je n'en viengne a bon chief, avec l'aide de Dieu et le bon droit que je y ay, et la bonne justice que le roy me fait en sa court. Et je pry a Dieu qu'il lui vueille merir en son paradis. » Entrementiers que la murmure estoit, ly roy des Bretons, qui fu saiges et soubtilz, pour doubte que les parties estoient de grant lignaige et que par ce aucun inconvenient n'en peust encourir, envoya soubdainement fermer les portes, que nulz n'en peust yssir, et garder par gens bien armez ; et puis traist son conseil a part, et leur remonstra la querelle, et ilz lui en conseillerent ce qui s'en appartenoit. Lors retourna le roy en la sale, et fist on commandement, sur la hart, de par le roy, que nulz ne deist mot. Et lors dist le roy : « Or entendez, biaulx seigneurs, avisez vous. Ceste querelle cy n'est mie petite, car c'est pour la vie et pour le deshonneur a tousjours mais, d'une des parties. Et sachiez que je ne doy ne ne vueil reffuser a faire droit en ma court. Olivier, dist le roy, voulez vous vostre pere deffendre de ceste [61] trahison ? Sire, dist Olivier, oïl, certainement. Dont, respondy le roy, les lices sont toutes faictes. Je vous ordonne a demain la bataille. Et sachiez que, se vous estes desconfiz, vous et vostre pere, n'eschapperez ja que vous ne soiez tous deux penduz ; et vostre adverse partie n'en auroit ja moins, s'ainsi lui en avenoit. Delivrez vous et bailliez hostages. Tout premiers vostre pere demourra. » Et lors le fait mener par quatre chevaliers en une forte tour. Lors dist a Remondin : « Sire chevaliers, bailliez ostages. » Lors se met avant son oncle Alain et ses deux filz, et bien jusqu'a quarante chevaliers, qui tous dirent d'une voix : « Sire, nous le plegons. Par foy, dist ly roys, il souffist. Ne vous n'en tendrez ja prison, car je scay bien que le chevalier ne eust pas ce fait empris, s'il ne le vouldist acomplir. » Ainsi se departirent les parties de devant le roy. Remondin s'en va avec ses gens, son oncle et ses cousins, a ses paveillons. Et le soir vint veillier a la maistre eglise, et y fu grant espace de temps en devocion. Et Olivier vint en son hostel avecques grant foison de ceulx de son lignaige, et fait mettre a point son harnoiz et son cheval. Et le landemain, par matin, ouïrent messe, puis s'en vont armer. Et le roy et les haulx barons furent sur haulx eschaffaulx montez environ les lices. Et furent les gardes du champ establies bien et deuement, et les chayeres assises, et le soleil party a droit. Et environ heure de prime, vint Remondin, a noble compaignie, armez moult richement, l'escu au col, lance sur fautre, la cote d'armes vestue, burlee d'argent et d'asur, et entra dedens les lices, montez sur un grant destrier



lyart, bien armé jusques en l'ongle du pié, si comme pour gaige de bataille. Et fist la reverence au roy et a tous les barons. Par foy, dist chascuns, il a grant temps que nous ne veismes nul plus bel homme en armes, ne de meilleur contenance. Cil n'a pas euvre laissiee qui a tel homme a a besoingnier. Et atant descendy Remondin aussi appertement que s'il feust tout desarmez, et s'assist en sa chayere. Grant temps après vint Oliviers, armez moult noblement, montez sur un moult riche destrier, et bien sembloit homme de grant affaire, et si estoit il. Et venoit Jossellin, son pere, devant lui, sur un palefroy griz. Et firent la reverence au roy. Et moult sembloit Jossellins esbahiz ; de quoy pluseurs tenoient qu'il avoit mauvaise [62] cause. Lors descendy Oliviers moult vistement. Que vous feroye je long compte ? Les sains furent apportez. Et jura Remondin que Jossellin avoit faicte la trahison, et s'agenoilla, et baisa les sains, et puis se rassist en sa chayere. Et Jossellin jura après. Mais a l'abaissier pour baisier les sains, il chancela tellement qu'il n'y pot oncques touchier. Et Oliviers jura après moult laschement, et se rassist en sa chaiere. Et lors cria un heraut, de par le roy, que nulz ne feust si hardiz qu'il parlast mot, ne ne fist signe nul que nulz des champions peust entendre ne appercevoir, sur peine de la hart. Et lors vvida chascun la place, fors cilz qui furent commis a garder le champ, et Jossellins. Et lors monta Remondin a cheval moult legierement, et prist la lance. Et, d'autre part, monta Oliviers moult vistement, et prist la lance au fer trenchant. Et lors cria un herault par trois foiz : « Laissiez les aler, faictes vostre devoir, faictes vostre devoir. »

### **COMMENT REMONDIN DESCONFIT EN CHAMP OLIVIER,, LE FILZ JOSSELLIN.**

*Comment Remondin desconfit en champ Olivier, le filz Jossellin.* Or dit la vraye histoire que, quant ly criz fu faiz, que Remondin mist le bout de la lance a terre et la coucha sur le col du destrier, et fist le signe de la vraye croix par trois foiz. Et en ce faisant son ennemy l'aperceut, et fiert le cheval des esperons, qu'il avoit si a main qu'a souhaitier, et baisse la lance, et va ferir Remondin enemy le pitz, ains qu'il s'en donnast garde, moult rudement, car il y mist toute sa force. Mais Remondin n'en ploya oncques l'eschine, et la lance Olivier lui froya jusques que il fu poins ; et de la force du coup la lance Remondin chey a terre. « Haa, traître, dist Remondin, tu ensuiz bien la fausse progeniee dont tu es yssus, mais ce ne te puet riens valoir. » Lors prent l'estrié qui pendoit a l'arcon de la selle, liquelz avoit trois pointes bien acerees, chascune de sept poux de long, et au retourner que Olivier cuida faire, il le fery sur le bacinet, qui fu durs et bien trempéz, et l'une des pointtes coula aval et entra entre la coupe du bacinet et la vosiere. Et le coup qui descendi de grant ravine, [63] avec la force du bras de quoy il fu feruz, ly uns des cloux de la maisselle rompy, et Remondin tire a lui fort, et la visiere lui demeure pendant d'un lez, si que il ot le visaige tout descouvert. De ce s'esbahy Oliviers durement. Mais non pour tant trait l'espee et fait bien contenance de chevalier qui petit ressoingne son ennemy. En ce party se combatirent grant espace de temps, et s'entredonnerent moult de grans et horribles coups. Et en la fin Remondin descendy a pié, et print sa lance qui



gesoit par terre, et en vint le grant pas vers son ennemy, lequel se destournoit de lui, et le faisoit aler après lui parmy le champ, car il avoit si bien cheval a main qu'a fin souhait. Et en ce party cuidoit bien lasser Remondin tant que la journee se passast. Mais Remondin s'avise, et vint a son cheval, et prist l'estrier a une main et en l'autre main la lance, et s'en vint pas pour pas vers son ennemy. Et Oliviers, quant il le vit venir, ne scot comment il se peust bonnement garder, car il ne scot percevoir la maniere comment mieulx Remondin le vouloit assaillir. Et lors point le cheval tout a un fais, et cuide venir hurter Remondin enemy le pitz. Mais Remondin lui gette l'estrier par grant air, et atteint le cheval ou front de si grant force que le chanfrain d'acier fu effondré, et convint le cheval par la force du coup aler par terre des jarrez derriere. Et Olivier lui laisse le frain et le point de l'esperon, et, au redrecier que ly chevaulx fist, Remondin le va ferir de la lance ou cousté, tellement qu'il le porta a terre de l'autre lez du destrier, et demoura a Olivier bien demy pié du fer de la lance dedens le corps. Et avant que il se peust relever, Remondin le vint si chargier de coups qu'il ne se pavoit mouvoir, et lui esracha le bacinet de la teste par force, et lui met le genoil sur le nombril et la main senestre au col, et la le tient en telle destrece qu'il ne se puet mouvoir. En ce party que vous ouez tint Remondin Olivier grant espace de temps. Et quant il vit qu'il en fu du tout au dessus, si tire le court coutel qui lui pendoit a dextre lez et lui dist : « Faulx traître, rends toi ou tu vaulz prez que mort. Par foy, [64] dist Oliviers, j'aime mieulx que tu m'occies, car a moy rendre ne puis je gueres conquerer. Puis qu'ainsi est, j'aime mieulx a mourir par la main d'un si vaillant chevalier que vous estes que d'autre main. » Lors print a Remondin grant pitié de lui, et lui demanda, sur le peril de l'ame de lui, s'il savoit riens de la trahison que Josselin, son pere, avoit faite. Et cil dist que non, et que il n'estoit pas encores pour le temps, et que, comment qu'il eust pleu a Dieu que fortune lui feust pour le present contraire, si tenoit il son pere preudomme et loyal, et non coupable de ce fait. Et quant Remondin, qui bien savoit le contraire, l'ouy, si fu moult doulens, et lui debaty tant les temples du poing atout le gantelet, qu'il fu si estourdiz qu'il ne veoit, ne ouoit, ne entendoit, ne se sentoit chose que on lui feist. Et lors se lieve Remondin, et le prist par les deux piez, et le traine jusques aux lices, et puis le boute hors, et retourne, et vint devant l'eschaffault du roy, la visiere levee, en lui disant : « Sire, ay je fait mon devoir ? Se j'ay rien plus a faire, je sui prest de faire mon devoir, au regart de vostre noble court. Par foy, sire chevaliers, dist le roy, vous estes bien acquitez. » Et lors commanda le roy que Jossellins et son filz feussent tous deux penduz. Et cilz a qui le roy le commanda saisirent tantost Josselin, qui crioit au roy mercy moult piteusement. Et le roy lui dist qu'il confessast la verité de la querele, et, par adventure, il pourroit bien avoir grace. Lors dist Josselin : « Sire, le celer ne vault rien, prengne vous pitié de moy, car certainement il fut tout ainsi comme cellui chevalier l'a proposé, et sachiez que Oliviers, mes fils, n'estoit pas encore nez. Par foy, dist le roy a Josselin, cy a grant mauvaistié. Et s'il n'eust pleu a Dieu que vous n'en feussiez pugny en ce monde, il ne vous eust pas laissié tant vivre ; et, quant de ma part, vous ne fauldrez pas a la punicion. » Lors dist [65] en hault a ceulx qui estoient



ordonnez a ce faire que tantost le pere et le filz feussent penduz. Lors se traist avant Remondin et dist au roy : « Sire roy, je vous mercie de vostre bonne justice et du droit que vous me faictes en vostre court. Mais je vous prie, par pitié et par misericorde, qu'il vous plaise a moy donner la vie de Olivier, car, veue la vaillance de lui, et aussi considéré qu'il n'a coulpe en la trahison, ce seroit moult grant dommage de sa mort, car encore pourroit il faire des biens assez. Et quant du pere, pour ce que je le voy vieil et fresle, de ma part, sire roy, s'il vous plaist a faire lui grace, je vous en requier, par tant que je raye mon heritaige. Et des prouffiz et des fruiz que il en a levez, selon la mise d'argent que il y pourra avoir, soit distribué a en faire une prieuré et renter moines, selon la quantité que la mise pourra souffrir raisonnablement, pour chanter perpetuellement pour l'ame du nepveu du roy. » Lors dist le roy a ses barons : « Seigneurs, veez cy grant franchise de ce chevalier, qui prie que je respite ses ennemis de la mort ; mais, par la foy que je doy l'ame de mon pere, ne Jossellins ne ses filz ne feront jamais trahison ne n'enchasseront gentil homme de mon pays. » Et lors les fist tous deux pendre, et rendy a Remondin sa terre, et lui donna la terre de Jossellin tout entierement. Et Remondin l'en mercia et l'en fist hommage. La commença la feste grant, et tint le roy grant court et noble, et estoit moult joyeux de ce qu'il avoit recouvré un si noble homme en son pays. Mais pour neant s'en esjoist, car assez brief verra que Remondin n'aura gueres de volenté de demourer en Bretagne, car moult lui tarde de reveoir Melusigne. En ceste partie dit l'ystoire que Remondin fu moult bien festiez du roy de Bretagne, qui tint moult grant et noble court pour l'amour de lui. Et firent les barons de Bretagne moult grant joye de la venue de Remondin, especialment Alain, son oncle, et ses deux enfans, et cilz de son lignaige. Et lors vint Remondin au roy et lui dist : « Sire, je vous supply que il vous plaise que vous accordez que je donne la baronnie de Leon, qui fu de Hervy, mon pere, que Dieux face mercy, a Hervy, mon [66] cousin, et la terre aura recouvré le nom de son droit seigneur, et vous le nom de vostre homme, car il est de la droite ligne. Par foy, dist Remondin, puis qu'il vous plaist, il nous plaist bien. » Lors appella le roy Hervy, car il l'amoit moult, et lui dist : « Hervy, recevez le don de la baronnie de Leon que voz cousins vous veult donner, et m'en faictes hommage. » Et cil si fist et remercia moult le roy et Remondin. Et lors appella Remondin Alain, son cousin, et lui dist : « Beaulx cousins, je vous donne la terre que le roy m'a donnee, qui fu Jossellin de Pont le Leon ; faictes en au roy hommage. » Et cilz l'en mercia a genoulx, et en fist hommage au roy, lequel le receipt liement. Mais les barons en prindrent moult fort a murmurer, et dirent : « Par foy, cil chevalier n'est mie venu pour avarice en ce pays. Il a mis sa vie en aventure pour conquerre son heritaige. Quant si tost s'en est dessaisiz, il convient qu'il ait grant richesse ailleurs. » Lors vint ly anciens chevaliers a Remondin. Et quant Remondin le vit, si lui dist que il se delivrast de faire ce que sa dame lui avoit commandé. Et il lui respondy : « Monseigneur, pour ce suiz je venus. » Et lors presente au roy, de par sa dame, une moult riche coupe d'or, ou il avoit moult de riches pierres, et a tous les barons moult de riches joyaulx. Et s'esmerveilloit chascuns dont telle richesse pavoit venir. Et dirent tuit que il convenoit que



Remondin feust moult puissant et moult riches. Et lors renforca moult la feste. Et avoit Alain de Quemeningamp et ses deux filz si grant joye que nulz ne le pourroit penser. Mais encontre leur joye ot dueil le lignaige de Josselin de Port le Leon, lesquelx n'oublierent mie la mort de leur cousin et de son filz, ainsi que vous orrez cy après. Et se taist l'ystoire quant a present de la feste, et commence a parler de Melusigne, comment elle se gouverna entretant comme Remondin fu en ce voyage. L'ystoire dit que entretant que Remondin fu en Bretagne, Melusigne fist bastir la ville de Lusignen et fonder les murs sur la vive roche, et la fit estoffer de fortes tours ; drues, machicoles et a terrasse, et les murs machicolez, et alees au couvert dedens la [67] muraille pour deffendre a couvert par les archieres autant bien par dehors comme par dedens, et parfons trencheiz et bonnes brayes. Et fist bastir entre le bourc et le chastel une forte tour, grosse, de tieules sarrasinoises, a fort cymment. Et estoient bien ly mur de la tour de XVJ. a XX. piez d'espez. Et la fist faire si haulte que les guettes qui estoient dedens veoient de tous coustez qui venoit devers le fort en la ville. Et y estably trompeurs qui trompoient quant ilz veoient aucun approuchier. Et sachiez que tous les trencheiz d'entour le bourc furent esrachiez la ou il en fu besoing, comme encore y est apparant. Et fist la dame nommer celle tour La Tour Trompe. Or retourne l'ystoire a parler du roy et de Remondin, et de la feste que chascun faisoit de Remondin. En ceste partie dit l'ystoire que moult fu grant la feste a Nantes, et moult honnoura le roy Remondin, et y fist on joustes et bohours esquelx Remondin se porta moult vaillaument. Et furent a la feste toutes les plus nobles dames du pays, qui moult prisoient la contenance de Remondin, et bien disoient qu'il estoit bien dignes de tenir un grant pays. Et moult s'esbahissoient de la grant richesse qu'ilz veoient de Remondin de jour en jour. Mais qui face feste de Remondin, le chastellain de Derval, qui fu nepveu Josselin de Pont le Leon, fist tout le contraire, mais envoya soubdainement a tous ses proismes et qui estoient parent de Josselin, en eulx mandant comment la chose estoit alee de son oncle, et que ilz feussent a un certain jour que il leur manda, a un recept qu'il avoit en la forest de Guerrande, et qu'il savoit bien que, quant Remondin partiroit, qu'il en yroit par assez prez, car la plus grant partie du pays de Guerrande estoit a lui. Quant cilz ouïrent les nouvelles, si furent moult doulens, et se mirent ensemble bien deux cens hommes d'armes [68] armés de toutes pieces, et vindrent au recept ou le chastellain les avoit mandez. Et le chastellain se party de la court sans prendre congié du roy ne de nul des barons, mais il laissa a la court .IIJ. de ses escuiers pour savoir quel chemin Remondin tendroit, et que ilz lui feissent assavoir au recept dessus dit. Et ilz lui respondirent que si feroient ilz. Lors se party ly chastellains et chevaucha tant qu'il vint au recept, ou il trouva ceulx de son lignaige que il avoit mandez, et leur compta toute l'aventure, et comment Josselins et ses filz avoient esté pendus, et qu'ilz avoient en pensé d'en faire, ou de lui vengier de Remondin qui lui avoit pourchacié cest ennuy, et a eulx fait si grant blasme et si grant hontage, ou de le laissier en ce party. Lors respondi, pour tout le lignaige, un moult estous chevalier, qui fu filz du cousin germain de Josselin : « Chastellains, nous voulons bien que vous sachiez que ainsi ne demourra pas, car



nous sommes tous en voulenté de mettre mort cellui qui nous a fait si grant vitupere et si grant deshonneur. Par foy, dist ly chastellains, or tien je bien a emploié l'onneur et le bien que Jossellins, mes oncles, vous a fait ou temps passé. Et je vous mettray temprement en lieu ou nous pourrons bien acomplir nostre voulenté de cellui qui ce hontaige nous a fait, car, de quelque cousté qu'il ysse du païs de Bretagne, il ne nous puet eschapper, car nous y avons bonnes espies qui le nous vendront annoncer quant temps sera. » Et ceulx respondirent tous d'une voix : « Beneiz soyez vous, et sachiez, quelque priz qu'en doie advenir, ceste emprise sera achevee, et occirons le faulx chevalier qui ce damage nous a fait, et de ceste honte. » Cy se taist l'ystoire a parler d'eulx, et recommence a parler du roy et de Remondin, comment il se departy du roy et de la baronnie. Et s'en vint a Leon en la forteresse qui fu de Hervy de Leon, son pere, que il avoit donnee a Hervy, son cousin. L'ystoire dit que la feste dura a Nantes bien XV. jours ou plus. Et ne vous sauroye raconter toute l'onneur que le roy breton et toute sa baronnie firent a Remondin. Et m'en tairay pour cause de briefté. Remondin print congié du roy et des barons, et mercia moult le roy de la bonne justice que il lui avoit faicte en sa court, et se party moult honnourablement d'eulx tous. Et sachiez que le roy et pluseurs des barons furent doulens de sa departie. [69] Ainsi se party Remondin du roy, o lui Alain, son oncle, et ses deux enfans, et ceulx de leur lignaige, et s'en vont fort chevauchant vers Leon. Mais l'ancien chevalier estoit venus devant, et avoit fait tendre tentes et paveillons, et tout ordonner comme mestier estoit. Remondin, et ses oncles, et ses enfans, et les plus prouchains de son lignaige, logierent ou chastel, et les autres au bourc. Et fu la feste grant. Et donna Remondin a tous les barons qui la furent moult de riches dons. Mais quant le peuple du païs scot que cellui qui estoit filz de leur droit seigneur estoit venus, si furent moult joyeux, et lui firent grans presens, a l'usage du pays, comme de vin, de bestail, de poissons, de poulaille, de foings et d'avoines, et de moult d'autres choses. Et estoient moult liez, puis qu'il ne plaisoit a Remondin a demourer, ne a tenir la terre, quant ilz estoient receuz en la droicte ligne de leur seignourie, et hors de la lignie Josselin. Remondin les remercia moult de leurs presens, et leur pria et commanda qu'ilz feussent bon et loyal subgiez a Hervy, a qui il avoit donné la terre. Et ilz dirent que si feroient ilz. Et se taist l'ystoire a parler d'eulx et parole des espies qui estoient la mesmes, dont l'un se party et s'en ala vers le recept ou le chastelain et le lignaige Josselin estoit. Et les autres deux demourerent pour savoir quel chemin Remondin tendroit. En ceste partie dit l'ystoire que Remondin se party o ceulx de son lignaige, de Leon, et s'en vint a Quemeniguigamp, la ou la feste renforca moult grant. Et la vult Remondin prendre congié de son lignaige. Mais ilz y mistrent le plus grant remede que ilz porent afin que il demourast encores. Et le firent demourer oultre sa voulenté bien VIIJ. jours. Mais il faisoit le plus que il povoit bonnement leur plaisir. Et en ce party vagant, vint a Hervy, le filz Alain, un homme trespasant, qui venoit de Guerrande, et avoit passé par le recept ou ly chastellains estoit, et avoit entendu par aucuns des varlez d'icellui chastelain qu'ilz actendoient gens a qui ilz ne vouloient point de bien. Mais il ne lui avoit pas descouvert qui ilz aguettoient. Et



cest affaire compta a Hervy. Quant Hervy l'entendy, il print tantost un de ses escuiers, et l'envoya vers ledit lieu asavoir quelz gens c'estoient. Et cil, qui fu diligens, fist tant qu'il congnut la plus grant partie de ceulx [70] qui y furent et quelle quantité ilz estoient, et retourna a Hervy, et lui compta ce qu'il avoit trouvé, et que ilz estoient bien de Vc. à VJc. combatans. Quant Hervy l'entendy, si lui deffendy qu'il n'en parlast a personne. Et lors appella son frere Alain et aucuns des plus notables de leur lignaige, et leur compta cest affaire. « Par foy, dirent cilz, nous ne savons que penser qu'ilz tendent a faire, sinon qu'ilz se veulent vengier de Remondin, nostre cousin, ou de nous mouvoir guerre sur ceste querelle. Mais toutesfoiz il est bon de y pourveoir de remede. Mandons de noz amis et nous tenons secretement ensemble, et verrons quel conroy ilz prendront, afin que, se ilz viennent sur nous, que ilz ne nous treuvent point a descouvert, et aussi, se Remondin se part, que il ne soit pas souspriz d'eulx, car, se ilz ont entencion de lui mal faire, ce n'est que de lui oster sa vie. Par foy, dit ly autre, il ne dit que verité. Or nous delivrons de faire nostre mandement si brief et si celeement que on ne le saiche se le moins non que on pourra. » Et ainsi le firent ilz, et orent, dedens le second jour, jusques a IIIJc. hommes d'armes, que de leur lignaige, que aliez, et les firent logier en un bois, ou moult pou de gens les sceurent. Or advint que Remondin ne vult plus demorer, et print congié de Alain, son oncle, liquelz demoura à Quemeninguigant, moult doulens de sa departie. Et ses deux enfans le convoierent, et grant foison de leur lignaige, et comment qu'il feust, ne le vouldrent laisser. Et fesoient tousjours traire avant leurs gens sur costé. Et alerent tant avant que ilz approuchierent a une lieue prez de la forest ou le recept au chastellain estoit, qui, par ses espies, scot leur venue et le dist a ses parens, disant : « Or verra on qui oncques ama Josselin, mon oncle, ne son filz Olivier. Il le devra cy monstrier a vengier leur mort. Cy povons a un seul coup avoir tout le lignaige, et celui qui telle honte nous a faicte. » Et cilz lui respondent que ja pié n'en eschappera que tout ne soit mort. Mais, si comme le proverbe dit : « Tel cuide vengier sa honte qui l'accroist. » Ainsi fut il du chastellain et de ses parens. Et en cependant vint ly anciens chevaliers a Remondin, et lui dist : « Sire, il est mestiers que vous chevauchiez par ceste forest, tous armez, vous et voz gens, par ordonnance, car le lignaige de [71] Josselin que vous avez destruit, ne vous aiment pas. Si vous pourroient tost porter dommage, se ilz vous trouvoient desgarny, et ly cuers me dist que nous les trouverons assez tost. Ja s'estoient armez Hervy et Alain, et leur lignaige, et avoient envoiez leurs gens devant en embusche, a moins de demy lieue du recept. » Dont, quant Remondin ot fait armer ses gens, et ot mis le pennon au vent, et voit que ceulx de son lignaige estoient tuit armez, si ne scot que penser, et les autres aussi ne savoient pas pour quoy Remondin si s'estoit armez, et ses gens aussi. Mais ilz lui dirent lors toute la verité, et comment ilz avoient ja envoyé devant IIIJc. bacinez pour lui garder encontre leurs ennemis. « Par foy, dist Remondin, ceste courtoisie ne doit pas estre mise en oubli, et ne sera elle ou temps avenir, se vous avez besoing de moy. » Et en ce party chevaucherent tant qu'ilz entrerent en la forest. Et faisoit moult bel veoir Remondin chevauchier devant, le baston ou poing,



mettre ses gens en ordonnance. Et atant se taist l'ystoire de lui, et parole du chastellain et de ses parens, qu'ilz firent.

### **COMMENT REMOND ET SES PARENS DESCONFIRENT LE CHASTELLAIN ET SES ALIEZ,, ET AUTRES PARENS DE JOSSELIN DE PONT LE LEON.**

*Comment Remond et ses parens desconfirent le chastellain et ses aliez, et autres parens de Josselin de Pont le Leon.* L'ystoire dit que le chastellain estoit en son recept, et attendoit l'espie qu'il avoit derrenierement envoyé assavoir mon quant Remondin entreroit en la forest. Et il exploita tant qu'il les vit approuchier. Lors retourna au recept, et dist au chastellain : « Sire, veez les cy venir. » Quant le chastellain l'entendy, si s'escria en hault : « A cheval, a cheval. Qui oncques ama Josselin de Port le Leon, mon oncle, ne son filz Olivier, si me suive ! » Et lors monta chascuns, et furent acreuz qu'ilz furent bien VIIJc. combatans, et se mirent au chemin par my la forest, a l'encontre de Remondin, et passerent par devant l'embusche ou estoient ceulz que Hervy et ses parens avoient envoyez devant, lesquelz les laisserent passer sans eulx decouvrir, puis se mirent aprez eulx au chemin. Et cilz chevauchierent tant qu'ilz encontrerent Remondin et sa route. Mais quant ilz les virent armez et chevauchier en ordonnance, si furent tous esbahiz. Mais en celle premiere route ne [72] estoient que les varl s et environ cent hommes d'armes. Si les escrierent : « A la mort ! Mal accointastes oncques celui qui nous a fait la honte et le dommage de Josselin, nostre cousin. » Quant cilz l'entendirent, si se mettent a part, et font sonner la trompette. Et cilz leur courent sus, et firent grant dommage des gens Remondin, aincois que Remondin y peust venir, ly quelz venoit a desray de cheval, tant qu'il pavoit courre, et se fiert outre ses ennemis, lance baissiee, et porte le premier qu'il rencontre a terre. Et puis traist l'espee, et fiert a dextre et a senestre, et porte a ses ennemis moult de dommage. Mais, quant le chastellain le voit, si fu moult doulens, et le monstre a trois de ses cousins germains disant : « Veez vous la le chevalier par qui la honte est avenue a nostre lignaige. Se nous estions delivrez de cestui cy, le remenant ne pourroit gueres durer. » Lors poingnent tous trois a lui, les lances abaissiees. Les deux l'enferrent sur le comble de l'escu, et ly autre en la coupe du bacinet, et tant rudement le fierent qu'ilz portent lui et le cheval par terre, et passerent outre. Mais il point le cheval de l'esperon, qui fu fort et viste, et le cheval se remet sur ses genoux, et ressault en piez legierement, que oncques n'en perdy estrier ne espee de la main. Et retourne sur le chastellain, et le fiert de l'espee sur le bacinet si rudement, a ce que le bras fu fort et l'espee pesant, qu'il fu si estourdiz qu'il perdy les estriers ambedeux, et lui vola l'espee de la main. Et au passer le hurte de l'espaule tellement qu'il vola du cheval a terre. Et la presse commença si grant qu'il fu tous deffoulez des piez des chevaulx. La commença la bataille grant, et y ot grant dommage d'un lez et de l'autre. Atant est venus ly anciens chevaliers, et Hervy et Alain pellemelle. La ot dure meslee et moult aspre. La fait Remondin moult d'armes et moult dommage ses ennemis. Mais ly chastellains est yssus de la presse, et lui ont bailli  ses gens un fort cheval, et il y



monte. La renforca grant la bataille, car, quant sa gent le virent remondé, ilz reprindrent grant cuer, et se combatirent moult asprement et y ot moult de mors et de navrez, et d'une part et d'autre. Et sachiez que Remondin et ses gens soutenoient grant fez, car leur adverse partie estoit [73] moult forte, et moult bien se combatirent vaillaument. Mais l'embusche Hervy leur vint par derriere et les assaillirent de tous lez si asprement qu'ilz ne sceurent que faire ; ne ilz ne se pavoient deffendre, ne ilz ne pavoient fuir. Et la fu prins ly chastellains et renduz a Remondin, qui le commande a garder a l'ancien chevalier et a IIIJ. de ses hommes. Et furent tous les autres en pou de heure pris et mis a mort. Et s'en vindrent au recept, et lors dit Remondin a ses parens : « Seigneurs, je vous doy bien mercier du noble secours que vous m'avez fait a ceste journee, car je scay bien, se ne feust l'aide de Dieu et de vous, ces traicteurs m'eussent mis a mort en trahison. Or regardons qu'il en est bon a faire. Par foy, sire, dist Hervy, or en faictes vostre voulenté. Je vous diray, dist Remondin, que nous ferons. Faisons pendre tous ceulx qui sont du lignage Josselin environ ce recept, et le chastellain et les autres nous envoierons au roy de Bretagne pour tesmoingnier la trahison qu'ilz nous ont faicte. Si en preingne tele punicion qu'il lui plaira. Par foy, dirent trestuit, vous dictes bien. » Lors furent serchié tuit ly prisonnier ; et furent penduz aux fenestres et aux huys et tout environ le recept, tuit cilz qui estoient du lignage Josselin. Et firent tous les autres lier, et le chastellain, et les enmena Alain, a trois cens hommes d'armes, a Venues, devers le roy, qui la estoit retraiz. Et lui presenta Alain le chastellain et tous les autres, et lui compta toute l'aventure, et lui dist comment Remondin se recommandoit a sa bonne grace, et qu'il ne lui voulsist desplaire s'il avoit prins vengeance des traitres qui l'avoient voulu murtrir en trahison, et qu'il lui envoyoit le chastellain et les autres pour savoir la verité du fait, et qu'il en preinst la punicion a sa voulenté. « Comment, dist ly roys, damp chastellains, comment fustes vous si hardiz de faire tel oultraige, ne tel trahison pour la raisonnable justice que nous avons fait faire en nostre royaume, veu et consideré la grant trahison que Josselins, voz oncles, recongnut qu'il avoit fait ? Par Dieu, vous feustes moult outrecuidiez, et c'est a bon droit s'il vous en est mesavenu. [74] Haa, noble roy, dist ly chastellains, preingne vous pitié de moy, car la grant yre que j'avoye de la deshonneur que Remondin avoit fait a nostre lignage le m'a fait faire. Par mon chief, dist ly roys, c'est mauvaise compaignie que de traitours. Il fait bon fermer l'estable avant que le cheval soit perdu. Sachiez que jamais ne vouldrez occire noble homme en trahison, car je ne mengeray jamais tant que vous serez penduz avec vostre oncle et tous ceulx qui cy ont esté admenez. » Et lors les fist le roy pendre, et envoya le chastellain a Nantes, et la fu penduz avec son oncle et Olivier, son cousin. Ainsi garda le roy des Bretons justice en son temps. Et se taist l'ystoire de lui, et repaire a Remondin et a ses parens. Or dist l'ystoire que, quant Alain fu repaire au recept, et il ot compté a Remondin et aux autres ce que le roy de Bretagne avoit fait, ilz dirent que le roy avoit fait comme vaillans roys et loyaulx justiciers. Lors appella Remondin Hervy et Alain, et ceulx de son lignage, et dist a Hervy et a Alain : Beaulx cousins, je vous enjoing que vous



faciez fonder une prieuré de la Trinité de VIII. moines, et renter, pour chanter tous les jours pour l'ame de mon pere, pour le nepveu du roy et pour ceulx qui sont trespassez de ceste fole emprise. Et cilz distrent que ce feroient ilz. Et leur pria Remondin comment ilz le recommandassent au roy de Bretagne, et aux barons, et a Alain, leur pere. Et print congié d'eulx, dont ilz furent moult doulens de ce qu'il ne les laissa plus avant aler. Et sachiez que au partir menerent les deux freres moult grant douleur. Non contretant il convint que ilz se partissent, et s'en vont vers Quemeninguant. Et Remondin s'en vint en Guerrande, la ou il fu moult bien receuz. Et se taist l'ystoire a parler de lui, et recommence a dire comment Hervy et Alain prindrent congié de leur lignaige, et vindrent a leur pere. L'ystoire dit que Hervy et Alain prindrent congié de leur lignaige, et vindrent a leur pere, et lui compterent toute l'aventure du chastelain, et comment ilz s'estoient partiz de leur cousin, et comment il leur ot enjoint de faire la prieuré. « Par foy, dist Alain, or est bien le pays de Bretagne essarpez de la lignie Jossellin. Dieux en ait mercy des ames, combien que ilz ne nous amassent onques. Beaulx enfans, je vous diray que vous ferez. Vous yrez au roy, et lui requerrez qu'il vous doint une place pour ediffier la [75] prieuré, et lui dictes comment vostre cousin le vous a enjoint ; et je croy qu'il vous en fera bonne responce. » Et ceulx respondirent que si feroient ilz. Lors se partent de leur pere, et ont tant chevauchié qu'ilz vindrent a Vennes, et trouverent que le roy s'estoit party, et estoit alez a Senselio pour soy deduire a la chasse. Et cilz remontent a cheval, et vindrent au port, et passerent et entrèrent en la forest, et cheminerent tant que ilz vindrent au chastel, et trouverent que le roy estoit ou parc alez chassier. Et les deux freres vont après, et treuvent le roy dessoubz un arbre, sus un estang, ou il attendoit le cerf que ly chien achassoient. Les deux freres se traient a part, pour ce que ilz ne vouloient pas destourber le roy a veoir son deduit, lequel le percut bien et leur en scot moult bon gré. Atant esvous venu le cerf, qui s'en vint ferir en l'estang. Et la fu prins par force de chiens et trait hors de l'eaue ; et en fu faicte la cuirie et donné le droit aux chiens. Lors se trayent Hervy et Alain avant, et saluerent le roy, et firent bien le messaige que Remondin, leur cousin, leur avoit enchargié. Le roy les bienviengna, et leur enquist de l'estat Remondin, et ilz lui en dirent ce que ilz en avoient veu, et puis comment il leur avoit enjoint de faire la prieuré pour chanter pour l'ame du nepveu du roy, et pour son pere Hervy, et pour tous ceulx qui avoient receu mort pour ceste querelle, et aussi comment ilz lui priassent de par lui comment il leur voulzist donner place pour fonder la dicte prieuré. « Par foy, dist le roy, la requeste est raisonnable, et tout maintenant je vous menray ou lieu ou je vueil qu'elle soit fondee. » Lors yssirent de la garenne, et vindrent tout selon le mur, au bout du clouz, et lors dist le roy : « Beaulx seigneurs, faictes cy fonder vostre prieuré, et prenez tant de place que vous voudrez. Je vous abandonne la forest pour prendre bois a charpenter, et, quant ly moyne y seront estably, je leur en donne pour leur ardoir, et tous leurs adherens et habitans. Et leur habandonne la pescherie [76] en la mer qui est prez de ceste place, a ung quart de lieue, et tendre en la forest aux oysiaux et a toute sauvagine, pour leur despense. Et toutes les terres en hannables qui sont cy environ, a demy



lieue, je leur donne. » Et de ce leur fist faire bonnes lettres. Et les deux freres l'en mercient, et font venir macons tantost, et terrillons, et charpentiers. Et fu en pou de temps l'eglise et la prieuré assouie, et mis moynes blans dedens jusques a VIIIJ., qui portent en leur desouzain habit une croix azuree, et les renterent bien pour vivre aaisiement, et encores y est. Et atant se taist l'ystoire a parler du roy des Bretons et des deux freres, et reprunt a parler de Remondin, comment il se gouverna depuis. En ceste partie nous tesmoingne l'ystoire que tant demoura Remondin en la terre de Guerrande qu'il mist accord entre aucuns des Bretons qui estoient en discencion, et fist tant que ly pays fu tous en paix. Et lors print congié aux barons et au peuple, qui forment furent doulens de sa departie. Et tant chevaucha qu'il entra en la terre de Poictou, la ou il trouva grant foison de haultes forests non habitees, et en aucuns lieux, grant foison de sauvagine, comme cerfs, bisches, dains, chevreulx, porcs, et autres bestes sauvaiges, et en moult d'autres lieux belles plaines, belles prairies et belles rivieres. « Par foy, dist Remondin, c'est grant dommage que cest pays n'est habitez et peuplez, car moult y est grasse la contree. » Et en plusieurs lieux treuve sur la marine moult de belles places non habitees, lesquelles, a son semblant, feussent moult prouffitables a habiter. Et tant chevaucha Remondin qu'il vint a une ancienne abbaye, grande et grosse durement, qui estoit appelee Malezès, et avoit par my l'abbaye cent moynes sans les convers. La se heberga Remondin, pour la plaisance qu'il prist ou lieu, et y fu trois nuis et trois jours. Et y donna Remondin de beaulx joyaulx. Puis s'en party, et s'en vint chevauchant tant qu'il approucha de Lusignen, et vit la Tour Trompe et le bourc. Et lors ne cuida pas estre la ou il estoit, car il mescongnissoit le lieu pour la tour et pour le lieu du bourc, qui y fu fais depuis qu'il se party. Et moult se esmerveille quant il oït la guette de la tour tromper.

[77]

### **COMMENT REMONDIN RETOURNA A LUSEGNE ET S'ESMERVILLE DE LA TOUR ET DU BOURC QUE MELUSIGNE AVOIT FAIT FAIRE.**

*Comment Remondin retourna a Lusegne et s'esmerveille de la tour et du bourc que Melusigne avoit fait faire.* En ceste partie dit l'ystoire que, quant Remondin vint au dessus de Lusignen, et il apperceut le bourc, qui estoit cloz de haulx murs et de grosses tours et drues, et les fossez parfons et tous fais de pierre de taille, et voit la tour haulte et grosse entre le bourc et le fort, qui les surmonte de haulteur de plus du hault d'une lance, et oït les trompeurs qui trompent de plus en plus quant ilz appercoivent les gens qui venoient avecques Remondin espessir : « Comment, dist Remondin a l'ancien chevalier, que puet cecy estre ? Il me sembloit ores que je fusse bien prez de Lusegne, mais il me semble que je y ay bien failly. » Lors commence ly anciens chevaliers a rire. « Comment, sire chevaliers, dist Remondin, vous vous truffez de moy ! Je vous dy pour certain, se ne feust la tour et le bourc que je voy, je cuidasse estre a Lusignen. Par foy, monseigneur, dist l'ancien



chevalier, tantost vous y pourrez trouver, se Dieu plaist, a grant joye. » Or vous dirai je des queux et varlez de sommiers qui estoient alez devant, et avoient annoncee la venue Remondin. Combien que Melusine le sceust bien, ja n'en feist elle semblant, qui, tantost après leur venue, fist appareillier tout le peuple, et aler contre Remondin. Et elle mesmes y vint o foison de dames, damoiselles, chevaliers et escuiers montees et arrees noblement. Remondin regarde devant soy et voit naistre gens du fons de la valee, venans deux et deux par ordonnance. Si s'en esmerveille moult, et, quant ilz approucherent, si s'escrierent tous d'une voix : « Bien soiez vous venuz, monseigneur. » Lors recongnut Remondin pluseurs de ceulx qui le bienviengnoient, et leur demanda : « Beaulx seigneurs, dont venez vous ? » Ceulx lui respondirent : « Monseigneur, nous venons de Lusignen. De Lusignen, dist Remondin, et y a il gueres de cy ? Par foy, monseigneur, dirent ceulx, qui perceurent que il le mescongnoissoit pour le bourc et la tour qui estoit faicte puis que il s'estoit partiz, vous povez veoir Lusignen. Ma dame a fait faire ce beau bourc et cette belle tour puis que vous partistes, et veez la ca ou elle vient contre vous. » Adont fu Remondin moult esbahiz, et ne dist pas quanqu'il pensoit. Mais quant il lui [78] souvint comment elle avoit fait le fort de Lusignen et chastel en si pou de temps, si ne s'en donna plus de merveille. Et atant vint Melusine qui moult doucement le bienviengna et receipt moult amiablement en disant : « Monseigneur, je suiz moult joyeuse de ce que vous avez si bien besoingnié et si honnourablement en vostre voyage. On le m'a bien tout compté et dit. » Et Remondin lui respond : « C'est Dieu mercy et vous. » Et lors, en ces paroles, arriverent a Lusignen, et descendirent. Et fu la feste moult grant, et dura VIIJ. jours ; et y vint le conte de Forests, qui moult bienviengna son frere. Et partirent de Lusignen et vindrent à Poictiers devers le conte, qui moult le conroy. Et demanda a Remondin ou il avoit esté. Et il leur recorda toute son adventure. A brief parler, le conte Bertran en fu moult joyeux. Et prindrent les freres congíe de lui. Ly uns s'en ala en Forests, et Remondin a Lusignen, ou Melusine le receipt moult liement. Et estoit pour lors la dame enceinte, et porta son terme, et acoucha a son jour de son second enfant, et fu un filz, et fu baptisiez, et ot a nom Eudes, et ot l'une oreille plus grande que l'autre sans comparoison ; mais de tous membres il estoit beaulx a grant devise et bien formez. Cil ot puis espousee la fille au conte de la Marche, et fu puis conte de la Marche. Et atant se taist l'ystoire a parler de l'enfant et parole de Remondin et de Melusine. L'ystoire certiffie que, quant la dame eut jeu son terme et qu'elle fu relevee, la feste y fu moult grant, et y ot grant foison de nobles gens, et departy la feste moult honnourablement. Ceste annee fist la dame faire le chastel et le bourc d'Ainnelle, et fist faire Vuavent et Meurvent ; et puis fist faire le bourc et la tour de Saint Messent, et fist commencer l'abbaye, et faisoit moult de bien a povre gent. Et, au second an aprez, ot un filz qui fu nommez Guyon, et fu moult bel enfant ; mais il ot un oeil plus hault que l'autre. Et sachiez que Melusine avoit si tres bonnes nourrices, et estoit si tres soingneuse [79] de ses enfans, qu'ilz croissoient et amendoient si fort que chascun qui les veoit s'en donnoit merveille. En ce temps fist fonder maint noble lieu par le pays que ilz avoient es membres



de la conté de Poitou et duchié de Guienne. Elle fist faire le chastel et bourg de Partenay, si fort et si bel que sans comparoison. Puis fonda a la Rochelle les tours de la garde de la mer et le chastel, et commença une partie de la ville. Et avoit une tour grosse, a trois lieues prez, que Julius Cesar fist faire. Et l'appelloit l'en pour lors la Tour Aigle, pour ce que Julius portoit l'aigle en sa banniere, comme empereur. Celle tour fist la dame avironner de grosses tours et de fors murs, et le fist nommer le Chastel Aiglon. Et depuis ediffia Pons en Poictou et Saintes, qui pour lors fu nommee Linges. Puis fist Talemont en Tallemondoiz, et moult d'autres villes et forteresses. Et acquist tant Remondin que, en Bretagne, en Guienne, ne en Gascoingne, n'avoit prince nul, ne homme qui marchesist a lui, et qui ne le ressoignast tres fort a courroucier. L'ystoire tesmoingne que, ou cinquiesme an après, ot Melusigne un filz qui fu nommez Anthoine. Grant fu et bien formez de tous membres. Mais il apporta en la senestre joe une pate de lyon, et, ains que il eust VIII. ans, elle fu velue et les ongles trenchans, et fist cel Anthoine moult a doubter. Et puis fu conte de Lucembourg, ainsi comme vous orrez avant en l'ystoire. [80] Et fist Melusigne faire fonder par le païs mainte eglise, et renter, et moult d'autres biens qui ne sont mie a mettre en oubly. Cy nous dit l'ystoire que, au VIJe an ensuivant, Melusigne porta le quint enfant, et enfanta a son droit terme un filz qui ot a nom Regnault. Nul plus bel enfant ne povoit on veoir. Mais il n'apporta que un oeil sur terre ; mais il en veoit si cler qu'il veoit venir par mer les nefes, ou par terre autres choses, de trois veues, qui montent bien XXJ. lieus. Cil fu beaulx, doulz et courtois, si comme vous orrez en l'ystoire, ca avant. L'ystoire nous dit que, la VIIJe annee enfanta Melusigne le VJe filz, qui ot a nom Gieffroy. Et apporta sur terre une dent qui lui yssoit hors de la bouche plus d'un pousse, et fu nommez Gieffroy au Grant Dent. Cil fu grans, haulx, et fourniz et fort a merveilles, hardiz et crueulx. Chascun le doubtoit qui en ouoit parler. Et fist moult de merveilles, ainsi comme vous orrez en l'ystoire. L'ystoire tesmoingne que, la IXe annee, enfanta Melusigne un filz, ce fu le VIJe, qui ot a nom Frommont, qui fu assez beaulx. Mais il ot sur le nez une petite tache velue, comme la pel d'une taulpe ou d'un fouant. Et fu en son temps moult devoz, et fu puis, par l'accort de son pere et de sa mere, moine de Maleres, dont vous orrez cy après en l'ystoire une moult piteuse aventure. En ceste partie dit l'ystoire que Melusigne demoura puis environ deux ans sans porter enfant. Mais a la XJe annee, apporta un filz, le VIIJe, grant a merveille. Cil apporta trois yeux sur terre, de quoy ly uns fu ou front ; et fu si crueulx et si mauvais qu'il occist, ains qu'il eust quatre ans, deux de ses nourrices. Et orrez cy avant en l'ystoire comment il fu mort, et enterré a Poitiers, au Moustier Nuef. Or nous dit la vraye histoire que tant nourry Melusigne ses enfans que Uriens, premier, ot XVIIJ. ans, et fu grant et fort a merveilles, et faisoit moult de forces et d'appertises. Et plaignoit chascun qu'il avoit si estrange viaire, car il l'avoit court et large ; l'un oeil ot rouge et l'autre tout pers, et les oreilles aussi grandes comme manevelles a vans. Et Eudes, ses freres, avoit XVJ. ans, et Guyon XV. ans. Moult amoient ly uns l'autre Uriens et Guyon. [81] Et estoit Guion si viste, si mouvant et si appert que chascun s'en donnoit merveilles. Et tousjours s'entretenoient compaignie



Uriens et Guyon. Et les amoient tant les nobles enfans du pays, et eulx aussi les nobles et les enfans, qu'ilz ne povoient plus, et fesoient armes bien souvent en joustes, en tournois et en bouhours. Or advint en cellui temps que deux chevaliers poictevins revindrent de Jherusalem, et conterent nouvelles par le pays que le soubdan de Damas avoit assegié le roy de Chippre en la cité de Famagosse, et qu'il le tenoit en moult grant destrece. Et n'avoit cellui roy plus de hoirs que une seule fille, laquelle estoit moult belle. Et tant ala la nouvelle par le pays que Uriens le scot. Et lors dist a son frere Guion : « Par ma foy, beau frere, ce seroit grant aumosne de secourir cellui roy contre les Sarrasins. Nous sommes ja VIII. enfans masles, la terre de nostre pere ne demourra pas sans hoir, posé que de nous ne feust rien. Dont, pour celle cause, nous devons tant plus penner de voyager pour acquerre honneur. Par foy, dist Guyon, vous dictes verité, mais pourquoy le dictes vous ? Je sui tout prest de faire ce que il vous plaira. Par foy, mon frere, dist Uriens, vous dictes bien. Or mandons les deux chevaliers qui sont venus du saint voyage d'oultre mer, et leur enquerrons plus avant de cest affaire. » Et lors manderent les deux chevaliers, qui y vindrent moult liement. Et, quant ilz furent venus, les deux enfans les bienviengnerent moult amiablement. Et leur commencerent a enquerre de leur voyage, et des usaiges et manieres des pays ou ilz avoient esté ; et ceulx leur en dirent la verité. « Par foy, dist Uriens, nous avons entendu que vous avez passé par une isle ou il a un roy crestien qui moult est oppressez d'un soubdant sarrazin. Si nous merveillons pourquoy vous ne demourastes en la guerre avecques le roy crestien pour lui aidier et conforter, vous qui estes renommez d'estre deux si vaillans chevaliers, ainsi que il nous semble que tuit bon crestien y sont tenus, et aussi ce nous sembleroit grant aumosne de le reconforter en tel necessité. » A ce respondirent les deux chevaliers : « Par nostre foy, damoiseil, [82] nous voulons bien que vous sachiez que, se nous eussions veu la voye comment nous eussions peu entrer en la ville sans estre mors ou prins, nous y feussions volentiers alez, et actendu l'adventure avec le roy de Chippre, telle que Dieu la nous eust voulu envoyer. Et vous savez que l'effort de deux chevaliers ne puet pas porter le faiz contre bien de LX. a IIIJxx mille Sarrasins ; et ce fu la cause qui nous destourna de y aler, et vous devez savoir que cellui est moult fol qui souffle contre le vent pour le cuider tarir ne surmonter. Par foy, dist Uriens, vostre excusacion est bonne est juste ; mais or me dictes se gens qui auroient pouvoir de mener de IJm. a XXVc. hommes d'armes, se ilz y pourroient venir a temps pour secourir cellui roy. » Lors respondy ly uns des deux chevaliers : « Par ma foy, sire, ouy, veu et consideré que la cité est forte et le roy vaillant et batailleres de sa personne, et sy a foison vivres et compettement de bonnes gens pour garder la ville. Et si y a plusieurs forteresses que ceulx de Rodes et les Hermins viennent souvent refreschir, de quoy le roy de Chippre et ceulx de la cité ont grant confort. Et sachiez que mon compaignon et moy vouldrions bien avoir trouvé qui y vouldist aler en telle compaignie que vous dictes, et nous y deussions prendre l'adventure avecques lui. Par foy, dist Uriens, et mon frere et moy vous retenons et vous y menrons, ne demourra gueres. » Quant ceulx l'entendirent, si en furent moult joyeux, et dirent, que, s'ilz y



vont, que il leur muet de grant noblesce et grant vaillantise. Or se taist cy l'ystoire des deux chevaliers, et parle comment Uriiens et Guyon prindrent congié de leur pere et de leur mere, et de l'aide que Melusigne leur fait. En ceste partie dit l'ystoire que Uriiens et Guyon vindrent a Melusigne, leur mere, et lui dist Uriiens moult saignement : « Ma dame, se il vous plaisoit, il seroit bien temps que nous alissons voyager pour congnoistre les terres et les pays, et aussi pour acquerre honneur et bon nom en estranges marches et contrees, par quoy nous feussions introduit de savoir parler avecques les bons des choses qui sont par estranges marches et pays, qui ne sont pas communes par deca. Et aussi, se fortune et bonne aventure nous vouloit estre amie, nous avons bien volenté de conquerir [83] terres et pays. Car nous regardons que nous sommes ja VIII. freres, et sommes bien tailliez d'estre encores autant ou plus, et a dire que vostre terre feust partie en tant de pars, celui qui devoit tenir le chief de la seignourie ne pourroit pas gueres tenir d'estat, veu le noble et grant estat que monseigneur mon pere et vous tenez. Et dès maintenant moy et Guyon, mon frere, quitterons nostre part de ce qu'il nous pourroit escheoir de par vous, excepté vostre bonne grace, parmy l'aide que vous nous ferez a present pour nostre voyage. Par foy, enfans, dist Melusigne, ceste requeste vous muet de grant vaillance, et ne vous doit pas estre refusee. Et j'en parleray a vostre pere, car sans son conseil ne vous dois je pas accorder ceste requeste. » Lors se part Melusigne de la, et vint a Remondin, et lui compta la requeste de ses deux enfans, lequel lui dist : « Par foy, dame, se il vous semble que ce soit chose qui soit bonne a faire, si en faictes a vostre volenté. Vous dictes bien, dist Melusigne, et sachiez que ilz ne feront en ce voyage chose qui ne leur tourne a grant prouffit et a tres grant honneur. » Lors vint a ses enfans, et leur dist : « Beaulx enfans, pensez de bien faire, car vostre pere vous accorde vostre requeste, et je si fais. Et ne vous soussiez, car dedens brief temps j'auray ordonné de vostre fait tellement que vous m'en saurez gré. Mais or me dictes en quel partie vous voulez aler, pour y pourveoir de ce qu'il vous faudra. » Lors respondy Uriiens : « Ma dame, nous avons ouy dire que le roy de Chippre est assegiez du soudant de Damas en la cité de Famagosse, et la avons nous intencion de aler pour lui secourir des faulx Sarrasins. Par foy, dist Melusigne, enfans, cy fault pourveoir tant pour le fait de la mer comme cellui de la terre, et j'en ordonneray tellement que vous m'en saurez gré, et ce feray je bien brief. » Adont s'en vont les deux enfans agenoullier, et l'en remercient humblement. Et la dame les redreca, et baisa chascun en la bouche, tout plourant, car elle avoit grant douleur au cuer de leur departie, car elle les amoit d'amour de mere, non pas d'amour de faulse nourrisse. L'ystoire dit que Melusigne fu moult curieuse de apprestier l'affaire de ses enfans. Et fist arriver au port de la Rochelle grant et riche navire, tant de galees, comme de ranpins, comme de grosses nefes ; la mendre de deux couvertes, et les autres de trois. Et fu [84] le navire si grant que pour bien mener trois mil hommes d'armes. Et entretant manderent ly enfant les deux chevaliers qui leur eurent accointié le voyage, et leur dirent que ilz s'appareillassent de mouvoir bien brief comme ilz leur avoient promis. Et ilz dirent : « Seigneurs, nous sommes tous prests, et avons acointié ce fait a



pluseurs gentilz hommes qui s'appareillent de venir en vostre compaignie, et sont tuit desirant de vous servir. Par foy, dist Uriiens, grans mercis ; nous leur merirons, se Dieu plaist, et a vous aussi. » Tant fist Melusigne qu'elle ot tout prest. Et ot quatre barons, que de Poictou que de Guienne, a qui elle bailla ses enfans en gouvernance. Et ot grant foison chevaliers, et escuiers, et gentilz hommes, le nombre de IJm. Vc. hommes d'armes et Vc. arbalestriers. Les vivres, l'artillerie, les harnoiz et les chevaulx furent chargiez es vaisseaux, et monterent les gens ens ou navire. La veissiez bannieres, pennons et estendars sur les vaisseaux au vent, et sonner trompetes et instrumens, et ces chevaux hennir et braidier, que c'estoit grant beauté a veoir. Lors prindrent les deux enfans congié de leurs freres et des gens, qui moult tendrement plouroient de leur departie. Et Melusigne et Remondin convoierent leurs enfans jusques a la mer. Et quant ilz furent la venus, Melusigne les trait a part en disant : « Enfans, entendez ce que je vous vueil dire et commander. Enfans, dist Melusigne, veez cy deux anneauz que je vous donne, dont les pierres ont une mesme vertu. Sachiez que tant que vous userez de loyauté, sans penser ne faire tricherie, ne mauvaitié, et que vous les ayez sur vous, vous ne serez desconfiz par armes, mais que vous ayez bonne querelle ; ne sort, ne enchantement d'art de magique, ne de poisons, de quelconque maniere, ne vous pourra nuire, que si tost que vous les regarderez, que ilz n'aient perdu toute leur force. » Et lors en baille a chascun un. Et ceulx l'en mercient, les genoulx a terre. Et lors reprent Melusigne le parler, disant ainsi : « Enfans, je vous encharge que en tous les lieux que vous serez, que tous les jours vous oyez le service divin tout premierement que vous faciez autre chose. Et en tous voz affaires reclamez l'aide de vostre Createur, [85] et le servez diligemment, et amez et creniez comme vostre Dieu et vostre Createur. Et Nostre Mere Sainte Eglise soustenez, et soiez si vrais champions encontre tous ses malveullans. Et aidiez et conseilliez les vefves et les orphelins, et honnorez toutes dames, et confortez toutes pucelles que on vouldroit desheriter desraisonnablement. Amez les gentilz hommes et leur tenez compaignie. Soyez humbles et humains au grant et au petit. Et, se vous veez un bon homme d'armes qui soit povres et en petit estat de vesture ou de monteure, donnez lui du vostre selon ce que vous sentirez vostre aisement et selon ce qu'il sera de value. Soiez larges aux bons. Et quant vous donnez quelque chose, ne le faictes pas attendre longuement. Mais regardez quant, combien, pourquoy, ou se la personne le vault, ou, se il est a maistre, se son maistre le vault. Et se vous donnez par plaissance, gardez que fole largesce ne vous surpraingne, tant que on s'en puist escharvir de vous, car ceulx qui auroient desservy que vous leur feissiez bien, s'en tendroient pour mal contens, et les estrangiers vous en blasmeroient en derrier. Gardez que vous ne promettez chose que vous ne puissiez tenir ; et, se vous promettez aucune chose, ne la faictes pas trop attendre, car longue attente estaint moult la vertu de don. Gardez vous de convoictier la femme de nul de qui vous veulliez estre amez. Et ne creez ja conseil de garcon, ne ne trayez ja trop privé de vous homme que vous n'aiez bien essayé ses meurs et ses condicions. Ne creez ja homme qui soit avaricieux, ne ne mettez en office, car il vous pourroit plus faire de deshonneur en une



heure que il ne vous pourroit faire de prouffit en son vivant. Gardez vous que vous n'acroiez ja chose que vous puissiez bonnement paier. Et se par neccessité vous fault accroire, tantost que vous avez l'aiseement, faictes en satisfaction. Et ainsi pourrez vous estre sans dangier et vivre honnourablement. Et se Dieux vous donne adventure que vous conquetez pays, [86] si gouvernez voz gens selon la nature dont ilz sont. S'ilz sont rebelles, gardez que vous seignorissiez, sans riens laisser passer de vostre droit de seignourie. Et soiez tousjours sur vostre garde, tant que la puissance soit vostre, car, se vous vous laissiez sourmarchier, il vous faudroit gouverner a leur volenté. Mais toutesfois gardez vous que, quelx qu'ilz soient, durs ou debonnaire, que vous ne leur aleviez nouvelle coustume qui soit desraisonnable. Prenez sur eulx vostre droit, sans eulx taillier outre raison, ne alever coustumes inraisonnables, car, se peuple est povre, le seigneur est mendiz, et, se besoing lui orisoit de guerre ou d'autre neccessité, il ne se sauroit de quoy aidier, dont il pourroit cheoir en grant servitude, et n'en seroit ja plaint ne d'estrangiers ne de privez. Car sachiez que une toison d'une annee est plus prouffitable que celle qui est tondue trois foiz. Enfans, encore vous deffens je que vous ne creiez ne aiez fiance en jangleur ne en flateur, ne en homme qui de autrui mesdit en derriere. Ne ne creiez conseil de homme exillié, ne fuitif de son pays, ou il puist touchier au desir de nuire ceulx qui l'ont exillié, s'il n'a bonne raison, et vous bonne cause de lui aidier, car ce vous pourroit moult empeschier de venir au degré d'onneur. Sur toutes choses je vous deffend orgueil. Je vous commande a faire justice aussi bien et faire raison au petit comme au grant. Ne desirez pas a vengier tous voz tors faiz, mais prendre amende. Ne despisez ja nul de voz ennemis, tant soit il petit, mais soiez sur vostre garde a toutes heures. Et gardez, tant que vous aurez a estre conquerant, que entre vous compaignons ne vous maintenez comme sire, mais commun au grant et au petit, et parler et [87] tenir compaignie a chascun selon sa qualité, car ce fait les cuers enflammez d'amour a ceulx qui ainsi sont humain en seignourie. Ayez cuer de fierté de lyon envers voz ennemis, et entre eulx devez monstrer puissance et seignourie. Et, se Dieu vous donne du bien, departez en a voz compaignons selon ce que chascun en sera dignes. Tant que a la guerre, creiez le conseil des vaillans hommes qui ont hanté le mestier d'armes honnourablement. Ne faictes ja long traictié a voz ennemis, car en longs traictiez gist aucunes foiz grant decepcion et grant perte pour la plus puissant partie, car les saiges reculent pour plus loing saillir. Et aussi le saige, quant il voit qu'il n'a pas puissance de resister a la force de son adversaire, il pourchace longs traictiez pour dissimuler tant qu'il se voye en puissance qu'il puist nuire a son ennemy, et lors en pou d'eure treuve voye dont le traictié soit nul. Et pour ce vous chastie je que vous ne deportiez vostre ennemy la ou vous le povez mettre en subgection par honneur. Et, se alors vous lui faictes courtoisie, il vous sera tourné a tres grant honneur. Et se vous lui faisiez moins par traictié, posé que il se tournast tout d'un costé ou d'autre sans decepcion, si pourroient les aucuns dire ou penser que vous y eussiez aucune doubte, combien que je ne die pas que on doye reffuser bon traictié, qui le puet avoir, mais qu'il soit brief, ou si longs qu'il soit a tousjours, sans plus en faire



memoire aux vivans, et au prouffit et honneur de celui qui y pense avoir le plus grant droit, et qui ly a selon commune renommee. » [88] Tout ensemment que vous ouez chastia Melusigne ses enfans, lesquelz l'en mercierent moult. Et lors leur dist elle : « Enfans, je vous ay envoyé en vostre vaissel assez or et argent monnoyé pour bien tenir vostre estat, et bien paier voz gens pour IIIJ. ans. Et n'ayez doubte, vous avez assez bescuit, eaue douce, vin aigre, chars salees, poissons salez et de bons vins pour grant temps. Et alez a la garde de Nostre Seigneur qui vous vueille conduire, et pensez de bien faire, et de tenir ce que je vous ay enjoint. » Et cilz prennent congé de leur pere et de leur mere et entrerent en leur vaissel, et furent les ancrs tirez et le voile levé. Et firent les patrons leur recommandacion a Dieu, selon leur coustume, que Dieux leur laissast faire bon voyage, et puis s'empaingnent en la mer, et le vent se fiert es voiles, si s'en vont si roiddement qu'en pou d'eure ou en perdy la veue. Et lors se partent Remondin et Melusigne et leurs gens, et vindrent au Chastel Aiglon. Et se taist l'ystoire a parler d'eulx, et retourne à Uriien et à Guyon, son frere, et a leurs gens qui s'en vont nagant par la mer moult efforcement, et font adrecier leur chemin le plus droit qu'ilz pevent vers Chippre.

### COMMENT LES DEUX ENFANS SE PARTENT DU PORT DE LA ROCHELLE ET ARRIVERENT AU LYMACON EN CHIPPRE.

*Comment les deux enfans se partent du port de la Rochelle et arriverent au Lymacon en Chippre.* L'ystoire dit que, quant Uriiens et Guion et leur navire se furent partiz de la Rochelle, qu'ilz errerent par la mer moult grant temps, et passerent par devant mainte yse, et se rafreschirent en plusieurs lieux. Et tant nagerent qu'ilz virent venir par la mer plusieurs vaisseaux qui chassoient a fort deux galees. Et tantost vint le patron aux deux freres, qui ce leur dit. Et ilz lui respondirent quelle chose en estoit bonne a faire. « Par foy, dist ly patrons, c'est bon d'envoier une galee a savoir quelz gens ce sont. Et entretant nous ferons armer noz gens par toutes [89] adventures. Par foy, dist Uriiens, il nous plaist bien. » Et ainsi le firent. La galee se part, et vint a l'encontre des autres deux en criant : « Qui estes -vous ? » Et les autres deux respondirent : « Nous sommes deux gallees de Rodes, qui avons esté trouvees de Sarrazins, qui cy nous chassent. Et nous voions bien que vous estes crestiens, et le sont tous ceulx qui vous suivent. Par foy, dient cilz, oïl. Par mon chief, dist l'un des patrons de Rodes, or les alez faire haster, car vous avez trouvé belle adventure, car ce sont les gens du soudant de Damas qui s'en vont au siege de Famagouste. Qui les pourroit ruer jus, il auroit fait grant secours au roy de Chippre et grant dommage au soudant. » Quant ceulx de la galee poitevine l'ouyrent, si virent tout court, et le vont noncier aux deux freres et a leurs gens. Qui lors veist monter sur les chasteaulx des mas gens, lances et dardes es poings, et paviser nefes et galees, et atteller canons et arbalestres et sonner trompes et cors sarrazinois, et partir ces galees a force de gens et d'avirons ; c'estoit grant beauté à veoir. Quant les Sarrasins apperceurent si grant navire venir vers eulx, si ne scorent que penser, car jamais n'eussent cuidié que telle puissance de



crestiens feussent si prez de la. Et toutes foiz se mettent en arroy en reculant. Mais nos galees les vont avironnant tout entour, et commencent a faire getter leurs canons moult horriblement d'un costé et d'autre. Quant les Sarrazins virent que c'estoit au fort, et que ilz ne povoient fuir, si prindrent un vaissel que ilz avoient prins sur ceulx de Rodes, et gecterent les gens a bort, et l'emplirent de busche, de huile, de graisses et de souffre. Et, quant ilz virent noz gens approuchier, si bouterent le feu dedens. Et, quant ilz le virent alumé, ilz esquiperent vers nostre gent. Mais ilz s'en sceurent bien garder, car ilz vindrent assaillir de l'autre costé, et, malgré eulx, ilz entrerent entre eulx. Et la commença fort le trait d'arbalestres et de canons. Mais la grant flote de noz gens vint sur eulx, et, par la force des ondes, la nef qui ardoit se bouta entre eulx. Et ne se scorent si garder que il ne leur embrasast trois de leurs nefes, et furent tous ceulx de dedens noiez et periz, et tout quanqu'il avoit dedens affondré dedens la mer. Et au long aler, paiens furent tous desconfiz et tous que mors que pris ; et gaignerent grant avoir, que les freres [90] donnerent tout aux compaignons et a ceulx des deux galees de Rodes. Et s'en vindrent refreschir en l'isle de Rodes. Et donnerent aux freres de la religion les fustes qu'ilz avoient conquises. Et la sejournerent IIIJ. jours, et y prindrent de l'eaue fresche. Et vint le maistre de Rodes prier aux deux freres, et a leurs barons, que ilz voulzissent venir en la ville esbatre. Et ilz si firent et y furent receuz moult honnourablement. Et leur enquist le maistre de leur voyage, et ilz lui dirent que ilz s'en aloient secourre le roy de Chippre contre le soudant qui l'avoit assegié. Et cil leur demanda moult doucement qui ilz estoient et les deux freres lui en dirent la verité. Lors leur fist le maistre plus grant feste qu'il n'avoit fait devant, et leur dist qu'il manderait de ses freres, et qu'il en yroit avec eulx en Chippre secourir le roy ; et les freres l'en mercierent moult. Or dit l'ystoire que tant demourerent les freres en l'isle de Rodes que le maistre ot fait son assemblee de environ six gallees, armées et advitaillees, ou il avoit moult d'appertes gens et grant quantité de bons arbalestriers. Et vont tant nagant par la mer que ilz approucherent de l'isle de Collos, et y appercoivent grant fumiere. Et lors le grant maistre de Rodes, qui fu en la gallee Uriien, lui dist : « Sire, fait il, en bonne foy, il seroit bon que on envoiast vers celle isle un rampin ou deux assavoir mon se il y a gent. Se ilz n'y sont, il n'a gueres que ilz s'en sont partis. Par foy, dist Uriiens, il me plaist bien. » Lors y envoierent ; et le rampin s'en va singlant a effors, tant qu'il vint a l'isle. Et y descendirent pluseurs, et y trouverent grant foison de feux et de logeis, dont, a l'apparent qu'ilz y virent, il leur sembla qu'il pouvoit la avoir logié XXXm. hommes, et y avoient sejourné plus de quatre ou de cinq jours, car ilz trouverent au dehors des logeiz grant foison de courailles de bestes mortes. Lors rentrent en leurs vaisseaulx, et vindrent a l'encontre de noz gens et leur dirent ce que ilz avoient trouvé. « Par foy, dist le maistre, je croy que ce sont Sarrasins qui s'en vont au soudant a son siege, et que ceulx que vous avez desconfiz, dont vous nous avez donné [91] les fustes, estoient de leur compaignie, et les ratendoient en celle yse, et pour certain si estoient ilz. » Atant en laisserent le parler et s'en vont singlant tant par la mer, voile tendue, que ilz virent une abbaye sur la mer, qui



seoit sur une montaigne, et y adouroit on saint Andrieu. Et dit l'en que la est la potence ou le bon larron fu mis quant Nostre Sire, par sa sainte grace, fu mis en la croix saintissime pour nostre redempcion. « Sire, dist le maistre de Rodes, il seroit bon de ancrer a ce petit port, tant que nous eussions envoyé au Limesson pour savoir des nouvelles, et savoir se ilz nous voudront recevoir pour mettre nostre navire a sauveté dedens leur encloz. Maistre, dist Uriens, or soit fait ou nom de Dieu. » Lors se arriverent et ancrerent au port, et manderent a l'abbaye que ilz ne se doublassent pas, car c'estoient amis, et estoit le maistre de Rodes avec. Et quant ceulx sceurent les nouvelles, si furent moult joyeux, et avalent le chief Saint Andrieu, et firent moult grant joye a noz gens, et envoierent au Lymacon un de leurs freres annoncer la venue du secours qui venoit pour secourir le roy et son pays. Quant un tres vaillant chevalier, qui estoit cappitaine du lieu, ouy la nouvelle, si fu moult joyeux, et fist tantost armer une galleote, et se mist dedens, et vint en pou de heure a noz gens, et demanda le seigneur de celle armee. Et ceulx a qui le demanda le menerent la ou Uriens estoit, et Guion, son frere, et le maistre de Rodes, et plusieurs barons, en un riche paveillon qu'il avoit fait tendre sur la rive du port. Et lors lui monstra on Urien qui seoit sur une couche, o lui son frere et le maistre de Rodes. Et quant le chevalier l'apperçoit, si fu moult esbahiz du grant de lui et de la fierté qu'il y voit. Et non pour tant le va moult humblement saluer, et Uriens le receipt moult liement. « Sire, dist ly chevaliers, vous soiez ly tres bien venuz en ce pays. Beau sire, dist Uriens, moult tres grans mercis. Sire, dist ly chevaliers, [92] on m'a donné a entendre que vous estes partis de vostre pays en entencion de venir aidier au roy de Chippre. Par foy, dist Uriens, il est voirs. Doncques, dist ly chevaliers, est il raison que l'en vous euvre, par tout ou vous vendrez par le royaume de Chippre, toutes villes, chasteaulx et forteresses. Quant de celle que j'ay en garde pour mon tres redoubté seigneur le roy de Chippre, vous sera appareilliee et ouverte quant il vous plaira, et le cloz du port pour mettre voz vaisseaux a seurté. Par foy, sire chevaliers, dist Uriens, grant mercis. Il est doncques temps de mouvoir, car mon frere et moy avons grant desir de nous accointier de ces Sarrazins, non pas pour leur prouffit, mais pour eulx dommager, s'il plaist a Dieu que nous le puissions faire. Sire, dist ly chevaliers, doncques est il bon que vous faciez traire hors de voz chevaulx tant qu'il vous plaira, et prenez de voz gens ; si en yrons par terre. Par foy, dist Uriens, vous dictes bien. » Et lors fu fait ; et fist armer Uriens jusques a quatre cens gentilz hommes de ses plus haulx barons, et chevaliers et escuiers. Et il mesmes s'arma, et son frere, et monterent a cheval, et s'en vont, banniere desploiee, burlee d'argent et d'asur, a l'ombre d'un lyon de gueules, en moult belle ordonnance. Et le maistre de Rodes et ly autre s'esquiperent en mer, et s'en vont vers le port. Et Uriens chevauche tant, o lui sa route et le chevalier qui le guidoit, qu'ilz vindrent en la ville, et furent moult bien logié. Et lors vint le navire ferir ou havre, et trairent chevaulx et ce qu'il leur plot hors des nefes, et se logent aux champs au dehors de la ville, en tentes, en trefs, en paveillons ; et ceulx qui n'en ont nulz se logent et font logeiz au mieulx qu'ilz pevent. Et fu grant beauté de veoir l'ost quant il fu tout logié. Ly plus



hault baron se logent en la ville. Et lors firent traire le navire ou cloz et y commirent bonnes gens d'armes et bons arbalestriers pour deffendre le cloz, se les Sarrasins y venoient pour mal faire. Or vous lerray un petit de Uriien et de sa compaignie, et vous diray du cappitaine de la ville, qui moult bien advisa l'ost et le maintieng des gens, qui moult le pris a en son cuer, et bien dist que c'estoient gens de fait et de grant emprise, quant si pou de gent emprenoient a contrestre contre l'effort du soudant qui avoit plus de cent mille Sarrasins. Et a tout nombrer, Uriiens n'avoit [93] pas, parmy les gens du maistre de Rodes, plus de IIIJm. combatans. Si le tient a grant haultesce de cuer et a grant vaillance. Et, quant il considere le grant et la facon de Uriien, et la fierté de son visaige, et aussi de Guion, son frere, si dist : « Ces gens sont dignes de conquerer tout le monde. » Et si dist a soy mesmes que Dieu les a la envoiez, de sa benigne grace, pour secourir le roy et pour essaucier sainte crestienté, et qu'il le mandera au roy par un message. L'ystoire dit que ly chevaliers fist faire un brief ou il mist toute la venue de Uriien et de son frere, et de leurs gens, et comment les freres avoient a nom, et de quel pays ilz estoient. Puis appella un sien nepveu, et lui dist : « Il fault que vous portez ceste lettre a Famagouste, au roy, quoiqu'il en adviengne. Par foy, dist cil, vous me mettez en grant adventure, car, se je suiz prins des Sarrasins, de ma vie n'est rien. Mais pour l'amour de vous et du roy, faire confort et donner cuer et esperance d'estre delivrez du peril ou il est, je me mettray en l'adventure. Dieux m'en doit repairier a sauvetté. Par foy, beau nepveu, dist le chevalier, c'est vaillaument dit, et ainsi doit on servir son seigneur, et, se Dieu plaist, il vous sera bien mery. » Cil prent la lettre et monte sur un petit courcerot de Barbarie, et se met au chemin. Mais cy vous leray a parler de lui, tant que temps en sera, et diray de Uriien, comment il se gouverna tant comme ly messages ala devers le roy, combien qu'il ne le sceust pas. L'ystoire dist que Uriien appella le maistre de Rodes et le cappitaine du lieu, et leur demanda : « Beaulx seigneurs, le soudant est il gueres jeunes homs, ne de grant emprise ? » Et ceulx respondirent : « Sire, oïl, pour certain. Et comment, dist Uriiens, fut il oncques mais au lez par deca faire guerre que ceste foiz. Par foy, dirent ilz, non. Et qui l'a doncques, dist Uriiens, maintenant me de passer la mer, puis qu'il est homme d'emprise ? J'ay grant merveille qu'il s'en est tant tenu, a ce que vous lui estes prez voisins, et aussi qu'il a grant puissance, si comme l'en m'a informé. Par foy, sire, dist le capitaine, je vous le diray. Nostre roy si a une moult belle fille en l'aage de XV. a XVJ. ans, que ly soudans a voulu [94] avoir a femme, et nostre roy ne lui a voulu accorder s'il ne se faisoit baptiser. Et sachiez que nous et le soudant avons tousjours eu trieves, et, par devant, de ses devanciers aux nostres, de si long temps qu'il n'en est memoire. Lors, quant le soudant a veu que nostre roy ne lui a voulu accorder sa fille, il lui a renvoié les trieves avec une deffiance ; et estoit ja tout prest sur la mer a bien quarante mille Sarrasins, et s'en vint bouter ou havre, et fist tout son harnoiz traire a terre, et vint mettre le siege soubdainement devant Famagouste, ou il trouva le roy despourveu de sa baronnie. Mais depuis y a bien entré grant gent malgré lui, qui ont bien tenu la cité malgré eulx. Et y a eu mainte belle escarmouche ou il a eu grant perte et de l'un costé et de l'autre. Et depuis se



sont ly Sarrasin rafreschy par deux foiz de gent, tant qu'ilz sont bien cent mille. Mais a ceste derreniere voye ont perdu une partie de leur navire et de leur gent, qu'ilz ont attendu en l'isle de Collos, car une nostre gallee de la Noire Montaigne qui les poursuivoit, nous a dit qu'ilz mirent en chasse deux des gallees de l'ospital. Et sachiez qu'ilz ne sceurent que depuis sont devenu, car depuis les attendirent bien six jours ; mais quant ilz virent qu'ilz ne vendroient pas, si se partirent et vindrent au siege. Par foy, dist le maistre, cecy se puet bien faire ; veez cy monseigneur Urien et son frere qui vous en sauroient bien a respondre, car ilz les ont mis mors et desconfiz, et nous ont donné les fustes. En bonne foy, dist le chevalier, ce me plaist. Louez en soit Dieux. Monseigneur, dist le cappitaine, or vous ay je compté pourquoy la guerre est meue, pourquoy le soudant a la mer passé. En nom Dieu, dist Uriens, amours a bien tant et plus de puissance que de faire ceste emprise faire. Et sachiez, puis que le soudant a ceste emprise encommencee par force d'amours, tant fait il plus a doubter, car amours a tant de puissance qu'elle fait aux couars faire grans emprises, et de telles que ilz n'oseroient penser. Donc est il tout visible, a ce que le soudant est tout, sans ceste vertu, hardiz et entreprenans, que telz homs fait bien a ressoingnier. Non contrestant, la volenté de Dieu soit faicte, car nous partirons, au plaisir de Dieu, de cy demain, aprez le service, pour lui aler visiter. » Lors a fait crier a la trompette que chascun appreste son harnoiz, et que chascun parte le matin, au tiers son de la trompette, [95] en ordonnance, dessoubz sa banniere, et sieve la bataille de l'avant garde. Et cilz si firent. La peussiez ouïr grant martelleiz au reclouer pans, plates, gantellez, harnoiz de jambes, a enferrer lances, a ferrer chevaulx, au rouler cottes d'acier et jaserens, et toutes autres choses neccessaires. Et sachiez que, celle nuitiee, commanda Uriens a faire le guet a un de ses barons, a Vc. hommes et a cent arbalestriers. Or vous lerray un pou de lui, si diray du nepveu du cappitaine qui fort s'en va vers Famagouste, et a tant exploictié qu'il vint en droit heure de my nuit a la corniere d'un bois sur une petite montaigne, et regarde en la valee, et voit l'ost des Sarrasins, ou il voit grant clarté de feux qui sont par les logeiz, et appercoit la cité si advironnee de Sarrasins qu'il ne scet quelle part traire pour entrer en la ville ; et la fu grant temps en ceste pensee. Or advint ainsi que, sur le point du jour, que environ IIIJxx. bacinez de estrangiers de pluseurs nations yssirent par une poterne de la cité et s'en vindrent tout quoyement devers l'ost. Le guet se departoit, et en estoit ja le plus repairié au logeiz. Et ceulx entrerent en l'ost avecques aucuns du guet, qui oncques ne s'en donnerent garde, et vindrent presque jusques a la tente du soudant. Lors commencent a ferir de lances et d'espees sur tout quanqu'ilz trouverent de Sarrasins, et coupent cordes de paveillons, de trez et de tentes, et font moult horrible occision de payens, selon la quantité que ilz estoient. Lors s'estourmy l'ost, et commencierent de tous lez a crier : « A l'arme ! » Lors se commence l'ost a effreer et a armer. Et, quant cilz voient le fort, si s'en vont tout le petit pas vers la cité, occiant et gectant par terre tout quanqu'ilz encontrerent en leur chemin. Et quant ly messaiges perçoit l'effroy, si mist tout en adventure, [96] et fiert cheval des esperons quanqu'il puet randonner, et s'en vint passer au dehors



des logeis, et trespasse tout l'ost. Il n'ot pas grandement alé qu'il se trouva entre la ville et ceulx qui avoient l'ost estourmie. Il congnuist assez que c'estoient de ceulx de la garnison de la cité ; si leur escrie en hault : « Seigneurs, pensez de bien faire, je vous apporte bonnes nouvelles. La fleur des crestiens vous vient a secours ; ce sont les deux damoisiaux de Lusignen, qui ont ja desconfit sur mer une partie des gens du soudant, et amainent en leur compaignie bien IIIJm. combatans. » Quant ceulx l'entendirent, si lui firent grant joye, et entrent en la ville sans perte, de quoy le soudant fut moult doulent. Et envoya commencier l'escarmouche devant la barriere, et y ot foison de mors et de navrez d'une partie et d'autre, et firent reculer les Sarrasins par force, et y ot moult d'occiz et de mehaigniez. Et fist le soudan sonner la retraicte quant il vit qu'il ne povoit autre chose faire. Le messaige vint au roy, et lui fist la reverence de par son oncle. Le roy le bienviengna moult, et cil lui presente les lettres. Le roy rompt la cire, et voit le noble secours que le cappitaine lui escript qui vient, et lors tent ses mains vers le ciel en disant : « Glorieux Pere Jhesucrist, je te regracie humblement de ce que tu n'as pas oublié moy qui suiz ta povre creature, ne ton povre peuple, qui a longtems vescu cy dedens en grant doubte et en grant misere. » Lors fait noncier par toutes les eglises qu'ilz feissent sonner les sains et facent processions a croix et a gonfanons, en louant et regrant le Createur des creatures et en priant qu'il les vveille conforter contre les Sarrasins. Et commença la sonnerie, et la joye grant quant la nouvelle fu esbandue par la ville. Et quant Sarrasins oyent la noise et le glay qu'ilz demainent en la cité, si furent moult esbahiz pourquoy ilz fesoient si grant feste. « Par foy, dist ly soudans, ilz ont ouy quelzques nouvelles que nous ne savons pas, ou ilz le font pour nous donner a congnoistre qu'ilz ont gens et vivres assez pour eulx deffendre contre nous. » Atant se taist l'ystoire a parler du soudant et commence a parler de Hermine, la fille du roy de Chippre, a qui on dist en sa chambre les nouvelles du secours que les enfans de Lusignen amenoient ; si ot grant desir d'en savoir la verité. [97] L'ystoire dit que, quant la damoiselle ouy la nouvelle du secours, que tantost elle manda celui qui les avoit apportees. Et cil vint en la chambre, et fist la reverence a la pucelle. « Amis, dist Hermine, vous soiez ly bien venus. Mais or nous dictez de voz nouvelles. » Et cil l'en dist ce qui en estoit. « Amis, dist la pucelle, avez vous veu celle gent qui nous viennent a secours ? Par ma foy, ma damoiselle, oïl. Par vostre foy, dist Hermine, quelz gens sont ce ? Par ma foy, ma damoiselle, ce sont les plus appertes gens d'armes et les plus beaulx hommes qui oncques entrassent en cest país, et les mieulx abillez. Or nous dictez, dist la demoiselle, de quel pays sont ilz et qui est chief d'eulx. Par foy, damoiselle, ilz sont Poictevin, et les amainent deux jeusnes damoisiaux qui se dient les damoisiaux de Lusignen. Et a ly ainsnez nom Uriens, et li puiznez Guion, et n'ont barbe ne grenon. Amis, dist la pucelle, sont ilz beaulx damoisiaux ? Par foy, dist ly messaiges, ly ainsnez est grant, et droit, et long, et fort a desmesure ; mais il a le visaige court et large au travers, et l'un oeil rouge, et l'autre pers, et les oreilles grans a merveilles. Et sachiez que de corps et de membres, c'est un des beaulx bacheliers que je veisse oncques. Et sachiez que ly moinsnez n'est pas si grans, mais il est moult beaulx de



tous membres, et beau viaire a devise, excepté qu'il a ung oeil plus haut que l'autre un pou, et ne lui messiet pas trop. Et dit chascun qui les voit qu'ilz sont dignes de conquerer tout le monde. Amis, dist Hermine, en yrez vous aucques tantost vers eulx ? Ma damoiselle, tantost que je pourray avoir lieu de yssir de la cité, que je voye que je puisse eschapper des Sarrazins. Amis, dist elle, vous me saluerez les deux damoisiaux, et donrez a l'ainsné de par moy cest fermail, et lui dittez que il le porte pour l'amour de moy. Et ceste verge a ce diamant vous donrez au moinsné, et les me saluez beaucoup de foiz. » Et cil dist : « Ma damoiselle, volentiers. » Lors se part atant d'elle, et vint au roy, qui ot fait escrire sa response, et fist armer beaucoup de gens d'armes qui yssirent coyement de la ville, et se ferirent en l'ost, et aincoiz que l'ost feust armé, ilz y porterent grant dommage. Atant esvous Sarrasins a desroy, qui les chasserent tout jusques a leurs barrieres. La ot grosse escarmouche et fiere, et maint mort, et pluseurs navrez d'une partie et d'autre. Trestout l'ost arriroit a [98] ce lez ou l'escarmouche estoit. Alors fu le messaige mis hors par une autre porte, et passe tout par derriere l'ost, au trait d'un arc, que oncques ne fu apperceuz, et chevauche grant aleure vers son oncle, car moult lui tarde que il y puist estre pour dire ces nouvelles. Et le soudan fait laisser l'escarmouche, car il voit bien qu'il y puet plus perdre que gaignier. Cy me tairay d'eulx et vous diray de Uriien et de son frere, comment ilz se gouvernerent. En ceste partie dit l'ystoire que Uriien fist sonner sa trompette a l'aube du jour esclairant, et se leva. Et puis fist tromper pour trousser et mettre les selles. Puis ouïrent les deux freres leur messe, et ly autre prince et baron. Et fist crier Uriiens que qui vouldroit boire un cop, qu'il beust, et donnast avoine aux chevaulx. Au son de la trompette, chascuns sieuvy l'avangarde. Lors commencierent a desjuner. Atant este vous venu le nepveu du cappitaine, qui bailla a son oncle la lettre que le roy lui avoit bailliee. Il rompt la cire, et voit comment le roy lui mande comment il mette la ville toute ens ou commandement des deux freres, et qu'il commande a toutes les forteresces, villes, bours, chasteaulx, pons, pors et passaiges qu'ilz laissent passer et sejourner les freres et leurs gens, et que ilz obeissent du tout à eulx. Et quant le cappitaine voit ce, si monstre la lettre a Uriien et a Guyon, son frere, lesquelx la leurent. Et quant ilz l'orent leue, si appellerent le cappitaine, et le maistre de Rodes, et les deux chevaliers qui leur orent annoncee l'aventure du siege, et leur leurent la lettre tout en hault. Lors dist Uriiens : « Nous mercions le roy de l'onneur qu'il nous fait, mais quant de nous entrer en fort, n'en chastel, n'en ville, tant que nous puissions bonnement passer par ailleurs, ce n'est pas nostre intencion, [99] mais pensons, au plaisir de Dieu, a tenir les champs et faire bonne guerre a noz ennemis. Mais dictes nous quel nombre de gens pourroit bien yssir de toutes voz garnisons, les fors gardez. Par foy, cappitaine, il nous est neccessité de le savoir, et se ilz sont gens ou on se puist asseurer, car, au plaisir de Dieu, nous avons intencion de combatre le soudant et mettre brief ceste guerre a fin, car pour ce sommes nous venus par deca. Par ma foy, monseigneur, dist le cappitaine, ce sera moult fort a faire, car Sarrasins sont plus de cent mille. Ne vous chault, dist Uriiens, nous avons bon droit en tout, ils nous sont venus courir sus sans cause ; et, posé que nous



leur feussions alé courir sus en leur pays, si le devons nous faire, car ilz sont ennemis de Dieu. Et ne vous doutez, Dieu nous aidera. Se ilz sont moult et nous pou, plus point un grain de poivre que dix sestiers de froment. La victoire ne gist pas en grant multitude de peuple, mais en bon gouvernement. Alixandre, qui tant conquist, ne vult oncques avoir que dix mil hommes contre tous pour une journee. » Quant le cappitaine l'ouy parler si vaillaument, si le tint a grant bien, et bien pensoit qu'il vouloit conquerir moult de pays. Si respondi : « Je vous trouveray bien IIIIm. combatans, et IIm. que bons brigans, que arbalestriers. Par foy, dist Uriiens, c'est assez. Or faictes que nous les ayons a demy journee des ennemis. » Et cil lui respond que il n'y aura point de faulte. Atant esvous venu le nepveu du cappitaine, qui s'agenoilla devant Uriien et Guyon, qui leur dist : « Nobles damoisiaux, la plus belle pucelle et la plus noble de ce royaume vous salue et vous envoie de ses joyaulx. » Lors prent le fermail d'or ou il ot mainte bonne pierre et riche, et dist a Uriien : « Sire, tenez, recevez ce fermail de par Hermine, la fille de nostre roy, qui vous prie que vous le portez pour l'amour d'elle. » Et Uriiens le prent liement, et le fist attachier sur sa cote d'armes, et lui dist : « Mon amy, grans mercis a la damoiselle qui tant d'onneur me fait. Sachiez que je le tendray moult chier pour l'amour d'elle. Et grans mercis au messagier. » Lors presente aussi l'annel a Guyon de par la damoiselle et lui dist qu'elle lui prioit qu'il le portast pour l'amour d'elle. Et il dist que si feroit il, et le bouta en son doy, et en mercia moult la damoiselle et le message. Lors les deux freres donnerent au message moult riche don. [100] Alors la trompette sonna, et chascun se mist au chemin. La veist on moult noble compaignie. Le cappitaine envoya par tous les fors, et fist vvidier et assembler toutes les gens d'armes, et en y ot bien Vc oultre le nombre qu'il avoit dit aux deux freres. Et l'ost Uriien se loga sur une petite riviere, et le landemain, par matin, se deslogierent et cheminerent tant qu'ilz vindrent devant midy a une moult belle prairie, sur une grosse riviere, et y avoit foison d'arbres. Et avoit ainsi comme a un demy quart de lieue, un grant pont ou il les convenoit passer. Et de la n'avoit que VIJ. lieues jusques a Famagouste. La fist Uriiens logier ses gens, et dist que la attendroit le cappitaine et les gens que il devoit admener. La demourerent celle nuit et le landemain jusques a heure de tierce. Et celui temps pendant, aucuns chevaliers et escuiers de celui ost s'estoient alez esbatre vers icellui pont, et voient qu'il avoit environ XV. hommes, qui la estoient descenduz, et avoient les lances es poings, et mis les bacinez a la guise que ilz se armoient en la contree. Et, d'autre part, voyent bien IIIJc. hommes armez, qui moult fort se mettoient en paine de passer oultre pour grever ceulx de deca. Lors vint un de noz chevaliers a eulx, et leur escrie : « Qui estes -vous ? » Et ly uns respont : « Nous sommes crestiens, et sommes au roy de Chippre, et ceulx de la sont Sarrasins, et les suivent bien VIm. paiens qui viennent de fourragier sur le pais. Cilz nous ont trouvé, et ont mis mort cent de noz compaignons. Beaulx seigneurs, dist ly chevaliers, se vous vous povez un pou tenir, vous aurez par temps secours. Par foy, dist cil, nous en aurions bien besoing. Alez, nous nous tendrons tant que nous porrons. » Lors fiert le chevalier le cheval des esperons, et s'en vint après ses compaignons, et leur compte



l'aventure. Ilz se hastent de venir en l'ost, et rencontrent environ XX. arbalestriers, et leur commandent qu'ilz voient aidier a garder le pont, a XV. hommes d'armes, encontre les Sarrasins. Quant ceulx l'entendent, si en vont grant aleure vers le pont, et, a l'approuchier, voient que il avoit sur le pont trois crestiens abatuz [101] de poux de lance. Avant, dist ly uns, nous demourons trop, ces mastins approuchent trop ces vaillans hommes. Et cilz tendent leurs arbalestres, et mettent bons viretons en coche, et laissent aler tout a une foiz, et en mirent mors a ce poindre sur le pont jusques a XIJ. Et quant les Sarrasins les voient, si furent moult esbahiz, et reculent juz du pont. Et les crestiens vont redrecier leurs trois compaignons. Lors font grans visaiges et reprennent grans cuers. Et les arbalestriers traient si fort qu'il n'y ot si hardy Sarrasin qui osast mettre le pié sur le pont. Mais font venir leurs archiers, et la commence l'escarmouche a renforcer. Mais mieulx venist aux Sarrasins que ilz s'en feussent tourné, car les chevaliers vindrent en l'ost, et compterent la nouvelle. Lors s'arma Uriiens, et fist armer jusques a mil hommes d'armes et cent arbalestriers, et ordonna autres mille hommes et cent arbalestriers pour le suivre, se besoing avoit qu'ilz le venissent secourir, et ordonna a les mener et conduire un baron poictevin. Et commanda que tout l'ost feust armez et en bataille, et le laissa a Guyon, son frere, et au maistre de Rodes. Lors fait aler avant l'estandart, et chevauche en bataille. Uriiens fu devant, le baston ou poing, et les tient ensemble si serrez que ly uns ne passe pas l'autre plain pousse. Mais avant qu'ilz venissent au pont, furent arrivez bien VIJ. mille chevaliers Sarrasins, qui fort approuchoient noz gens, et les avoient ja reboutez prez que juz du pont. Atant esvous Uriien, qui met pié a terre, la lance ou poing. Et ly arbalestrier se mettent d'un costé et d'autre du pont, et commencent a verser Sarrasins et les font fort reculer. Et lors Uriien crie Lusignen a haulte voix, et monte sur le pont, la lance ou poing, sa baniere devant lui et sa gent aprez, moult appertement, et Sarrasins d'autre costé. [102] La commença fort le bouteiz de lances. Uriien fiert un Sarrasin de la lance tellement par my le piz qu'il lui perce le foye et le poumon. La veissiez fier touilleiz ; mais en la fin Sarrasins perdirent le pont, et en chey pluseurs en la riviere. Lors passent crestiens le pont moult ysnellement, et lors commença fiere la bataille, et y ot moult de mors et de navrez, et reculent ly Sarrasin, et perdent place grandement. Uriiens fait les chevaulx passer le pont, car il apperçoit bien que Sarrasins se retraient et montent. Atant estes vous l'arriere garde qui commence a passer le pont. Quant Sarrasins les apperçoivent, si montent communement a cheval, et tournent en fuye après leurs gens, qui en enmenoient leur proye de beufs, de vaches, de moutons et de pors, et moult de troussaige. Et lors Uriiens monte et fait monter ses gens, et commande a l'arriere garde, qui passoit le pont, que ilz le suivissent en belle bataille, et ilz si firent. Et Uriien et sa gent suivent payens a desray, qui s'en vont grant aleure. Tous ceulx qui estoient attains estoient mors, et dura l'occision prez de cinq lieues. Et lors rataingnent Sarrasins leurs gens, et leur font guerpier toute leur proye, et vindrent sur une grant montaigne au lez vers Famagouste, et la se mistrent Sarrasins en ordonnance. Atant vient Uriien et sa gent, lances baissees. La ot a l'assembler maint paien mort,



et maint navré d'un costé et d'autre. Sarrasins se tindrent fort, car ilz furent grans gens. Et Uriens les assault moult asprement, et fait tant d'armes que chascun s'en esbahist. Atant est venue l'arriere garde, ou il ot mil hommes d'armes et cent arbalestriers. La perdent Sarrasins place et tournent en fuie. Et en y ot bien IIIJm. mors sur la place, sans ceulx qui furent mors au pont ; et dura la chasse jusques après de l'ost des Sarrasins. Lors fist Urien sa gent retraire, et s'en repaire tout le petit trot, et en fait [103] la proye chassier devant lui, et s'esloingnent en pou de heure moult fort. Et ly fuiant vindrent en l'ost, criant : « A l'arme ! » La veissiez Sarrasins armer et mettre en bataille au dehors des logeis. Lors compta au soudant ly uns des fuians l'aventure, dont ly soudans fu moult doulens, et s'esmerveille fort quelles gens lui ont fait ce dommage. La noise fu grande de trompettes et d'instrumens, dont ceulx de la ville furent moult esmerveilliez quelle chose povoit estre advenue en l'ost. Si se armerent, et se mist chascun a sa garde. Et lors vint a la porte un des chevaliers qui avoit esté au pont, des XV. chevaliers que les Sarrasins poursuivoient, lequel chevalier estoit passé a l'aventure tout par my l'ost des Sarrasins, qui avoit veue la couvine d'un costé et d'autre, et aussi les grans fais d'armes que Uriens avoit fait. Si s'escrie a haulte voix : « Ouvrez la porte, car je vous apporte bonnes nouvelles. » Et ceulx lui demandent : « Qui estes vous ? » Et cil respont : « Je sui un des chevaliers du fort de la Montaigne Noire. » Lors lui euvrent la porte, et il entre ens. Et ceulx le mainent devant le roy, qui le congnut bien, car autresfoiz l'avoit veu. Le chevalier enclina le roy, et lui fist la reverence. Le roi le bienviengna, et lui demanda des nouvelles, et le chevalier lui dit tout de mot en mot, comment Uriens avoit rescoux la proye, et l'aventure du pont, et tout comment il a entencion de venir combatre le soudant bien brief. « Par foy, dist le roy, cest homme me devoit Dieux pour rescourre mon pays des felons Sarrasins, et pour sainte crestienté soustenir et essaucier. Et, par Dieu, je feray demain sentir au soudant que le secours m'est près et que je ne le doubte gueres. Mon amy, dist il au chevalier, alez dire ces bonnes nouvelles a ma fille. Sire, dist ly chevaliers, moult volentiers. » [104] Lors s'en vint le chevalier a la pucelle en sa chambre, et la salua moult humblement, et lui compta toute l'aventure. « Comment, dist Hermine, sire chevaliers, feustes vous a la bataille ? Par ma foy, ma damoiselle, oïl. Et comment, dist elle, cellui damoiseil qui a si estrange phizonomie est il si batailleux comme l'en dit ? Par ma foy, ma damoiselle, mais plus cent foiz, et sachiez, quoy que on vous die, que c'est un des plus plaisans homs que je veisse oncques. Par foy, dist Hermine, s'il avoit loué pour lui louer et prisier, si a il bien employé sa mise. Par foy, ma damoiselle, je ne parlay oncques a lui, mais il vault mieulx que je ne dy. » Lors respondi elle au chevalier : « Amis, bontez vault mieulx que beautez. » Atant me tairay d'eulx, et diray de Urien, qui repaire au pont, et trouva tout son ost logié et deca le pont. Et trouva le cappitaine qui avoit admené les gens qu'il avoit en convenant d'amener, qui furent venus. Et estoient moult belle gent et bien en harnachie. Et furent par nombre bien quatre mille et Vc. hommes d'armes, et bien XXVc., que arbalestriers, que bons brigans de pié. Et fu l'ost logié au long de la riviere. Urien trouva son paveillon tendu, et ly autre qui furent avecques lui a la



poursuite, leur logeiz tous prests. Si se logierent et aasierent bien celle nuit et firent bon guet. Cy se taist l'ystoire d'eulx et parle du roy de Chippre, qui moult fu liez du secours qui ainsi lui estoit venus soubdainement, et en gracie Nostre Seigneur. En ce party, passerent la nuitiee. Mais qui que reposast, ce ne fu pas Hermine, car elle ne puet yssir de la pensee de Uriien, et le desire tant a veoir, pour le bien que on lui dit de lui, qu'elle dit a soy mesmes que, se il avoit le visaige plus contrefait c. foiz que il n'a, si est il tailliez, pour sa bonté et pour sa prouesse, d'avoir la fille du plus hault roy du monde a amie. Et ainsi pensa la damoiselle toute la nuit a Uriien, car amours [105] la fait penser par son hault pouvoir. Cy se taira l'ystoire d'elle et parlera du roy, son pere, qu'il fist le lendemain. L'ystoire dit que le lendemain, au point du jour, ot le roy ses gens tous prests, et yssy de la cité a bien mil hommes d'armes, et bien mille, que brigans, que arbalestriers, qui le actendoient en embusche aux deux costez de la barriere pour lui recueillir, se il estoit trop empressez de Sarrasins. Le roy se fery en l'ost, et y porta moult grant dommage, car il avoit commandé a sa gent, sur paine de la hart, que nul ne prensist prisonnier, mais meist tout a mort, quanqu'il en pourroit aconsuivre. Et ce fist il pour ce que ilz ne s'amusassent par avarice, a la fin qu'il les peust tenir ensemble pour retraire sans perte. Et lors se commence l'ost a estourmir, et viennent Sarrasin, qui mieulx mieulx, a la meslee. Quant le roy apperçoit qu'ilz venoient a effort, si remet ses gens ensemble, et les fait retraire le petit pas, et se met derriere, l'espee ou poing. Et quant il en voit un approachier, il retourne et le fait rebouter entre les Sarrasins, et, se il l'actent, il le chastie telement qu'il n'a talent de plus sievir le roy. Et si porte si vaillaument que chascun dit que ly roys est moult vaillant et preux de la main, et n'y ot si hardy Sarrasin qui acoup l'osast actendre. Atant estes vous venu le soudant, atout grant route de Sarrasins, armé, sur un grant destrier, et tint ung dart envenimé. Quant il voit le roy qui ainsi malmenoit sa gent, si lui gecte le dart par grant air et le fiert ou senestre costé telement que il le perce de part en part. Le jaserent qu'il ot vestu ne le pot oncques garantir. Le roy senty grant angoisse, et trait le dart hors de son costé, et le cuida getter au soudant. Mais il vira le destrier si appertement que le dart passa oultre et fery un Sarrasin par my le corps si qu'il le rue par terre mort, a ce qu'il [106] ne fu pas bien armez. Et avant que le soudant, qui s'estoit trop avanciez se peust tourner, le fery le roy de l'espee telement sur la teste que il l'abaty tout estourdy a terre. Atant vindrent les payens si fors qu'il convint, pour le moins de mal, le roy reculer entre ses gens. Et fu le soudant relevez et tantost remonte sur un hault destrier. La presse fu si grant, et les payens furent fors, qui rebouterent le roy et ses gens jusque dedens leur barriere. Lors commencent les Cipriens qui gardoient le pas, a traire et a lancier de grant maniere, et la ot mort et occiz grant foison de Sarrasins. Mais ilz estoient si fors que ilz rebouterent les crestiens en leurs barrieres. Et aussi le roy affebliroit fort, et avoit moult de sang perdu. Ce fist moult esbahir ses gens. Non pourtant a ce que le roy souffroit grant douleur, si ravigouroit il ses gens, tant que les Sarrasins ne porent gueres conquerer que plus ne perdissent. Et fu l'escarmouche moult fiere et moult perilleuse, et se tenoit le roy de Chippre a moult grant paine a cheval, car sachiez qu'il estoit



bleciez de coup mortel, et ne feust que pour le venin dont le dart estoit entechié, et en pou de temps y paru, car il print mort de cellui coup. Mais il avoit le cuer plain de si grant vaillance que il ne le daignoit monstrier a sa gent, jusques a tant que ly uns des barons apperceut que le roy estoit, du senestre costé de la hanche jusques au talon, tous rouges de son sang, et la place ou il arrestoit, toute tainte et arrousee du sang de son corps. Lors lui dist ly chevaliers : « Monseigneur, vous avez ycy trop demouré, venez vous en et faisons voz gens retraire en la ville avant qu'il soit plus tart, afin que les Sarrasins ne se boutent pelle melle avecques nous. » Et le roy, qui sentoit grant douleur, lui respondy : « Faictes a vostre voulenté. » Lors le chevalier a fait mettre cent hommes d'armes qui estoient rafreschy, devant la barriere, et leur fist recommencier l'escarmouche avecques cent arbalestriers, fort et roide. Et furent ly Sarrasin recullé, de quoy le soudant fu moult courroucié, et escrie moult a sa gent : « Avant, seigneurs Barons ! Penez vous de bien faire. La ville sera nostre encore anuit. » Lors renforca la meslee. [107] La veissiez bien assaillir et bien deffendre d'un costé et d'autre. Mais quant le roy de Chippre voit que Sarrasin s'efforcent ainsi, si reprint cuer, et leur fait un poindre moult vertueusement. Et la souffry tant de peine qu'il y ot plusieurs veines de son corps rompues, de quoy aucuns dient que sa vie fu moult abregie. De ce poindre furent Sarrasins fort reculez, et en y ot moult de mors et de navrez. La nuit approucha, moult y ot grant perte d'une partie et d'autre. Et toutesfoiz Sarrasins se departirent, car le roy de Chippre si resbaudioit tellement ses gens que ilz ne doubtoient les cops ne que se ilz feussent de fer ou d'acier. Quant Sarrasins furent partiz, le roy et ses gens rentrerent en la ville. Mais quant ilz sceurent la bleceure du roy, lors recommença la douleur moult grant. Lors dist le roy : « Ma bonne gent, ne faictes tel douleur, mais pensez a vous deffendre du soudant, et, se Dieu plaist, je seray tost gueriz. » Lors se repaisa le peuple un petit, et le roy, qui disoit ces paroles pour son peuple resbaudir, sentoit bien qu'il ne pavoit échapper. Il commanda a sa gent que on feist bon guet, et leur donna congié, et vint au palais, et la descendy et s'en vint en sa chambre. Et lors vint sa fille, qui le desarma ; mais, quant elle apperceut son harnoiz qui estoit rouge de sang, et la playe, elle chey toute pasmee. Lors commanda le roy qu'elle feust portee en sa chambre, et si fut elle. Les mires appareillierent le roy, et fu couchié en son lit. Et lui dirent les mires qu'il n'avoit garde, et qu'il ne s'esbahist point. « Par foy, maistre, dist il, je scay bien comment il me va. La voulenté de Dieu soit faicte ! » La chose ne pot estre si celee qu'il ne feust sceu par la cité, et lors commença la doulour moult grant. Mais cy se taist l'ystoire du roy et du siege, et commence a dire de Urien et de son frere, comment ilz exploictierent depuis qu'il [108] vint a son logeis, qu'il trouva par deca le pont. Et sachiez qu'il fu moult liez des gens que le cappitaine lui avoit admenez. Et le landemain, par matin, manda a tous les cappitaines qui avoient gens dessoubz eulx qu'ilz venissent faire leur monstre. En ceste partie dit l'ystoire que, le lendemain, par matin, fu Uriens, après la messe ouye, devant sa tente, et fist venir, l'un après l'autre, tous les cappitaines, pennon et estendart au vent, et leurs gens avec eulx, armez de toutes pieces, et eulx faire visiter comment ilz estoient armez, ne s'il



leur failloit piece de harnoiz, et puis quel nombre ilz estoient, et les fist mectre a part en la prairie, tant que tous feussent visitez, tant les estrangiers comme les siens. Et bien advisa la contenance de ceulx qui sembloient estre les plus hastiz, et bien les registra en son cuer. Et puis fist nombrer ses gens et les autres, tant du maistre de Rodes que du cappitaine, et trouva que sur tout ilz povoient estre de IX. a X. mille combatans. Lors leur dist Uriens, oyant tous : « Beaulx seigneurs, nous sommes cy assemblez pour soustenir la foy de Jhesucrist, et de laquelle il nous a regenez. Et savez comment il a premierement souffert la crueuse mort pour nous racheter des paines d'enfer. Dont, veu qu'il nous a fait ceste grace, nous ne devons pas ressoingnier la mort ou l'adventure qu'il lui plaira a nous donner, pour soustenir les sains sacremens qu'il nous a administrez pour le salut de noz ames, combien que nous ayons a forte partie a faire, car noz ennemis sont bien dix contre un de nous. Mais quoy ! Nous avons droit, car ilz nous sont venus assaillir sans cause sur nostre droit heritaige, et aussi nous ne les devons pas ressoingnier, car Jhesucrist prist tous seulx la guerre pour nostre salvacion, et par sa digne mort seront tous crestiens sauvez qui ses commandemens tendront. Dont vous devez savoir que tous ceulx qui en ceste besoingne mourront, seront sauvez et auront la gloire de paradis. Dont pour tant je vous dy en general que j'ay entencion de presentement mouvoir pour approuchier noz ennemis et les combatre le plus brief que je pourray. Et pour ce je vous prie que, s'il a en ceste place homme qui ne sente son cuer ferme pour actendre l'adventure qu'il plaira a Jhesucrist de nous envoyer, [109] qu'il se traye a part, car par un seul couart failly est aucunesfoiz une besoingne perdue. Et sachiez que tous ceulx qui n'y voudront venir de bonne volenté, tant de ma gent comme des autres, je leur donray or et argent assez, et navire avittaillié pour repasser la mer. » Lors a fait lever sa banniere le trait d'un arc en sus, et la fist tenir a son frere sur un hault destrier, et puis leur dist tout en hault : « Cilz qui ont devocion de vengier la mort de Nostre Createur et de essaucier sa loy, et de aidier au roy de Chippre, si se traye soubz ma banniere, et ceulx qui n'en auront devocion passent par dela le pont. » Quant ly noble cuer ouïrent ce mot, si le tindrent a grant sens et a grant vaillance. Si s'en vont tous en une flote ferir dessoubz sa banniere, en lermoiant de joie et de pitié des mos que Uriens leur avoit dit. Mais oncques n'y ot homme qui ne se traisist soubz sa banniere. Lors fu Uriens moult joyeux, et fait tantost sonner ses trompetes. Tout fu troussé, et se mirent a chemin. Le maistre de Rodes, le cappitaine du Limasson, et leurs gens se mirent ensemble, et chevauchent en bataille, et dient bien que envers Urien et ses gens ne auroit nulz homs duree, ne nulz peuples. Et ainsi cheminerent tant qu'ilz vindrent, un pou après midy, sur la montaigne ou la bataille avoit esté le jour devant. « Par foy, dist Urien, c'est bon que nous nous alons logier ca dessoubz sur celle riviere, tant que nous soyons refreschy, et entretant nous regarderons comment nous pourrons, pour le plus seur, grever noz ennemis. » Et ceulx lui respondent que c'estoit bon. Lors s'en [110] vont logier tous ensemble a la fin que on ne les peust surprendre. Cy se taist l'ystoire un petit de eulx, et vous diray du soudant, qu'il fist. L'ystoire dit que le soudant avoit en la ville secrettes



espies, par lesquelles il scot que secours venoit au roy et que le peuple de la ville en fut fort resbaudiz, et aussi comment le roy estoit navrez, dont la cité fu moult troublee. Lors ot ly soudans conseil de faire assaillir la ville. Lors fait sonner ses trompettes quant le soleil fu levé, et fait ordonner ses batailles et ses arbalestriers, et ses pavisiers, et s'en viennent aux fossés et aux barrières. La commença le paletiz fort. Arbalestriers traient de groz canons d'espringales. Adont vient le soudant, qui s'escrie en hault : « Avant, seigneurs chevaliers ! Penons nous de prendre la cité avant que le secours leur viengne. Par Mahon, cil qui premiers pourra entrer dedens, je lui donray son pesant d'argent en tel estat qu'il y entrera. » Qui lors veist Sarrasins saillir es fossés, et portent pics, houyaux, eschielles, piez de chievre. Mais ceulx de dessus leur gettent pierres de fais, grans bans traversains, pieux aguisiez, huile chaude, plonc fondu, pocons plains de chaux vive, tonneaux plains d'estouppes engressiez et ensouffrees, tous ardans ; et, malgré leur dens, leur font guerpir place et remonter d'autre part ; et en y demoura maint ars et affollé et foison de blechiez. Dont fait le soudant renforcer l'assault de nouvelles gens ; mais ceulx de dedens se deffendent comme preux et hardiz, et aussi pour la fiance qu'ilz avoient du secours qui lors estoit bien prez. [111] Cy vous leray de l'assault, et vous diray de Urien et de ses gens, qui avoient envoyé leurs espies en l'ost, qui retournerent et leur dirent comment le soudant faisoit assaillir la ville, et comment elle estoit en adventure d'estre prinse, s'elle n'estoit secourue bien brief, et comment le roy estoit blechiez. Quant Urien et Guyon ouïrent ces nouvelles, si furent moult courrouciez. En ceste partie dit l'ystoire que, quant Uriens oy ces nouvelles, il fist sonner ses trompettes, et fist armer tout l'ost, et les mist en quatre batailles, dont il ot la premiere, et son frere Guion la seconde, et le grant maistre de Rodes la tierce, et le cappitaine la quarte. Et fist demourer en la valee tout le troussage et le sommage, et garder a cent hommes d'armes et a cinquante arbalestriers. Puis montent la montaigne, et voyent l'ost des Sarrasins et la cité que ilz assaillent. « Seigneurs barons, dist Uriens, ces gens sont grant foison, mais sachiez que, Dieu devant, ilz sont tuit nostre. Alons nous en tout constrant l'ost, sans eulx meffaire, et alons assaillir ceulx qui assaillent la ville, et je croy que, a l'aide de Dieu, ilz ne se pourront tenir contre nous. » Et ceulx respondirent que c'est bon a faire. Atant devalerent la montaigne et passerent par derriere l'ost ; mais, quant ilz deurent passer, le guet les ravisa, et virent bien que ce n'estoient pas de leurs gens ; et lors se commencent a effreer et crier : « A l'arme ! » Quant Urien ouy ce, si commanda au cappitaine qu'il tournast sa banniere sur le gait, et qu'il les combatist, et il si fist. La ot grant perte a l'assembler. Et Uriens et les autres III. batailles se mirent entre le guet et ceulx qui assailloient la ville. Tant y en entendirent que tous ceulx qui gardoient les logeiz furent mort et desconfit. [112] Lors y laissent gens pour le garder, et puis s'en vont vers l'assault. Mais un fu qui vint dire au soudant : « Sire, tous tes logeis et tes paveillons sont pris et les gardes mortes, et te viennent courir sus les plus males gens que je veisse oncques. » Lors se retourne le soudant, et voit venir bannieres et pennons, et les gens si serrez ensemble qu'il ne semble pas qu'ilz soient la moitie du nombre qu'ilz estoient. Lors fu le soudant



moult courroucié, et fait sonner la retraite, et met ses gens en ordonnance. Mais, avant qu'il les eust rassemblez ne ordonnez a moitie, vint Urien et sa bataille, qui leur coururent sus moult asprement. Et la commença l'occision grant et la perte, mais la plus grant perte tourna sur les payens, car ilz ne orent pas loisir d'eulx ordonner, et estoient foulez de l'assault, et n'estoit pas chascun soubz sa banniere, et ilz furent couru sus de gent aspre et qui estoient duit du mestier d'armes, que en petit de heure furent mis les pluseurs a la fuite. Mais le soudant, qui fu plain de grant cuer et de grant vaissellage, ralie sa gent autour de lui, et livre assault a noz gens moult fierement. La ot maint homme mort et affollé. Moult fait le soudant a ressoingnier. Il tint une hache en ses poings, et fiert a dextre et a senestre, et fait moult grant occision de noz gens. Mais mal soit cellui qui ne se destourne de sa voye. Quant Urien le voit, si fu moult doulens, et dist a soy mesmes : « Par foy, c'est grant dommage que ce Turc ne croit en Dieu, car il est moult preux. Mais pour le dommage que je voy qu'il fait de mes gens, je n'ay cause de le deporter. Et aussi nous ne sommes mie en place de tenir longues paroles. » Lors estraint l'espee ou poing moult fierement, et hurte le cheval des esperons, et vint vers le soudant grant aleure. Et quant le soudant le voit venir, si ne le reffuse pas, mais entoise la hache, et cuide ferir Urien sur la croix du chief. Mais Urien tourne du cop. La hache fu pesant, et a la baissier, la hache lui vola des poins. Et Urien le fiert de l'espee sur le heaume grant coup de toute sa force. Et fu le soudant si chargié du coup qu'il fut si estourdiz qu'il ne voit ne entent, [113] et pert le fraing et les estriers, et l'emporte le cheval partout ou il lui plait. Et Urien le fiert de la bonne espee entre le chief et les espaulles. Le soudant estoit embrunchiez, et le heaume estoit court par derriere, l'espee trouva le col nu, excepté le gambison de la gorgerete, et trencha l'espee le gambison tout outre et les deux maistres vainnes et les tendans jusques au gorgeron. Le soudant chey par terre, et y ot si grant foule de chevaulx d'une partie et d'autre, que la bataille y fu si dure et si forte que ses gens ne lui porent oncques aidier, et saigna tant qu'il le faillu la mourir par la force du sang qu'il gecta. Quant Sarrasin percurent que le soudant fut mort, si furent moult esbahiz, ne oncques puis ne se combatirent de bon cuer. Et Urien et Guyon, son frere, faisoient tant d'armes que nulz ne les veoit qui durement ne les prisast. Sachiez bien que ly Poictevin et tuit ly autre baron si prouverent si bien et si vaillaument que en petit de heure Sarrasins furent desconfiz, si que mal soit de cellui qui eschappast qu'ilz ne feussent tuit pres que mort que prins. Uriens et sa gent se logierent es logeiz des Sarrasins, et manderent leur sommage, qui furent moult joyant de la victoire, et s'en vindrent liement en l'ost, et se logierent bien aaisiement. Et firent les deux freres partir l'eschec si bien que chascun s'en tint a bien a paie. Et se taist l'ystoire de Urien, et parle du cappitaine du Lymacon, qui s'en vint a Famagouste. En ceste partie dit l'ystoire que après la bataille du soudant desconficte, le cappitaine se party des deux freres, avec lui XXX. chevaliers de noble affaire, et vint en la cité, ou on lui ouvry les [114] portes liement, et il entra ens, et lors trouva les gens par la rue dont aucuns faisoient grant joye pour ce que ilz se veoient delivrez des Sarrasins, et beneissoient l'eure que les enfans de



Lusignen furent oncques nez, et l'eure que ilz estoient arrivez ou pays ; et l'autre partie faisoient grant douleur pour la blesseure du roy, dont on disoit que il n'y avoit remede nul qu'il ne perdist la vie. Si ne scet le cappitaine que penser, car il ne savoit pas que le roy feust bleciez. Et tant s'esploicta qu'il vint au palais, et la descendy. Si trouva le peuple moult mat. Lors demanda qu'il leur failloit. « Par foy, fait ly uns, assez devons dueil mener, car nous perdons le meilleur roy et le plus preudomme qui oncques feust en ce royaume. Comment, dist le cappitaine, que dictes vous ? Est le roy malsain ? N'en savez -vous plus ? » ce lui respond un chevalier. « Par foy, dist il, non. En nom Dieu, dist le chevalier, nous yssimes hier sur noz ennemis, et, au retourner, fu le roy feru du soudant d'un dart envenimé, telement que on n'y treuve remede. Nous peussions bien tous vouloir que ces nobles hommes et leurs gens feussent venuz deux jours a. Et sachiez que la fille du roy maine tel douleur que c'est pitié a veoir ; il a ja deux jours qu'elle ne vult ne boire ne mengier. Il nous sera bien mal advenu se nous perdons nostre roy et nostre damoiselle. Le pays sera en grant orfenté de seigneur qui le gouvernera. Beaulx seigneurs, dist le cappitaine, il n'est pas tout perdu quanqu'il em peril gist. Ayez fiance en Jhesucrist, et Il vous gardera. Menez moy vers le roy. Par foy, dient cilz, c'est legier a faire. Il gist en celle chambre la. Chascuns y puet aler ainsi que s'il n'avoit mal ne douleur. Il a ja fait son testament, et donne a ses serviteurs tant que chascun s'en tient a bien paiez, et est confez, et a recu son Createur et tous ses sacremens. Par foy, dist le cappitaine, il en vault mieulx et a fait que saige. » Atant entre en la chambre, et s'encline devant le lit du roy, et lui fait la reverence. « Cappitaine, dist le roy, vous soiez li bien venus, et si vous mercie de la bonne diligence que vous avez fait de compaignier [115] ces deux nobles hommes par qui nostre terre est mise hors de la subjection des Sarrasins, car je n'avoie mais puissance de gouverner mes gens ne mon pays. Je vous prie que vous leur alez dire de par moy que il leur plaise a moy venir veoir avant que je muire, car j'ay grant volenté d'eulx satisfaire a mon pover de l'onneur et de la courtoisie qu'ilz m'ont faicte, et aussi de parler a eulx de certain cas que je leur vueil descouvrir. Monseigneur, dist le cappitaine, je les vois querre a vostre congié. Or alez, dist le roy, et les me faictes cy venir demain dedens prime. » Et cil se part et yst de la ville, et s'en vient vers l'ost. Et lors le roy commande a encourtiner toute la grant rue, de la porte par ou les freres devoient entrer jusques au palays, et fait appareillier le plus richement qu'il puet contre leur venue. Et se tait cy l'ystoire de lui, et parle du cappitaine. L'ystoire nous dit que le cappitaine erra tant qu'il vint en l'ost, et vint a la tente des deux freres qui le bienviengnerent moult. Et il leur va accointier comment le roy estoit fort blecié, et comment il leur prioit humblement qu'il leur pleust a venir devers lui pour eulx mercier du noble secours qu'ilz lui avoient fait, et aussi pour eulx satisfaire de leur paine, et de leur mise, a son pover, et aussi pour parler a eulx d'autre cas. « Par foy, dist Uriiens, nous ne sommes pas cy venus pour estre soudoyers pour argent, mais pour essaucier la foy catholique et estre soudoyer Jhesucrist. Et voulons bien que chascun sache que nous avons finance assez pour paier nos gens. Mais quoy ! Nous yrons volentiers devers lui. Et sachiez que,



quant a moy, je pense a aler devers le roy en tel estat que je party de la bataille, car je vueil recevoir l'ordre de chevalerie de sa main, pour la vaillance et l'onneur que chascun dit de lui. Et lui povez aler dire que demain, a l'eure qu'il m'a mandé, moy et mon frere, et le maistre de Rodes, yrons devers lui, noz centiesme de noz plus haulx barons. » Lors se part le cappitaine, et prent congié, et s'en vint en la cité, ou l'en le receut debonnairement. Il vint au palays, et trouva le roy en aussi bon point comme il l'avoit laissié. Et y estoit sa fille [116] Hermine, qui moult estoit doulente du mal de son pere ; mais elle se confortoit moult de ce que on lui disoit que les deux damoysiaux devoient venir le landemain. Et sachiez qu'elle desiroit moult a veoir Urien. Et lors le cappitaine salua le roy, et sa fille, et toute la compaignie. « Amis, dist le roy, vous soiez le tres bien venu. Quelles nouvelles de vostre message ? Vendront ces deux damoisiaux ? Sire, oyl, eulx centiesme. Et sachiez que ilz ne veullent riens du vostre, car, si comme ilz dient, ilz ne sont pas soudoyers pour argent, mais sont soudoyers Jhesucrist. Et tant m'a dit Uriens qu'il vendroit devers vous en tel point qu'il yssy de la meslee, car il veult recevoir l'ordre de chevalerie de vostre main. Par foy, dist le roy, j'en loue Jhesucrist quant il lui plaist que j'aye tant d'onneur devant ma mort que de faire chevalier si hault et si vaillant prince. Sachiez que j'en mourray plus aise. » Quant Hermine ouy celle nouvelle, elle ot si grant joye ou cuer qu'elle ne scot que faire. Mais elle n'en monstra nul semblant. Ains monstre qu'elle sente grant douleur ou cuer, et si faisoit elle. Lors prent congié de son pere, et le baise doucement tout en plourant. Et s'en vint en sa chambre, et la commence a lui complaindre de la douleur qu'elle ot de son pere, et l'autre heure a grant desir qu'elle a de veoir Urien, dont la demeure lui tarde. Et fu en ces pensers telement arguee que toute la nuit ne dormy oncques, et ainsi se passa la nuitiee jusques a l'endemain. En ceste partie dit l'ystoire que l'endemain, par matin, fist le roy commander que tout noble et non noble feussent parez par les rues pour faire feste de la venue des deux freres et de leurs gens et que a chascun quarrefour eust menestriers, trompes, naquaires et tous autres instrumens qui pourroient estre trouvez en la ville et toute la melodie de quoy on se pourroit adviser pour festoier [117] les damoisiaux. Et ly peuples en fist assez plus que le roy ne fist commander. Que vous feroy je long prologue ? Les deux freres vindrent monter sur deux beaux destriers ; et estoit Uriens tous armez, ainsi qu'il party de la bataille, l'espee toute nue ou poing et Guyon estoit vestu d'un riche drap de Damas bien fourré. Et aloyent par devant eulx XXX. des plus haulx barons en noble arroy ; et devant eulx, au plus prez, estoit le grant maistre de Rodes et le cappitaine. Et après les deux freres venoient LXX. chevaliers, et leurs escuiers, et leurs paiges. En ce point entrerent en la cité. La veissiez la feste commencer moult grant, et menestriers et trompettes faire leur mestier, et autres melodieux tons. Et par my la ville veissiez gens d'onnour, bien et richement habitez, qui crioient a haulte voix : « Haa ! Bien viengnent les princes de victoire, par qui nous sommes resuscité du crueux servage des ennemis de Jhesucrist. » Et la veissiez dames et damoiselles aux fenestres, et les anciens gentilz hommes et bourgeois, qui tant s'esmerveilloient de la grant fierté de Urien, qui estoit tous armez, a visaige



descouvert, un chappel vert sur le chief, l'espee toute nue ou poing. Et lui portoit le cappitaine son heaume devant lui, sur le troncon d'une lance. Et quant les gens percoivent la fierté de son visaige, si dient : « Cilz homs est dignes de soubzmettre tout le monde en son obeissance. Par foy, dient ly autre, il le monstre bien, car il est entré en ceste cité comme se il l'eust conquise. En nom Dieu, dient les autres, la rescousse du dangier dont il nous a ostez vault assez conquiste. Par foy, dit uns autres, combien que son frere n'ait pas si fiere phizonomie si semble il bien homme de haulte emprise. » Et en telz paroles disant les convoierent jusques au palais, ou ilz descendirent. Et cy se taist l'ystoire du peuple, et par le comment ilz vindrent devant le roy. [118] L'ystoire dit que les freres vindrent moult honnourablement faire la reverence au roy. Et le roy les receipt moult liement, et les mercia de leur secours, et leur dist que, aprez Dieu, ilz estoient ceulx de quoy il et son royaume estoit ressuscitez de plus crueulx trespas que de la mort, car, se ilz ne feussent, les Sarrazins les eussent tous destruis ou tournez a leur loy, qui vaulsist piz que mort corporelle, car ceulx qui a ce se feussent consentu de bon cuer eussent eu dampnacion perpetuelle. « Et pour tant c'est raison que je le vous merisse a mon pover, car je n'ay pas volenté que de faire en mon devoir, combien que je ne le pourroye assouvir a la value de la haulte honneur que vous m'avez faite ; mais je vous supply humblement que vous veulliez prendre en gré ma petite puissance. Par foy, sire roy, dist Uriien, de ce ne vous fault doubter, car nous ne sommes pas venus pour avoir du vostre, ne or, ne argent, villes, chasteaulx, terres, ne finances, mais pour acquerre honneur et destruire les ennemis de Dieu et essaucier la foy catholique. Et vueil bien, sire roy, que vous sachiez que nous tendrons bien nostre paine a employee s'il vous plaist a nous faire tant d'onneur que vous me veulliez faire chevalier de vostre main. Par foy, dist le roy, nobles damoisiaux, ja soit ce que ne soie pas dignes de vous acomplir ceste requeste, si le vous accorde je. Mais avant sera la messe dicte. Sire, dist Uriien, ce me plaist moult. » Le chappellain estoit tout prest. Lors ouy Uriiens et son frere et tous les autres moult devotement le service divin. Et après le service vint Uriien devant le roy, et trait l'espee du feurre, et s'agenoilla devant le lit ou le roy gesoit, et lui dist : « Sire roy, je vous requier, pour tout le salaire du service que je vous pourroye jamais faire, que vous me faciez chevalier de ceste espee, et vous me aurez bien remuneré tout ce que vous dictes que je et mon frere avons fait pour vous, car de main de plus vaillant homme je ne puis recevoir l'ordre de chevalerie que de la vostre. [119] Par foy, dist le roy, sire damoisiaux, vous me portez plus d'onneur que vous ne m'en dittes. Si m'en dictes vous plus cent foiz que je ne vaulz, et cellui don vous accorde je, car il ne fait pas a reffuser. Mais aprez ce que je l'auray acomply ainsi comme vous l'avez requis, vous m'aurez en convenant, s'il vous plaist, que, aprez ce, vous me donrez un don, lequel ne vous tournera ja a dommage du vostre, mais a vostre tres grant prouffit et honneur. Par foy, sire, dist Uriiens, et j'en suiz tous prestz. » Lors ot le roy grant joye, et se dreca en son seant, et print l'espee par la poingnie que Uriiens lui tendoit et lui donna la collee en disant : « Ou nom de Dieu, chevalier soiez, qui vous ottroit amendement. » Et puis lui baille l'espee. Et en ce faisant, ses



plaies lui escreverent, et en yssi le sang a grant randon parmy les bendeaux. De quoy Uriens fu moult doulent, et aussi tous ceulx qui le virent. Mais le roy se bouta ou lit soubdainement, et dist qu'il ne se sentoit nul mal. Et commanda a deux chevaliers que on lui alast admener Hermine, sa fille ; et elle vint au mandement de son pere. Et quant le roy la voit, si lui a dit : « Ma fille, merciez ces nobles hommes du secours qu'ilz ont fait a moy et a vous, et a nostre royaume, car, se ne feust la grace de Dieu et leur puissance, nous estions tous destruis, et, au mieulx venir, exilliez de nostre pays. » Et celle s'agenoille devant les freres, et les mercie humblement. Et sachiez que elle estoit en tel party, tant de la douleur de son pere, comme des pensees qu'elle avoit a Urien, qu'elle estoit ainsi comme une personne qui est nouvellement yssue de son sompme. Mais Uriens, qui bien percut qu'elle avoit l'esprit troublé, la saisi doucement par le bras, et la dreca contre mont, en lui enclinant contre elle ; et, en ce faisant, s'entrefirent moult d'onneur. Et la disoient ceulx du pays : « Vray Dieu, se cilz nobles homs avoit prins nostre damoiselle pour moillier, bien nous yroit, nous n'aurions mais doubte de payens, ne d'omme qui nous voulzist mal. » Et lors appella le roy sa fille, et lui dist : « Ma fille, seez vous cy emprez moy, car je croy que vous ne me tendrez gueres plus de compaignie. » Et celle s'assist tout emplourant, emprès lui. Et tous ceulx qui la estoient commencierent a lermoier de la pitié que ilz orent du roy, et de la douleur que ilz veoient mener a la pucelle. Et lors prist le roy le parler. [120] L'ystoire dit que le roy fu moult doulent quant il vit sa fille mener telle douleur. Si lui a dit moult amiablement : « Ma fille, laissez ester ce dueil, car, en chose qu'on ne puet amender, c'est folie de s'en donner trop grant courroux, combien que c'est raison naturelle que la creature soit dolente de son amy ou de son proesme, quant on le pert. Mais, se Dieu plaist, je vous pourverray si bien que vous vous tendrez pour bien contente, avant que je parte de ceste mortel vie, et aussi seront tous les barons de mon regne. » Et lors commença la pucelle a plourer plus fort que devant, et tous les barons menoient telle douleur que c'estoi

### COMMENT LE ROY DE CHIPPRE TRESPASSA DE CE SIECLE.

*Comment le roy de Chippre trespassa de ce siecle.* En ceste partie dit l'ystoire que le landemain, a heure de tierce, vint Uriens acompaignié de la baronnie de Poitou et de la baronnie du pays de Chippre devant le roy, et l'enclina et salua moult doucement. « Beaulx fist, dist le roy, vous soiez ly bien venus. Je suiz moult joyeux de vostre venue. Faictes venir ma fille, si orrez le service divin. » Lors vint Hermine acompaignie noblement de dames et de damoiselles. Lors s'encline la royne devant son pere et le salua moult doucement. Et il lui dist : « Ma fille, vous soiez la tres bien venue. Je suiz bien joyeux quant Dieu m'a fait tant de grace en mon vivant que je vous voy si haultement assignee ; sachiez que je mourray plus liement de ce que je suiz assure que vous et mon pays serez hors de doubte des Sarrasins ; car vous avez bon garant et tres vaillant prince et bachelereux, qui bien vous garantira contre eulx. » Et a ce mot commença [123] la messe et fu Nostre Sires levez. Lors fist appeler le roy Urien et la royne sa fille et leur dist : « Mes enfans, pensez d'amer et



honnorer et porter et tenir bonne foy ly uns a l'autre. Je ne vous puis plus tenir compaignie. Je vous commande au vray Roy de gloire qui vous octroït paix ensemble et bonne vie et longue par admendement, et vous octroït bonne vertu et puissante victoire contre les ennemis de Dieu. » Et a ce mot clouy les yeulx et s'en ala si doucement qu'il leur sembla qu'il feust endormis. Mais quant ils se apperceurent qu'il fu mort, lors commença grant la douleur. Hermine fu menee en sa chambre, qui faisoit tel dueil que c'estoit grant pitié à veoir. Que vous vouldroit a tenir de ce long prologue ? Le roy fu enseveliz le plus honnourablement que on pot, et furent dictes vigiles et la messe, et fu fait l'obseque, et fu enterrez moult richement a l'usage du pays. Et sachiez que le peuple du pays estoit moult doulent ; mais ilz se confortoient moult ad ce que ilz avoient seigneur de si grant prouesse plain, et en estoient aucques rassouagiez. Ainsi se cessa la douleur. Et Urien s'en ala par my son pays, visitant ses lieux et ses fors, et bailla une partie de ses gens a Guyon, son frere, et au maistre de Rodes, et les fist entrer en mer pour aler savoir se ilz orroient nouvelles que Sarrasins remeissent armee sus pour venir sur son pays. « Car sachiez, dist Uriens, que nous ne pensons pas actendre tant que ilz nous viengnent requerir, car nous les yrons visiter, mais que nous ayons veu l'ordonnance de nostre pays. » Atant se part Guyon et le maistre de Rodes et le capitaine du Lymacon, et entra Guyon et le dit maistre en la mer a trois mille combatans. Et cy se taist l'ystoire d'eulx et parle de Urien comment lui et Hermine vont visitant leur royaume. L'ystoire dit que le roy Urien et la royne Hermine s'en vont par my leur royaume, visitant leurs fors et leurs bonnes villes, la ou on leur fist de beaulx presens moult, et y furent receuz a grant joye. Et vindrent ceulx des grosses villes contre le roy et la royne, tout hors des villes, chasteaulx et citez, a grans processions, et les bourgeois a grans sons de instrumens, dont le roy Urien se tint bien contens. Et sachiez qu'il pourvey a ses fors de toutes choses neccessaires pour la guerre. Et pour dire verité, chascun se donnoit merveille de sa grandeur, de sa fierté et de sa puissance [124] de corps qu'il auoit, et bien disoient que c'estoit l'omme qu'ilz eussent oncques mais veu qui plus se faisoit a ressoingnier de le courroucier. Et ainsi s'en ala Urien de lieu en lieu par my son royaume. Et ce qui estoit en bonnes mains quant pour justice et raison faire, il n'y mua nul officier, et ou il veoit que besoing estoit, il y pourveoit de remede par le conseil de ses barons, et leur commanda a tous que ilz feissent raison et justice au grant et au petit, sans faveur ne moleste, par my juste verité ; ou autrement il les pugniroit si crueusement que tous les autres y prendroient exemple. Et atant revindrent lui et la royne a Famagouste, et fu la royne enceinte en ycellui temps. Et cy se taist l'ystoire a parler d'eulx et parle de Guyon et du maistre de Rodes qui vaucroient par la mer es contrees de Surye et de Damas, de Baruth et de Triple et de Damyete, pour savoir se ilz pourroient ouir nouvelles de Sarrasins. Or dit l'ystoire que tant vaucrent noz crestiens par my la marine que ilz virent approuchier d'eulx, aussi comme d'une veue, une quantité de vaisseaulx, mais par semblance ilz ne povoient pas estre foison. Lors y envoierent une galee pour savoir quelx gens c'estoient. Et a l'approuchier ilz apperceurent que c'estoient Sarrasins. Lors tournent tout court a



noz gens qui ja s'estoient mis en ordonnance, et leur dirent les nouvelles, et tantost tyrent les voiles amont. Et s'en vont a force de vent et de voiles tant que le navire des Sarrasins les apperceut. Et quant ilz les congurent, ils furent moult esbahiz et se cuidierent bien retraire au port de Baruth, mais noz galees les adevancierent et leur coururent sus, de trait, de canons et de arbalestres. Et lors vint la grosse flote de noz gens, et leur coururent sus de tous costez. La ot grant occision et, au brief aler, Sarrasins furent desconfiz et leur navire pris et eulx gectez a bort. Et estoit le navire plain de moult de biens. Et lors noz barons se remettent en mer pour retourner en Chippre ; mais, par force de vent et de la mer qui se tourmenta un petit ilz arriverent au Cruq en Armenie. Et quant le roy de Armenie, qui estoit frere au roi de Chippre, le scot, si envoya savoir quelx [125] gens ce estoient. Et le maistre de Rodes leur dist : « Seigneurs, dictes au roy que c'est le frere de Urien de Lusignen, roy de Chippre qui vient de visiter la mer, que les Sarrasins ne feissent armee pour courir sus les Chippriens, pour le soudant qui a esté desconfiz et mort et tuit ses hommes, a grant bataille devant Famagouste. Comment, dirent cilz, y a il autre roy en Chippre que le roy qui est frere de nostre roy ? Par foy, oïl, dist le maistre, il fu navrez du soudant, d'un dart envenimé, telement qu'il en est mort. Et a son vivant maria sa fille au preux Urien de Lusignen, qui occist le soudant en la grosse bataille et desconfist toutes ses gens. » Quant ceulx l'entendirent, si le vont noncier au roy de Armenie, lequel fu moult doulent de la mort de son frere. Mais non contrestant s'en vint a la mer a moult grant compaignie de gens, et entra ou vaisseau ou Guyon de Lusignen et le grant maistre de Rodes estoient. Et quant Guyon scot sa venue, si ala contre et s'entrefirent grant reverence. Lors dist le roy au grant prieur de Rodes : « Maistre, puis que cest jeune damoiseau est frere du mary de ma niepce, je seroye mal courtoiz, puisqu'il est embatuz en nostre terre, se nous ne lui faisons recongnissance si honnorable comme il lui appertient. Et dès cy je vous prie que vous lui priez de par moy que il lui plaise a venir, et nous lui ferons la meilleure chiere que nous pourrons. Par foy, sire, dist le grant maistre, volentiers. » Et lors en parla a Guyon, et il respondi moult doucement : « Par ma foy, je feroye bien plus grant chose a la requeste du roy, car c'est raison. » Atant se partent ensemble, et mena Guyon belle chevalerie de Poictevins avecques lui. Et toutesfoiz ot chascun d'eulx vestue la cote d'acier, et en bon arroy, comme gent duit du mestier d'armes. Et entrent en petiz vaisseaulx et se arrivent a terre et montent [126] a cheval et s'en vont vers le Cruq. Et cy se taist l'ystoire d'eulx et parole de Florie, la fille du roy d'Armenie, qui pour l'eure estoit au Cruq. L'ystoire dit que le roy d'Armenie avoit une tres belle fille qu'il avoit eu de sa moillier, laquelle estoit alee de vie a trespassement n'avoit pas encores deux ans, et n'avoit cellui roy plus d'enfans. Et sachiez que lui et son frere le roy de Chippre avoient espousee deux seurs, lesquelles furent filles d'un roy de Mallorgnes, et orent chascun de sa femme une fille, dont celle que Uriens ot espousee, qui avoit a nom Hermine, en fu une, et l'autre fu la pucelle Florie, dont je vous ai commencié a traictier. La pucelle se tenoit lors au Cruq avecques le roy son pere. Et lui avoit on compté les nouvelles des vaisseaux qui estoient arrivez, et aussi quelles gens c'estoient, et



que le roy son pere les admenoit au Cruq pour eulx festoier. Lors fu la pucelle moult liee ; car moult desiroit a veoir les estrangiers ; et lors se vesty et para bien et richement et fist bien arreer ses dames et ses damoiselles. Et lors entra le roy ou Cruq et vint au chastel et la descendy, lui et la compaingnie. Lors monterent en la sale. Et Florie, qui moult desiroit leur venue, leur vint a l'encontre et se humilia moult contre son pere. Et le roy lui dist : « Ma fille, faictes feste a ces nobles gens, et les bienviengniez, et especiaument au frere du mary de ma niepce de Chippre, vostre cousin. » Et quant la pucelle l'ouy, si en fu moult liee. Lors vint a Guyon et le print par la main en disant : « Sire damoisiaux, vous soiez ly bien venuz ou royaume de monseigneur mon pere. Ma damoiselle, dist Guyon, grans mercis. » La commença la [127] feste grant et firent moult bonne chiere, et largement furent serviz et de moult et riches mès et beaulx. Et Guyon et la damoiselle s'entredirent moult de gracieuses paroles. Et sachiez que, se Guyon eust eu loisir, qu'il lui eust dit aucques sa pensee. Mais entrementiers que ilz estoient en leur greigneur soulaz, vint une gallyote au port, qui venoit de Rodes. Et furent ceulx de dedens moult joyeux quant ilz trouverent leurs gens. Lors leur demanderent : « Ou est nostre maistre ? » Et ceulx dirent que il estoit lassus avecques le frere du roy de Chippre, que le roy d'Armenie festioit au fort. « Or tost, dist ly uns, alez leur dire que il a passé par devant nostre yse moult gros navire de Sarrasins. Et ne savons quelle part ilz sont tourne ; mais toutesfoiz ilz ont prins le vent pour aler vers Chippre, et tient on que ce soit ly gallafres de Bandas a toute sa puissance. » Lors se part un frere et vint au fort, et dist au maistre : « Telles nouvelles nous sont venues, pourveez y de remede. » Et quant le maistre l'entendy, si vint a Guyon et lui a dit : « Sire, il seroit temps de partir, car aux nouvelles qui sont venues, il est bon de nous retraire en Chippre. Pourquoi ? » dist Guyon. « Savez vous chose de nouvel, que il soit besoing de soy retraire hastivement ? Par foy, dist le maistre, ouyl. Le gallaffre de Bandas est passé par devant l'ille de Rodes a tout grosse navire et grant multitude de peuple sarrasin, et tourne le chemin de Chippre. » Quant Guyon oit ceste nouvelle, si a dit a la pucelle que il tenoit par la main : « Damoiselle, pardonnez moy, car il me fault partir. Mais non contretant vey vostre vassal a faire ce qu'il vous plairoit a commander. Beau sire, dist la damoiselle, grans mercis. » Lors vint Guyon au roy et print congïé. Mais quant le roy scot la nouvelle, pourquoy ilz se partoient si hastivement, si fu moult doulent et les convoya jusques au port. Et ceulx montent sur la mer et lievent leurs voilles et s'en vont singlant a effort vers Chippre. Et sachiez que Florie estoit montee aux fenestres d'une haulte tour, et tant comme elle en pot avoir la veue, elle ne party de la fenestre. Et cy se taist l'ystoire a parler de Florie et de son pere [128] et de Guyon, et parole du gallaffre de Bandas et de sa gent et la ou ilz tournerent. L'ystoire dit que le gallaffre de Bandas et le roy Bardymons de Tarse, qui estoit oncles du soudant de Damas, avoient ouy les nouvelles comment le soudant avoit esté mort et desconfit en l'isle de Chippre, et ses gens. Si en furent moult doulens. Mais quant ilz scorent que le roy estoit mort, si assemblerent leurs gens et se mistrent en mer a bien LX. mille payens, pour venir destruire toute l'isle de Chippre et les



habitans. Et ce cuidoient ilz faire a pou de paine, car ilz cuidoient que ly Chipprien n'eussent point de roy. Et s'avancoient fort de venir arriver sans ce que ilz feussent apperceu ou pays, pour mieulx venir a leur intencion. Mais ceulx de Rodes l'avoient ja signifié au roy Uriien, qui avoit fait assembler toutes ses gens et bien ordonner pour la bataille. Et avoit ordonné sur pors gardes, que tantost que ilz les verroient venir arriver, ilz feroient signes de feu ; par quoy, en moins d'une nuit, on le sauroit par tout le pays, et se traitroit chascun chascuu celle part qui pourroit armes porter, car ainsi l'avoit fait le roy crier sur la hart. Et sachiez que le roy tenoit les champs aucques ou millieu des pors de son royaume, pour plus tost estre ou les Sarrasins arriveroient pour prendre terre. Et faisoit le roy Uriien si grant semblant qu'il donnoit a ses gens si grant cuer que avecques lui et a son emprise, ilz eussent bien osé combattre de X mille que ilz estoient, que de pié, que de cheval, cent mille payens. Or advint que par la grace de Dieu que fortune se leva en la mer, et uns orages et tempeste si horrible que Sarrasins furent moult esbahiz. Et les departy tellement la tempeste que ilz ne scorent en gueres de temps que bien VIIJ. de leurs vaisseaux furent devenus. Et le landemain, environ heure de prime, le air fu pur et le vent fu attrempez et luisy le soleil beau et cler. La grosse flote de payens se fu tenue ensemble et tourna son droit chemin vers le Limacon. Et de ceulx vous leray ester et vous diray des VIIJ. vaisseaux qui furent esgarez par la tourmente, quel chemin ilz tindrent. Et en ces vaisseaux estoit toute l'artillerie des Sarrasins, de canons, de trait, d'eschielles et de pavaz. Et celle [129] navire venoit pour arriver au Chamdelour. Et ce chemin venoit Guyon et le maistre de Rodes et leurs gens, qui furent bien quatre mille. Lors apperceut l'une navire l'autre, et quant ilz s'entre aprouchierent, lors quant noz gens congneurent que c'estoient Sarrasins, et les Sarrasins apperceurent que les autres estoient crestiens, lors commença ly effroiz grans et de l'un costé et de l'autre. La commencierent a traire de canons et d'arbalestres, et a l'approuchier, a lancier dars si fort et si dru que ce sembloit gresil des viretons qui vouloient ; et fu la bataille dure et forte. Mais Guyon et le maistre de Rodes et leurs gens les assaillirent si asprement que Sarrasins ne savoient auquel lez tourner pour eulx deffendre, car noz gens qui estoient es galees tournoient si appertement entour eulx que payens furent tous esbahiz. La leur oïst on souvent reclamer leurs dieux. Et neant moins ilz furent tous mors et desconfiz. Lors, quant ly admiraulx, qui estoit maistre de l'artillerie, vit la desconfiture tourner sur paiens, si fist gecter hors de la grant nef une petite galleote a VIIJ. runs, et y entra, o lui de ses plus privez environ XX., et prindrent l'avanture du vent. Et s'en vont si roiddement que noz gens s'en esmerveillierent tous ; mais oncques ne firent semblant de les suir, mais s'aborderent aux vaisseaux et entrerent dedens et gecterent a bort moult grant quantité de Sarrasins, et en prindrent en vie environ IJc., dont Guyon en donna cent au maistre de Rodes pour raimbre certains crestiens et aucuns des freres de leur religion qui avoient esté prins des Turs en une bataille qu'ilz avoient eue sur la mer contre le grant Carmen, et lui donna aussi deux des nefs conquises, lesquelles le maistre envoya tantost a Rodes, et en mercia moult Guyon. Et Guyon prist les autres cent Sarrasins et les deux plus riches



nefs de celles que ilz avoient conquises, et les bailla a ung chevalier de Rodes et lui dist : « Menez moy ces deux nefes et ces cent Sarrasins au Cruq, et me recommandez au roy et a sa fille, et de par moy presentez a la pucelle les vaisseaux et l'avoir qui est dedens, et au roy les cent payens. » [130] Et lors le chevalier se party et exploicta tant qu'il vint au Cruq, et fist son messaige et son present bien et saignement, et leur compta la desconfiture et le vaillant gouvernement de Guyon. « Par foy, dist le roy, vous soiez ly bien venus, et grans mercis au damoisel. » Et la pucelle fut tant lie de ces nouvelles qu'elle n'ot oncques mais si grant joye. Et sachiez qu'elle amoit tant Guyon qu'elle pouvoit plus. Le roy et sa fille donnerent au frere chevalier de moult beaulx joyaulx. Et cil prent congié d'eulx et s'en retourna en Rodes. Et le roy d'Armenie enquesta aux payens ou l'armee du gallaffre et du roy Bradimont devoit prendre terre, et ceulx dirent : « En Chippre, pour vengier la mort du soudant de Damas, que ly Chipprien avoient occiz en bataille, et toute sa gent. Par foy, dist le roy d'Armenie, quant a vous, vous avez failli a grever quant a present le roy Uriien, mon nepveu. » Lors les fait mettre en fers et en carcans, en fin fons de fosse. Et font les deux vaisseaux voidier de l'avoir et apporter ou fort. Or est temps que je vous parle de Guyon et du maistre de Rodes, qui avoient enquesté aux Sarrasins que ilz tenoient prisonniers, ou la grosse flote aloit prendre terre, et ceulx leur dirent : « En Chippre. » Adont orent noz barons conseil, pour ce que ilz orent trop vaisseaux et pou de gent, que ilz mettroient toute l'artillerie que ilz orent conquise en leurs nefes, et autres choses necessaires ; et ainsi fu fait et les fustes et demourans Guyon donna au maistre de Rodes, qui les envoya en Rodes, fors tant que de l'avoir departy a ses compaignons largement que oncques n'en retint rien. Et puis tirerent les voiles et s'en vont grant aleure vers Chippre. Et cy se taist un petit l'ystoire de eulx et dira que la galleote a l'admiral devint et ou elle print port. L'ystoire dit que l'admiral de Bandas fu moult doulens de sa perte. Et tant erra par la mer qu'il choisi le port du Lymacon, et voit grosse navire devant la ville ; et quant il fu un pou prez, si oït sonner trompettes et getter canons moult horriblement ; et a l'approchier congnt que c'estoit le gallaffre et le roy Braidimons de Tarse qui assailloient fort au port pour y prendre terre. Mais au port estoit le cappitaine du lieu a tout bons pavaiz et bons [131] arbalestriers et bons sergens, qui si vaillaument deffendoient le port que Sarrasins n'y pouvoient rien faire. Et regretoit moult le gallaffre et le roy Braidimons les vaisseaulx qui estoient esgarez par la tourmente, ou leur artillerie estoit toute ou le mieulx. Atant esvous venu l'admiral qui leur escrie en hault : « Par ma foy, gallaffre, mal vous va. Vostre navire avez vous perdu et vostre trait. Crestiens nous ont rencontrez sur la mer et nous ont tous desconfiz, que mal soit de plus qui en soit eschappez que nous qui cy sommes ; et est tout perdu, a un brief mot. » Quant le gallaffre l'entent, si fu moult doulens : « Par foy, dist il, seigneurs, cy a dures nouvelles. Fortune dort pour nous quant a present, et a ja fait grant temps, mais elle veille pour les crestiens ; il y pert bien a nous quant a ore, et aussi bien a il paru a nostre cousin le soudant qui a esté mort et desconfit, il et toute sa gent, en ceste ysle. Que de mal feu soit elle bruye ! Sire, dist ly admiraulx, se vous monstrez semblant a voz gens que vous



soiez esbahiz, ilz valent prez que desconfiz. Et, d'autre part, sachiez bien, a ce que je apperceoy de ces gens qui sont au port, ilz n'ont talent de nous laisser arriver sans riote. Ilz ne monstrent pas qu'ilz aient gaires doubte de nous. Si vous loueroye que nous retraissions en la mer et les laississions reffroidir. Et au point du jour ferrons a un petit port qui n'est gueres loing de cy, que on appelle le cap Saint Andrieu. Et la n'aurons qui nous deffende a prendre terre. » Et ainsi le firent. Et quant noz gens les virent partir, si bouterent tantost un rampin armé hors du port, qui les costoya tant qu'ilz virent que sur le soir se aancrerent environ a une veue du port soubz Saint Andrieu. Lors revint le rampin au Lymacon et dist ces nouvelles. Et tantost fist le cappitaine faire feu sur la garde d'un fallot, et puis cliner devers la mer, et quant la plus prouchaine garde le vit, si firent feu et le signe. Et ainsi le firent tant de garde en garde que il fu sceu par tout le royaume tantost. Et lors se met chascuns sur sa garde et se retraient tous aux fors. Et lors chascun se met a chemin, de pié et de cheval, et se traient en la place ou le roy Urien estoit, qui ja avoit envoieé ses espies pour savoir ou ilz prendroient terre. Et manda que chascun se tenist en sa [132] forteresse et leur laissast on prendre terre paisiblement, excepté que on gardast bien que ilz ne se laissassent surprendre et que les Sarrasins ne preinssent nulles de leurs forteresses ; car, a l'aide de Dieu, il n'en passera jamais pié de la la mer. Et cy se taist l'ystoire du roy Urien et parle du gallaffre et du roy Braidimont. En ceste partie dit l'ystoire que les Sarrasins qui estoient ancrez en la mer, si tost que ils apperceurent l'aube du jour, ilz se desancrerent et en vindrent tous d'une flote ou port, et prindrent terre. Et sachiez que ceulx de l'abbaye les apperceurent bien, si le manderent tantost au Limacon. Et le cappitaine le manda tantost au roy Urien, qui en ot grant joye, et s'appreste comme pour la bataille. Et le gallaffre fait tout traire a terre et se fait logier ainsi comme a demie lieue du port, sur un gros ruisseau d'eaue douce qui cheoit en la mer, a la corniere d'un petit bois pour lui refreschir, et laissa bien III. mille paiens pour garder le navire. Et cependant s'en vint Guyon et le maistre de Rodes et leurs gens arriver au Lymacon, dont le cappitaine fut moult joyeux et leur dist comment Sarrasins ont prins terre et comment leur navire estoit ou hable du cap Saint Andrieu. « Par foy, dist Guyon, si l'yrons visiter. Qui le pourroit oster aux paiens, jamais pié ne s'en retourneroit en Surye ne en Tarse. » Et a ce mot, se rampaingnent en la mer et s'exploient tant qu'ilz voient le port du cap et le navire grant a merveille. Lors se mettent en ordonnance et s'en viennent comme tempeste ferir sur le navire des Sarrasins a force de trait et de giet de dardes, si horriblement que mal soit du Sarrasin qui se meist a deffense ; mais qui pot saillir appertement a terre et s'en courir devers l'ost, il se tint pour eueux. Et en ce party fu toute la navire prinse et tuit ly Sarrasin qui furent actaint, mort. Et envoieerent en l'abbaye des biens grant foison et en menerent ce des vaisseaulx que ilz porent bonnement, [133] si chargeiez de l'avoir aux Sarrasins que plus ne povoient. Et ou remenant bouterent le feu, et fu toute la navire qui demoura esprinse. Ceulx qui furent eschapez des vaisseaux vindrent courant a l'ost, criant alarme a haulte voix, et dirent comment crestiens avoient assailli le navire. Lors s'estourmy l'ost et s'en vindrent qui



mieux mieux vers le port et trouverent moult de leurs gens mors et aucuns qui s'estoient esconsez par les buissons. Quant ilz virent que noz gens s'en tournerent, ilz vindrent a la mer et rescourrent jusques a six nefes et vaisseaux du feu. Quant le gallaffe appercoit le dommage, si ot grant courroux au cuer. « Par Mahon, dist il au roy Bradimont de Tarse, ces crestiens qui sont venus de France sont durs et appertes gens d'armes. Se ilz durent gueres, ilz nous porteront grant dommage. Par Mahon, dist Bradimont, je ne partiray jamais de cest pays tant que ilz seront tous destruiz. Ne moy aussi, » dist le gallaffe. Lors ont mis dedens les VJ. vaisseaux qui leur estoient demourez bonne garnison et repairent a leurs logeiz. Et cy se taist l'ystoire a parler d'eulx et retourne au roy Urien. Or dit l'ystoire que le roy Urien fut logiez en une moult belle prairie, sur une riviere, et fu en la place mesmes ou ly fourrier du soudant furent desconfiz au pont. Et avoit le roy envoie ses espiez a savoir ou les Sarrasins se logeroient. Atant et vous le maistre de Rodes qui descendy devant la tente du roy et le salua moult haultement. Et le roy, qui moult fu joyeux de sa venue, le conjoy moult et lui demanda comment Guyon, son frere, le faisoit. « Par ma foy, dist le maistre, monseigneur, bien, comme l'un des plus assurez hommes que je veisse oncques, et se recommande a vous tant comme il puet. Par foy, dist le roy, ce m'est bel. Mais or me dictez comment vous avez fait depuis que vous departistes de nous. » Et le maistre lui recorde toutes les adventures, de branche a autre, qui leur estoient avenues, et la derreniere du navire au gallaffe qu'ilz avoient desconfite au cap Saint Andrieu, et comment ilz l'avoient arse. « Par Dieu, dist le roy Urien, vous avez vaillaument voyagé et bien eureusement ; j'en loue mon Createur. Et quant de mon oncle, le roy d'Armenie, [134] je sui moult joyeux que vous l'avez laissié en bonne prosperité. Mais il nous fault adviser a autre chose, comment les Sarrasins soient desconfiz. Et quant de moy et de ma gent, je me deslogeray presentement pour eulx approuchier, car ilz ont trop sejourne en nostre pays sans avoir nouvelles de moy. Alez vous ent devers mon frere et lui dictez que je me desloge pour aler combatre les ennemis de Dieu. » Le maistre prent congié du roy et s'en va grant alleure vers le Limacon. Et le roy fait deslogier l'ost et s'en vint logier a une petite lieue du gallaffe, que les Sarrasins ne savoient nouvelles d'eulx ne de leur venue. Et le maistre vint a Guyon accointier les nouvelles comment le roy s'estoit deslogiez pour aler combatre ses ennemis. Lors fait sonner ses trompettes et se desloge, et s'en vint logier sur une petite riviere qui cheoit en la mer. Et sur celle mesmes riviere estoient les Sarrasins logiez, et n'avoit entre eulx deux que une montaigne qui tenoit enuiron une lieue de tour. Et cy se taist l'ystoire de lui et parle du roy Urien, son frere. L'ystoire dit que le roy Urien estoit moult en grant desir de savoir ou les Sarrasins estoient et savoir leur couvine et comment ilz estoient logiez. Lors appella un chevalier chipprien qui bien savoit toute la contree, et lui dist : « Armez vous et montez a cheval sur le plus ysnel que vous aiez, et venez cy devant mon logeiz et venez tout seul, et n'en dictez rien a personne. Si viendrez o moy ou je vous voudray mener. » Et celui fist tantost son commandement et revint bien brief armez et montez. Et trouva le roy qui ja estoit montez sur un moult legier courcier et bien a main. Et a dit a



pluseurs de ses privez : « Ne vous mouvez de cy tant que vous orrez nouvelles de moy. Mais se je ne venoye, si faictes ce que je vous manderay par ce mien chevalier. » Et ceulx dient que si feroient ilz. « Mais, pour Dieu, gardez ou vous alez. Ne vous doubtez, » dist le roy. Lors se partent atant. Et quant ilz vindrent hors des logeis, le roy dist au chevalier : « Menez moy le plus court ou je puisse veoir [135] le port ou Sarrasins sont arrivez. » Et cellui le maine, environ demie lieue, sur une haulte montaigne, et lui dist : « Sire, veez la le port et veez la l'abbaye audessus. Et comment, dist le roy, on m'avoit dit que leur navire estoit arse et encore voy je des vaisseaux ou hable. Dont peuvent ilz estre venus ? » Et lors le roy regarde a senestre le fons d'une valee et voit l'ost de son frere qui s'estoit logié sur la riviere ; et d'autre part, voit a dextre, l'ost des Sarrasins, qui estoient grand multitude. « Par foy, dist Uriens au chevalier, veez la grant peuple de Sarrasins. Ceulx congnoiz je assez, mais par deca je ne scay quelz gens ce sont. Attendez moy icy, je l'iray savoir. » Et le chevalier luy respond : « Alez, de par Dieu. » Atant se part le roy Urien et a tant exploictié qu'il approcha de l'ost et trouva un chevalier qui s'aloit deporter. Si le congnut et le nomma par son nom en disant : « Mon frere est il en ceste route ? » Quant cil l'ouy parler, si le congnut et s'agenoilla en disant : « Monseigneur, oyl. Or lui alez dire, dist il, qu'il viengne parler a moy sur ceste montaigne. » Et cil se part et vint a l'ost et dist a Guyon ces nouvelles. Et il monte a cheval, lui et le maistre de Rodes. Et le roy repaire a son chevalier et lui dist : « Amis, bien va. C'est Guyon, mon frere, qui est logiez la dessoubz. » Atant etvous venu Guyon et le maistre. Les deux freres s'entrefirent grant joye. Et lors leur monstre le roy l'ost des paiens. Quant ilz les virent : « Par foy, dirent eulx, nous ne les savions pas si prez de nous. Or avant, dist le roy, ilz ne nous pevent eschapper se ce n'est par cestui navire que je vois la en ce havre. » Et quant Guyon le voit, si en fu tous esbahiz. « Comment, dist il, il en ont encores li maufe admené des nouveaulx. Nous leur ardismes, n'a pas plus de trois jours, tout leur navire. » Lors dist le maistre de Rodes : « Je suppose bien que c'est. Il en y avoit par aventure aucuns demourez es vaisseaux qui ne furent pas trouvez, qui rescouirent ce tantet qui en est demouré. Par foy, dist le roy, tout ce si puet bien estre fait. Mais il y convient mettre garde, car par ce pourrions nous perdre les chiefs et les plus grans, qui nous pourroient depuis nuire. Comment, dist le [136] maistre de Rodes, il semble qui vous oit que vous les ayez ja desconfiz jusques au gallaffe et au roy Braidimont. » Dont respond le roy : « Se il n'y avoit doubte que de ces deux, selon ce que je vous ay ouy dire, il n'y faudroit pas embesoingnier tant de gens que Dieu nous a prestez, car il n'y faudroit que Guyon, mon frere. Il s'en seroit tost delivrez. Haa, monseigneur, dist Guyon, quant vous aurés rigoulé moy et un autre encores, ne seront ce que deux. Mais je loue Jhesucrist de la vertu que il m'a donnee, combien qu'elle ne se pourroit comparer a la vostre, laquelle Dieux vous maintiengne. Mon frere, dist le roy, je ne vous cuide pas rigouler ; car se nostre fait estoit achevez jusques a ces deux, je me fie tant en Dieu et en vous que j'en actendroye l'adventure que Dieu nous voldroit donner. Sans doubte, monseigneur mon frere, dist Guyon, se la besoingne ne tenoit que a eulx II., il en faudroit attendre l'adventure.



Mais il est bon de en laisser le parler et adviser comment noz ennemis soient destruis. Vous dictes bonne raison, » dist le roy. Lors dist a son chevalier : « Alez vous ent a l'ost et faictes armer noz gens sans effroy et les faictes partir des logeiz en ordonnance, et les faictes venir au pié de ceste montaigne. » Et cil s'en part et fist le commandement du roy ; et ceulx de l'ost obeirent a lui et [137] vindrent soubz la montaigne en bonne ordonnance. Et lors dist le roy a Guyon, son frere, qu'il alast faire armer sa gent et passast la riviere et se meist entre le navire et les Sarrazins, et venist si prez de leur ost qu'il peust bien percevoir leur contenance, et ainsi que il verroit que la besoingne se porteroit, que il se gouvernast. « Et vous, maistre de Rodes, mettez vous en mer a tout voz gens et venez sur le pas du port, que ces Sarrasins n'entrent en leurs vaisseaux, afin que ilz ne puissent eschapper. Et je m'en voiz ordonner mes gens pour combatre Sarrasins. » Et ainsi se sont departiz de la montaigne et fist chascun d'eulx ce que le roy avoit ordonné. Le roy vint a ses gens et les ordonna, et s'en vint en belle bataille rengie, les archiers et arbalestriers sur les eles, et vindrent au descouvert de la montaigne et virent l'ost des payens. Lors s'en vint tout le pas sans desroy jusques a une harchie prez de l'ost, avant que payens s'en apperceussent applain ; mais quant ilz s'en apperceurent, commencerent a crier : « A l'arme. » L'ost s'arma de tous costez. Et le roy envoya courant a force de chevaux jusques a mil hommes par my eux, qui moult les dommagerent et empescherent qu'ilz ne se porent ordonner a leur guise. Non pourtant ilz se mirent au mieulx qu'ilz porent en arroy. Nos gens assemblerent a eulx ; la ot grant occision de traitt sur les Sarrasins. Et lors vint le roy a sa bataille. La commença la bataille fort. Et le roy Uriien se peine moult de exillier ses ennemis. Et y fait tant d'armes que il n'y ot si hardy Sarrasin qui l'ose attendre, mais le fuient comme l'aloë l'esprevier. Quant le gallaffre de Bandas l'apperçoit, si le monstre au roy Braidimont. « Ne veez vous pas cel homme ? Par foy, je pense mieulx qu'il soit plains de maligne esperit qu'il soit homme naturel. Comment, dist Bradimons, se pour cestui sommes esbahiz, le remenant nous prisera et doubtera bien pou. » Lors point le cheval des esperons de si grant air que le sang lui sault de grant randon par tous les costez. Et sachiez que c'estoit un des fiers et des puissans Sarrasins qui feust pour le temps. Il tourne la targe derrier le doz et empoingne l'espee a deux mains, et va ferir Uriien sur le coing du bacinet un grant coup de toute sa force, et la coupe du bacinet estoit grandement dure. L'espee glissa et vint descendre sur le col [138] du destrier et lui entra si avant qu'il lui trencha les deux maistres nerfs qui soustenoient la teste du cheval. Le destrier s'encline, qui ne se povoit plus soustenir. Et le roy Braidimons s'approuche du roy Uriien, et cil, qui sentoit que son cheval aloit par terre, laisse l'espee aler et embrace le roy Braidimont par le faulx du corps et le tire a terre du cheval mal gré qu'il en ait. Et au cheir il guerpy les estriers, et tira le roy Braidimont soubz lui. La veissiez grant triboulement, tant de Chippriens, comme de Sarrazins, pour rescourre leurs seigneurs. Et la ot fiere bataille et horrible d'un costé et d'autre, et foison de mors et de navrez. Lors tira le roy Uriien le coustel qui lui pendoit a dextre et frappa le roy Sarrazin dessoubz la gorgiere et le mist mort. Puis, se drece en



piez et crie : « Lusignen, » a haulte voix. Atant estevous Poitevins qui leur ruent et se fierent en la presse par telle vertu que les Sarrasins perdent la place. Et fu le roy Urien remonte sur le destrier du roy Bradimont. Lors vint le gallaffe qui renforca la bataille, et y ot grant perte d'une partie et d'autre. Mais Sarrasins furent trop fort grevé tant de la mort du roy Bradimont que de perte de leurs gens. Et alors vint Guyon de Lusignen qui se fery en la bataille a bien deux mille hommes frez et nouveaulx. La fu grant ly abbateys. Quant le gallaffe se sent ainsi souspris, si se part de la bataille, lui Xe, le plus coyement qu'il puet, et s'en vint a la mer. La fu o luy ly admiraulx de Damas qui le fist entrer en la petite galleote dont il estoit eschappez, si comme je vous ay dit par dessus. Et fist tout le navire qui lui estoit demourez au partir du havre. Et cy laisse l'ystoire a parler de lui tant que temps en sera, et retourne a la bataille. En ceste partie dist l'ystoire que la bataille fu moult horrible, et y ot moult grant occision. Mais quant les Sarrasins perceurent que le roy Braidimont de Tarse estoit mors et que le gallaffe de Bandas les avoit laissiez en tel peril, si furent moult esbahiz et se commencerent a dessouchier et a perdre place, et a fuir envers la marine. Mais ce ne leur vault gaires, car toute la navire s'estoit [139] partie avecques le gallaffe et l'admiral de Bandas. Que vous feroye je long compte ne longue division ? Payens furent tuit mors et plusieurs se noyerent en la mer. Et retournerent noz barons aux logeiz des payens ou il avoit moult de richesce. Mais or se taist l'ystoire du roy Urien et parle du gallaffe qui s'en va moult doulent par la mer, et jure ses dieux que se il puet arriver a sauvetté a Damas, que encore fera grant ennuy aux Chippriens. Et ainsi qu'il vaucroit par la marine et cuidoit bien estre eschappez du peril des mains des crestiens ; mais de ce que fol pense la plus grant part en demeure le plus de foiz ; car le grant maistre de Rodes estoit en aguete sur la mer, o tout ses gens et ses gallees. Et quant il percoit Sarrasins venir, lors pensa bien que la bataille estoit desconfitte sur eulx ; si en loua Jhesucrist. Lors s'escria : « Avant, seigneurs, sergens de Crist, nous eschapperont ainsi ses ennemis ? Par foy, ce sera grant faute a nous. » Qui lors veist gens mettre en ordonnance et courir sus a Sarrasins et gecter de canons et traire d'arbalestres, c'estoit horribleté a veoir. Quant ly admiraulx de Damas appercoit le meschief qui tournoit sur eulx, si haulce les voilles et fait avancier les runnes et se party hors de noz gallees, malgré qu'ilz en eussent. Et fu la galleote si esloingniee en pou de heure que nos gens en perdirent la veue, et virent bien que le suivre leur pourroit plus nuire que il ne leur pourroit avancier. Si la laissent atant, et en pou de heure furent les six vaisseaux desconfiz et les paiens ruez en la mer. Et ramenerent les VI. vaisseaulx au cap Saint Andrieu avec eulx. Puis yssy le maistre de Rodes de la mer a cent freres de la religion, et s'en vint au logeiz, et compta au roy et a son frere et aux barons l'aventure et comment payens furent mors et leurs vaisseaulx admenez au port, et comment le gallaffe et l'admiral de Bandas estoient eschappez en la galleote. De quoy le roy fut moult doulent et ses barons. Et departy l'eschec que il avoit conquis a ses compaignons, si que il n'en retint oncques denree, excepté les tentes aucunes et l'artillerie. Et de la se part et donna congé a plusieurs de ses gens et les mercia moult. Chascun qui se party [140] de lui s'en va tous



riches. Et disoient que Uriens estoit le plus vaillant roy qui feust pour le temps regnant. Et s'en vint le roy a Famagouste, o lui son frere et le maistre de Rodes et ses barons qu'il admena de Poittou, et tous les haulx barons de son royaume. La les receipt la royne Hermine moult liement et conjoy moult le roy son mari et Guyon son frere et le maistre de Rodes et tous les barons. Et rendy graces a Nostre Seigneur Jhesucrist de la victoire qu'il leur avoit donnee. Or dit l'ystoire que la royne Hermine estoit moult enceinte, et avoit le roy pour l'eure fait crier une moult noble feste ou il vouloit festoyer en paix et en repos ses barons de Poictou et tous privez et estranges. Et en cellui jour que la feste devoit estre, huit jours devant, commença a arriver grant peuple en la cité, de quoy le roy fu moult joyeux. Et fist crier, sur peine de perdre corps et avoir, que nulz ne rencherist denree nulle. Et trois jours devant la feste, par la grace du Saint Esperit, la royne accoucha d'un moult beau filz. Lors commença la joye grant. Il fu baptizez et ot a nom Hervy pour l'amour du tasyon qui ot a nom Hervy. La feste fu grant, et donna le roy de riches dons. Et y avoit aucuns des barons de Poittou qui avoient prins congié du roy, de la royne et de la baronnie, et leur avoit le roy donné moult de richesse. Ceulx se mirent en mer, et furent environ six chevaliers et leur route. Et leur avoit baillié lettres pour porter a son pere et a sa mere. Or vueil laissier de ceulx qui s'en vont par la mer a parler et diray de la feste qui fu grant et moult noble. Mais elle fu en pou de heure troublee pour la mort du roy d'Ermenie, dont les nouvelles vindrent a la court. L'ystoire dit que en dementes que la feste fu en son plus grant bruit, atant estes vous venu jusques a XVJ. des plus grans barons du royaume d'Ermenie, tous vestus de noir, qui bien sembloient a leur contenance gens qui feussent moult courrouciez en cuer. Quant ilz vindrent devant le roy, si le saluerent moult doucement. Et le roy les bienvieingna et fist moult grant honneur. Et ceulx [141] lui dirent : « Sire, le roy d'Ermenie, vostre oncle, si est alez de vie a trespasement. Dieux lui face vraye mercy. Or nous est demouree de lui une belle pucelle et bonne, laquelle est sa fille, et n'a pas plus de hoirs de sa char que elle. Or veuillez savoir, noble roy, que en sa plaine vie il fist faire ceste lettre et nous commanda que elle vous feust apportee. Et nous dist que nous vous priissions, pour Dieu, que de ce de quoy il vous fait requeste en la lettre vous ne lui veulliez mie faillir, car nous savons bien que la requeste est a vostre prouffit et honneur. Par foy, beaulx seigneurs, dist Uriens, se c'est chose que je le puisse bonnement faire, je le feray volentiers. » Lors prist la lettre et rompy la cire et lysi. Et la teneur estoit telle : « Tres chier et tres amé nepveu, je me recomande a vous et a ma niepce tant comme je puis, et je vous faiz maintenant la premiere requeste que je vous feisse oncques, ne que jamais vous face, car certainement je me sentoye, quant ces lettres furent escriptes, en tel point que en moy n'avoit point d'esperance de vie. Or n'ay je hoir de mon corps que une seule fille, laquelle Guyon, vostre frere, a bien veue. Si vous supply que vous lui veulliez prier que il la veulle prendre a moillier et le royaume d'Armenie avec. Et s'il vous semble que elle n'en soit digne, si la aidiez a assenner a quelque noble homme qui saiche le pays gouverner et deffendre des ennemis Nostre Seigneur. Or y veulliez pourveoir de remede, car, a tout dire a la fin, s'il vous plaist, je vous



fais heritier de mon royaume. Mais, pour Dieu, preingne vous pitié de mon povre enfant, orpheline, desnuee de tout conseil et confort, se vous lui failliez. » [142] Quant Uriens ouy ces piteux mos, si fu moult doulent de la mort du roy et ot grant pitié au cuer des piteux moz qui furent en la lectre. Lors respondi aux Hermins : « Seigneurs barons, je ne vous faudray mie a cest besoing, car, se mon frere ne se vouloit a ce accorder, si vous feray je tout le confort que je pourray faire. Sire roy, distrent les Hermins, Jhesucrist le vous veuille merir, qui vous ottroit bonne vie et longue. » Et lors le roy Urien appella Guyon, son frere, qui ja savoit bien les nouvelles de la mort du roy ; si en estoit moult doulent. « Guyon, beau frere, dist le roy Urien, tenez, je vous vueil heritier du royaume d'Ermenie et de la plus belle pucelle qui soit en tout le pays. C'est Florie, ma cousine, fille du roy d'Armenie, qui est alez de vie a trespassement. Or ne reffusez pas ceste offre, car elle ne fait pas a reffuser. Par foy, beaulx frere et monseigneur, dist Guyon, je vous en mercie humblement et le recoy de bon gré. » Lors orent les Hermins si grant joye que ilz ne porent plus, et se agenoillierent devant lui et lui baisent la main a la guise du pays. Lors renforce la joye plus grande que devant n'avoit esté. Et en ce pendant le roy commanda que on appareillast le navire au Limacon, et fist mettre moult de richesses dedens les vaisseaulx. Et ordonna moult noble baronnie, tant de Poictou que de Chippre, et le maistre de Rodés, lesquelx tous conduiront Guyon en Armenie, et le feront couronner roy et prendre la possession du pays et les hommages. Et sachiez qu'ilz se feussent [143] plus tost partiz bien VIII. jours, se ne feust pour attendre la relevaille de la royne, qui fu relevee a grant joye et a grant solennité, et y ot moult noble feste et tres grande. Et donna le roy de grans dons aux Hermins. Et après la feste prist Guyon congé de sa suer la royne, qui fut moult dolente de sa departie. Et le conduisy le roy jusques au Limacon ; et a l'entrer en la mer s'entrebaisierent les deux freres. Lors dreca on les voiles et se firent desancre et s'empaignent en la mer a moult noble compaignie, pourveziz comme pour la guerre, pour la doubte des paiens. Et nagerent tant que ilz virent le Cruq ou ils estoient moult desirez des nobles du pays qui attendoient leur venue.

### **COMMENT GUYON ARRIVA AU CRUQ A NOBLE BARONNIE ET ESPOUSA FLORIE ET FU ROY D'ARMENIE.**

*Comment Guyon arriva au Cruq a noble baronnie et espousa Florie et fu roy d'Armenie.* En ceste partie dit l'ystoire que ceulx du Cruq furent moult joyant quant ilz virent approuchier le navire, car ja sceurent les nouvelles que leur seigneur venoit, car les barons qui estoient alez en Chippre porter les lettres dont je vous ay fait mencion, leur avoient mandé pour faire l'ordonnance pour le recueillir honnourablement. Et y estoient tous les haulx barons du pays venuz, et les dames et damoiselles, pour le honnourer. La pucelle Florie estoit en la maistre tour, ou elle regretoit fort la mort de son pere, et avoit grant paour que le roy Urien ne lui vouldist pas accorder son frere, et ce estoit une cause qui fort lui croissoit sa douleur. Mais une damoiselle lui vint dire : « Ma



damoiselle, on dit que ceulx qui sont alez en Chippre arriveront par temps au port. » Lors fu Florie moult joyant, et vint a la fenestre et regarde en la mer et voit tant gallees et tant maint grant vaissel qui arrivoient au port, et ot ces trompectes sonner et instrumens de pluseurs sons. Lors fut la pucelle moult liee. Et les barons du pays vindrent au port et bienvieingnerent moult la compagnie, et receurent Guyon moult honnourablement. Lors menerent Guyon a mont vers la [144] pucelle, qui vint a l'encontre de lui moult honnourablement. Et Guyon qui autrefois l'avoit veue, l'ala saluer et lui dist : « Ma damoiselle, comment vous a il esté depuis que je me parti de cy ? » Et celle lui respond : « Sire, il ne me puet estre gueres bien, quant monseigneur mon pere est trespasé de ce siecle. Jhesucrist, par sa sainte grace, lui face pardon a l'ame. Mais, comme povre orpheline, je vous remercie des vaisseaulx que vous m'envoyastes et de l'avoir qui estoit dedens. » Lors ly uns des barons d'Armenie parla en hault. « Sire, dist -il, nous vous avons esté querir pour estre nostre sire et nostre roy. Si est bon que nous vous delivrons ce que nous vous devons baillier. Veez cy nostre damoiselle toute preste pour acomplir ce que nous avons promis au roy vostre frere. Par foy, dist Guyon, quant de ma part ne demourra pas. » Lors furent fianciez et le lendemain furent espousez a grant solennité, et fu la feste grant et noble et dura XV. jours. Et avant que la feste departist, tous les barons firent hommage au roy Guyon. Et les barons de Poictou et de Chippre prindrent congí, et aussi fist le grant maistre de Rodes, qui fist les barons arriver en l'isle et leur fist moult bonne chiere et grande, et aussi firent tous les freres de la religion. Et au chief de V. jours se mistrent les barons en mer, et en brief temps arriverent en Chippre, et compterent au roy Uriien toute la verité de la recueille que son frere avoit eue en Armenie, et comment il en estoit roy paisiblement, de quoy Uriien loua Jhesucrist de bon cuer. Et en brief temps après prindrent congí pluseurs des barons de Poictou. Et le roy leur donna de beaulx dons, et escripsi a son pere Remond et a sa mere Melusine tout l'estat de lui et de son frere. Et se partent les barons de lui et vindrent a la mer, ou ilz trouverent leurs vaisseaulx tous prestz, bien avitaillez de ce que mestier leur estoit, et entrerent ens et s'empaignent en mer. Et lors prindrent ly patron le plus droit chemin qu'ilz porent vers la Rochelle. Et cy se taist l'ystoire a parler de Uriien et de Guyon, son frere, et des barons qui derrenierement se sont mis en mer et parle de ceulx qui s'estoient partiz devant. Or dist l'ystoire que les barons qui s'estoient partiz aprez le relievement de la royne Hermine, la moillier de Uriien, roy de Chippre, singlerent tant par mer qu'ilz apperceurent le port de la Rochelle [145] et y arriverent, au plaisir de Nostre Seigneur, a grant joye, et tirerent tout le leur a la ville, et la se refreschirent trois jours, puis s'en partirent et errerent tant qu'ilz vindrent a Lusignen, ou il trouverent Remondin et Melusine et leurs enfans, qui les receurent a grant joye. Et ceulx leur baillerent les lettres du roy Uriien et de Guyon, leurs deux filz. Dont quant ilz orent sentu la teneur des lettres, ilz furent moult joyans, et louerent Jhesucrist de l'onneur et de la bonne aventure qu'Il donnoit par sa saintte grace a leurs enfans, et donnerent de moult riches dons aux barons qui leur avoient apporté les nouvelles. Et en ce temps fonda Melusine Nostre Dame de



Lusignen et pluseurs abbayes par my la terre de Poictou et renta richement. Et fut traittié le mariage de son filz Eudes a la fille du conte de la Marche. Et fut faicte la feste grant et noble soubz Lusignen, en la prairie. Et la feste durant, arriverent a la Rochelle les barons de Poittou qui s'estoient derrenierement partiz de Chippre. Mais, quant ilz scorent les nouvelles de la feste, si montent a cheval et tant s'esploittierent qu'ilz vindrent a Lusegnen trois jours devant la departie, et firent la reverence et presenterent leurs lettres. Dont Remond et Melusigne sceurent la nouvelle de leur filz Guyon qui estoit roy d'Armenie, et aussi des haultes victoires que ilz avoient eues sur les payens. Si en louent Nostre Seigneur Jhesucrist, et furent les messagiers receuz a grant joye de tous costez et orent de beaulx dons. Et en renforca la feste et dura plus VIII. jours tous entiers pour l'amour des haultes et nobles nouvelles. L'ystoire dit que Anthoine et Regnault furent moult joyant quant ilz oyrent les haultes et nobles conquestes et victoires que leurs freres avoient eues sur les Sarrasins et de l'onneur que Dieu leur avoit faicte que en si pou de temps avoir conquesté deux si nobles royaumes. Si dirent l'un a l'autre : « Mon cher frere, desormais seroit bien temps que nous alissons chercher les adventures par le monde, car a cy plus demourer ne povons nous gueres conquerer loz ne priz. » Lors vindrent a leur pere et a leur mere, disant moult humblement : « Monseigneur, et vous, madame, s'il vous plaist, il seroit bien temps que nous alissons adventurer pour acquerir l'ordre de chevalerie, car ce n'est pas l'entencion de nul de nous [146] de le prendre, fors au plus prez que nous pourrons de l'avoir, comme Uriens et Guyon, noz freres, l'ont eue, combien que nous ne sommes pas dignes de l'avoir si noblement ne en si nobles places, mais nous en ferons, se Dieu plaist, bonne diligence. » Et lors respondi Melusigne : « Mes enfans, se il plaist a monseigneur vostre pere, il me plaist bien. Par foy, dame, dist Remondin, faictes en a vostre voulenté, car il me plaist bien. Sire, dist Melusigne, il est bon que desormais ilz commencent a voyagier pour congnoistre le monde et les estranges marches, et aussi estre congneu et congnoistre les estrangers. Et je les pourverray si bien, a l'aide de Dieu, qu'ilz auront bien de quoy paier leur despense. » Adont s'en vont les enfans agenouillier devant leur pere et devant leur mere, et les remercierent moult humblement de la haulte bonté et de l'onneur que ilz leur promettent a faire. Et cy se taist l'ystoire un pou d'eulx et parle d'une autre matiere ; mais assez tost y retourneray. En ceste partie dit l'ystoire que ens es parties de Allemaigne, entre l'Ostheriche et Ardeine, avoit en ce temps une moult noble terre nommee la terre de la conté de Lucembourg, qui ores est appellee duchié. Et pour tant l'appelleray je en toute ceste histoire ainsi. Pour l'eure que je dy, avoit mort un moult vaillant prince qui fu nommé Assellin, lequel fu sire d'icellui pays. Et n'avoit demouré de lui nul hoir que une seule fille, la quelle estoit nommee Crestienne, et fu la pucelle moult belle et moult bonne. Et avoit en la terre de Lucembourg moult de nobles et grant foison chevaliers et escuyers, qui tous firent hommage a la pucelle Crestienne comme a la droicte heretiere de ce pays. Par le temps regnoit en Aussay un moult puissant roy, lequel estoit vefves nouvellement, et ne lui estoit demouré de sa femme que une fille, de la quelle



elle trespasa en sa gesine ; et fist le roy nourrir sa fille, laquelle ot a nom Melide, moult honnorablement. Or advint en pou de temps après, que le roy d'Ausay ouy nouvelles de la seignourie de Lucembourg. Et [147] scot comment le seigneur de la terre estoit trespassez, et ne lui estoit demouré que une fille, laquelle estoit moult bonne et tant belle qu'a merveilles. Le roy la fist demander pour femme. Mais la pucelle ne s'y vout accorder. De quoy le roy fu moult doulens, et jura Dieu que, se il povoit, que il l'auroit, comment qu'il feust. Lors fist son mandement et deffia la pucelle et tous ses aidans. Quant les barons et les nobles et la communauté du pays le scorent, si jurarent, puis que leur dame ne le vouloit prendre a mary, qu'ilz luy monstreroient qu'il avoit tort vers la pucelle et vers eulx. Ilz firent garnir leurs fors et bien garder leurs pas. Et se trayent les plus grans barons ou bourc et ou chastel de Lucembourg avecques Crestienne leur dame. Que vous feroy je long compte ne long parlement ? Ilz ne furent pas assez fors pour combatre le roy, car il venoit a grant effort et dommaga moult le pays. Et s'en vint, tout ardant, planter le siege devant Lucembourg. Et il y ot plusieurs escarmouches et grant perte d'un costé et d'autre. Or advint qu'il ot un gentil homme du pays qui avoit esté avecques le roy Urien a la conquete de Chippre et aux victoires qu'il avoit eues sur les Sarrasins, lequel estoit repairié avec les premiers Poictevins qui estoient venus a Luseignen, comme vous avez dessuz ouy. Et lui avoit Remond et Melusigne donné de beaulx dons ; et avoit veu Regnault et Anthoine, qui ja estoient grans et fors et de moult fiere contenance ; et lui sembloit bien qu'ilz devroient assez ensuir leurs freres de haultes prouesses et de haultes emprises ; lequel gentil homme estoit moult vaillant homme d'armes et estoit dedens Lucembourg que le roy d'Aussay avoit assiz. Il qui estoit saiges du mestier d'armes et de la guerre, traist les nobles du pays a part et leur dist : « Beaulx seigneurs, vous povez assez appercevoir que, au long aler, nous ne [148] povons contrestre a la puissance de cestui. Pour quoy, s'il vous semble bon, il me semble que il seroit bon pourveoir de remede aincois tost que tart, car l'estable est bien fermee a point avant que le cheval soit perdu. » Et ceulx ont respondu : « C'est verité. Mais nous n'y veons qui y puist remedier, sinon la puissance de Dieu. Non, par foy, dist cellui gentilz homs, sans la grace de Dieu ne puet on gaires faire, mais avecques ce se fait il bon aidier qui puet et qui scet. Par foy, dirent iceulx, c'est verité, et se vous y savez nul bon chief, pour l'amour et honneur de nostre pucelle et pour nostre prouffit, si le dictes. Si ferez bien et ce que vous devez, car vous y estes tenus ; elle est vostre souveraine dame comme a nous. » Et lors prent le gentil homme la parole et leur compte, tout de chief en chief, comment Urien et Guyon, son frere, s'estoient party de Lusignen et toute l'adventure de leur voyage et leur noble conquete, et l'estat de leur pere et de leur mere, et le maintieng de Regnault et de Anthoine, et qu'il savoit de certain qu'il yroit querre le secours aux deux enfans, que ilz y vendroient a grant puissance. Par foy, dient les nobles, vous dictes bien. Lors fu Crestienne mandee et lui compterent cest affaire. Et elle leur dist : « Beaulx seigneurs, je vous recommande ma terre et la vostre, et en faictes ainsi qu'il vous semblera pour le mieulx a l'onneur de moy et de vous ; car sachiez de certain, pour en mourir ne pour en estre



desheritee, je n'auray ja le roy d'Aussay a mary, non pas que il ne vaille mieulx que a moy n'appertiengne, mais pour tant qu'il me veult avoir par force. » Et ceulx lui respondent : « Ne vous en doutez, car il n'aura ja tant de puissance tant que nous aurons la vie ou corps. Beaulx seigneurs, dist Crestienne, grans mercis. » Et atant se part de la. Et ly uns des barons reprent la parole en disant au gentil homme : « Vous qui nous avez mis ceste querelle avant, dictes nous qu'il est bon affaire. Par foy, dist il, je le feray volentiers. S'il vous semble bon, vous me baillerez deux de voz autres, et en yrons a Luseignen veoir se nous pourrons trouver chose qui nous soit prouffitable. Par foy, dient ceulx, nous le ferons tres volentiers. » Lors choisirent entre eulx deux des plus notables pour aler avecques lui. Et se partirent environ le prinsompme, montez, eulx et leur mesgnie, sur chevaux d'avantaige, et yssirent [149] par une poterne et trespasèrent par l'un des corniers de l'ost, que oncques ne furent apperceuz, et s'exploittierent tant que ilz vindrent, environ soleil levant, a VIIJ. grosses lieues de la et se painnent de cheminer tant comme ilz pevent. Et cy se taist l'ystoire petit d'eulx, et parole de Melusigne et de ses enfans. L'ystoire dit que la feste fu grande soubz Lusegnen et y josta on moult bien ; mais sur tous les jeunes damoisiaux Regnault et Anthoine le firent le mieulx, au dit des dames et des heraulx. Et y ot donné beau priz et de moult riches dons et joyaulx. Mais endementiers Melusigne pensoit a l'estat de ses deux filz, et leur fist faire moult de riches et grans habiz. Et se pourvey de nobles hommes et saiges pour eulx gouverner honnourablement partout ou ilz yroient. Et en ce pendant vindrent les ambassadeurs de Lucembourc qui firent moult honnourablement la reverence a Raymond et a Melusigne et a toute la compaignie. Et ilz furent moult liement receuz, et fu tantost recongneu le gentil homme qui avoit esté a la conquete de Chippre de pluseurs qui la estoient, et fu grandement festoiez. Et lui demanda tantost Anthoine, pour le bien qu'il avoit ouy retraire de lui, se il lui plairoit a aler avec lui et avec Regnault, son frere, en voyage, la ou ilz avoient intencion d'aler, et il en seroit bien guerredonnez. Et cil lui demanda : « Monseigneur, ou avez vous intencion d'aler ? » Et Anthoine lui respond : « A l'aventure de Nostre Seigneur, pour trouver et acquerre honneur et chevalerie. Par ma foy, dist l'escuier, et je vous enseigneray la plus belle adventure et la plus honnourable que oncques nobles jeunes hommes eussent en leur advenement, et la plus raisonnable emprise. » Et quant les deux damoisiaux l'entendirent, si le coururent acoller, disans : « Nobles homs, veulliez nous dire que c'est. Par foy, dist cil, mes nobles seigneurs, volentiers, tant pour ce que je seroye liez de vostre avancement que de raison soustenir et de magnifier le bien et a admonnester tous ceulx qui veulent avoir honneur d'ensuir le chemin. Mes seigneurs, il est verité que tous ceulx qui aiment honneur et chevalerie si doivent aidier a soustenir en leur droit les vefves, dames et les orphelins et orphelines. Et pour tant, mes chiers [150] seigneurs, il est ainsi que en la marche de Lotrinche et d'Ardenne, a une riche contree et noble appelée la duchié de Lucembourc, laquelle duchié a longuement gouvernee, comme son propre demaine et heritaige, uns tres noble et vaillans homs. Or est advenu que depuis un pou de temps il est alez de vie a trespasement. Et n'est



demouré de lui nul hoir exepté une tres noble fille et tres belle pucelle, a laquelle tous les nobles du pays et les bonnes villes ont fait hommage. Mes tres chiers seigneurs, plaise vous savoir que le roy d'Ausay l'a demandee a femme, mais elle ne s'i est pas voulu assentir, pour ce que autrefois avoit esté mariez. Lequel roy d'Ausay en a eu tel despit qu'il a deffiee la damoiselle et son pays, et y est entrez a force, et banniere desploiee, faisant guerre de sang et de feu, par son oultrage, sans cause et sans raison, et l'a assegiee, lui et ses gens, en la ville et chastel de Lucembourg, et a juré que jamais ne s'en partira jusques a ce qu'il l'aura prise. Et dit, comment qu'il soit, que il l'aura par force ou par amours. Dont, mes chiers seigneurs, il me semble qu'il n'a ou monde plus honorable voyage, ne plus raisonnable de cestui ; car tous ceulx qui aiment honneur et gentillesce se doivent traire celle part. En bonne foy, dist Anthoine, vous dictes verité et ce sachiez que je parleray a ma dame, assavoir l'ayde qu'elle et monseigneur nostre pere nous voudront faire ; et comment qu'il soit, a l'ayde de Dieu, nous yrons secourir la pucelle que le roy d'Ausay veult avoir par force, dont il me semble mal conseilliez, car quant on les a par leur bon gré et accort en mariage, si y a il a la foiz grant riote. Par foy, monseigneur, dist l'escuier, c'est verité. Mais s'il vous y plaist a prendre le voyage, moy et ces deux nobles chevaliers, vous y conduirons et vous aiderons a nostre povoir. » Et les deux freres lui respondirent : « Grans mercis, et saichiez que la yrons nous au plaisir de Dieu. » Lors s'en vont vers leur mere, et cil tourne a ses compaignons et leur dit comment il a exploictié, et que sans [151] leur requeste auront ilz secours et seront encores priez de les y mener. Et leur compte toute la maniere comment il leur avoit compté leur fait, en denoncant que ce seroit aumosne de aidier a la damoiselle, sans que les deux freres sceussent qu'il feust de rien tenu a elle. « Vrayement, dirent les deux barons, c'est tres saignement besoingnié. Dieux en soit louez ! » Or dist l'ystoire que Regnault et Anthoine vindrent a leur pere et a leur mere et leur acointtierent ceste querele, et comment ilz les voulzissent aidier a faire ceste emprise. « Par foy, dame, dist Remond, c'est raison ; cy a bel commencement d'armes faire. Et je vous pry, dame, que vous leur faciez leur arroy tel et si honorable que nous y aions prouffit et honneur. Par ma foy, monseigneur, dist Melusine, et pour vostre voulenté acomplir, je m'en efforceray après ceste feste departie, si que vous en serez bien contens. » Lors fist crier a la trompe que tout gentil homme, de quelque pays que ilz feussent, qui voudroient aler aux gaiges d'Anthoine et de Regnault de Luseignen se traisissent dedens un jour nommé a Lusignen, et la seroient paieez pour un an de leurs gaiges. Et ainsi le fist crier par tout le pays de Poictou et des marches d'environ. Et se departy la feste moult amiablement, et se retraist chascun en son lieu. Et cy me tairay de la feste et vous diray comment Melusine fist l'appareil de ses enfans. En ceste partie dit l'ystoire que dedens le jour que Melusine ot fait crier, s'assemblerent en la pree de Lusignen grant multitude de gentilz hommes, tant du pays de Poictou comme des marches voisines, et furent nombrez jusques a quatre mille bacinez et mil et cinq cens que archiers que arbalestriers. Et sachiez qu'il n'y ot page nul, fors gros varlez armez de fors jaques et de cappelines. Et furent logiez en tentes et en



paveillons, et si bien ordonnez que chascun s'en louoit. Et leur fist Melusigne paier leurs gaiges pour un an. Et en dementiers qu'elle faisoit l'appareil, les deux freres tenoient a paroles l'escuier et les deux barons, en leur demandant de l'estat de la pucelle et de son pays. Et ceulx leur en dirent la verité, et estoient moult joyeux ou cuer de l'appareil du noble secours qu'ilz veoient si prestement appareillier, car ilz l'eussent bien pris en demy an aprez autel, dont ilz louent devotement Jhesucrist et sa [152] doulce chiere mere. Et envoient priveement un messaige noncier aux barons de Lucembourc le noble secours que Dieux leur envoioit, dont ilz furent moult esjoys, et le dirent a leur damoiselle qui moult s'en reconforta, et en loue et gracie son Createur. Et quant la nouvelle fu esbandue par la ville, ilz orent si grant joye que ilz ne porent plus, et firent sonner leurs trompettes et leurs menestriers, et firent feux par la ville, signifiant joye et victoire, dont ceulx de dehors se donnoient grant merveille et le noncierent au roy qui en fu tous tres pensifz. Et lors vint une espie qui lui dist : « Sire, soiez sus vostre garde, car ceulx de la ville attendent a avoir brief secours. Par mon chief, dist le roy, je ne scay ne ne puis adviser lieu dont secours leur puisse venir. Je ne m'en doute pas que je ne les aye ou par force ou par famine. » Et ainsi s'asseura le roy d'Ausay, de quoy il se trouva bien deceu. Or vous lerray de lui et vous diray de Melusigne qui ot tout acomply ce qu'il failloit a ses enfans. Elle les fist faire chevaliers par leur pere, et ot beau bohourdeiz en la prairie de Luseignen. Et y ot fait trois cens chevaliers la journee pour l'amour des deux freres. Et ot chascun robe, chevaulx et harnoiz et de la finance largement. Et fut tout prest comme pour mouvoir. Et lors appella Melusigne ses enfans en disant ainsi : « Enfans, vous vous departez de la compaignie de monseigneur vostre pere et de moy et est adventure que je vous revoie jamais par de ca. Et pour tant vous vueil je enseigner et introduire pour vostre bien et advancement. Ce que je vous diray et l'entendez et retenez bien, car il vous aura bien besoing. Premièrement amez et doutez et servez Dieu vostre Createur, continuellement. Tenez les commandemens de nostre mere Sainte [153] Eglise et tous les degrez et commandemens de nostre foy catholique. Soiez humbles et doulz aux bons. Et soiez de beaulx respons au grant et au petit. Et tenez chascun a parole quant lieu et temps sera. Ne promectez ja chose que vous ne puissiez acomplir selon vostre pover. Ne retenez ja rapporteur de paroles devers vous, ne ne le creez legierement, car ce fait aucunes foiz grant ennuy. Ne creez ja envieux, ne ne mettez ja en justice aver ne felon. Ne vous accointiez de femme d'autrui. Departez a voz compaignons loyaument de ce que Dieu vous donrra. Soiez doulz et debonnaire a voz subgiez, et a voz ennemis fiers et crueulx, tant que ilz soient soubzmis en vostre obeissance, se par force le fault faire. Et se c'est par traictié, si traictiez amiablement et prenez raison et l'offrez aussi selon le cas. Mais ne tenez ja longs traictiez, car par ce ont esté maint prince deceu. Gardez vous de trop menacier ne vanter, mais faictes vostre fait a pou de paroles ce que faire se pourra. N'aiez ja nul de voz ennemis en despit, tant soient petiz, mais soiez tousjours sur vostre garde. Ne soiez pas entre voz compaignons comme sires, mais communs, et les honnourez chascun selon son degré, et leur donnez du vostre selon vostre aisement et selon ce que



la personne le vaudra. Donnez aux bons hommes d'armes chevaulx, cottes d'acier, haches, bacinez de espreuve et argent selon raison. Et se vous veez un bon homme de la main qui viengne devers vous mal vestus et mal montez, si le honnourez et l'appellez humblement et lui donnez robes et chevaulx et harnoiz, selon la valeur de sa personne et selon le povoir que vous aurez pour lors. Enfans, je ne vous scay plus que dire, fors tant que vous tenez verité en tous voz affaires. Et tenez, je vous donne a chascun un anel d'or, dont les pierres ont une mesme vertu, car sachiez que tant comme vous aurez bonne cause, que vous ne serez ja desconfiz en bataille. » [154] Et lors les baise ambedeux amouusement comme mere. Et ceulx l'en mercient et prennent congié de leur pere, qui moult fut doulent de leur departie. Lors firent sonner leurs trompettes et s'esmuet l'ost. L'avant [155] garde se desloge, et puis aprez tout le sommage, et la grosse bataille après, et puis l'arriere garde, en si bonne ordonnance que c'estoit une grant beauté a veoir. L'ost de l'avant garde ot a gouverner un tres vaillant chevalier de Poictou, et le gentilhomme. Et les deux ambassadeurs de Lucembourg et les deux freres furent en la grosse bataille. Et en l'arriere garde furent les deux chevaliers poitevins qui menerent Urien et Guyon en Chippre et qui premiers leur accointtierent que le soudant de Damas avoit assegié le roy de Chippre. A ces deux avoient Remond et Melusine recommandé l'estat et le gouvernement de leurs deux enfans. La premiere nuit, se logent dessoubz une forte ville, sur une petite riviere, et ot la ville a nom Mirebel, et l'ot Melusine fondee. Et celle nuit, commanderent les deux freres a faire bon guet, comme se ilz feussent en terre d'ennemis, dont pluseurs se donnerent merveille, mais ilz ne l'osoient reffuser, car Anthoine estoit si crueulx que chascun le doubtoit. Et le lendemain, par matin, après la messe ouye, firent crier les deux freres, sur peine de perdre chevaulx et harnoiz et d'estre banny de leur compaignie, que chascun chevauchast tous armez soubz sa banniere, en belle bataille. Nulz ne l'osa refuser, mais fu ainsi fait, dont chascun se donne merveille. Et ainsi chevaucherent bien dix journees, tant qu'ils entrerent en Champaigne. Et estoient les pluseurs tous traveilliez de porter leurs harnoiz, tant pour ce qu'il leur sembloit qu'il n'en estoit nul besoing comme pour ce que ilz ne l'avoient pas acoustumé, et en murmurerent ly aucun. Lors vint le chevalier de l'avant garde aux deux freres en disant : « Messeigneurs, le plus de voz gens se tiennent a mal paieez de ce que vous les contraingniez de leur harnoiz porter, car il leur semble qu'il n'en soit nulle necessité tant qu'ilz vendront a l'approuchier de la terre ou sont voz ennemis. Et comment, sire chevalier, dist Anthoine, ne vous semble il pas que la chose acoustumee de longue main ne soit mieulx congneue de ceulx qui l'exercent que celle qui est nouvellement emprise, et grieve moins ? Par foy, [156] sire, si fait. Dont, dist Anthoine, vaut il mieulx qu'ilz l'appreingnent la peine de souffrir leurs harnoiz en temps que ilz le pevent faire a leur aise et eulx rafreschir seurement, pour savoir la maniere comment ilz le pourront plus a aisiement souffrir quant mestier sera, que s'il leur convenoit apprendre entre leurs ennemis, en doubte et en durté. » Lors leur doubleroit leur peine, car qui n'apprendra son mestier de jeunesse, c'est fort qu'il en soit ja ouvrier. « Par foy, dist le



chevalier, monseigneur, vous parlez vaillaument et est vostre raison bonne. Lors se part de lui et annonca ceste parole a pluseurs, tant qu'il en fu nouvelles tout parmy l'ost, dont chascun se tint a bien payé, et dirent tous que les enfans ne povoient faillir, se Dieu leur donnoit vie, de venir a grant perfection de bien et de tres haute honneur. » L'ystoire dit en ceste partie que celle nuit se loga l'ost sur une riviere qui fu pour lors Esne appelee. Et quant vint a primsomme les deux freres firent crier a l'arme moult effreement tout parmy l'ost. Lors veissiez grant toilliez, et se arma chascun de toutes pars, et se mist en bataille par dessoubz sa banniere. Les deux freres estoient dessoubz leur banniere, devant leur tente, en bon arroy et tres bien acompaigniez de noble gent, a grant foison de torches et de faloz espris, et y avoit aussi grant clarté comme se ce feust par jour. Et toutes les bannieres s'approuchent des leurs en belles batailles. Et sachiez que c'estoit grant beauté a veoir de la bonne contenance des gens d'armes et des deux freres, qui aloient de bataille en bataille, et ou il y avoit faulte d'ordonnance, ilz lui mettoient. Les trois ambassadeurs de Lucembourc adviserent bien leur contenance et dirent l'un a l'autre : « Par foy, ces enfans sont bien tailliez de conquerre encores une grant partie du monde. Or puet bien dire le roy d'Ausay qu'il comparra la fole emprise et le dommage qu'il a fait a nostre pucelle et a son pays. » En cestuy party furent longtemps, tant que les coureurs orent par tout descouvert et furent repairez en l'ost. Et dirent qu'ilz n'avoient riens ouy ne veu, dont tous se donnent merveille qui avoit fait cel effroy. En la fin il fut sceu que les deux freres l'avoient fait faire. Et vindrent les chevaliers de l'arriere garde et ceulx de l'avant garde aux freres, en disant : « Messeigneurs, c'est grant simplece a vous de ainsi faire traveillier voz gens d'armes pour neant. [157] Comment ! » dist Anthoine. « Quant vous faictes faire un habit nouveau, ne le faictes vous pas essayer savoir se il y a qu'amender ? » Et ceulx respondent : « Par foy, monseigneur, c'est raison. Dont, dist Anthoine, ay je droit d'avoir essayé mes compaignons, pour savoir comment je les auray prests a mon besoing, veu que nous approuchons de noz ennemis. Au moins, se aucune faulte y eust eu, nous y eussions pourveu de remede a moins de dommage que se besoing y feust. Et aussi ilz scevent bien maintenant que ilz doivent faire se le besoing y estoit. » Quant ceulx entendent ceste parole, si respondent : « Monseigneur, il n'a cy que raison. » Et se donnent merveille de leur gouvernement et de leur sens, et bien dient que ilz vendront encore a grant perfection. Le jour s'apparu, la messe fu chantee, les trompettes sonnerent, l'avant garde s'esmuet et le sommage et le charroy après, et puis tout l'ost. Et vont tant par leurs journees que un soir se vont logier sur une riviere appelee Meuse, soubz une forteresse appelee Dun le Chastel, et de la ne avoit pas plus de deux logeiz jusques au siege de Lucembour. Lors vindrent les ambassadeurs aux deux freres en disant : « Messeigneurs, il n'a mais que XII. lieues jusques au siege ; si seroit bon que vous feissiez refreschir voz gens sur ceste riviere, car cy a bon sejour et bonne prayerie, et aussi de vous aviser que vous voudrez faire. » Lors respondy Anthoine moult baudement : « Par ma foy, beaulx seigneurs, ly advis en est tous fais dès ce que nous partismes de Lusignen. Si tost que nous aurons envoyé, mon frere et moy, devers le



roy d'Ausay, s'il ne veult faire ce que nous lui manderons, il se puet tenir tout seur de la bataille, et en donra Dieu la victoire a qui qu'il lui plaira. Mais quoy ! il nous semble que nous avons bonne querelle, et pour tant avons nous esperance vraye que Dieu nous aidera sans doubte, et aussi nous lui requérons toute raison aincois que nous le combatons. Mais il faut adviser qui portera nostre message. Par foy, sire, dist le chevalier de l'avant garde, se il vous plaist, moy et ce gentil homme qui scet le chemin et le pays. En nom Dieu, dist Anthoine, il me plaist bien, mais ce ne sera jusques [158] a tant que je l'auray approuchié a deux ou a IIJ. lieues près, afin que, se la bataille vient, que nous n'y tardons pas longuement, car se la vient, nous voudrions ja la estre venus. » Ainsi le laisserent jusques au matin après la messe. Lors se desloga ly ost et passa la riviere au pont soubz Dun en belle ordonnance, et chevauchierent tant que ilz se vindrent logier a un soir entre Vernton et Lucembourg. Et le lendemain, par matin, envoya Anthoine le chevalier de l'avant garde et le gentilhomme devers le roy d'Ausay, disant les paroles qui cy aprez s'ensuivent. Tant s'exploictierent qu'ilz vindrent en l'ost ou bien fu congneu que ilz estoient messagiers. Si furent tantost menez au roy, lequel ilz saluerent, et firent la reverence comment ilz deurent. Puis le chevalier lui dist : « Sire roy, je suiz cy envoiez devers vous de par Anthoine et Regnault de Lusegnen, son frere, pour vous monstrier la faulte et l'oultrage que vous faictes et avez fait a ma damoiselle de Lucembourg ; dont ilz vous mandent se vous lui voulez restabli ses dommages et lui admender raisonnablement l'injure et la vilennie que vous avez faicte a elle, a ses gens et a son pays, vous ferez ce que vous devez. Or m'en respondez ce que il vous en plaira a faire. Et puis je vous diray plus avant ce de quoy je suiz chargiez. Comment ! sire chevalier, dist le roy, estes vous cy venus pour preschier ? Petit y povez conquerer, car pour vous ne pour voz maistres ne lairray je pas mon entreprise, mais tant povez preschier qu'il vous plaira, car je y pren mon esbatement. Et aussi je croy que vous ne faictes cecy que par truffe. Par mon chief, damp roy, dist le chevalier, qui fu moult courroucié, se vous ne faictes promptement ce que messeigneurs vous mandent, la truffe vous sera monstree au fer et a l'acier dedens trois jours. Sire chevalier, dist le roy, menassier povez vous assez, car autre chose n'emporterez vous de moy, car voz maistres ne voz menaces ne prise je pas un festu. Damp roy, dist le chevalier, je vous deffie de par les deux damoisiaux de Lusignen et tous leurs aidans. Bien, dist le roy, je me garderay de mesprendre et de perte. Par mon chief, dist le chevalier, il vous en est bien besoing. » Et atant se part sans plus dire, et quant ilz vindrent au dehors des logeiz, le gentil homme print congié de lui et s'en ala a Lussembourc pour compter la venue des II. freres. Quant il vint a la [159] porte, il fu moult bien congneu et lui fut la planche avalee et la porte ouverte. On lui demande des nouvelles. « Par foy, dist l'escuier, faictes bonne chiere, car vous aurez par temps le plus noble secours qui feust oncques veuz. Sachiez que, se le roy d'Ausay attent, qu'il sera ou mort ou prins, lui et toute sa gent. » Lors commença telle joye parmy la ville que ceulx de l'ost en oïrent bien le bruit, et se donnent bien grant merveille quelle chose il leur est creu de nouvel, et le dirent au roy. « Par mon chief, dist le roy, ilz se confortent en



esperance du secours de ces deux damoisiaux de par qui ce chevalier nous a deffiez. Je croy que ilz en ont ouy nouvelles, et pour ce font ilz tel joye. En nom Dieu, sire, ce dist un ancien chevalier, tout ce se puet faire ; si s'en feroit bon prendre garde, car il n'est nul petit ennemy. N'ayez doubte dist le roy, je les congnoiz assez, aincois que ilz puissent cy estre venuz de Poictou, aurons nous achevé partie de nostre voulenté. » Cy vous leray du roy et diray de l'escuier qui fu venus de Lucembourc a la pucelle Crestienne. Et lui compte la pure verité du fait, et elle lui enqueste moult des freres et de leurs estres. Et cellui lui compte comment Anthoine a le grip d'un lyon en la joe, et la grant fierté et la grant puissance de lui et de Regnault son frere, qui n'avoit que un oeil, et de la beauté des corps et des membres des freres, dont elle se donne grant merveille, et dist que c'est grant dommage quant il a faulte es figures de si nobles hommes. Et cy se taist a present l'ystoire d'elle et parole du chevalier poictevin qui s'en va grant erre vers l'ost. L'ystoire dit que tant erra le chevalier qu'il vint en l'ost des deux freres, et leur recorde comment il ot fait son message et acomply, et l'orgueilleuse response du roy, et comment il l'ot deffié de par eulx, et aussi comment l'escuier s'estoit party de lui et s'en estoit alez a Lucemborc compter les nouvelles de leur venue. Quant les freres l'ouyrent, si firent tantost crier par my l'ost que tous ceulx qui n'auroient bonne voulenté de venir a la bataille, si se meissent d'une part et qu'ilz leur donnoient bon congé de raler en leur pays. Mais ilz s'escrierent tous d'une voix : « Franc damoiseil, faites sonner voz trompettes et vous mettez a chemin, car nous ne sommes venus en vostre compaignie fors que pour prendre l'adventure que Dieu vous voudra donner. Alons courir [160] sus voz ennemis, car tost seront desconfiz, a l'aide de Dieu. » Quant les freres ouyrent la response de leurs gens, si furent moult joyans, et firent l'ost deslogier. Et se vindrent logier a moins de une lieue du siege sur une petite riviere. Et fut l'avant garde et la grosse bataille et l'arriere garde si logiez ensemble que on ne pavoit plus, et soupperent, ala chascun un pou reposer. Et fu ordonné que chascun feust tout prest au point du jour en belle bataille. Et laisserent pour garder les logeiz cent arbalestriers et deux cens hommes d'armes. Adont se mist l'ost au chemin, bannieres et pennons au vent. La peust on veoir fleur de chevalerie et tant nobles gens, ces bacinez reluire et ces harnaiz cliqueter ensemble, que c'estoit beautés a veoir. Ilz s'en vont si serrez que ly uns ne passe l'autre plain doy. Anthoine et Regnault furent ou premier front, montez sur II. riches destriers, armez de toutes pieces. Et en ce party alerent tant que droit a soleil levant vindrent sur une petite montaigne et voyent en la valee la ville et le chastel de Lucembourc et le grant siege qui lui fu environ. Et sachiez que encores n'avoient ceulx du siege apperceu l'ost des freres, mais estoient tout assurez. Lors envoya Anthoine jusques a IIIIc. hommes d'armes pour estourmir l'ost, et il s'en venoit aprez en belle bataille, le petit pas, et mis sur les esles archiers et arbalestriers en tres bonne ordonnance. Or dirons des quatre cens combatans qui alerent estourmir l'ost. L'ystoire dit que les CCCC. combatans vinrent en l'ost et se ferirent dedens, a cours de chevaulx, en criant : « Lusegnen, » et vont occiant et abatant tout ce que ilz encontrent devant eulx, et en vont pour venir a la tente du roy. Chascun fuit



devant eulx. Mais le guet de nuit n'estoit pas encore desarmez, mais estoit devant la tente du roy. Lors, quant ilz oyent le cry, si se trayent celle part. La ot a l'encontrer grant frosseiz de lances, et tourna grant la perte sur ceulx du siege. Mais le roy s'arma appertement et se mist dessoubz sa banniere devant sa tente. Tout l'ost fut armee en pou de temps. Et vindrent a la banniere du roy, qui leur demanda : « Beaulx seigneurs, quelle noise est ce ? Par foy, sire, ce dit un chevalier, ce sont gens d'armes qui se sont despourvement feruz en vostre ost et crient : " Lusignen, " et vous ont ja fait grant dommage, et se le guet de nuit ne feust, ilz le vous eussent [161] fait greigneur, car ilz leur sont venus au devant et les combattent fort et ferme au dehors des logeiz, ou ilz les ont reboutez par force. Par mon chief, dist le roy, cil damoiseil qui m'ont deffié ne musent pas. Ilz n'ont gaires sejourné a moy porter dommage, mais je m'en pense bien a vengier. » Atant esvous Anthoine et sa bataille, qui fait sonner ses trompettes moult clerement. Quant le roy le scot, si s'en vint a bataille rengie au dehors des logeiz. Les batailles s'entrapprouchent. Archiers et arbalestriers commencent a traire. La ot mort et navrés du trait grant foison des Ausois. Lors s'assemblent les batailles, la ot grant occision et fiere meslee. Anthoine fiert le destrier, lance beissiee, et fiert un chevalier par telle vertu que la targe ne le jaserant ne le porent garantir qu'il ne le portast mort par terre. Puis traist l'espee et fiert a dextre et a senestre grans coups et pesans. Et fu en pou de heure si congneuz a la bataille que le plus hardy de eulx tous ne l'ose attendre. Atant esvous Regnault, criant : « Lusegnen, » qui fait tant d'armes que tous ses ennemis le doubtent. Moult se requierent vaillaument d'une part et d'autre, et moult par fu la bataille et l'occision fiere et horrible, mais toutesfoiz la greigneur perte tourne sur le roy d'Ausay et sur sa gent, lequel en fu moult doulent, et s'esvertue fort et fait de moult beaulx vassellages. Mais ce n'y vault neant, car Poitevins sont fors et durs, aspres et fiers comme lyon, et leurs deux seigneurs si puissans que nulz ne les ose attendre. Et voit bien le roy au par aler qu'il ne puet souffrir leur force. Mais le roy, qui moult par fu vaillans homs et fort et roides, cria en hault : « AUSAIZ ! Avant, seigneurs barons, ne vous esbahissiez pas, la journee est a nous. Faisons leur un bon poindre et nous tenons ensemble et tantost les verrez desconfiz se nous nous povons un pou tenir contre eulx. » Lors se rassemblent entour le roy et vont faire aux Poitevins une fiere envahie. La ot maint homme mort et occiz a grant doulour. La matinee fu belle et clere, et le soleil resplendissoit sur les bacinez et faisait resplendir l'or, l'argent et l'azur et les couleurs des bannieres et des pennons. Ces destriers braidissoient, et pluseurs s'en aloient par le champ, sans maistre, leurs resnes traynans. La noise fu grant du charpenteis des espees, des haches, des brans, du bruit et du cry des abatuz et navrez et du son des trompettes. [162] Ceulx de la ville entendirent l'effroy, si coururent aux armes et chascun a sa garde, car fort se doubtoient de trahison. L'escuier qui fu venu pour noncier le secours, estoit en la maistre tour avec la pucelle et ses damoiselles. Si ouy la noise et bouta son chief hors a une fenestre, et appercoit la bataille fiere et mortelle. Bien congnoist que c'est Anthoine et Regnault qui sont venus combattre le roy et sa gent. Lors s'escrie en hault : «



Mademoiselle, venez veoir fleur de chevalerie, prouesse et hardement. Venez veoir honneur en son siege royal et en sa haulte majesté ; venez veoir le dieu d'armes en sa propre figure. Amis, dist la damoiselle, qu'est ce que vous me dictes ? Orvoy, dist l'escuier, je vous dy que vous venez veoir la fleur de toute noblesce et de toute courtoisie, qui de loingtain pays est cy venu combatre pour vostre honneur garder, vostre pays et voz gens. Ce sont les deux enfans de Lusegnen qui vous sont venus secourre et garandir du roy d'Ausay et de sa puissance et adventurer leur honneur et leur vie pour vous. » Lors vient la damoiselle a la fenestre et regarde le mortel abbateiz et horrible bataille. Lors dist : « Vrais Dieux, que fera ceste doullente ? Mieulx venist que je me feusse noyee ou fait mourir d'autre mort cruelle ou que je eusse esté mort nee que tant de nobles creatures eussent esté periz et mors par mon pechié. » Moult fu la pucelle doullente a son cuer du grant meschief qu'elle voit qui par lui advient en la grosse bataille. Et le chappleiz fu fiers et l'occision de une part et d'autre, car le roy d'Ausaiz ravigoure ses gens et rent grant cuer, et a son poindre fait grant dommage aux Poictevins. Anthoine appercoit le dommage que le roy lui faisoit ; si lui en despleut moult. « Par foy, dist -il, sire roy, vostre duree sera courte ou la moye. Ja sera la guerre finee ou de vostre part ou de la moye. J'ayme trop mieulx a mourir que de souffrir ainsi martirier ma gent. » Lors broche le cheval des esperons par grant fierté et tourne vers le roy, l'espee ou poing, et le fiert sur le bacinet par tel air et de telle force que il le fait embroncher sur le col du destrier, si estonnez que il ne scet se il est jour ou nuit, ne il n'a de force ne pover de lui soustenir ne aidier. Et Anthoine boute l'espee ou fourreau et l'ahert par le millieu du corps et le tire jus du cheval et le gecte si rudement a terre que a pou que il ne lui a crevé le cuer ou ventre. Puis le commande a quatre chevaliers et leur commande sur leur vie que ilz [163] en saichent a respondre, et ilz dirent que si feroient ilz. Et lors le lievent et l'emportent hors de l'estour soubz un arbre, et ont appelé de leurs gens jusques a XXV. bacinez pour le aidier a garder. Et Anthoine rentre en la bataille, criant : « Lusegnen ! Avant, barons, ferez, la journee est a nous, Dieu mercy. J'ay pris le roy qui tant a fait de villenie a la pucelle. » Lors veissiez rude meslee. La firent les deux freres tant d'armes que chascun disoit qui les veoit que oncques mais ne virent deux chevaliers qui tant en feissent. Que vouldroit long compte ? Quant les Ausaiz scorent que leur roy estoit priz, il n'y ot oncques puis deffense, mais s'en vont tout deffouchant, et furent tous que mors que pris. Et gaignerent les Poittevins un noble eschec, et se logierent es pavillons du roy et de ses gens. Lors fu le roy admené a la tente Anthoine, lequel estoit logiez en la propre tente qui fu du roy, dont il ne se pot oncques tenir que il ne lui deist : « Par ma foy, damoisiaux, qui ce dit deist veoir : “ En pou de heure Dieu labeure. ” On n'eust huy au matin gaires fait ceans pour vous. Sire roy, dist Anthoine, c'est par vostre musardie et par vostre pechié, qui guerroyez les pucelles sans cause, et les voulez avoir par force. Mais sachiez que vous en serez paiez a vostre droit ; car je vous rendray en la subgection de celle que vous vouliez avoir subgete par force. » Quant le roy l'entendy, si fu moult honteux et lui respondy moult tristement : « Puis qu'il m'est ainsi infortuneement advenu, j'ayme mieulx ma mort que a



plus vivre. Nennil, dist Anthoine, vostre mort ne vueil je pas, mais je vous rendray a la mercy de la pucelle sans doute. » Et lors appelle les deux chevaliers qui furent venuz a Luseignen avecques le gentil homme en abassaderie, et autres XII. chevaliers de Poictou, disant : « Menez moy cestui roy en la ville de Lucembourg, devers la pucelle, et lui dictes que je lui envoie son ennemy pour en faire sa volenté. » Et ceulx s'en partent et enmainent le roy. Et sont venuz en la ville, ou ilz furent bien festoiez, car bien savoient la verité de la besoingne et la victoire que ilz avoient eue. Et furent menez devers la pucelle Crestienne, qui les receipt a grant joye. « Ma damoiselle, dirent ly messaige, les deux damoisiaux de Luseignen [164] se recommandent a vous et vous envoient ce roy, vostre ennemy, prisonnier, pour faire vostre volenté. Beaulx seigneurs, dist la pucelle, cy affiert grant guerredon, mais je ne sui mie puissans de le guerredonner, Dieux le leur vueille merir par sa sainte grace. Mais, beaulx seigneurs, je vous pry que il vous plaise a dire a mes deux seigneurs que il leur plaise a venir logier ceans et admener avec eulx de leur baronnie tant comme il leur plaira. Et endementiers on fera ensevelir les mors et ardoir les chevaulx mors. Et aussi mon conseil s'avisera comment nous les pourrons satisfaire de leur paine et de leur despense au mieulx que nous pourrons. Et vous, damp roy, vous jurrez par vostre loyauté que vous ne vous partirez point de ceans sans le gré des nobles damoisiaux qui ceans vous ont envoyé par devers nous ; car je feroye villenie de vous mettre en prison fermee, non pas pour l'amour de vous, mais pour l'onneur de ceulx qui vous ont envoyé et tramis. » Et quant le roy ouy ces paroles, si respondy tous honteux : « Ma damoiselle, je vous jure par ma foy, mettez moy ou il vous plaira, car je ne me partiray ja sans vostre congé ne sans le leur ; car j'ay veu tant d'onneur, de bien et de prouesse en eulx que je desire moult a estre acointé d'eulx, car je n'en pourroie se mieulx valoir non, combien que ilz m'ayent porté moult grief dommage de mes gens, car de l'avoir ne me chault. » Adont la damoiselle le fist mettre en une moult riche chambre, o lui dames, damoiselles et chevaliers et escuiers, pour lui faire oublier sa perte et sa merancolie. Et les messaiges repairent aux tentes et racontent le mandement et la priere de la damoiselle aux deux damoisiaux. Et ilz orent conseil de y aler, et ordonnerent le mareschal de l'ost pour gouverner leurs gens tant qu'ilz revendroient et pour faire ensevelir les mors et nettoier la place ou la bataille fu. Atant esvous venu jusques a cent gentilz hommes et les barons du pays, qui vindrent faire la reverence aux freres et eulx prier, de par la pucelle, que ilz se venissent logier en la ville. Et ilz dirent que si feroient ilz volentiers. Lors monterent a cheval les deux freres, a bien CC. chevaliers noblement acesmez. Anthoine estoit sur un hault coursier liart, vestu d'un jaque de veloux cramousi, tout broudé de perles et [165] de pierrerie riche et chiere, l'espee ou costé, le chappel de perles ou chief, un gros baston ou poing ; et son frere, lez lui, tout pareillement vestu et ordonné. Quant les barons virent les deux freres, si furent moult esbahiz de leur fierté et de leur grandeur et de leur puissance, et bien distrent qu'il n'est homme qui puist contrestre a leur puissance et moult s'esmerveillent du grip de lyon qu'ilz apperceurent sur la joue d'Anthoine, et bien dient que se ce ne feust, qu'il n'eust nul plus bel



homme ou monde. Et moult plaingent Regnault pour ce qu'il n'ot que un oeil, car il par fu tant beaulx du surplus que nulz ne savoit que deviser en la beauté de son corps ne de ses membres. En ceste partie dist l'ystoire que en moult noble estat entrerent les deux freres en la ville de Lucembourg, et par devant eulx avoit grant foison trompettes, heraulx et menestriers. Les bourgeois avoient fait toutes les rues encourtiner de riches draps tout jusques au chastel. Et ces riches bourgeois estoient a leurs fenestres richement parees et vestues noblement.

### COMMENT LES DEUX FRERES SE PARTENT DE LEURS TENTES ET ENTRENT EN LUSSEMBOURC.

*Comment les deux freres se partent de leurs tentes et entrent en Lussembourc.* L'ystoire dit que les deux freres se partirent de leurs tentes a moult noble baronnie de leurs gens, avec la baronnie du pays, et errerent tant qu'ils vindrent a Lucembourg, ou ilz furent moult regardez : « Dieux, dist ly uns a l'autre, comme veez la deux fiers hommes, et qu'ilz sont a ressoingnier. » Cil n'est pas saiges qui a telz gens prent noise ne debat. Et moult ont grant merveille de la joe Anthoine. Et en verité ce estoit une estrange chose a veoir, mais la grant beauté qui estoit ou remenant de lui faisoit oublier cela, et aussi il ne lui messeoit pas granment. Ainsi s'en vont vers la maistresse forteresse. Ces dames et ces damoiseaulx les regardent par les fenestres des souliers, et dient que oncques mais n'avoient veu deux damoiselles de plus noble affaire. Et lors vindrent au chastel et descendent devant la sale. Crestienne la pucelle, moult bien acompaignie de dames et de [166] damoiselles, de chevaliers, d'escuyers, leur est venue a l'encontre au pié du degré, et les honnoura et receipt moult humblement et les prist ambedeux par les mains et se mist entre eulx deux. Et ainsi monterent les degrez de la grant sale, qui estoit tendue de riche tapisserie, selon l'usage du pays et le temps de lors. De la sale sont entrez en une riche chambre. La print la pucelle le parler, en disant ainsi : « Mes chiers seigneurs, je vous remercie, tant comme je puis, du noble et riche secours que vous m'avez fait, car, en verité, je n'ay mie tant vaillant que je le vous puisse remunerer ; non contretant j'en feray tout mon pover pour engaignier ma terre dix ans. Et aussi, mes chiers seigneurs, vous m'avez envoié, de vostre bonne grace et franchise, le roy d'Ausaiz, mon ennemy, dont plaise vous assavoir que je ne suiz mie celle qui vueille ne doive prendre pugnacion de lui ne lui retenir prisonnier ; mais il en appertient a vous d'en faire vostre bon plaisir, qui avez eu la peine et le peril de le conquerer ; si vous doit demourer, car c'est raison. Et descy du don que vous m'en avez fait je vous en mercie humblement et le vous remet en vostre possession. Or est en vous de sa mort ou de sa vie, lequel qu'il vous plaira, car jamais ne m'en quier mesler par dessus vous, et le vous quitte plainement. Damoiselle, dist Anthoine, puis qu'il vous plaist, nous en ordonnerons telement que ce sera a vostre honneur et a sa grant vitupere ; ne vous en doubtez. Et sachiez que moy ne mon frere ne sommes pas venus vous aidier comme soudoyer pour argent, mais pour droit et raison soustenir, et aussi que tous chevaliers doivent aidier les vefves, les orphelins et les pucelles en leur



droit gardant. Et on nous avoit bien informez que le roy vous tenoit guerre a son tres grant tort, et pour ce y sommes nous venus. Et ne vous doutez, car du vostre ne voulons nous vaillant un petit denier, mais que vostre bonne amour sans villenie. » Quant la pucelle entedy ces paroles, si fu moult esbahie de la grant honneur que les freres lui faisoient, non pourquant respondy : « Par ma foy, beaulx seigneurs, ce ne seroit pas raison au moins que je ne payasse voz gens qui cy sont venuz a voz souldees et gaiges. Damoiselle, dist Anthoine, souffrez vous ent, car monseigneur mon pere et ma dame ma mere les ont satisfaiz d'un an avant ce que ilz partissent de nostre pays ; si n'a il pas encores ung mois acomply. [167] Et, d'autre part, nous avons argent assez. Si ne vueilliez plus perdre voz paroles, car certes, ma damoiselle, il ne s'en puet faire autre chose. » Et elle les mercie humblement. Atant es vous venu un des maistres d'ostel qui s'agenoilla par devant la damoiselle et lui dist : « Ma damoiselle, il est prest, quant il vous plaira a laver. Par foy, dist elle, quant il plaira a messeigneurs qui sont cy. Par foy, damoiselle, dist Anthoine, nous sommes tous prests, quant il vous plaira. » Lors se prindrent par les mains moult honnourablement et laverent. Anthoine fist mander le roy d'Ausaiz et le fist premierement seoir, et puis la pucelle, et puis lui et Regnault, son frere. Et après se assistrent quatre haulx barons du pays, et par la sale se assistrent communement qui mieulx mieulx, chascun selon son degré. Du service de leurs mez ne vous fault ja tenir compte, car ilz furent si grandement servi que rien n'y failly. Puis laverent et furent les tables levees et graces dictes. Et lors prist le roy d'Ausay la parole : « Seigneurs damoisiaux, dist le roy, veulliez moy escouter. Il est verité qu'il a pleu a Dieu que fortune m'a a ce meu que par vostre haulte prouesse je sui desconfiz et suiz vostre prisonnier. Et vrayement je ne m'en prise ja moins, quelque dommage que j'en doye avoir, car il a en vous tant de bien, de honneur, de vaillance et de prouesse que de vous veoir ne puet on fors amender. Or veulliez savoir que a moy longuement tenir prisonnier ne povez gueres conquerer. Si vous pry humblement qu'il vous plaise a moy mettre a finance si raisonnable que je ne soye pas destruis de ma seignourie, et vous y plaise a regarder en pitié, non pas prendre ma fole emprise en vostre rigueur, combien que je congnoiz que j'ay bien desservi a estre pugny rigoureusement. Par mon chief, dist Anthoine, sire roy, qui vous puniroit selon raison, vous n'avez pas de quoy amender a ceste damoiselle l'injure que vous lui avez faicte ; mais pour tant que vous reconnoissiez verité, vous en aurez plus legiere penitence. Et vueil bien que vous sachiez que mon frere et moy ne sommes pas venus de nostre pays sur la fiance de gaignier peccune sur vous ne sur autrui, mais en desir et en espoir d'acquérir honneur et bon renom, sans avarice. Et quant a ce, dès cy nous vous quictons, quant de nostre partie, mon frere et moy, vostre prison, par my tant que nous [168] vous tauxons a restituer a ma damoiselle tous ses dommages, tant de larrecins, comme de pillages de proies, de bestes et de toutes autres choses, au regart de preudes hommes, dignes de foy, qui seront esleuz pour le dommage tauxer ; et de ce vous livrerez bons hostages et le jurrez par vostre foy et sur Saintes Euvangiles, et par vostre seelle, a emplir et enteriner tout ce dessus dit. Et oultre plus, vous enconvenancerez pareillement que



jamais ne porterez ne ferez dommage, ne ne le souffrez a faire a vostre povoir dommage nul a ma damoiselle qui cy est, et l'aidez et conforterez, lui, son pays et tous ses hommes, envers tous et contre tous qui dommage ou injure lui voudroient porter ou faire porter. Et se vous ne voulez tout ce dessus dit accorder, sachiez que je vous enverray en tel lieu que vous n'en ystrez de tout vostre vivant. » Quant le roy entendy ceste parole, si respondy appertement : « Sire, par ma foy, sachiez que je tien vostre taxation a bonne ; mais qu'il plaise a ma damoiselle. Par foy, dist elle, sire roy, oïl, puis qu'il plaist a mes damoiseaux. » Et lors reprist Anthoine le parler et dist au roy ce qui s'ensuit : « Damp roy, dist Anthoine, encores n'ay je pas tout dit ce que je vueil que vous faciez. Il fault que vous faciez fonder un prioré de XV. moines et le prieur en tel lieu qu'il plaira a ma damoiselle et a son conseil, pour prier pour l'ame de ceulx qui sont mors, tant de vostre costé comme de ce país, et de noz gens, qui pour vostre coulpe sont periz. Et de ce vous fault livrer bons pleiges. Par foy, damoisiaux, dist le roy, je l'accorde. » Lors le jura le roy par sa foy et sur Saintes Euvangilles et tout ce dessus dit, et en livra bons hostages. Et en furent faictes bonnes chartres seellees de son seel et de tous les barons de son pays. Et ce fait, Anthoine dist au roy : « Je vous rens, quittes et delivres, tous voz prisonniers que nous et noz gens avons, et voz tentes et voz paveillons ; mais l'avoir qui est departy entre mes compaignons ne vous pourroy je rendre. » Et lors lui fist delivrer jusques a IIII<sup>m</sup> prisonniers, tous de gens d'estat. Et le roy l'encline et l'en mercie. Que vous feroye je long compte ? La feste commença grande par my Lucembourg et ou chastel. Chascun tint a grant vaillance ce que Anthoine et son frere avoient fait au roy. Et lors appella le roy d'Ausaiz les barons du pays a conseil et [169] leur dist : « Beaulx seigneurs, entretant comme le fer est chault, on le doit batre. Combien que j'aye esté malveullans de vous et de vostre damoiselle, si est ainsi advenu, car certainement je voudroye son prouffit et son honneur et le vostre. Beaulx seigneurs, Dieux vous a envoyé belle adventure, se vous la savez prendre. Sire roy, ce respondent ceulx, puis que si avant vous en plaist a dire, si nous veulliez conseil et dire que c'est. Par foy, dist le roy, volentiers. Il fault que vous faciez tant que Anthoine de Lusignen prengne vostre damoiselle a moullier, et si sera vostre seigneur ; et lors pourriez vous dire tout seurement que vous n'avez voisin ne marchissant si hardy qui osast prendre sur vostre pays une poule sans congíé. » Et ceulx respondent : « Sire roy, se Anthoine la vouloit prendre, nous en serions tuit joyant. Or m'en laissez convenir, dist le roy, car, se Dieu plaist, j'en vendray bien a chief. Actendez moy un pou ycy et je m'en voiz par devers lui. » Lors vint le roy a Anthoine et lui dist : « Sire damoisiel, les barons de cest pays vous prient que vous admenez vostre frere et vostre conseil en ceste chambre, car ilz ont grant desir de parler a vous pour vostre prouffit et pour vostre honneur. Par foy, dist Anthoine, volentiers. » Lors appelle son frere et les dessusdis de son conseil, et entrent en la chambre ; et les barons du pays enclinent les deux freres et font grant reverence. Lors dist le roy d'Ausay : « Beaulx seigneurs, ces nobles damoisiaux sont cy venus a vostre mandement. Or leur dictes ce pourquoy vous les avez mandez. » Ceulx respondent : « Sire roy, nous vous prions



que vous lui veulliez declarer, car vous le savez mieulx et plus honnourablement faire que nul de nous. Par mon chief, dist le roy, volentiers. » Et lors dist le roy ces paroles : « Anthoine, frans et nobles chevaliers, les barons de ceste contree ont regardé et consideré la grant honneur que vous avez fait a leur dame, a son pays et a eulx, et aussi que vous ne voulez riens avoir du leur, ne de leur dame. Si ont advisé que par ce party vostre raison y seroit trop petitement garde. Et pour tant ilz vous supplient qu'il vous plaise que vous leur accordez un don qu'ilz vous demanderont, et si sera sans vostre coustenge. Par mon chief, dist Anthoine, beaulx seigneurs, et vous, sire roy, se c'est chose que je puisse faire par honneur, je le vous accorde. Par mon chief, [170] dist le roy, doncques est leur requeste passee, car ilz ne quierent que vostre prouffit et vostre honneur. Or dictes doncques, » dist Anthoine. « Damoisiau, dist le roy, ilz vous veulent donner la duschié de Lucembourc avecques leur dame, qui est une des plus belles de toute ceste contree. Or ne reffusez pas ce noble don. » Quant Anthoine l'entendy, si pensa moult longuement, et a chief de piece respondy : « Par ma foy, mes seigneurs, je ne cuidois pas estre venuz en ceste contree pour ceste querelle. Mais puis que je le vous ay octroyé, je ne m'en desdiray ja. Or soit la damoiselle mandee, et se il luy plaist, il me plaist. » Lors fu la pucelle mandee par quatre des plus haulx barons, et, en venant, lui compterent ceste besoingne, dont elle fu moult liee, combien qu'elle n'en feist nul semblant. Lors qu'elle vint en la chambre, elle enclina Anthoine et tous les barons, et en lui regardant, elle mua une couleur plus vermeille que rose. Et les barons la bienviengnerent moult et lui compterent cest affaire. Quant la pucelle l'entendy, si respondy moult gracieusement : « Beaulx seigneurs, premierement je rens graces a Dieu et a vous après, de l'onneur dont il m'a presentement pourveue, car si povre orpheline comme je sui n'est pas digne d'estre assignee en si hault lieu que d'avoir la fleur de chevalerie et de noblesce de toute crestienté. Et d'autre part, je sens et congnois que vous, qui estes mes hommes, qui veez plus cler en mes besoingnes que je ne fais, ne me conseilleriez chose qui ne feust mon prouffit et mon honneur ; si ne vous doy ne ne vueil desdire, mais suis preste d'obeir a vostre plaisir. Par Dieu, damoiselle, distrent les barons, vous dictes bien. » A quoy vous seroit la chose longuement demenee ? Ilz furent fiancez a grant joye, et le landemain furent espousez. Et fu la feste grant et noble. Moult furent ceulx du pays liez et joyeux quant ilz sceurent ces nouvelles. Le duc Anthoine jut la nuit lez sa moillier. Et celle nuit fu engendrez un tres vaillant hoir, qui puis fist moult de prouesses et de vaillances. Et fu nommé Bertran. La feste dura XV. jours. Et donna le duc moult de beaulx dons. Lors prist Anthoine les hommages de ses hommes et de ses fievez. Et donna le roy d'Ausay a ses hommes congié d'aler en [171] leurs pays et demoura avecques Anthoine a privee mesgnie, pour acomplir ce qu'il avoit en convenant au traictié de la paix. Et ala le duc, son frere, le roy et la baronnie par my le pays, visitant bours, villes et forteresses et mist tout a point par si bonne ordonnance que chascun disoit que c'estoit un des plus saiges princes que ilz eussent oncques mais veu. Et quant il ot bien visité tout le pays, si retourna a Lucembourc, ou la duchesse Crestienne le receut moult liement. Et lors



ot conseil le duc Anthoine de porter sur ses armes l'ombre d'un lyon de gueules, a cause de sa duchié, et aussi la duchesse l'en avoit par mainteffoiz requis et prié. Ainsi sejournerent a Lucembourc environ deux mois le duc et le roy et Regnault en grant deduit. En ce pendant estes vous venu un messagier qui venoit de Behaigne de par le roy Fedric, qui fu frere le roy d'Ausay, que payens et Sarrasins avoient assegié en Prange.

### **COMMENT LE MESSAIGE DU ROY FEDRIC DE BEHAIGNE VINT QUERIR SECOURS AU ROY D'AUSAIZ,, SON FRERE,, CONTRE LES PAYENS QUI LE TENOIENT ASSEGIÉ.**

*Comment le messaige du roy Fedric de Behaigne vint querir secours au roy d'Ausaz, son frere, contre les payens qui le tenoient assegié.* En ceste partie dit l'ystoire que un messaige vint a Lucembourc de par le roy Fedric de Bahaigne, qui moult par estoit vaillant et preudoms, et qui fort avoit soustenu la foy catholique en son temps contre les Sarrazins, le roy de Craquo et les autres roys marchissans ; et pour tant l'avoient pour lors couru sus en son pays. Et n'estoit pas le roy Fedric fort assez, et s'estoit mis en sa cité de Prange, lui et la plus grant partie de ses gentilz hommes. Cellui roy n'ot plus de hoirs que une seule fille, et ot a nom Aiglente. Et le dit roy Fedric estoit frere du roy d'Ausay, et pour tant envoioit il au secours devers lui. Le messaige avoit esté en Ausaiz, et la lui avoit on dit que le roy estoit a Lucembourc. Tant enquist le messagier que il trouva le roy, et lui presenta la lettre de par le roy son frere. Le roy rompy la cire et lisi la lettre. Et quant il voit le meschief ou son frere est, si a dit si hault que tous le porent oïr et entendre : [172] « Hahay, dist il, Fortune, comme tu es perverse et poy fiable ! Ly homs est bien deceuz qui en toy ne en tes dons s'affie. Or n'a pas granment que du plus hault de ta roe tu m'as mis au plus bas, et encore ne te souffist il mie, mais me veulz destruire, quant mon frere, qui est un des preudoms et un des plus vaillans roys du monde, tu veulz ainsi desemparer de son royaume, se Dieux, par sa grace, n'y met prouchain remede. » Lors tourne devers le duc Anthoine, en disant : « O tu, tres nobles et tres vaillans homs, or me va de mal en piz. Vostre haulte, noble et puissant chevalerie ne m'a pas tant seulement maté ne amenry de mon honneur, mais avec moy le plus preudomme et le plus vaillant roy qui feust en toute la langue tudesque et qui plus vaillaument a deffendu nostre foy catholique contre les ennemis de Dieu. Or est ainsi que je ne le puis secourir devers ses ennemis. Ainsi sommes nous deux roys exilliez par vostre prouesce, non pas par vous, mais par ma fole emprise, car Dieux si m'a pugny encore moins que je ne l'avoie desservy. » Et lors commence a mener une telle douleur que c'estoit une pitié a veoir. Moult fut doulent le duc Anthoine quant il ot entendu les piteux regrez que le roy d'Ausay avoit fais. Et lors lui dist : « Sire roy, dictes moy pourquoy vous menez si grant doulour. Sire, dist le roy, par Dieu, il y a bien cause. Or vous plaise a regarder en ceste lettre et vous verrez la douleur et le meschief ou mon frere est, auquel je ne puis aidier ne conforter, car vous avez confondue ma puissance. » Lors prist le duc la lettre et la lisy de chief en chief, et voit la misere ou le roy Selodus de Craquo tenoit le roy Fedric de Behaigne, en Prange sa



cité, ou ilz n'ont, si comme dit la teneur de la lettre, pas pour vivre pour plus de trois a quatre mois. Quant le duc Anthoine scot le meschief que les Sarrasins font au roy, si en ot grant pitié et jure en son cuer que pas ne demourra en ce party et que Sarrasins acheteront la peine que ilz font souffrir aux Crestiens. Et lors dist au roy : « Sire roy, se je vous vouloye aidier a secourir vostre frere, y voudriez vous aler ? » Et quant le roy entent ceste parole, si se gette a genoulx en disant : « Sire, se vous me vouliez faire ceste grace, je vous jure ma foye que je feroye Regnault, vostre [173] frere, roy de Behaigne après le decez de mon frere le roy, qui est ainsnez de moy bien prez de XX. ans ; car sachiez que mon frere n'a plus de hoirs que une bele fille, qui a nom Aigentine, qui a environ XV. ans, et celle donray je, s'il vous plaist, a Regnault, vostre frere. Par foy, dist le duc, et je l'accorde. Or vous en alez en Ausaiz et faictes vostre mandement. Et soiez cy dedens trois sepmaines et vous logiez la en ces prez, en voz tentes qui encores y sont tendues ; et entretant je manderay ma gent qui sont en la guerre avecques un mien chevalier en la Leffre ou on lui avoit fait tort. » Et le roy lui respond : « Sire duc, Cellui le vous merisse qui souffry la mort en la croix pour nous rachater de l'inferral servage. » Puis prent congié du duc et de la duchesse et de Regnault et de toute la baronnie, et monte a cheval, et s'en va errant avec sa mesgnie, tant comme il puet, vers son pays d'Ausaiz, doulens de sa perte et joyeux du secours que le duc Anthoine lui a promis faire pour secourir le roy Fedric, son frere. La vraye histoire nous tesmoingne que tant chevaucha le roy qu'il vint en son pays d'Ausaiz, ou il fu moult bienviengniez de sa baronnie, et ala tantost veoir Melide, sa fille, qui n'avoit pas encore deux ans accomplis, et puis repaira vers ses barons et leur a dit tout son affaire, et comment il lui falloit aler secourre son frere, et comment le duc Anthoine et Regnault, son frere, l'yront aidier a toute leur puissance. « Par foy, sire, dirent les barons, dont ne puet il que la besoingne ne se porte bien, car encontre leur effort ne pevent payens contrestre. Or vous delivrez de faire vostre mandement, car nous yrons tous avec vous. » Lors fait le roy son ost semondre et mande par tout ses amis et aliez. Et en pou de temps assembla bien de VJ. a VIJ. mil hommes. Et se part de son pays et y laissa bon gouverneur. Puis erra tant que, au chief de trois sepmaines, il se loga devant Lucembourg, en la prairie, es tentes qu'il y avoit laissiees. Et les gens au duc Anthoine estoient revenus, qui furent en nombre cinq mille bacinez et mil et cinq cens que arbalestriers que archiers, sans ceulx de la duchié, qui furent bien IJ. mille. Mais Anthoine n'en vult mener que mille, et le remenant laissa pour [174] garder le pays, et le recommanda, et la duchesse aussi, a un baron de Poictou nommé le seigneur d'Argenton. En ceste partie dit l'ystoire que, quant le duc Anthoine prist congié de la duchesse, qu'elle fut moult courrouciee, mais elle n'en ose monstrier semblant, mais lui prie de revenir le plustost que il pourra, et il lui dist que si fera il et lui dist : « Duchesse, pensez de vous et de vostre fruit ; et, se Dieux donne par sa grace que ce soit un filz, si le faictes baptisier, et vueil qu'il soit nommez Bertran. » Et la dame respond : « Monseigneur, a vostre plaisir. » Atant s'entrebaissent, et s'en party le duc et vint a ses gens et fait sonner ses trompettes. Ly ost se desloge et se met a chemin. La peussiez oïr grant effroy. L'avant



garde chevauche a exploit, laquelle conduisoit le roy d'Ausay et Regnault de Lusignen, montez sur un hault destrier lyart, armez de toutes pieces, excepté le bacinet ; qui tenoit un gros baston ou poing, et ordonnoit ses gens moult a droit. Et bien sembloit prince de hault cuer et de haulte emprise. Et après l'avant garde venoit le sommage et la grosse bataille, et puis l'arriere garde, que le duc Anthoine faisoit, car on lui avoit bien dit que en cellui pays avoit foison de robeurs, mais le duc leur manda de fort en fort, que se ilz estoient si hardy de prendre rien sur lui ne sur ses gens, qu'il en feroit tele justice que les autres s'en chastieroient. En ce party passa toute la Leffe que mal soit cellui qui y feust si hardiz de mesprendre sur l'ost qui vaulzist une maille. Une nuytie loga l'ost devant Aes, et lui firent les bourgeois de moult riches presens, dont Anthoine les mercia moult, et leur offry son service, se mestier en avoient. Et le lendemain, après la messe, se desloga l'ost et errerent tant qu'ilz se logierent sur le Rin, qui est une grosse riviere merveilleusement. Et firent ceulx de Couloigne grant dangier de laisser passer l'ost par my la cité, au pont. Anthoine fu moult doulens quant il scot que ceulx de Couloigne faisoient dangier de lui et son ost laisser passer par my la cité. Lors leur manda moult fierement comment il s'en aloit pour lever [175] le siege du roy de Craquo, qui avoit assegié le roy de Bahaigne a LXm. Sarrasins en sa cité de Prange, et que ilz lui mandassent se ilz estoient de la partie des Sarrasins, et il auroit sur ce adviz, et aussi que mal gré leurs dens il trouveroit bien passage, mais non pas si brief que par leur ville, et que, se ilz se destourboient d'une journee, il savoit bien la maniere comment il en feroit retour de quatre. Quand ceulx de Couloigne oyrent ce mandement et ilz furent bien informez de la fierté et de la puissance des deux freres, si orent grant doubte et envoierent par devers le duc Anthoine quatre des plus notables bourgeois de la cité, qui moult humblement lui firent la reverence, et furent moult esbahiz de sa fiere contenance. Nonpourtant lui dirent : « Tres noble et puissant sire, les bourgeois de la cité de Couloigne nous ont envoiez par devers vous ; et sachiez que ilz vous lerront passer par my la cité paisiblement, par si que ilz soient seurs que vous ne leur laisserez porter dommage de vous ne de voz gens. Par foy, dist Anthoine, se j'eusse eu volenté de leur porter contraire, je leur eusse fait savoir. Et aussi je n'ay pas cause de le faire, car je ne scay pas que ilz m'aient riens meffait, ne aux miens, combien que ilz m'y font penser quant ilz se deffient de moy qui oncques riens ne leur meffiz. Alez, si leur dictes que, se ilz ne se sentent de viez temps meffait devers moy ou devers les ducs, mes predecesseurs, dont ilz n'ayent eu accord, qu'ilz me laissent passer seurement, se non qu'ilz le me facent savoir. » Quant ceulx entendirent la parole, si prennent congïé, et noncierent aux bourgeois le mandement du duc. Et ceulx mirent leur conseil ensemble, et par les anciens trouverent qu'ilz ne avoient oncques eu discort aux ducs de Lucembourc, ne a leurs complices, et que, puis qu'il estoit si vaillans homs et si veritables, qu'ilz le lerroient passer. Et lui remanderent ces paroles, et avec ce lui envoierent moult de beaulx presens, tant d'avoine comme de pain, de grant foison vins, de chars, de vollaille et foison de groz saumons. Quant le duc Anthoine ouy la response et vit les grans presens, si les mercia moult. Et leur dist qu'il estoit moult



joyant quant ceulx de la bonne ville vouloient estre ses amis, et que ilz [176] sceussent bien, se ilz avoient besoing de lui, il seroit leur amy a tout son pover. Et ceulx l'en mercierent. Et fist le duc donner a ceulx qui avoient amenez les presens moult de riches dons, autant ou plus que les presens qu'ilz avoient amenez valoient, car il ne vouloit pas que ceulx de la ville pensassent qu'ilz vouldist rien du leur. Si lui tournerent a grant vaillance, et ainsi demoura ceste nuitiee. En ceste partie dit l'ystoire que celle nuitie sejourna l'ost devant Couloigne. Et fu moult bien rafreschy des biens de la ville, car le duc les fist despartir tant que chascun en ot largement. Et le lendemain, par matin, le duc entra en la ville, a deux cens hommes d'armes. Et fist crier, sur la hart, que nul ne feust si hardiz qui persist en la cité rien sans paier. Et lors passa l'avant garde en moult belle ordonnance. Et dirent bien ceulx de la cité que oncques mais n'avoient veu gens d'armes en plus belle ordonnance. Et après passa le sommage, et se logerent par de la la riviere, tout au long de l'eaue, et fu bien heure de vespres avant que le sommage feust passez. Celle nuit loga le duc en la cité, o lui les haulx barons de l'arriere garde, ou on lui fist grant honneur. Et donna a soupper aux dames de la ville et aux bourgeois et a pluseurs gentilz hommes, chevaliers et escuiers, qui demouroient en la cité. Et après soupper commença la feste grant. Et, au partir, sachiez qu'il n'y ot dame ne damoiselle a qui le duc ne feist presenter bel joyel, selon ce qu'il lui sembloit que la personne le vouldist. Et aussi fist il a aucuns des bourgeois et especialement a tous les gentilz hommes, et acquist tellement l'amour d'eulx que ilz vouldissent bien que il feust leurs sires. Le landemain, par matin, passa la grosse bataille, et puis passa l'arriere garde en belle ordonnance, et se logierent outre le Rin. Et prist le duc congié de ceulx de la ville, et moult les mercie de l'onneur que ilz lui ont faicte. Et ceulx lui respondent tous d'une voix : « Noble duc, la cité et nous sommes du tout en vostre commandement, plus que a seigneur marchissant que nous ayons. Et ne nous espargniez de chose que nous puissions faire, car nous en sommes tous prests, et ore et autresfoiz. » Et [177] le duc les mercie moult humblement, et se part d'eulx et s'en vint a sa tente. Le lendemain, par matin, ainsi que le duc yssoit de sa messe et qu'il faisoit tromper pour deslogier et que l'avant garde s'estoit mise au chemin et le sommage, estes vous venus quatre chevaliers de la cité, armez et montez comme saint George, excepté du bacinet, qui descendent devant le logeiz au duc. Et CCCC. hommes d'armes les suivoient, et cent arbalestriers. Les chevaliers saluerent le duc et puis dirent : « Tres noble et puissant duc, la noble et bonne cité de Couloingne se recommande en vostre bonne grace. Et, chier sire, pour le grant honneur et la grant noblesce qu'ilz ont veue en vous, ilz desirent a estre voz bons amis et que vous les ayez pour recommandez, et vous envoient quatre cens hommes d'armes et cent arbalestriers d'estoffe, paieez pour VIIJ. mois, pour aler avecques vous tout partout ou il vous plaira. Par mon chief, dist le duc, grans mercis, beaulx seigneurs, et vous soiez les tres bien venuz. Ceste courtoisie ne fait pas a reffuser, et sachiez que je ne l'oublieray pas en temps et en lieu. Sire, dist ly uns des chevaliers, il n'y a nul d'entre nous IIIJ. qui ne sache tous les chemins de cy en Prusse, et en Esclavonnie, et en Craquo. Se mestier est, nous



vous y guiderons bien et seurement par tous les destrois, passaiges et rivières. » A ce respondi le duc : « Beaulx seigneurs, cecy n'empire pas nostre affaire, et je n'y renonce pas quant il sera temps. » Atant les fait mettre en ordonnance et les retint de sa bannière. Atant se desloge l'avant garde et la grosse bataille et l'arrière garde, et ont tant erré par leurs journées que ilz sont venuz en Bavières. Et estoit le duc Oste de Bavière a une grosse cité appelée Mirnuc, a tout grant gent, car il se doubtoit forment du roy Solodus de Craquo qui estoit au siege devant Prange, ou il tenoit le roy Fedric de Behaigne en grant misère ; car il avoit bien avec luy IIIIxx mil Sarrasins en sa compagnie. Et se doubtoit le duc Oste que, se le roy de Craquo avoit sublimé a lui le roy Fedric, qu'il ne lui venist courir sus. Et pour tant il avoit assemblé son conseil assavoir mon qu'il en pourroit faire. [178] Atant estes vous venu un ancien escuier qui estoit au duc Oste : « Monseigneur, par l'ame de moy, je vieng de devers les marches de Mellumge, mais il s'avale pour venir icy les plus belles gens d'armes que oncques mais je veisse, et ne scet on ou ilz veullent traire, fors tant qu'ilz tyrent le droit chemin pour venir icy. Par foy, dist le duc, je me donne merveille quelz gens ce sont. Se le roy d'Ausaiz n'eust esté l'autrier desconfit devant Lucembourg, je pensasse que ce feust il qui alast aidier le roy Fedric, son frere, contre les Sarrasins. Et, par mon chief, se ce feust il, je alasse avecques lui pour le secourir. Monseigneur, dist l'escuier, c'est bon de envoyer savoir quelz gens ce sont, ne se ilz vous veullent se bien non. Damp escuier, dit le duc Oste, aler vous y convient, puis que vous les avez veuz, car c'est droit. » Et cil respont : « Par ma foy, j'en suiz tout prest et a Dieu vous commant. » Il se part et a tant erré qu'il appercoit l'ost ou fons d'une vallee sur une riviere, et percoit les cuisines fumoier, courir chevaulx et courciers parmy la prayerie, les gentilz hommes par troupeaulx. Les uns saillent, les aucuns luttent, les autres gectent la pierre ou la barre de fer ou la lance ou la darde. Les aucuns esprouvent leurs braguemars ou leurs pieces ou leurs bacinez de trait, de ject, d'espees, et d'autres pluseurs fors essays. Par mon chief, dist l'escuier, vecy bonne contenance de gens d'armes ; ilz ne sont pas apprentiz de leur mestier. Telz gens font fort a ressoingnier et a doubter. Lors regarde a dextre, sur une petite montaigne, et voit le guet ou il ot bien Vc. hommes d'armes et voit les coureurs descouvrir tout autour de l'ost. « Par foy, dist l'escuier, [179] qui moult avoit veu en son temps, ce sont tout adroit gens d'armes et de conquete. » Lors entre en l'ost et demande le logeis de celui qui a le gouvernement de l'ost, et tantost y fu menez. Quant il vint devant Anthoine, si fu moult esbahiz de sa facon et de sa fierté ; non pour tant le salua moult courtoisement et puis lui dist : « Monseigneur, le duc Oste de Bavière si m'envoye par devers vous savoir mon que vous querez en son pays et se vous lui voulez se bien non ; et aussi qui vous estes qui menez si noble compagnie comme je voy cy assemblee, car il scet bien que vous n'alez mie a tel route que vous n'aiez grant affaire. Amis, dist Anthoine, dictes a vostre seigneur que nous ne voulons que bien a lui et à son pays. Et lui pourrez dire que c'est le roy d'Ausaiz et Anthoine, duc de Lucembourg, et Regnault, son frere, et pluseurs autres barons, nobles, chevaliers et escuiers, qui en alons secourre le roy Fedric de Bahaigne des Sarrasins. Sire, dist l'escuier, Dieu



vous doint faire bon voyage par sa sainte grace, et a Dieu vous command. Je le voiz dire a monseigneur. Alez a la garde de Dieu, » dist Anthoine. L'escuier se part et vint en la cité et recorda au duc tout ce que vous avez ouy, et la facon et le gouvernement de l'ost, et dist : « Sire, certainement ce sont les gens que je veisse oncques qui plus font a prisier et a doubter. Par mon chief, dist le duc, il muet ces deux freres de grant honneur et de grant vaillance de venir de si loingtain pays querir adventures et secourir le roy Fedric contre les ennemis de Jhesucrist. Et je prommet a Jhesucrist que ce ne sera pas sans moy, car il me sera tourné a grant hontaige se je n'y aloye, posé encore qu'il est mon cousin et que ma terre marchist si prez de mon royaume, et que les estrangiers le viennent secourir de si longtaine marche. » Et pour lors avoit fait ly ducs Ostes son mandement et avoit bien de trois a quatre mille combatans. Que vous feroye je long compte ? L'ost se desloga et passa par devant Murnuc. Et lors le duc Oste yssy a belle compaignie de chevaliers et d'escuiers et s'en vint presenter au roy et a Anthoine, lui et ses gens. Anthoine le receipt liement et le conjoy moult vaillaument. Et ainsi chevaucha l'ost ensemble [180] bien six jours. Et cy se taïst l'ystoire d'eulx et parle du roy Fedric, et ses gens, et du siege. En ceste partie dit l'ystoire que la puissance du roy Solodus de Craquo fu moult grande, et n'osoit pas bonnement a plain le roy Fedric yssir. Non pour quant fist il mainte saillie sur les Sarrasins, ou il les greva moult, et y ot mainte grosse escarmouche, et presque tous les jours estoit la meslee a la barriere. Et avoit en la cité cent bacinez de Hongres qui durement estoient bons chevaucheurs, et yssoient moult souvent et estourmissoient l'ost et portoient grant dommage. Or advint une journee que Sarrasins vindrent escarmouchier par un matin, et ceulx de la ville avalerent le pont et ouvriront portes et barrieres, et yssi le roy tous armez a belle compaignie, et firent grant occision de payens et les rebouterent jusques aux logés. Le roy de Craquo estoit armez et montez sur un fort destrier, sa banniere au vent, acompaignié bien de XV mille. Sarrasins, et s'en vint vers la bataille. La ot maint coup pris et donné, et par force convint Bahaignoiz reculer jusques aux barrieres. La ot grant mortalité de l'un costé et de l'autre, car le roy Fedric resbaudissoit moult ses gens. Et apperceut le roy Solodus qui faisoit grant dommage de ses gens. Lors broche le cheval des esperons et estraint l'espee ou poing et va ferir le roy sarrasin sur le heaume par telle vertu qu'il l'embrunche sur le col du destrier, et par pou qu'il ne versa par terre, car il perdy tous les deux estriers. Mais ses gens s'en apperceurent et le redrecerent en estant. Et le roy Fedric fiert un payen par telle force que il l'abat mort par terre. Le roy de Craquo fu revenu a lui, et tenoit une archigaye a un fer trenchant et large, et voit le roy Fedric qui moult dommage ses gens. Il s'aprouche de lui et escout l'archigaye et la laisse aler devers le roy Fedric par telle vertu que il le perce de part en part. Et le roy, qui tost senty la destrece de la mort, ne se pot plus tenir sur le destrier, mais chey a terre a la renverse tout mort. Lors furent Bahaignons moult doulens et rentrent en la cité et lievent le pont et ferment la porte. Lors commença grant la douleur parmy la ville. Et le roy de Craquo fait prendre le corps du roy Fedric tout mort et le fist ardoir devant la porte pour plus esbahir ceulx de la cité de Prange.



[181]

### COMMENT LE ROY SELODUS FIST ARDOIR LE CORPS DU ROY FEDRIC DE BAHAGNE DEVANT LA PORTE DE PRANGE.

*Comment le roy Selodus fist ardoir le corps du roy Fedric de Bahaigne devant la porte de Prange.* Quant ceulx de la cité sceurent la mort de leur roy, si furent moult doulens et moult esbahiz et demainent moult grant douleur. Mais, par especial, sur tous eulx, la pucelle Aiglentine menoit tel dueil que c'estoit grant pitié a veoir, et disoit en ses regrez : « Hee, Vray Dieu, qui est ce qui me pouroit ores conforter, quant je voy la mort de mon pere et la destruction de mon peuple et de moy, ne je ne voy lieu dont secours me puist venir, car j'ai ouy dire que mon oncle le roy d'Ausay, ou je me fioye, a esté desconfiz devant Lucembourc. Vrais Dieux ! Or ne scay je mais ou attendre, fors en vostre tres sainte benigne grace. Tres noble et excellente Vierge, Roïne, Mere du Sauveur de tout le monde, veulliez reconforter ceste povre orpheline et la veulliez garder par vostre sainte pitié et par vostre misericorde, que ces faulx Sarrasins n'aient ja puissance sur son corps. » Lors demaine la pucelle telle douleur que c'estoit grant pitié a veoir et se detourtoit et tiroit ses cheveulx, que de l'angoisse qu'elle sentoit il n'a si dur cuer ou monde qui n'en eust eu pitié. Et ses dames et ses damoiselles la reconfortoient le plus bel qu'elles le savoient faire. Mais en son dueil n'avoit point de fin. Et ceulx de la cité estoient tant esbahiz et desconfortez, tant de la mort de leur roy comme de la doubte des Sarrasins, que ilz ne savoient que faire d'eulx rendre, sauve leurs vies, car le roy Selodus leur faisoit fort requerir et leur faisoit monstrier comment ilz ne se povoient tenir, et que, se il les prenoit par force, que ilz n'y auroient ja rancon, fors d'estre tous ars en pouldre, dont la cité fu en grant balance de rendre. Mais il y ot de moult preudhommes chevaliers qui moult avoient amé le roy et amoient la pucelle, sa fille, qui leur disoient : « Fausse gent, que voulez vous faire ? Encore n'est pas revenu le messaige qui est alez querre le secours au roy d'Ausaiz. Prenez cuer en vous, car vous orrez par temps bonnes nouvelles. » Quant ceulx les entendirent ainsi parler, si respondirent au conseil des Sarrasins que ilz ne se rendroient point et qu'ilz estoient tous confortez en contre leur puissance. Quant Selodus le scot, si fu moult courrouciez et jura ses dieux que tous seroient ars en pouldre. Mais en pou d'eure [182] Dieux labeure. Et aussi tel jure aucunesfoiz de son marchié qui puis en laisse. Non pour tant aussi fist Selodus ainsi comme vous orrez cy avant en la vraye histoire. Le roy Selodus fut moult courroucié de la response, et fait escarmouchier souvent et assaillir la cité et les descuere et griefve quanqu'il puet, car il voit et apperçoit que ceulx de dedens se deffendent lentement ; et, se ne feust la doubte et crainte des nobles du pays qui la estoient, ilz se feussent rendus de fait. Or vous diray du duc Anthoine et de son frere Regnault et du roy d'Ausaiz et du duc Oste de Baviere, qui admenoient leur ost bien hastivement, car bien avoient ouy dire la misere ou ilz estoient en la cité, mais pas ne savoient la mort du roy Fedric. Un jedy, au soir, s'en vindrent logier sur une riviere, environ a une grosse demie lieue de Prange. Et cellui soir



fu commandé a un chevalier du pays, qui estoit en leur compaignie, que il alast le lendemain noncier leur venue en la cité. Et cil monta tout au plus matin a cheval et s'adeca vers la ville. Mais le roy Selodus avoit fait armer ses gens, et faisoit fort assaillir la cité, car il avoit grant desir de la prendre, et faisoit moult asprement assaillir, et ceulx de dedens se deffendoient moult laschement. Bien s'en appercoivent Sarrasins et assaillent tant plus courageusement. Et ja feust la besoingne mal tournée quant cellui chevalier vint, qui bien apperceut l'assault et la feble deffense de ceulx de dedens. Il escheva l'assault et vint a une poterne. Ceulx de la garde le congurent bien et le laisserent entrer dedens. Et s'en court par my les deffenses, criant : Seigneurs, deffendez vous, ayez bon cuer. Vecy la fleur de chevalerie du monde qui vient a secours avecques le roy d'Ausaiz, et les verrez tantost commencer la [183] bataille ; ja Sarrasin n'en eschappera qui ne soit ou mort ou pris. Et quant ceulx l'entendent, si gettent tous ensemble un cry hault et grant, et se prindrent a deffendre par tele maniere que mal soit du Sarrazin qui osast demourer ou pié du mur. Et demoura ou fons des fossez grant foison de payens mors et affolez. Et quant le roy Selodus apperçoit qu'ilz avoient repris si grant cuer, si en fut fort esmerveilliez, et moult en fu doulent, ne il ne scet que penser, car il n'y a si hardy Sarrazin qui osast approuchier, mais en vont tous reculant arriere. Et quant le roy Selodus apperçoit que ses gens reculoient ainsi, si en fu moult doulent et ot grant merveille pour quelle cause ceulx de dedens avoient reprins tel cuer. Mais par temps sera plus courrouciez que devant, car le duc Anthoine chevauche, banniere desployee, en belle bataille. Et avoit fait laisser les logeiz tous droiz et bien Vc. hommes d'armes pour les garder. Et estoit le roy d'Ausaiz et le duc de Bavieres en l'arriere garde et Anthoine et Regnault en la premiere bataille. La veissiez noble bachelerie et ces bannieres venteler au vent, bacinez, harnaiz de jambes, l'or, l'azur et les couleurs des bannieres et des pennons resplendir contre le soleil. Et tant errerent en ordonnance qu'ilz virent la cité que Sarrasins assailloient. Et veoient les tentes et les trez et les paveillons, ou il avoit grant foison de Sarrasins. Lors fist Anthoine arrester ses gens, tant que l'arriere garde feust venue, et ordonna sur les esles archiers et arbalestriers. Et lors furent apperceuz des Sarrasins, qui le coururent dire au roy Selodus, en disant : « Laissez l'assault, que a mal heure fut il encommenciez. Car sachiez que veez cy tant de crestiens venir que tous les champs en sont couvers. » Quant le roy ouy ce, si fu moult courrouciez et fist laisser l'assault. Et s'en vint au dehors de son logeiz et ordonne ses gens et les batailles au mieux qu'il puet. Et Anthoine et Regnault font sonner leurs trompettes, et fait sa bataille mouvoir tout le petit pas. Quant les deux osts s'entrevirent, la ot grant effroy, et a l'approuchier fu la huee grant. La en y ot de telz qui voulzissent bien estre dont ilz se furent partiz. A l'abaissier des lances ot grant abbateiz, et, d'un costé et d'autre, de mors et de navrez grant foison. Lors trayent les espees et fierent l'un sur [184] l'autre sans pitié. La ot maint Sarrasin mort et abatu par terre. Moult bien si prouverent Poitevins et font grant occision des Sarrasins. Mais le roy Selodus crie son enseigne a haulte voix, et joint l'escu au pitz, et brandist le fust de lance et broche le destrier des esperons ; au doz le vont suivant



Xm. Sarrasins. Et le roy baisse la lance et fiert un crestien par telle vertu qu'il lui met fer et fust et pennon tout par my le corps, et l'abbat mort a la terre. Et ses gens le suivent au doz, qui moult vaillaument se porterent et firent grant dommage de noz crestiens, et les ont reculez du gect d'une lance. Lors crie le roy Selodus son enseigne, disant : « Ferez, seigneurs barons, la journee est a nous, ilz ne nous pevent eschapper. » Et Poitevins les reçoivent moult asprement. Sachiez que la ot grant perte d'un costé et d'autre. Atant esvous le duc Anthoine, l'espee ou poing. Quant il appercoit ses gens reculer, par poy qu'il ne desue de dueil. Lors escrie Lusegnen a haulte voix, et se boute entre les Sarrasins plus roidement que fouldre ne chiet du ciel. Et fiert a dextre et a senestre, et rompt et abat quanqu'il rencontre ; et ses gens le suivent au doz, qui sont tous esbahiz de ce que ilz lui voient faire. La n'y ot si hardy Sarrasin qui l'osast actendre, mais reculent vers leurs tentes. Et le roy Selodus si escrie a sa gent : « Avant, seigneurs barons, deffendez vous. Se pour un seul homme vous en fuiez, ce sera grant honte. » La ralie sa gent et rent etal a Anthoine et aux Poitevins moult bachelereusement. Atant es vous un admirault qui se fiert en la bataille a Xm. payens. La renforce la meslee moult obscure et moult horrible. La ot tant Sarrasins occiz que c'estoit sans nombre, et mains crestiens y furent bleciez. Atant es vous l'arriere garde, que le roy d'Ausaiz et le duc Oste de Baviere admenoient, qui se ferirent vigoureusement en la bataille. La fu la douleur et l'occision grant, car moult bien endurerent les faiz et d'un costé et d'autre. Atant es vous venuz Regnault et Anthoine, qui se fierent d'accort entre les Sarrasins. Et font telle occision qu'il n'y ot Sarrasin ne crestien qui ne s'en donnast merueilleux coups que ilz donnoient. Et, en la parfin, il n'y ot si hardy païen qui les ose attendre a coup, mais par tout ou ilz tournent, [185] ilz vont fuyant. Et tous les crestiens le font si bien que Sarrasins eussent tourné le doz, ne feust le roy Selodus qui moult vaillaument les tient ensemble. Et sachiez que il fist trop grant dommage de crestiens, et ravigora ses gens par tel party qu'ilz se deffendent asprement. Mais quant Regnault appercoit le roy Selodus qui ainsi rent etal et maintient la bataille si tres vaillaument que on ne pourroit mieulx, si jure par Jhesucrist ou il mourra en la paine ou il delivrera la place du Sarrasin. Lors tourne la targe derriere le dos et broche le cheval par grant air, et s'en va a plain cours vers le roy de Craquo. Et quant le roy le voit venir, si haulce l'espee et le fiert sur le heaume de toute sa force un moult rude coup. Mais l'espee glichava sur la senestre cuisse et le bleca un petit, tant que le sang en couru jusques au talon. Et Regnault, qui en fu moult dolent, lieve l'espee a deux mains et fiert le roy Selodus par grant ayr sur le bacinet si grant coup qu'il fu si estonnez que l'espee lui vola des mains et s'enclina sur le col du cheval, et rompy par force la couroye du bacinet. Et Regnault le refiert et le charge si de coups qu'il le convint voler par terre, et ot si grant foule par dessus lui, car sa gent le vouloient rescourre, qu'il fu mort et estaint entre les piez des chevaulx. Et quant Sarrasins le sceurent, si tournerent en fuye. Et noz gens les suivent et vont occiant par my les champs et par les buissons ; et sachiez qu'il en eschappa moult petit. Et ainsi fu la bataille finée. Et repairent aux tentes des Sarrasins, et la se logent les deux freres. Et le roy d'Ausaiz et le duc Oste se sont partiz a cent



chevaliers, et s'en vont vers la cité, ou ilz furent moult liement receuz, car chascun avoit grant joye de la victoire. Et lors vindrent au palays et descendirent, puis montent les degrez de la sale contremont. Atant est Aigentine venue a l'encontre de son oncle le roy et du duc Oste de Bavieres. Aigentine, la pucelle, fu moult liee de la desconfiture des Sarrasins et aussi de la victoire et venue de son oncle. Mais non contretant elle avoit si grant douleur au cuer de la mort de son pere qu'elle ne le pavoit oublier. Mais quant elle approucha de son oncle, si l'enclina et le bienviengna moult doucement en disant : « Mon chier oncle, vous soiez le tres bien venus. [186] Mais, s'il eust pleu a Dieu que vous feussiez venu deux jours plus tost, vous eussiez trouvé monseigneur mon pere en vie, que le roy Selodus a mis mort, et puis a fait ardoir le corps, pour plus despiter la foy catholique. » Quant le roy l'entendy, si fu moult doulent et jura Dieu et ses sains que autel feroit il du roy Selodus et de tous les Sarrasins qu'il pourroit trouver, mors ne en vie. Et lors fist on crier par la cité que de chascun hostel alast un homme sur le champ pour assembler les Sarrasins mors sur une montaigne et y portast on grant foison bois, et feust le roy Selodus mis tout au dessus, et feussent tous couvers de bois, et feust le feu boutez dedens, et feussent tous les payens ars et bruiz, et tous les crestiens enseveliz et mis en terre sainte. Et lors le roy d'Ausaiz fist appareillier pour faire l'obsequie du roy Fedric, son frere, moult honnourablement, ainsi comme vous pourrez cy aprez ouir.

### **COMMENT LE ROY D'AUSAIZ FIST FAIRE L'OBSEQUIE DU ROY FEDRIC DE BEHAINGNE,, OU FURENT LES IJ. FRERES ET PLUSEURS AUTRES BARONS.**

*Comment le roy d'Ausaiz fist faire l'obsequie du roy Fedric de Behaingne, ou furent les IJ. freres et plusieurs autres barons.* L'ystoire nous dit en ceste partie que moult fu le roy d'Ausaiz doulent de la mort de son frere. Mais le dueil en convient passer quant il plaist a Dieu. Il fist apprester pour faire l'obsequie moult honnourablement, et fut tout prest a la grant eglise. Et lors monta a cheval, avec lui le duc Oste de Bavieres et plusieurs des barons de Bahaigne. Et s'en vont tous vestuz de noir aux tentes qui furent des Sarrasins, ou les deus freres estoient logiez. Et orent fait venir le sommage et ceulx qui gardoient les logeiz, et fait tendre a un des costez de l'ost. Et departissoient les deux freres l'eschec a chascun, grans et petiz, qu'il n'y ot cellui qui ne s'en tint a bien paieiz. Estes vous venuz le roy, le duc Oste et la baronnie, qui saluerent les freres moult courtoisement, et les freres les receurent moult amiablement. Adont compta le roy d'Ausais aux deux freres comment [187] le roy Fedric avoit esté mort en bataille et comment le roy de Craquo avoit fait ardoir le corps ou despit de toute crestienté ; et pour ce avoit il fait ardoir le roy Selodus et tous les Sarrasins. « Par mon chief, dist Anthoine, sire roy, vous avez tres bien fait. » Et vraiment le roy Selodus fist grant mesprison et grant cruaulté, car puis que uns homs est mort, c'est honte a son ennemy de le plus touchier. « Par ma foy, sire, dist le duc Oste, vous dictes verité. Mais le roy d'Ausaiz est cy venus pour vous prier, et Regnault, vostre frere, aussi, de venir a l'obsequie du roy Fedric, son frere, qui ja



est tout prest de commencer ; les pseaulmes et vigilles furent dès ersoir dictes. » Adont respondirent les freres : « Nous yrons volentiers. » Et lors montent a cheval a moult belle compaignie, et vindrent en la cité ou dames et damoiselles, chevaliers et escuiers, bourgeois et gens de commun les regardoient a merveille. Et fort estoient esbahiz du gipp de lyon que Anthoine avoit sur la joe, mais moult prisoient le beau corps et les beaulx membres de lui et de Regnault. Et bien disoient : « Ces deux princes sont bien tailliez de conquerir et tenir terre. » En ce party vindrent a l'eglise et descendirent. Aiglentine estoit a l'entree de l'eglise, qui moult humblement fist la reverence aux deux freres et les mercia humblement du noble secours que fait lui avoient, car, après Dieu, ilz luy avoient sauvé son honneur, sa vie et son pays. Et Anthoine lui respont moult humblement : « Damoiselle, nous n'avons fait fors sans plus fors ce que nous devons, car tous bons crestiens sont tenus de destruire les ennemis de Nostre Seigneur. » Et lors les deux freres prindrent la pucelle par les deux lez et l'adextrenerent en son siege. La estoit la pucelle noblement acompaignie de dames et de damoiselles du pays. L'obsequie fu fait et les chevaulx offers ainsi comme il appertient a ung si noble roy comme le roy Fedric estoit. Et après le service fait, les deux freres monterent et leur mesgnie. Et le roy d'Ausaiz et le duc Oste de Bavieres adestrenerent la pucelle jusques au palais, et la descendirent, et monterent ensemble en la sale. Le disner fu prest ; ilz laverent et puis s'assistrent et furent bien serviz. Après les nappes ostees, laverent, et furent graces dictes. La damoiselle fu convoiee en sa chambre, qui moult fut doulente de la mort de son pere. Et lors appella le roy d'Ausaiz les barons du païs en disant ces paroles : [188] « Seigneurs barons, dist le roy, il vous fault entre vous adviser comment vous ayez un vaillant homme pour gouverner le royaume de ma niepce, car terre qui est en gouvernement de femme, c'est petit de chose. Or regardez qui y sera bon au prouffit et honneur de ma niepce et au vostre. » Dont respondy ly uns pour tous les autres : « Par foy, sire roy, nous ne savons homme qui par devant vous s'en doye mesler, car se vostre niepce Aiglentine estoit alee de vie a trespassement, la terre et le royaume de Behaigne escherroit a vous ; si que pour tant nous vous en chargons, si en faictes a vostre guise, car c'est droit et raison. » Et quant le roy entendy ces paroles, si respondy : « Par mon chief, pour le plus brief, il faut ma niepce marier. Or lui querez un mary qui soit digne de gouverner son royaume, car, quant a moy, j'ay assez pays a gouverner, je ne quier pas a avoir la gouvernance de cestui. » Lors respondent les barons tout promptement : « Sire roy, s'il vous plaist que vostre niepce soit mariee, si lui querez mary, car par dessus vous n'y a homme qui s'en meslast. » Et quant le roy l'entent, si leur respond : « Beaulx seigneurs, et nous y pourverrons a son prouffit et honneur et au vostre et bien prouchainement, et je m'en voiz parler a elle pour ceste mesme cause. » Et les barons respondirent : « Sire, Jhesucrist le vous vueille merir. » Et atant se part le roy et vint en la chambre sa niepce, qui humblement le receipt. Et le roy lui dist : « Ma belle niepce, Dieu mercy, voz besoingnes sont en bon party, et vostre pays est delivré du dangier des Sarrasins par la puissance de Dieu et des deux freres de Lusegnen. Or fault regarder comment



vostre terre soit gouvernee dores en avant a vostre honneur et prouffit et de voz gens. » Et lors lui respondi la pucelle : « Tres chier oncle, je n'ay plus de confort ne de conseil que vous. Si vous requier, pour Dieu et pour pitié, que vous y veulliez pourveoir de remede, car il est bien vray qu'a vous je doy obeir plus que a personne du monde, et ainsi le vueil je faire. » Dont ot le roy grant pitié et lui respondi : « Belle niepce, nous y avons ja pourveu ; il vous fault marier a un homme tel qui soit digne de vous gouverner, vous et vostre pays, ainsi qu'il appertient et il n'est pas loing de cy, beaulx et bons, nobles, preux, saiges et hardiz. Par foy, beaulx oncles, dist la pucelle, ce sont grant foison de belles et bonnes taches, et [189] scay bien que vous ne me conseillerez pas volentiers chose qui ne feust a mon honneur, la ou vous le pensiez savoir ne considerer. Mais, tres chier oncle, de moy si tost marier après la mort de mon pere, je ne monsteroye pas que j'en eusse gaires de douleur de sa mort. Et me semble que je me mefferoye trop et en seroye blasmee moult durement en derriere ; et tel me monstre belle chiere qui en tendroit moins compte de moy. » A ce respondi le roy : « Ma belle niepce, grant chose a ou faire l'estuet, et de deux maulx on doit prendre le plus petit, quant l'un en fault avoir. Il est bien vray, qui pourroit bonnement, ce seroit bon pour honneur que vous attendissiez encore. Mais quoy ! Je vous suiz loing logiez, et ne puis cy gaires demourer sans vostre tres grant dommage et le mien. Et aussi fault il satisfaire les deux freres du noble secours que ilz vous ont fait, du vostre et du mien. Et aucuns dient : “ Plus de prouffit et moins d'onneur. ” A dire qu'il conviengne que vous leur remuneriez la courtoisie qu'ilz vous ont faite, la moitié de vostre royaume ne souffiroit pas, a la paine et a la coustenge qu'ilz ont eue pour vous. Et, d'autre part, belle niepce, sachiez que vous n'estes pas trop bonne pour avoir si noble homme a mary comme Regnault de Lusegnen, car il est bien digne d'avoir la plus grant dame du monde, tant soit de noble ligne, tant de beauté, de bonté et de haulte prouesce. » Quant la pucelle entendy le roy, son oncle, si fu toute honteuse. Et voit bien qu'elle est en dangier et de son peuple et de pluseurs autres choses. Si ne scot que respondre, fors tant qu'elle dit tout en plourant : « Tres chiers sires, je n'ay plus de confort que Dieu et vous ; faictes de moy et de mon royaume ce qu'il vous plaira. Belle niepce, dist le roy, vous dictes bien. Et je vous jure par ma foy que je ne feray chose que je ne face pour le mieulx. Or ne plourez plus, car je vueil que vous vous delivrez de ceste besoingne, car plus demourroit ceste baronnie, qui sont bien XII. mille combatans, sur vostre pays, tant y aurez vous plus de dommage. » Et celle, qui bien scet qu'il a droit, lui a dit : « Chiers oncles, faictes vostre plaisir. » Lors vint le roy en la sale ou les deux freres estoient, et moult de noble baronnie, tant du pays comme d'ailleurs. Et lors prist le roy la parole et dist a Anthoine : « Noble duc, plaise vous a entendre [190] a moy. Les barons de ce pays vous supplient, et aussi faiz je, que il vous plaise que Regnault, vostre frere, soit roy de Bahaingne et qu'il preingne pour moillier Aiglentine, ma niepce. Et, chiers sires, veulliez lui prier que ce ne veulle reffuser, car les barons de cest pays le desirent moult avoir a seigneur. » A ce respond Anthoine : « Sire roy, ceste requeste est digne d'estre octroyee, et dès cy si sera elle. Or faictes venir la damoiselle. » Et tantost le roy et le



duc Oste l'alerent querre et lui firent poser le noir et vestir des plus riches garnemens qu'elle eust, et de ses plus riches joyaulx, esmaulx, fermaulx d'or a riches pierres, ceintures et chapeaux. Et ses dames et damoiselles furent noblement atournees, et les pluseurs orent les chiefs bien perlez et druz croisiez. Le roy et le duc Oste adestroient la damoiselle et les autres venoient après. Quant la compaignie entra en la sale, si fu toute enluminee de richesse et de beauté. Anthoine et tous les barons honnourerent moult la pucelle, qui tant fut belle que merveilles. Et elle leur fist tres humblement la reverence. Et lors prist le roy la parole, et dist ainsi : « Sire duc de Lucembourg, tenez nous noz convenances, veez cy de quoy nous vous voulons tenir les vostres. Par mon chief, dist le duc Anthoine, c'est raison. Or ca, dist le duc, Regnault, beau frere, retenez ceste noble pucelle et l'onneur du noble royaume de Bahaigne. » Lors passe Regnault avant et dist en hault : « Par ma foy, beaulx freres, premierement je rens graces a Dieu, a vous et au roy qui cy est, et a tous les barons de cest pays de ceste haulte honneur, car, s'il n'y avoit seulement que la pucelle tout sans l'eritaige, si ne la refuseroye je pas. Car, a l'aide de Dieu, j'ay espoir de conquerir assez pays pour elle et pour moy, combien que je prengne tout en bon gré. » Lors respont Anthoine : « Beaulx freres, vous avez raison, car vous avez le royaume conquis d'avantaige. Dieu, par sa grace, vous en doint conquerre de l'autre sur les ennemis de Dieu. » La fu mandé uns evesques, qui les fianca. Et commença la feste grant. Quant on le scot par la ville, si orent grant joye, et fu toute la ville tendue a couvert de riches draps et fist on grant appareil comme pour une telle feste. Et fu ordonné que les nopces se feroient sur le champ ou maistre pavillon. Ensement demoura jusques au tiers jour ; et fist on faire mainte [191] riche robe, tant pour l'espousee comme pour ses dames et damoiselles, et aussi pour les freres et pour les barons du pays et estrangiers. Et la nuit que on devoit espouser le lendemain, mena on la pucelle et avecques elle ses dames et ses damoiselles au maistre pavillon. Et fist on tendre riches tentes tout environ pour les dames. Et le roy d'Ausaiz et le duc Oste de Baviere se logierent avec leur baronnie environ les tentes des dames, et Anthoine et Regnault, d'autre partie. Et fist on celle nuit faire bon guet comme se les ennemis feussent ou pays ou tout prez de la. Et celle nuit commença la feste grant et notable. Et fut le soupper moult nobles, et moult noblement appareillié. Et après soupper, quant il fut temps, chascun s'en ala reposer jusques au lendemain a matin.

### **COMMENT LES NOPCES FURENT FAICTES DE REGNAULT ET D'ESGLENTINE ET FU COURONNÉ DU ROYAUME DE BEHAIGNE.**

*Comment les nopces furent faictes de Regnault et d'Esglentine et fu couronné du royaume de Behaigne.* En ceste partie dist l'ystoire que l'aube du jour apparut, et fut la matinee belle et clere et luisy le souleil. L'espousee fu noblement appareilliee et fut menee au lieu ou la messe se devoit dire. Et furent espousez et la messe dicte moult solennelment, et fu ramenee ou maistre pavillon. Le disner fu prest, ilz ont lavé et sont assiz a table. Or ne vous feroye je long traictié de ce ; ilz furent



richement servis et de moult de manieres de mez. Quant ilz orent disné, si furent les nappes ostees et ont lavé, et furent les tables levees et graces dictes. Et lors alerent les dames en leurs retraiz, et chevaliers s'alerent armer, mesmes Anthoine, pour faire a son frere honneur. Les dames sont montez es hourdeiz. Lors veissiez chevaliers venir sur les rens, et commencerent les joustes moult belles. Mais sachiez qu'il n'y ot chevalier qui se peust tenir a Anthoine ne a Regnault. Et quant ilz virent que les joustes affebliissoient par eulx, si se partirent des rens et se vindrent desarmer. Moult bien s'en apperceut le roy et le duc Oste et l'autre baronnie. La joute dura long temps, et assez tost après failli et fu temps et heure de soupper. La joute departy et soupperent. Et aprez soupper commencerent menestriers a corner et dansa on [192] grant temps. Et quant il fut heure, on mena l'espousee couchier en un moult riche lit. Puis vint Regnault et se coucha avecques la pucelle. Le lit fu beney et se part chascun. Les uns dancent et chantent et festient. Les autres comptent de beaulx comptes et se soulacent pour passer le temps. Les autres s'en vont dormir. Et Regnault et la pucelle furent couchiez l'un avec l'autre. Et moult se humilioit la pucelle envers lui et lui disoit : « Monseigneur, se ne feust la grace de Nostre Seigneur et la puissance de monseigneur vostre frere et de vous, ceste povre orpheline estoit desolee et perdue, lui et son pays, et cheue en grant adversité entre les mains des Sarrasins. Mais l'aide de Dieu et la vostre m'en a gectee, dont je vous mercie, quant vous avez daigné prendre pour moillier si mendite pucelle que je suis. » Et quant Regnault oït qu'elle se humilie ainsi, si lui respont. « Par ma foy, ma doulice amour, vous avez trop plus fait pour moy que je n'ay pour vous, quant vous me avez fait le don de vostre noble corps et herite de vostre noble royaume, et avecques moy n'avez rien prins que mon corps. » Dont respond la pucelle : « Par ma foy, monseigneur, le corps de vous vault mieulx que X. royaumes et fait plus a priser, quant a mon gré. » De leurs paroles ne vous vueil plus tenir compte ne raison, mais tant vous dy que celle nuit de eulx IJ. fu engendrez un filz fiers et puissans, et ot a nom Olliphars. Et quant il fu grans et il ot puissance, il fist grant guerre aux Frisons et les sousmist a lui, et toute la Basse Marche de Houllande et de Zellande, et conquist Scone, Dennermurche et Noruuoit. Le lendemain, par matin, se leva chascun. La dame fu menee [193] a la messe. Et après la messe revindrent ou paveillon. Et ainsi que ilz orent lavé et que ilz se deurent asseoir au disner, atant esvous venus deux chevaliers de la duchié de Lucembourg qui apportoient a Anthoine lettres de par sa moillier Crestienne, duchesse, et vindrent devant le duc Anthoine et le saluerent de par sa moillier, en lui disant : « Monseigneur, vous devez avoir grant joye, car ma dame vous a apporté le plus bel enfant masle qui oncques feust veuz en nul pays. Beaulx seigneurs, dist Anthoine, louez en soit Dieux, et vous soiez les tres bien venuz. » Et puis a pris les lettres. L'ystoire dit que le duc Anthoine fu moult joyeux de ces bonnes nouvelles, et aussi fu Regnault, son frere. Le duc lysi les lettres et trouva dedens que les deux chevaliers lui disoient verité. Lors les acolla tous deux moult liement et leur fist donner de moult riches dons. Lors s'assist on au disner. Et après disner recommença la feste, et ensemment dura la feste VIIJ. jours, puis repairerent en la cité. Et lors prist



congié le roy d'Ausaiz et Anthoine et le duc Oste et tous les barons, du roy Regnault et de la royne Aiglentine, qui furent moult doulens de leur departie. Et ot en convenant le duc Anthoine au roy Regnault, son frere, que se payens lui faisoient guerre, que il le lui feist assavoir, et il le vendroit secourir a noble compaignie de barons. Et le roy Regnault l'en mercie. Lors s'entrebaissent les freres et se departent. Tant chevauchent les osts ensemble qu'ilz vindrent a Munuc en Bavieres, et se logierent en la prayerie devant la ville. Et les festoia le duc Osts trois jours, et au quart se partirent et prindrent congié du duc Oste, et chevaucherent tant que ilz approucherent Couloigne a une journee prez. Lors vindrent les quatre chevaliers qui gouvernoient les gens d'armes et les arbalestriers que ceulx de Couloigne avoient envoiez a Anthoine et lui dirent : « Monseigneur, c'est bon que nous en voisons devant a la ville pour appareillier vostre passage. Par foy, beaulx seigneurs, dist Anthoine, il me plait bien. » Atant se partent les IIIJ. chevaliers et avec eulx leur mesgnie, et chevaucherent tant qu'ilz vindrent en la cité de Couloigne, la ou ilz furent liement receuz. Et leur enquesterent les grans bourgoys et les maistres de la cité comment ilz [194] avoient exploictié en leur voyage. Et ceulx leur compterent toute la pure verité et la grant puissance et la valeur des deux freres, et comment Renault estoit roy de Behaigne. Quant ceulx de Couloigne entendirent ces paroles, si dirent qu'ilz estoient bien eueux d'avoir acquis l'amour de telz deux princes. Et lors font faire grant appareil pour recevoir le duc Anthoine et le roy d'Ausaiz et leurs gens. Tant chevaucha l'ost que ilz arriverent a Couloigne et vindrent les bourgoys encontre eulx a belle compaignie, et firent passer outre la ville ceulx qui venoient pour tendre les logeiz de l'avant garde ; et la grosse bataille et le sommage firent logier par deca. Atant encontrerent le duc Anthoine et le roy d'Ausaiz et leur firent grant reverence. Et leur prierent tant qu'ilz vindrent logier en la ville a grant foison de nobles hommes, et les festoierent honnourablement. Et donna Anthoine aux dames et aux bourgoys et aux gentilz hommes de la ville qui avoient esté avecques lui, a soupper, et le lendemain a disner. Et ce jour passa le Rin le remenant de l'ost. Et le lendemain, par matin, prist Anthoine congié de ceulx de la ville, et les mercia moult de ce que ilz lui avoient fait. Et lui dirent que se ilz avoient besoing de lui, que il les conforteroit a son pover ; et ceulx l'en mercierent moult. Et atant se party Anthoine et se desloga l'ost. Et errerent tant par leurs journees que ilz vindrent, a un soir, logier es prez dessoubz Lucembourg. La duchesse Crestienne fu moult lie quant elle scot la venue du duc Anthoine, son mary, et yssy de la ville a belle compaignie de dames et de damoiselles et de nobles du pays. Et toute la bourgoisie venoit a pié contre lui, et le clergié a croix et a gonfanons et a eave benoite ; et l'encontrerent a demie lieue de la ville. La fut grant la joye que le duc et la duchesse s'entrefirent. Et tout le menu peuple crioit : « Noël, » et louent Jhesucrist [195] de la revenue de leur seigneur. Lors se loga l'ost devant la ville. Et Anthoine et le roy d'Ausaiz et les plus haulx barons se logierent dedens la ville. Et fu la feste grant ; et demoura le roy d'Ausaiz six jours, et le festoya le duc Anthoine moult richement. Et lui rendy toutes ses obligations et lui quitta tout, excepté de la prieuré fonder pour les mors, pour l'amour



du roy Regnault, son frere ; et le roy l'en mercia moult doucement. Et se party du Lucembourg et vint en son pays d'Ausaiz, ou il fu moult liement receuz. Et le duc Anthoine demoura avecques sa moillier. Et ot la dame cellui an un filz qui fut appellez Lohiers, et delivra toute l'Ardenne des robeurs, et fonda Yvvois et Saint Vy, et fist le pont de Maisieres sur Meuse, et si fist fonder Wart, et fist le chastel de Donchery sur Meuse et pluseurs forteresses, et delivra le pays jusques en Guerle et jusques en la Basse Marche de Houllande. Et firent moult de beaulx fais d'armes entre lui et le roy Olliphart de Bahaigne, qui estoit son cousin germain, et filz du roy Regnault. Et depuis, ot le roy d'Ausaiz a faire au conte de Fribourc et au duc d'Ostriche, et manda a Anthoine qu'il lui venist aidier ; et il si fist et print par force le conte de Fribourc, et passa en Ostriche, et desconfist le duc en bataille, et lui fist faire paix au roy d'Ausaiz, a sa grant honneur. Et ot Bertran, le filz au duc Anthoine, a moillier Mellide, la fille au roy d'Ausaiz, et fu roy d'Ausaiz après le trespassement du roy. Et la duchié de Lussembourc demoura a Lohier après le decez du duc Anthoine, son pere. Mais de ceste matiere ne vous ay plus entencion de parler quant a ore, mais retourneray a Remond et a Melusigne et a leurs autres enfans. [196] En ceste partie dit l'ystoire que Remond, par son vasselage, conquist moult grant pays, et lui fist maint baron hommage jusques en Bretagne. Et ot Melusigne, les deux ans après, deux filz, de quoy le premier ot a nom Fromont, et ama moult l'eglise, car bien le monstra a la fin, car il fu rendu moine a Malieres, dont il advint puis un grant et horrible meschief, ainsi com vous orrez cy avant en l'ystoire. Et ly autre filz qu'elle ot, l'an ensuivant, ot a nom Thierry, et fu moult bachelereux. Icy vous lerray a parler des deux enfans et vous parleray de [197] Gieffroy au grant dent, qui fu le plus fier et le plus courageux et le plus hardy de tous les autres. Car sachiez que cellui Gieffroy ne resoingna oncques homme, et maintient l'ystoire et la vraye cronique que cellui Gieffroy se combaty a ung chevalier fae ou au mauvais esperit es prez dessoubz Luseignen, et si comme vous orrez cy après en la vraye hystoire. Gieffroy fu grant et parcreux pour lors, et ouy nouvelles qu'il avoit en Yrlande un peuple qui pas ne vouloit obeir en ce qu'ilz devoient a son pere. Lors jura Gieffroy la dent Dieu qu'il les feroit venir a raison. Il prist congié de son pere, qui moult en fu doulent, et enmena jusques a Vc. hommes d'armes et cent arbalestiers, et s'en vint en Yllande, et enquist ou les desobeissans estoient, et ceulx qui tenoient la partie de Remond lui enseignerent les forteresses des diz desobeissans. Et lors s'armerent et se presenterent a Gieffroy et lui dirent qu'ilz lui aideroient a destruire ses ennemis. « Par Dieu, seigneurs, dist Gieffroy, vous estes bonnes gens et loyaulx, et je vous mercie de vostre bonne volenté, mais il n'est besoing quant a present, car j'ay assez gens sans vous traveillier pour acomplir mon affaire, au plaisir de Dieu. Par foy, sire, font ceulx, vous avez plus affaire que vous ne pensez, car voz ennemis sont fors et de merueilleux et fier couraige, et sont tous cousins, et du plus grant sang de cest pays. Ne vous chault, dist Gieffroy, j'en cheviray bien. Sachiez que il n'y a si grant, se il ne veult obeir a mon mandement, que je ne face mourir de male mort. Et aussi, seigneurs, se je voy que il soit besoing, je vous manderay querre. » Et ceulx respondent : « Et nous



serons tous prestz maintenant ou quant il vous plaira. Beaulx seigneurs, dist Gieffroy, ce fait bien a mercier. » Lors prent congíe de eulx et se met a chemin envers une forteresse qui est appellee Sion. Et estoit dedens uns des ennemis Gieffroy qui estoit nommez Glaudes de Sion et estoit lui IIJe. de freres. Moulx furent les IIJ. freres fiers et escoux et orgueilleux, et [198] vouloient suppediter tous leurs voisins et estre seigneurs de tous. Gieffroy envoya devers les freres, en disant comment ilz venissent faire obeissance a Remond son pere. Et ceulx dirent au messaige : « Pour Remond ne pour homme de par lui, ne feroient ilz rien, et qu'il n'y retornast plus, car il feroit que folz. Par foy, dist le message, je vous promet que je m'en garderay bien, si non que je vous amaine le medicin qui vous destrempera un tel electuaire que vous en serez tous penduz par la gorge. » De ce mot furent les freres moulx courrouciez. Et sachiez, se le messaige n'eust si tost hasté le cheval, qu'il estoit mort sans remede, car ilz estoient felz et crueulx, et ne craingnoient Dieu ne homme. Et le messagier retourna a Gieffroy, et lui compte l'orgueil et le bobant des IIJ. freres. « Par mon chief, dit Gieffroy, grant vent chiet pour pou de pluie. Je les payeray bien de leurs gaiges. » L'ystoire dit que quant Gieffroy ot oye l'orgueilleuse responce des trois freres, que, sans plus dire, s'en vint logier a demie lieue prez de la forteresse. Et quant il ot ses gens logiez et ordonnez, il s'arma de toutes pieces et print o lui un escuier qui savoit tout le pays, et le fist monter sur un riche courcier a l'avantaige, et commanda a sa gent que ilz ne se meussent tant que ilz auroient nouvelles de lui ; ilz lui dirent que non feroient ilz. Lors se part Gieffroy entre lui et l'escuier. Mais la ot ung chevalier qui l'ot nourry et doctriné, qui bien congnoissoit son fier couraige et comment il ne ressoingnoit nulle rien du monde. Cellui chevalier fu nommé Phillibert de Montmoret, et estoit moulx vaillans homs de la main et qui moulx avoit esté en foison de bonnes places. Cellui chevalier amoit tant Gieffroy que plus ne pavoit. Cellui chevalier se party, lui Xe. de chevaliers, tous armez, et suivoit Gieffroy de loing tant que oncques n'en perdy la veue. Et Gieffroy chevaucha tant qu'il appercoit le fort de Sion qui seoit du costé de la ou il estoit, sur une haulte roche. « Par foy, dist Gieffroy, se la forteresse est aussi forte de l'autre costé comme de cestuy cy, elle me fera grant ennuy avant qu'elle soit prise. Il me fault savoir se elle est aussi forte par dela. » Et lors prindrent a environner la forteresse tout le couvert d'un petit bois qui illec estoit, et vindrent a la coste de la montaigne, et s'avalèrent aval en une [199] moulx belle prairie. Et tousjours Phillibert le suivoit le couvert, ne oncques n'en perdy la veue, et faisoit ses gens esconser ou bois. Et Gieffroy chevaucha tant, lui et son escuier, qu'il ot environné la forteresse. Et regarda bien que au costé de devers le pont c'estoit le plus feble, et lui sembla bien que par la pourroit elle bien estre prinse d'assault. Car les murs estoient bas, et n'estoient point les tours guerlandees ; mais il ot sur la porte une grosse tour et assez haulte, et estoit bien couronnee, et monstroit grant deffense ou lez febles et bas murs estoient. Mais Gieffroy avoisit de venir pourveu de manteaulx et de cloies pour les pierres de faiz. Et ainsi qu'il s'amusoit en ce pensant, il entra en une estroicte charriere qui remontoit la montaigne, a revenir autour de la forteresse, pour repaier a son logeiz. Phillibert l'apperceut bien



et qu'il vouloit repairier, et s'en vint a ses gens, et les remena assez prez du chemin par ou ilz estoient venus, et les fist embuschier ou bois, car il vouloit laissier repasser Gieffroy, et s'en vouloit venir aux logeiz après lui. Et ainsi qu'il regardoit quant Gieffroy ystroit du cavain, si apperceut une route de gens de cheval qui entroient en la carriere par ou Gieffroy venoit ; et estoit la carriere si estroicte qu'a paines si povoient entrecontrer deux hommes de front, et aucunesfoiz, quant les chevaulx estoient grans, il en failloit retourner l'un. Si ne scot Phillibert que penser, et arresta grant piece sur ce propos, car il craingnoit tant Gieffroy que il n'osoit aler avant. Icy me tairay un pou de lui et vous diray de Gieffroy et comment il lui prist de ce fait. En ceste partie dit l'ystoire que ou millieu de la montaigne Gieffroy encontra la route des gens de cheval, et estoient de XVJ. a XVIIJ., que uns que autres ; de quoy il en y avoit jusques a XIIIJ. bien armez et richement ; et qui me demanderoit quelx gens c'estoient, je diroye que c'estoit l'un des freres Glaude de Sion qui venoit devers son frere, pour ce qu'il l'avoit mandé pour lui conseilier du mandement que il avoit eu de Gieffroy, car il avoit entendu que Gieffroy estoit crueulx a merveilles. Et lors que Gieffroy ot encontré le premier de la route, si lui dist [200] que il retornast et feist retourner ses compaignons tant que il eut passee la montaigne. « Par foy, dist cil qui fu fier et escoux, damp musart, avant fauldra bien que nous saichons qui vous estes, que nous retourissons pour vous. Par foy, dist Gieffroy au grant dent, et vous le saurez et puis retornerez vous malgré que vous en ayez. Je sui Gieffroy de Luseignen. Or retornerez tantost, ou, par la dent Dieu, je vous feray retourner a force de cops. » Quant Giron, le frere Glaude de Sion, enteny que c'estoit Gieffroy au grant dent, si leur escrie : « Avant, seigneurs barons. Par ma foy, s'il nous eschappe, ce sera grant honte a nous tous. Mal nous est venuz demander servitude en nostre pays. » Et quant Gieffroy entent ceste parole, si trait l'espee sans plus dire, et fiert le premier sur le chief que il l'envoye tout estourdy par terre. Puis passe du costé du cheval de cellui qui gesoit en la charriere, tellement qu'il le froisse et desrompt tout le corps, et fiert l'autre d'estot par my le piz et le rue mort juz du cheval. Et puis leur escrie : « Par ma foy, faulx traitours, vous ne me povez eschapper. Vous retornerez en vostre pute estraine. » Et lors passe par de coste le cheval de l'autre qui gesoit mort, et vint au tiers. Et cil qui estoit grant et fort, trait l'espee et fiert Gieffroy sur le bacinet de toute sa force. Mais le bacinet fut dur, et l'espee glissa aval de grant randon. Mais oncques ne empira Gieffroy ne son harnoiz de la vaillissance d'un denier. Et Gieffroy empoingne l'espee a deux mains et le fiert sur la coiffe d'acier si grant coup qu'elle ne le pot garantir, mais lui embat l'espee jusques a la cervelle et le rue mort. Quant Giron apperceoit ce meschief, si fu moult ayrez, car il ne pavoit advenir a Gieffroy fors que un au coup, et voit que il n'en y avoit mais que deux devant lui ; si ot grant paour, car il apperceoit Gieffroy de grant puissance et de grant hardement plain. Si escrie aux derreniers : « Retornez et puiez appertement la montaigne, tant que nous soyons au large ou nous nous puissions deffendre, car, en ce party, ce deable nous occiroit tous. » Et ceulx retornent tout court et montent la montaigne appertement, et Gieffroy après, l'espee ou poing ; et son escuier fait



retourner les chevaulx des trois qui avoient esté abatuz, dont les deux estoient mors. Or diray de Phillibert de Montmoret, qui estoit approuchiez du [201] cavain, et oït la noise ; si appelle sa gent, et ceulx vindrent a lui. Et Giron et sa gent yssent de la montaigne, et Gieffroy après, l'espee ou poing. Et quant ceulx l'apperçoivent, si lui courent sus de tous costez. Et il se deffent comme preux et vaillans, et son escuier si porte tres vaillaument, et fut moult forte la bataille. Or vous vueil dire de cellui que Gieffroy avoit abatu le premier. Quant il apperceut que Giron estoit retournez par la force de Gieffroy, et il voit ses deux compaignons mors emprès lui, si fut moult doulent. Il trouva son cheval assez prez de lui, si monta sus a grant peine, et s'en va, quan qu'il puet esperonner, vers Sion. Et quant il vint, si trouva Glaude a la porte, o lui de ses gens. Et quant il le vit, il le congnut bien et le voit tout senglant et toillié de sang. Si lui demanda qui ainsi l'avoit attourné. Et cil lui compte comment ilz avoient enconré Gieffroy tout seul, et le dommage que il leur avoit fait, et comment il avoit convenu Giron, son frere, remonter le cavain par force, et que encore dure la bataille. Quant Glaude l'ouy, si fu moult doulens et tantost s'en va armer et fait armer ses gens. Moult fu Glaudes doulent quant il ouy les nouvelles de la villenie et du dommage que Gieffroy ot fait a Giron, son frere, et comment encores se combatent par dessus le cavain. Lors s'arma et fist armer sa gent, et monta a cheval jusques a VIJxx. hommes d'armes. Et laissa Clarembaut, son frere, ou fort, a LX. bacinez, pour le garder, et s'esplotte Glaude tant comme il puet, de venir a temps a la bataille. Mais pour neant s'en paine, car Phillibert et ses X. chevaliers furent venus a la bataille, et orent tellement besoingnié que tous les hommes Giron furent mors et Giron pris. Adont jura Gieffroy qu'il le feroit pendre. Atant esvous l'escuier Gieffroy qui estoit rentrez ou cavain pour [202] aler querir une trop belle espee qu'il avoit veu gesir par terre, d'un des chevaliers que Gieffroy y avoit occis. Et la ouy la noise et le bruit des chevaulx et des gens d'armes que Glaudes admenoit. Si retourne tout court a Gieffroy et lui a dit : « Monseigneur, je vous jure que j'ai aui grant bruit de gens qui cy viennent. » Quant Gieffroy l'ouy, si fist Giron lier ou boys a un arbre, et le fist garder a ung chevalier, et s'en vint, atout ses hommes, a l'entree du cavain, et la attendent l'adventure. Mais Phillibert s'en va courant sur la montaigne et regarde ou fons de la charriere, et voit Glaude et ses hommes qui tous viennent a malvenir. Lors retourne a ses gens et dist a Gieffroy : « Sire, il n'y a que de bien tenir cest pas, veez ca venir voz ennemis. » Et Gieffroy respont : « Or ne vous en doutez, car il sera bien deffenduz. » Lors appelle l'escuier qui estoit venus avec lui et lui dist : « Courez a l'ost et me faictes venir mes compaignons le plus hastivement que vous pourrez. » Et cil s'en part et broche le cheval des esperons, et s'en va vers l'ost grant aleure. Et quant il y vint, si leur escria et dist : « Beaulx seigneurs, or tost a cheval. Gieffroy se combat a ses ennemis et a grant besoin de aide. » Et ceulx se arment et montent a cheval, qui mieulx mieulx, et s'en vont après l'escuier qui les guide le plus droit qu'il puet, vers le lieu ou il pense a trouver Gieffroy. Or dist l'ystoire que Gieffroy et Phillibert et leurs chevaliers estoient a l'entree du passage. Atant evous Glaude et sa route qui venoient a effort par my la charriere et bien cuidoient monter la montaigne



a leur deviz. Mais Gieffroy estoit a l'entree du pas, qui moult asprement leur deffent le passage. Et sachiez qu'il n'y ot si hardy qu'il ne feist reculer, car il y ot deux de ses chevaliers qui estoient descenduz a pié, les lances es poins, qui se tenoient ou cavain coste a coste de Gieffroy, et donnoient aux gens de Glaude de grans poux de lances, et en y ot plusieurs de mors. Phillibert estoit descenduz lui IIIJe, et s'estoit mis sur la douve du cavain, par dessus, et faisoit assembler pierres, et gectoit par telle vigueur contre la valee que il n'y ot si fort, s'il est actaint sur la coupe du bacinet a plain coup, qui ne soit [203] tous estourdiz ou ruez du cheval par terre. Et sachiez qu'il en y ot plus de XX. mors. Atant esvous l'escuier qui admenoit l'ost. Et quant Gieffroy le scot, si lui fist mener IIJc. hommes d'armes par le chemin qu'ilz estoient alez au matin, et venir au devant du pas, que Glaudes ne ses gens ne peussent rentrer en la forteresse. Et l'escuier se part, et s'en va grant aleure, et devale en la prairie, et passe par devant la forteresse. Et quant Clarembaut les voit, si cuida que ce feust aucun secours qui leur venist, car il ne cuidoit pas qu'il eust ou pays, de leurs ennemis a telle puissance. Et ceulx s'en venoient tout le beau pas, sans faire semblant que ilz leur voulzissent se bien non. Et Clarembaut, qui cuida que ce feussent amis, fist abaissier le pont, et ouvry la porte, et vint, lui XIJe, tous armez, sur le pont. Et l'escuier et sa route, quant ilz voient le pont abatu et la porte ouverte, si se traient le chemin le plus prez qu'ils porent. Et quant vint au passer devant la porte, Clerembaut leur escrie : « Quel gent estes vous ? » Et ceulx respondent : « Nous sommes bonnes gens. » Et en approuchant du pont, environ XX. chevaulx et lui, demandent : « Ou est Glaudes de Sion ? Nous voulons parler a lui. » Et Clerembaut les approche en disant : « Il revendra par temps. Il est alez combatre Gieffroy au grant dent, nostre ennemy, que lui et Giron, nostre frere, ont encloz en celle montaigne que vous veez la. Et sachiez que Gieffroy ne leur puet eschapper, et feust de fin acier trempez, qu'il ne soit mort ou affollez. Par foy, dist l'escuier, ce sont bonnes nouvelles. » Et s'approche, lui XXe, de plus en plus, en disant : « A il assez gens ? Lui yrons nous aidier ? Par foy, dist Clerembaut, grans mercis, car je cuide que il n'en est nul besoing. » L'ystoire nous tesmoingne que tant s'approcha l'escuier de Clerembaut par belles paroles, qu'il se vit prez du pont. Lors escrie a sa gent : « Avant, seigneurs ! La forteresse est gaignie. » Et quant Clerembaut ouy ce mot, si cuida reculer pour lever le pont, mais lui XXe se ferirent si roiddement par my lui et ses gens que tout tumba par terre, et entrerent en la porte, et mirent tantost deux lances es chanaux de la porte colleisse. Et adont plus de cent mirent pié a terre, et vindrent sur le pont, et entrent en la porte, et vont hault et bas par my la forteresse, et furent pris Clerembaut et tous les autres qui estoient en la forteresse, et furent tous liez en une [204] belle chambre, et les firent garder a XL. hommes d'armes. Lors orent conseil que ilz manderoient a Gieffroy cest fait, et se tendroient encloz en la forteresse pour savoir se Glaudes y revendrait a garant ; et ainsi le firent. Lors dist l'escuier que il mesmes yroit noncier a Gieffroy ceste adventure. Et lors se party et s'en vint, au ferir de l'esperon, a Gieffroy, et lui compte ceste adventure. Et Gieffroy, quant il scot ceste nouvelle, si fu moult liez, et tantost le fist chevalier, et



lui bailla cent hommes d'armes, et lui commanda qu'il s'en revoist sur le pas et qu'il garde bien que Glaude ne preingne autre chemin que celui de la forteresse, car, s'il eschappoit, il pourroit par aventure encores faire moult d'ennuy avant que on le peust rattrapper, et que mieulx le valoit enclorre ens ou cavain et le prendre par force la dedens. « Sire, dist le nouvel chevalier, or ne vous en doutez, car se il nous eschappe se il ne scet voler ; mais que je y puisse venir a temps je vous donne ma teste. » Et atant se part et devala la montaigne a cent hommes d'armes. Et Gieffroy est au pertuiz ou il combat a force d'espee ses ennemis. Et bien XL. chevaliers estoient descenduz a pié sur la montaigne et gettoient des pierres contreval, si dru que, malgré que Glaudes en eust, il le convint retourner a grant peine, lui et sa gent. Et Gieffroy et ses hommes entrent ou cavain et les enchassent au doz, mais a grant paine porent passer par my les mors qui avoient esté occiz du gett de pierres. Or diray du nouvel chevalier qui ja estoit venuz a l'entree du cavain, lui et sa route. Mais quant il ouy la freinte, il appensa tantost que Glaudes retournoit, et prist le couvert de la montaigne et leur laissa le chemin de la forteresse. Lystoire dit que Glaudes s'exploicta moult fort pour yssir du cavain pour venir a temps a sauvetté ens ou fort de Sion. Mais de ce que fol pense remaint la plus grant part a la foiz. Il s'exploicta tant qu'il yssi du cavain, et vint au large. Lors n'y attendy ne per ne compaignon, mais s'en vint a course de cheval vers le fort. Et quant il vint prez, si s'escrie en hault : « Ouvrez la porte. » Et ceulx si firent. Et il passe le pont et vint dedens, et vint descendre ou lieu ou il avoit acoustumé de descendre, avant ce qu'il se apperceust qu'il eust perdu sa forteresse. Et tantost qu'il fu descenduz, il fu saisi de tous costez et liez fermement. [205] Lors fu moult esbahiz, car il ne voit autour de lui homme que il congnoisse. « Qu'est ce ? » dist il. « Quel deable sont mes gens devenuz ? Par mon chief, Glaudes, dist un chevalier qui bien le congnoissoit, tantost serez logiez avec eulx. » Lors fu menez en la chambre ou Clerembaut, son frere, estoit, et tous les autres prisonniers. Lors, quant il les appercoit liez et gardez en ce party, si fu moult doulent. Et quant Clerembaut le voit, si lui a dit : « Haa, Glaude, beau frere, nous sommes par vostre orgueil chez en grant chetivité, et me doute bien que nous n'en eschapperons ja sans perdre les vies, car trop est Gieffroy crueulx. » Et Glaudes lui respont : « Puis que fortune nous a a ce admenez, il nous en convient attendre ce qui en advendra. » Atant esvous Gieffroy, qui entre en la forteresse, et avoit tout que mort que prins le demourant des gens Glaude. Et fu admené Giron, leur frere, et mis en la chambre avec les autres. Lors entra Gieffroy dedens et aussi tost que il vit Glaude, si lui a dit : « Comment, dist il, faulx traître, avez vous esté si hardy de dommager ne faire molester le pays ne les gens de monseigneur mon pere, vous qui devez estre son homme ? Par mon chief, je vous en paieray bien, car sachiez que je vous feray pendre devant Valbruyant, voyant vostre cousin Garnier, qui est traistre comme vous envers monseigneur mon pere. » Et quant Glaude oy ce salut, sachiez qu'il ne lui plot que un petit. Mais quant le peuple du pays scot que Sion et Glaude estoient pris, et ses deux freres, et leurs gens, lors veissiez venir plaintes de roberies et de moult d'autres mauvais cas sur Glaude et sur ses gens. Et trouva on leans plus de cent



prisonniers, que des bonnes gens du pays, que de marchans estranges, qui avoient esté desrobez, et les vouloit encores raenconner. Par la ne passoit nul qui ne feust ruez jus. Et quant Gieffroy oy ces nouvelles, si fist tantost lever unes fourches sur le costé de la montaigne, et fist pendre toutes les gens Glaude, excepté lui et ses deux freres. Et commanda la forteresse a un chevalier du pays qui moult estoit vaillant homme et preudhoms. Et lui commanda sur sa vie de gouverner la loyaument et tenir justice. Et cellui lui enconvenanca et lui tint, car il gouverna loyaument et bien. Gieffroy se party au matin et prist le chemin de Valbruyant, [206] et enmaine Glaude et ses deux freres, qui grant paour avoient de la mort, et ilz orent droit, si comme vous orrez cy après en l'ystoire ensuivant. En ceste partie dit l'ystoire que Gieffroy et sa gent chevauchierent tant, a banniere desploiee, qu'ilz vindrent devant Valbruyant, et furent les tentes tendues et se loga chascun. Gieffroy fist tantost lever unes fourches devant la porte du chastel et y fist pendre Glaude et ses deux freres, et manda a ceulx de dedens que, se ilz ne se rendoient a sa volenté, qu'il les feroit tous pendre, se il les prenoit par force. Et quant Garnier de Valbruyant ouy ces nouvelles, si dist a sa femme : « Dame, dist il, contre l'effort de ce deable ne me puiz je tenir. Je me partiray de cy et m'en yray a Montfrin, a Girart, mon nepveu, et a mes autres amis, pour avoir avis comment nous pourrions exploictier ne se nous pourrions avoir traictié de paix avec Gieffroy. » La dame, qui fu saige et subtive, lui dist : « Alez, de par Dieu, et gardez que vous ne soiez pris. Et ne vous partez point de Montfrin jusques a tant que vous orrez nouvelles de moy, car, avec l'aide de Dieu, je pense que je vous pourchasseray bon traictié a Gieffroy. Et vous savez que, se vous m'eussiez creue, vous ne vous feussiez ja embesoingniez d'avoir fait ce que Glaude et ses freres vous ont enhorté, combien que encores n'avez vous fait chose de quoy vous ayez enfraint vostre foy envers vostre seigneur droitturier Remond de Lusegnen. » Et Garnier lui respond : « Ma chiere seur, faictes le mieulx que vous pourrez, car, je me fie en vous et vous croiroy du tout en tout. » Et atant se part par une faulse poterne, monte sur un appert coursier, et prent le couvert des fossez, et passe joint a joint des logeiz, que oncques ne fu congneuz, mais cuidierent que ce feust un de leurs chevaliers qui se alast esbatre, car il aloit tout le petit trot. Mais quant il fu un pou esloingniez, si fiert le cheval des esperons tant comme il puet, et le cheval l'emporte moult raidement. Et sachiez qu'il avoit si grant paour d'estre advisez qu'il ne savoit son sens. Et loua Jhesucrist quant il se trouva a l'entree de la forest qui bien duroit deux lieues, et prent son chemin vers Montfrin quanqu'il puet randonner. L'ystoire nous tesmoingne que tant chevaucha Garnier de Valbruyant qu'il vint a Montfrin, ou il trouva Girart, [207] son nepveu, et lui compta cest affaire, et comment Gieffroy au grant dent avoit prins Glaude, leur cousin, et ses freres, et fait pendre toutes leurs gens devant le chastel de Sion, et avoit fait admener les IIJ. freres devant Valbruyant, et les avoit fait pendre devant le chastel, et comment il s'estoit partiz pour doubte que il ne feust prins dedens la forteresse. « Par foy, dist Girart, beaulx oncles, vous avez fait que saiges, car, a ce qu'on m'a dit, cellui Gieffroy est chevalier de hault et puissant affaire, et si est terriblement crueulx. Il fait trop



duement a doubter. Mal nous vint quant oncques nous aliasmes a Glaude, car nous savions bien que lui et ses freres estoient tous de mauvaise vie, et que nul ne passoit par leur terre qui ne feust desrobez. Jhesucrist nous en veulle par sa grace gecter a nostre honneur. Beaulx oncles, il fault avoir adviz sur ce fait. Il est bon que nous le mandons a noz amis et parens et a tous ceulx qui ont esté de ceste fole alliance. » Et Garnier respont : « C'est verité. » Et lors le manderent a tous. Et chascun d'eulx s'appareille pour venir devers Montfrin, pour avoir conseil comment on pourroit ouvrer de cestui fait, ne se ilz pourroient trouver voye comment ilz se peussent excuser devers Gieffroy. Cy se taira l'ystoire un petit d'eulx et parlera de la dame de Valbruiant, qui moult fu saige et soubtive, et moult vaillant dame ; et avoit tousjours blasmé son mary de ce qu'il s'estoit oncques consenty a Glaude ne a ses freres. Celle dame avoit une fille, la quelle pavoit bien avoir environ de VIIJ. a IX. ans, qui moult estoit belle et gracieuse, et ung filz, qui en avoit environ X., et moult estoit beaulx et bien doctrinez. La dame monta sur un riche palleffroy, et fist monter ses deux enfans et conduire par les frains par deux gentilz hommes anciens. Et fist monter avec elle jusques a six damoiselles, et fist ouvrir la porte. Et la trouva le nouvel chevalier qui apportoit le mandement de Gieffroy, et le bienviengna moult, et cil lui fist grant reverence, qui moult savoit de bien et d'onneur. Et lors la dame lui dist moult attrempeement : « Sire chevalier, monseigneur n'est pas ceans, et pour tant vueil je aler par devers monseigneur nostre maistre, pour savoir que c'est qu'il lui plaist, car il me semble qu'il soit cy venus comme par maniere de faire guerre. Et ne croy pas que ce soit a monseigneur ne a nulz de ceulx de ceste forteresce, car ja [208] ne plaise a Dieu que monseigneur ne nul de ses gens ait fait chose qui puisse desplaire a Gieffroy ne a monseigneur son pere ; et se par aventure aucuns hayneux a monseigneur avoient informé Gieffroy d'autre chose que de raison, je lui vouldroye supplier humblement et requerre que il lui pleust a ouïr monseigneur en ses excusances. » Et quant le nouvel chevalier l'ouy parler si saigement, si lui respondi : « En bonne foy, ma dame, ceste requeste est raisonnable et je vous menray devers monseigneur, et croy que vous le trouverez tres aimable et aurez bon traittié a lui, combien qu'il soit bien informez contre Garnier moult duement. Mais je croy que, a vostre requeste, fera une partie de vostre peticion. » Et atant se partent et vont vers les logeiz. L'ystoire dit que tant ont erré entre la dame et sa mesnie et le nouvel chevalier, qu'ilz sont venuz a la tente Gieffroy, et la descendirent. Et quant Gieffroy scot la venue de la dame, si yssi de la tente et vint a l'encontre. Et celle qui moult bien fu enseignie, tenoit ses deux enfans par les mains, et s'agenoilla, elle et ses enfans, devant Gieffroy, et lui fist moult humblement la reverence. Et Gieffroy s'encline vers elle et la lieve moult humblement et lui dist : « Madame, vous soiez la tres bien venue. Monseigneur, dist elle, et vous le tres bien trouvez. » Et les deux enfans le saluent moult doucement, et Gieffroy les a tous deux dreciez, et leur rent leur salut. Et lors prist la dame la parole et faigny comme s'elle ne sceust pas qu'il feust venus la pour maltalent, et dist ainsi : « Mon tres chier seigneur, monseigneur mon mary n'est pas, quant a present, en ceste contree. Et pour ce



suiz je venuz par devers vous pour vous prier qu'il vous plaise a faire a monseigneur et a moy tant d'onneur qu'il vous plaise a venir logier en vostre forteresse, et admener tant de gens qu'il vous plaira, car, monseigneur, par ma foy, il y a assez de quoy vous tenir bien aise, Dieu mercy ; et sachiez que moy et ma mesnie vous recevront tres volentiers et liement, comme nous le devons faire au filz de nostre droit seigneur naturel. » Quant Gieffroy entedy ceste parole, si fu moult esbahiz comment elle lui osoit faire ceste requeste, veu et consideré ce de quoy on l'avoit informé contre Guernier de Valbruyant, son mary. Non pourtant respondy : « Par mon chief, ma belle dame, je vous mercie de la grant courtoisie que vous m'offrez, [209] mais ceste requeste ne vous doy je pas accorder, car on m'a donné a entendre que vostre mary ne l'a pas desservy envers monseigneur mon pere ne envers moy, combien, ma belle dame, que je vueil bien que vous sachiez que je ne suiz mie venus par de ca pour guerrier dames ne damoiselles, Dieux m'en gart. Et soiez toute seure que a vous ne a voz gens ne a vostre forteresse, je ne souffreray rien a meffaire ou cas que vostre mary n'y soit. » Et celle respond : « Monseigneur, tres grans mercis. Mais je vous requier qu'il vous plaise a moy dire la cause pourquoy vous avez indignacion contre monseigneur mon mary, car je suiz toute seure qu'il ne fist oncques rien, la ou il ne moy l'ayons peu savoir, qui par raison peust estre a vostre desplaisance. Et croy, monseigneur, se il vous plaist a ouïr monseigneur mon mary en ses excusacions, que vous trouverez que ceulx qui vous ont informé au contraire de lui n'ont pas dit verité ; et, monseigneur, je me faiz forte sur ma vie que vous le trouverez ainsi. » En ceste partie dist l'ystoire que, quant Gieffroy ouy la dame ainsi parler, il pensa un pou et puis respondy : « Par foy, dame, s'il se puet excuser qu'il n'ait pas erré contre son serement ne faussé ne enfreint l'ommage que il doit, j'en seray tous liez, et seray cellui qui volentiers le recevray en ses excusacions, lui et ses complices. Et viengnent seurement. Je lui donne sauf alant et sauf venant de cy a huit jours, lui LXme. Et la cause pourquoy je le faiz, c'est pour l'amour de vous et de voz enfans. Monseigneur, dist la dame, Dieu, par sa grace, le vous veulle merir. » Et atant print congié et vint a Valbruyant, et laissa la ses enfans. Et fist monter jusques a X. chevaliers et escuyers et IIJ. damoiselles, et s'en part. Et chevaucha tant qu'elle vint a Montfrin ou elle fu liement receue. Et la estoient venus, tous les aliez de Glaude qui bien estoient XL. gentilz hommes. Et la dame leur compte comment Guernier, son mary, a VIIJ. jours sauf alant et sauf venant de Gieffroy, pour lui LXme, et s'il se puet excuser, Gieffroy l'orra tres volentiers et lui fera toute raison. « Par foy, dist ung ancien chevalier, donques aurons nous bon traictié a lui, car il n'est homme qui puist dire que nous ayons de riens mespris. Se Glaude, qui estoit nostre cousin, nous avoit requis d'avoir aide de nous, s'il en avoit besoing, et nous lui eussions en convenant de lui aidier, nous n'avons de riens meffait, ne Gieffroy ne autre ne puet pas [210] dire que nous en meissions oncques bacinet sur teste, ne en yssissions un seul pas de nostre hostel pour lui conforter contre Gieffroy. Cela ne sera ja sceu ne trouvé. Donques alons seurement, et m'en laissiez convenir, car je ne m'esmaye pas que nous n'ayons bon traictié a lui. » Et a cest propos s'affermèrent tous les prouchains et lors



prindrent journee de faire leur appareil de y aler le tiers jour aprez. Et lors se party la dame, et erra tant qu'elle vint a Valbruyant. Et lors fist chargier pain et vin, poulaille, foings, avoines, et envoyer a Gieffroy, qui oncques n'en retint rien, mais bien souffry que qui en vult avoir pour son argent, en eust. Et manda la dame a Gieffroy la journee que Garnier et son lignage devoient venir devers lui. En ceste partie dit l'ystoire que Garnier de Valbruyant et Girart, son nepveu, attendoient leur lignaige a Montfrin ; et eulx venuz, ilz monterent a cheval et cheminerent tant qu'ilz vindrent a Valbruyant, ou ilz furent bien receuz. Et le landemain manderent a Gieffroy qu'ilz estoient tous prestz de venir par devers lui pour eulx excuser, et Gieffroy leur remanda qu'il estoit tous prest de eulx ouir. Et lors partirent du chastel a belle compaignie, et vindrent aux logés et descendirent devant la tente Gieffroy, et lui vindrent faire la reverence moult honnourablement. Et lors prist la parole le ancien chevalier dont je vous ay dessus parlé, en disant a Gieffroy : « Tres chiers sires, nous sommes cy venus par devers vous pour la cause qu'on vous a donné a entendre que vous estiez informez contre nous, et vous a on rapporté que nous estions consentans de la mauvaistié que Glaude de Sion, qui estoit nostre cousin, vouloit et avoit commencié a faire devers nostre droit seigneur naturel monseigneur vostre pere. Dont, sire, il est bien verité que Glaude, avant qu'il eust fait ceste fole entreprise ne encommencié, nous assembla et nous dist : “ Beaulx seigneurs, vous estes tous de mon lignaige, et je du vostre ; c'est bien raisons que nous nous entramons comme cousins et amis. ” Par foy, Glaudes, deismes nous, c'est verité ; mais pourquoy le dictes vous ? Et il respondy moult couvertement : “ Beaulx seigneurs, je le vous diray. Je me doubte que je n'aye bien briefment une forte guerre et grosse et a forte partie a faire ; si vueil savoir se vous me voudrez aidier ou non. ” Et nous lui demandames a qui. Et il nous [211] respondy que nous le saurions assez a temps et qu'il n'estoit pas amis qui a son prouchain failloit a son besoing. Lors lui deismes nous : “ Glaude, nous voulons bien que vous sachiez qu'il n'a si grant lignaige en cest pays ne marchissant, s'il se prent a vous, que nous ne vous aidons vostre droit a soustenir. ” Et sur ce s'en party. Et ot pluseurs rumeurs ou il ot pou de droit, en aucuns desquelx nous lui aidames a en yssir a son honneur, Mais, chiers sires, depuis qu'il commença a desobeir a monseigneur vostre pere, qui estoit son seigneur naturel et le nostre, nous n'en doubtons ne Dieu ne homme que nul de nous meist sur son corps piece de harnoiz, ne yssist de son hostel pour lui ne pour son fait ; ne ce ne sera sceu ne trouvé ; et s'il est autrement, si nous faictes pugnir selon raison, car nous n'en voulons ja grace, mais droit. Donques, s'il n'y a autre cause que aucuns ait sur nous adevinee par envie ou par haine, je dy que par droit vous ne nous devez vouloir nul mal, nous qui sommes hommes et vrais subgiez et obeissans de nostre droit seigneur naturel Remond de Lusegnen, car, se aucun nous vouloit molester ou injurier, si nous devriez vous garantir. Et de cestui fait je ne vous sauroye plus que dire, car nous ne savons entre nous tous adviser que nous eussions oncques fait chose qui peust tourner a vostre desplaisir. Si vous requerons et prions tous que vous ne veulliez informer que de raison. » Quant Gieffroy ot oye l'escusacion de l'ancien chevalier pour lui et pour les autres,



si traist son conseil ensemble et leur dist : « Beaulx seigneurs, que vous semble de ce fait ? Il me semble que ces gens se excusent bonnement. Par foy, sire, ce dirent ilz tous de commun, c'est verité ; ne nous ne leur saurions que demander, fors que vous leur faciez jurer sur Saintes Evvangiles, se le siege eust esté devant Sion, s'ilz eussent aidié ne conforté Glaude et ses freres contre vous ; et se ilz jurent que si, ilz sont voz ennemis ; et se non, vous ne leur devez porter nul maltalent. Et aprez, les faictes jurer, se vous les eussiez mandez au siege, se ilz vous feussent venuz servir contre voz ennemis. » A ce point furent tous ceulx du conseil d'accort. Et fu Garnier appellé et tous les autres, et leur fu ce fait recordé. Et ilz dirent qu'ilz le jureroient bien et volentiers. Et jurerent les deux poins dessus diz, et par tant orent accord et Gieffroy. Et ala par le pays, visitant [212] les fors et les villes. En ce party vacqua par my la terre deux mois, et puis prist congíe aux barons, et laissa bons gouverneurs ou pays, et se parti et s'en vint grant erre a Lusegnen, ou il fu moult bien festoiez de Remond, son pere, et de Melusigne, sa mere, et de toute la baronnie, pour ce qu'ilz avoient sceu comment il avoit fait pleissier tous leurs ennemis. Et pour lors estoit venus de Chippre un chevalier de Poictou qui estoit du lignage de ceulx du Tors, qui avoit rapporté nouvelles comment le galaffre de Bandas et le grant Carmen avoient couru en Armenie et fait grant dommage au roy Guion ; et aussi comment le roy Urien avoit ouy nouvelles qu'ilz avoient entencion de lui venir faire guerre ou royaume de Chippre. Et faisoit le roy son amas de gens d'armes et de navire pour eulx combatre par mer ou en leur pays mesmes, s'il ne les trouvoit sur la mer, car il n'avoit pas entencion de les laisser arriver en son pays. Et quant Gieffroy scot ceste nouvelle, si jura Dieu que ce ne seroit pas sans lui, et que trop avoit gardé l'ostel. Et dist a Remond et a sa mere que ilz lui voulzissent faire finance pour aler aidier a ses freres contre les Sarrasins. Et ilz lui accorderent par si que il leur jura que dedens un an il retourneroit par devers eulx. Moult fu Gieffroy joyeux quant il ot l'accort de son pere et de sa mere d'aler secourir ses freres contre les Sarrasins. Il pria au chevalier qui estoit venuz de Chippre qu'il voulzist y retourner aveques lui, et il lui en meriroit bien. « Par mon chief, dist le chevalier, on m'a dit que a vostre prouesse ne se puet comparer corps de chevalier, mais je yray avec vous pour veoir que vous ferez plus du roy Urien, vostre frere, et de Guion, le roy d'Armenie, car ces deux congnoiz je assez. Par foy, sire chevalier, dist Gieffroy, c'est petite chose de mon fait envers la puissance de mes deux seigneurs et freres, mais je vous mercie de ce que si liberaument m'avez accordé de venir avec moy, et je le vous meriray bien, se Dieu plaist. » [213] Lors fait son mandement, et fist tant qu'il ot bien XIIIJc. bacinez et bien IIIJc. arbalestriers, et les fist traire vers la Rochelle, ou Melusigne et Remond estoient, qui y avoient fait arriver moult bel navire et bien pourveoir et advitaillier de tout ce qui y estoit necessaire. Et lors prist Gieffroy congíe de son pere et de sa mere et entra en mer, et furent les voiles levez et se commanderent a Dieu, puis s'esquippent en la mer, et en pou de heure ot on perdu la veue d'eulx. Moult s'en vont roiddement singlant par my la marine. Mais cy se taist l'ystoire de Gieffroy et de ses gens et parle du gallaffre de Bandas et du soudant de Barbarie,



qui fu nepveu du soudant qui fu mort en la bataille soubz le cap Saint Andrieu, au dessoubz de la Montaigne Noire. L'ystoire dit que le gallaffre de Bandas et le soudant de Barbarie et le roy Anthenor d'Anthioche et l'admiral de Cordes, ces quatre avoient fait leur serement que jamais ne fineroient jusques a temps qu'ilz auroient destruit le roy Urien de Chippre et le roy Guion d'Armenie, son frere. Et avoient bien mis ensemble jusques a six vins mil Sarrazins, et avoient leur navire tout prest. Et orent entencion de arriver premierement en Armenie, et destruire premiers l'ille de Rodes et puis le royaume d'Armenie, et puis passer en Chippre et tout destruire et mettre a mort. Et avoient juré que ilz feroient le roy Urien mourir en croix crucifié, et sa femme ardoir et ses enfans, mais, comme dit le saige : « Fol pense et Dieu ordonne. » Pour l'eure avoit entre eulx plusieurs espies tant d'Armenie comme de l'isle de Rodes ; et la en ot une qui estoit proprement au grant maistre de Rodes, qui sembloit Sarrasin si bien que jamais nul ne l'advisast pour autre, et si savoit leur langaige comme s'il feust nez du pays. Cellui scot tout le secret des Sarrasins, et se party d'eulx et vint a Baruth et trouva une barge qui s'en vouloit aler en Turquie querir marchandise ; il se mist avec eulx. Et quant ilz porent avoir vent, ilz se vont desancrer et tant vont singlant par mer qu'ilz virent l'isle de Rodes et l'approchierent pour avoir le rafreschissement. Et l'espie leur dist qu'il vouloit aler en la ville un petit. Et ceulx lui dirent, s'il ne revenoit tost, qu'ilz ne l'attendroient gaires. « Ne vous en doutez, [214] dist il, je revendray tantost. » Et atant se part d'eulx et vint en la ville ou il fu bien congneu ; et le plus tost qu'il pot, se vint comparoir devant le grant maistre, qui lui fist moult bonne chiere, et cellui lui compte ces nouvelles. Quant le maistre les ot oyes, si lui demanda : « Est ce verités ? » Cellui respond : « Sire, par ma foy, oïl. Je les ay veuz. » Et lors le maistre escripsi ce fait au roy d'Armenie et au roy Urien de Chippre, qui tantost rescripsi au maistre et au roy Guion, son frere, comment ilz se meissent en mer a toute leur puissance, et attendissent sur le costé du port de Japhe, car il se traioit vers la, pour ce que il savoit bien que le gallaffre de Bandas et ses complices se mettroient en mer a ce costé. Quant le roy Guion ouy ces nouvelles, si se mist en mer a tout bien six mille Ermins armez, et bien mille arbalestriers, et s'en vint a Rodes, ou il trouva le grant maistre au port. Et quant le maistre le vit, si ot grant joye, et lors entra en mer a bien IIIIm. hommes d'armes, que freres chevaliers que freres sergens d'armes, que autres estrangiers, qui aloient querant les adventures. Et ot bien de VIJc. a VIJc. que archiers que arbalestriers. Moult fu belle la flotte, quant tout fu ensemble, car ilz furent Xm. hommes d'armes et environ XVIJc. que archiers que arbalestriers. Et sachiez que il les faisoit moult bel veoir, car ces bannieres venteloient sur ces vaisseaulx, et l'or et l'azur et les couleurs et les bacinez et autres harnoiz reluisoient au soleil. Ilz s'esquippent en mer et tindrent le chemin du port de Japhe, ou Sarrasins avoient fait traire leur navire, ainsi comme le roy Urien leur ot mandé. Et cy se taist l'ystoire d'eulx et parle du roy Urien. L'ystoire nous dit que le roy Urien avoit fait son armee parmy le pays de Chippre et les avoit fait entrer en la mer au port de Limacon. Et estoit la royne Hermine ou chastel, avec elle ses dames et ses damoiselles et Hervy, son filz, qui avoit V. ans, et



ceulx qui devoient garder le port et le pays. Le roy ot prins congié et estoit entrez en mer. Et pour l'eure il avoit bien XIIIIm. combatans, que arbalestriers que gens d'armes. Et lors furent les voiles [215] levees, et s'esquippent du port, et s'en vont singlant de tel force que la royne, qui fu en la maistre tour, en perdy tost la veue. Et sachiez que le tiers jour après, Gieffroy au grant dent arriva soubz le Limacon, mais le maistre du port ne le laissa pas entrer dedens. Non pourtant fu moult esbahiz quant il appercoit sur les vaisseaux les armes de Lusignen et es bannieres, si ne scot que penser. Mais tantost vint au chastel et annonca a la royne cest affaire. Et celle, qui fu moult saige, lui dist : « Alez savoir que c'est ; car, se il n'y a trahison, il n'y puet avoir que bien, et alez parler a eulx et savoir mon que c'est, et ayez voz gens tous prests sur le port, s'ilz vouloient arriver par force, que ilz en feussent contrediz. » Et cil si fist le commandement de la royne, et vint aux barrieres entre les deux tours du cloz, et leur demanda en hault que ilz queroient. Et lors dist le chevalier qui autrefois avoit esté en Chippe : « Laissez nous entrer ; c'est un des freres du roy Urien qui lui vient a secours contre les Sarrasins. » Quant le maistre du port oy le chevalier, si le recongnut et lui dist : « Sire, le roy s'est partiz trois jours a, et s'en va a tout moult noble armee envers le port de Japhes, car il ne veult pas que Sarrasins arrivent en son pays. Mais dictes a son frere que il et vous a tout XX. ou XXX. ou XL. chevaliers de vostre compaignie, venez devers ma dame la royne, qui moult sera liee de vostre compaignie et de vostre venue. » Et cil le dist a Gieffroy, qui tantost entra en une galleote, et vindrent a la chayenne, qui leur fu ouverte, et entrerent ens. Et trouverent grant foison de bonne gent qui moult honnourablement receurent Gieffroy et sa compaignie, et moult se donnoient merveille de son grant et de sa fierté. Et dient que ces freres conquerront moult : « Je croy que cestuy cy ne repassera jamais en son pays tant qu'il aura conquesté quelque terre que ce soit par deca. » Et en ce parlant ilz vindrent ou la royne estoit, qui les attendoit, qui par la main tenoit son filz Hervieu. Et a l'approchier de Gieffroy, elle s'enclina tout jus a terre. Et aussi fist Gieffroy et la dreca en l'embracant moult doucement, et la baisa. Et après lui dist : « Ma dame ma seur, Dieu vous doint joye de quan que vostre cuer desire. » Et celle le bienviengna en monstrant grant signe d'amour. Et lors Gieffroy prist Hervieu, son nepveu, qui estoit a un genoil devant lui, et le leva entre ses bras en [216] lui disant : « Beau nepveu, Dieux vous octroit bon admendement. » Et l'enfant lui respont : « Grans mercis, beaulx oncles. » Que vous feroz je long compte ? Gieffroy fu bien festoiez, et fu le port ouvert, et sa navire mise dedens, et bien rafreschiz. Et lors dist Gieffroy a la royne sa seur : « Madame, je m'en vueil aler aprez monseigneur mon frere, faictes moy avoir quelque bon maronnier qui bien sache la contree de ceste mer, par quoy je ne faille pas a trouver mon frere, et je vous en pry tant comme je puis ne scay. » A ce respondi la royne : « Mon chier frere, a ce ne fauldrz vous pas, car, par m'ame, je vouldroye qu'il m'eust cousté mil besans pour tous perilz eschever, et vous et vostre navire feussiez ensemble avec le monseigneur, car je scay bien que de vostre venue il aura grant joye, comme droiz est. » Et lors elle appela le maistre des portz et lui dist : « Alez, si me faictes armer une petite



galleote de XVJ. rammes, et me querez le meilleur maronnier et le plus sage patron de galee qui nous soit demourez par deca, pour conduire mon frere devers monseigneur. » Et cil respond : « Par ma foy, ma dame, j'ay un rampin tout prest et tout armé et advitaillié. Il ne fault fors mouvoir. » Lors fut Gieffroy moult lie, et prent congïé de sa seur et de son nepveu et de la compagnie, et s'en vint ou hable, et entra en son vaissel. Le rampin fu devant, les voiles sont levees, ilz se empaingnent en mer et s'en vont si raidement que tantost en perdirent ceulx du port la veue, et la royne et ceulx qui avec lui estoient en la maistre tour. Or les conduise Dieux, car ilz auront bon besoing a nostre baronnie. Ne demeurra pas quatre jours, ainsi comme vous orrez cy avant en l'ystoire, que le roy Urien et son navire exploittierent tant qu'ilz virent le port de Japhes et le gros navire qui y estoit. Et estoit le gallaffre venus, et avoit tout fait traire ens es vaisseaux ; et le soudant de Barbarie et le roy Anthenor d'Anthioches et l'admiral de Cordes orent fait l'appareil ; et n'y avoit a monter que les chiefs et les grans seigneurs. Et orent en conseil que le roy d'Anthioche et l'admiral de Cordes tendroient l'avant garde et tendroient le chemin de Rodes et y prendroient terre et la destruiroient, et le gallaffre et le soudant les suivroient ; [217] par quoy, s'ilz avoient a faire, qu'ilz les secourroient. Et ainsi fu fait, et se partirent le roy et l'admiral a XL. mil payens, et tournent leur chemin vers Rodes, que oncques le roy Urien ne les apperceut. Et n'orent pas erré plus de demy journee qu'ils apperceurent le roy Guion et le navire de Rodes, et les crestiens les apperceurent aussi. La veissiez grant effroy quant ilz orent l'un l'autre avisé au cler et qu'ilz s'entrecongurent. Lors les crestiens se mirent en bonne ordonnance. La commença grant effroy de canons et d'arbalestres, d'archiers, de gect de pierres et de coups de canons. Et quant vint a l'aborder, la veissiez gett de lances et de dardes d'archigayes. Lors se vont abourder ensemble. La veissiez fiere occision et fiere meslee, et y ot a ce poindre VJ. nefes de Sarrasins peries et effondrees, et moult le firent bien les crestiens et vaillaument. Mais moult fu grande la force des Sarrasins, et orent moult crestiens a souffrir et a porter, et eussent esté noz gens desconfiz se Dieu, par sa grace, n'eust celle part admené Gieffroy et sa navire, ainsi comme vous orrez cy après en la vraye histoire. L'ystoire dit que Gieffroy et sa gent singloient par la mer a voile tendue et a force de vent qu'ilz orent a fin souhait, et approucherent fort la bataille. Le rampin qui les conduisoit se approucha de si prez qu'il les veoit a l'ueil. Lors vire et dist le patron a noz gens, et premierement a Gieffroy dist que chascun feust tous prests, car ilz avoient veu grant gent, et croy que ce sont noz gens et Sarrasins qui se combattent ; or vous mettez en ordonnance, et nous yrons veoir quelles gens ce sont. « Or alez, dist Gieffroy, mais, qui qu'ilz soient, je aideray a la plus feble partie, voire se ce ne sont mes freres. » Et lors part le rampin, et vint jusques prez de la bataille, et oyent ceulx de dedens le rampin hault crier : « Cordes et Anthioche, » et d'autre part : « Lusegnen et Saint Jehan de Rodes. » Lors vindrent dire a Gieffroy : « Sire ce sont d'un costé Sarrasins, et d'autre costé, crestiens qui crient Lusegnen et Saint Jehan de Rodes. Mais certainement ce n'est pas le roy Urien monseigneur, mais croy que ce soit le roy Guion d'Armenie, son frere, et le grant maistre de Rodes



qui ont rencontré [218] Sarrasins sur la mer. Or tost, dist Gieffroy, a eulx tost et appertement. » Et ceulx tirent bonnes voiles a mont, et le vent s'y fiert, et en vont aussi tost comme un quarrel d'arbalestre, et se fierent ens ou navire des Sarrasins par tel maniere qu'ilz ne sont pas ensemble quatre vaisseaux d'une flote. Et crient Lusegnen a haute voix. De quoy Ermins et ceulx de Rodes cuidierent que ce feust le roy Urien qui venist de Chippre. Et lors recueillent grant cuer et se ravigorent fort. Et l'admirault et le roy rassemblent leurs gens ensemble, et courent sus a crestiens de grant force. Mais Gieffroy et ses gens qui estoient frez et nouveaulx, leur coururent sus par telle maniere qu'il sembloit qu'ilz feussent tous forsennez. Le vaissel ou Gieffroy estoit s'aborda au vaissel ou le roy Anthenor d'Anthioche estoit, et s'entragrappent de bons grappins de fer. Lors sault Gieffroy dedens le vaissel du roy et commence a faire grant occision de Sarrasins, et ses gens entre, d'autre part, et se combatent si vaillaument qu'il n'y ot Sarrasin qui osast monstrier deffense. Et en sailly pluseurs en la mer, qui cuidoient saillir ou vaissel de l'admiral de Cordes qui estoit moult prez de eulx, que le roy Guion assailloit par grant puissance. Et toutesfoiz le roy d'Anthioche se sauva ou vaissel de l'admiral, et fu tantost son vaissel pris et ce de bon qui estoit dedens, et puis effondré en la mer. Et le rampin s'acostoit des groz vaisseaulx et en perca jusques a quatre ; de quoy ceulx de dedens ne s'apperceurent oncques tant que ilz se treuvent tous plains d'eau, et les esconvint perir en la mer. Que vous en voudroit la chose proloingnier ? La bataille fu forte et horrible et l'occision moult hideuse, et furent les Sarrasins moult au bas, et y ot mais pou de deffense. Moult fu la bataille forte et dure, mais sur tous le fist Gieffroy puissaument et les Poictevins qui estoient o lui venus. Et moult s'esmerveilloient les Ermins et le roy Guion et le maistre de Rodes qui ilz estoient et pour quoy ilz crioient Lusegnen. Mais il n'estoit pas temps de le enquester quant alors. Le roy Anthenor et l'admiral [219] de Cordes virent bien que la desconfiture tournoit sur eulx, car ilz avoient ja perdu plus de deux pars de leur navire ; si firent sentir au remenant comment ilz se retraissent vers le port de Japhes pour avoir le secours. Et ilz s'estoient ja mis en un vaissel d'avantaige, et prindrent le large de la mer, et tyrent les voiles amont, et se partent de la bataille. Et quant les autres Sarrasins les appercoivent, si s'en va après qui pot ; mais les Ermins et ceulx de Rodes en retindrent la plus grant partie, qui tous furent mors et gettez a bort. Mais quant Gieffroy apperceut partir le roy d'Anthioche et l'admiral de Cordes, si fait tirer bonnes voiles amont et s'esquippe après, et tout son navire. Et les suit si asprement qu'en pou d'eure ot esloingnié Ermins et le maistre de Rodes. Lors, quant le patron du rampin l'appercoit, si s'escrue en hault a ses gens : « Après, seigneurs, car se Gieffroy perissoit son chemin, qu'il ne trovast monseigneur son frere, je n'oseroye reparrier devers ma dame. » Et lors le roy Guion congnut le patron et lui demanda qui ces gens estoient qui leur avoient fait si grant secours. « Par foy, sire, dist le patron, c'est Gieffroy au grant dent, qui est vostre frere et frere du roy Urien. » Quant le roy Guion l'entent, si s'escrue a haulte voix : « Levez ces voiles et vous hastez d'aler après mon frere, car se je le pers, jamais n'auray joye ou cuer. » Et ceulx lievent les voilles et en vont après



grant aleure. Mais le rampin s'en va devant si raidement que en pou de temps il ot atteint Gieffroy, qui estoit moult prez des Sarrasins, qui moult approuchoient le port de Japhes. Cy vous laisseray a parler d'eulx et vous diray du roy Uriien, qui ja estoit venus sur le port, et avoit bouté le feu ou navire, mais payens le rescourrent au plus bel qu'ilz porent. Mais ilz n'y sceurent mettre tel remede qu'il n'y eust ars plus de X. vaisseaulx, que petis que grans. Et fu l'ost moult fort estourmy.

### **COMMENT LE ROY D'ANTHIOCHE ET L'ADMIRAL DE CORDES ET GIEFFROY SE VINDRENT FERIR OU HAVRE ENSEMBLE PELLE MELLE**

*Comment le roy d'Anthioche et l'admiral de Cordes et Gieffroy se vindrent ferir ou havre ensemble pelle melle*  
En ceste partie dit l'ystoire que tant suivy Gieffroy au grant dent le roy et l'admiral que ilz approucherent fort du port de Japhe et se ferirent dedens, et Gieffroy et son navire après, que oncques [220] n'y vould laissier a entrer, pour chose que on lui monstrast la multitude du peuple sarrasin qui estoit ja entré ou navire sur le port. Et tantost commença Gieffroy la bataille aspre et fiere. Et de fait le roy Anthenor et l'admiral de Cordes se firent mettre a terre en un petit batel et vindrent a Japhe, ou ilz trouverent le gallaffre de Bandas et le soudant de Barbarie, qui furent moult esbahiz de ce que ilz estoient retournez, et leur demanderent pour quoy. Et ceulx leur comptent toute l'adventure, et comment le roy Guion d'Armenie et le maistre de Rodes estoient desconfiz, si ne feust un chevalier tous forcenez qui y survint a tout un pou de gent et crie : « Lusignen ! et n'est nul qui a lui se puist tenir. Veez le la ou il se combat a voz gens, et s'est feru ou havre emmy les plus druz, et quanqu'il atteint est destruit et mis a fin. » Quant le soudant l'entendy, si n'ot talent de rire, mais dist : « Par Mahon, on m'a dit de pieca que j'auroye, moy et pluseurs autres de nostre loy, moult a faire par les hoirs de Lusegnen. Mais qui pourroit tant faire que il les peust tenir par deca a terre, et noz gens feussent hors du navire, ilz seroient destruit a pou de peine. Par mon chief, dist le gallaffre, vous dictes verité ; et puis qui les auroit desconfiz par deca, la terre par dela seroit legiere a conquerer. Par foy, dist le soudant, vous dictes verité. Or faisons traire noz gens hors des vaisseaux, et les laissons arriver paisiblement. Mais pour neant en parlent, car ilz yssent moult appertement, sans ce que il leur feust commandé, car Gieffroy les assailloit par telle vigour que, au costé ou il estoit, mal soit de celui qui demourast en vaissel, que tost ne se traisist a terre. » Et Gieffroy fait yssir toutes ses gens après, et les enchasse jusques a la ville de Japhe ; et tous ceulx qui furent attains furent ruez mors par terre. Et les fuyans entrèrent en la ville criant : « Trahy ! Trahy ! » Lors furent les portes fermées et vint chascun a sa garde. Lors repaire Gieffroy au navire et commande a traire ses chevaulx hors, car bien afferme que jamais ne s'en partira, pour en mourir en la paine, tant qu'il y aura fait telle enseigne que on congnoisse ens ou pays qu'il y ait esté. L'ystoire dist que endementres que Gieffroy fist traire ses chevaulx hors, que le rampin advisa les bannieres et les pennons du roy Uriien qui fort escarmouchoit le navire des Sarrasins, qui riens ne savoient que Gieffroy feust arrivez sur terre, car ilz avoient [221] prins le



large et le parfont du port. Et le roy et l'admiral s'estoient arrivez dessoubz a l'estroit, qui estoit bien aaisiez a prendre terre, voire petit de navire. Et lors le rampin encontra le roy Guion et ses gens qui lui demandent nouvelles de Gieffroy. « Par mon chief, dist le patron, veez le la ou il a prins terre sur les ennemis, et les a fait par force entrer dedens Jasphe. Alez prendre terre avecques lui, car il a pou de gent se Sarrasins ont prins terre. Et veez la le roy Urien qui escarmouche leur navire, a qui je voiz noncier vostre adventure et la venue de Gieffroy, son frere et le vostre. Par foy, dist le roy Guion, ce fait a creanter. » Et lors se fiert ou havre. Et le rampin s'exploita tant qu'il vint au roy Urien, et le salue haultement, et lui compte toute l'adventure, ainsi comme vous l'avez ouye, dont il gracie Nostre Seigneur. Et lors escrie a sa gent : « Avant, seigneurs barons ! Pensez de bien faire, car noz ennemis ne pevent eschapper que ilz ne soient ou mors ou pris. » Et lors se vindrent ferir ou navire si raidement que les Sarrasins furent tous esbahiz et yssirent qui mieulx mieulx, des vaisseaux, et s'en vont vers Jasphe. Et quant le gallaffe et le soudant virent leurs gens qui estoient traiz a terre, ilz manderent par druchemant au roy Urien trieves trois jours, et qu'il venist prendre place et se logast et rafrechisist ses gens, et au quart jour il lui livreroit bataille. Et quant le roy Urien l'ouy, si l'accorda, et le fist signifier au roy Guion son frere et a Gieffroy. Et estoit ja le roy Guion traiz a terre avec Gieffroy, et se faisoient grant joye l'un a l'autre, et se logierent au mieulx qu'ilz porent. Et le roy Urien fist sa gent traire a terre, et fist tendre son logeiz sur la marine, au devant de son navire. Et fist venir logier ses freres et le maistre de Rodes emprès lui, et leur navire trait avecques la soue. Et lors commença la joye grant entre les freres. Et fut leur ost nombré environ XXIIm. que arbalestiers, que archiers, que gens d'armes. L'ystoire dit que les freres se rafreschirent et leurs gens et s'entrefirent grant joye les trois jours durans. Mais durant ce terme, le soudant de Damas, qui scot la venue des crestiens, manda au gallaffe et a ses gens qu'ilz ne combattissent pas sans lui, et que ilz repreinssent encore trois jours trieves, et ainsi le firent, et le roy Urien leur accorda. Et en ce terme les fist le soudant de Damas deslogier de nuit, et vindrent logier en la prairie soubz Damas, [222] pour les crestiens traire plus avant ou pays, car il avoit entencion que jamais pié n'en eschappast. Et avoit bien le soudant de Damas assemblé LXm. payens, et les autres estoient bien IIIJxx. mille, et noz gens, que Dieu veulle conforter, n'estoient sur tout que XXIIm.. Mais quant ilz sceurent que Sarrasins s'estoient partiz, si furent moult doulent, car bien cuidoiert qu'ilz s'en feussent fouiz. Mais pour neant s'en doubtent, car avant le tiers jour ilz les auront en barbe, et leur donront tant a faire qu'ilz en seront tous embesoingniez. Atant esvous un drucemant sur un dromedaire, qui descend a la tente des freres, et les salua moult saignement. Et les freres lui respondent a son salut. Et cil les regarde tous trois moult longuement avant qu'il parlast, et moult se donne merveille de la grant fierté d'eulx trois et enseur que tous de Gieffroy qui fu plus grant et plus fourny des autres sans comparoison. Et voit la dent qui lui passe la levre plus d'un grant poux esquachie. Si en fu si esbahiz qu'a peine pot il parler. Mais non pour tant dist il au roy Urien : « Sire roy de Chippre, le gallaffe de Bandas et le soudant de Damas et le



soudant de Barbarie et le roy Anthenor d'Anthioche et l'admiral de Cordes et le roy de Damiette vous mandent qu'ilz sont tous prestz de vous livrer bataille, et vous attendent es prez soubz Damas, en belles tentes et en beaulx paveillons, et vous mandent que vous povez seurement venir logier devant eulx et prendre place telle qu'il vous plaira, et vous donnent trieves trois jours depuis ce que vous serez logiez. Et cependant, d'un commun accort, vous adviserez la place ou la bataille se fera ; et, par adventure, quant vous aurez veue leur puissance, vous trouverez aucun amiable traictié a messeigneurs, car a leur force ne povez vous contrestre. » Quant Gieffroy au grant dent l'ouy dire ceste parole, si lui a dit : « Va t en a tes roys, et a tes soudans, et a ton gallaffre, et leur [223] dy que s'il n'y avoit que moy et mes gens, si les yroye je combatre, et leur dy que de leurs trieves n'avons nous que faire. Et dès ce que tu vendras a eulx, si leur dy que je les deffie, et tantost toy party decy, je feray assaillir Japhe et mettray tout en feu et en flambe. Et tout quanque je trouveray dedens de Sarrasins, je les feray tous mourir. Et leur dy, a ton passer a Japhes, qu'ilz se pourvoient, car je les yray presentement assaillir. » Quant le druceman ouy ceste response, si fu tous esbahiz. Il vint, sans plus dire, a son dromadaire et monte, car il avoit si grant paour de la fierté qu'il avoit veue en Gieffroy que tousjours regardoit derriere lui, de paour que Gieffroy ne le suivist, et dist a lui mesmes : « Par Mahon, se tous les autres feussent telz, noz gens receussent grant perte avant ce que ilz feussent desconfiz. » Il vint a Japhes et leur dist comment Gieffroy au grant dent les vendroit assaillir tantost et qu'il avoit juré qu'il mettroit tout a l'espee quanqu'il y trouveroit. Lors les veissiez moult esbahiz ; et sachiez qu'il s'en fui plus de la moitié de ceulx de la ville vers Damas, et emporterent leur finance. Et Gieffroy fait sonner ses trompettes et armer sa gent, et s'en va pour assaillir la ville, qu'onques ne le vult laisser pour le roy Urien ne pour le roy Guion, ses freres, et jura que il y monstrera telles enseignes que l'en congnoistra bien qu'il aura esté en Surie. Mais cy se taist l'ystoire de lui et parle du druceman qui erra tant qu'il vint aux logeis des Sarrasins devant Damas. En ceste partie dit l'ystoire que tant chevaucha le druceman son dromadaire qu'il vint en l'ost devant Damas, et trouva a la tente du gallaffre les II. soudans et le roy Anthenor d'Anthioche et l'admiral de Cordes et le roy Gallaffrin de Damiette et pluseurs autres, qui lui ont demandé quelx nouvelles des crestiens. Et le druceman leur respond : « Par mon chief, j'ay bien fait vostre message ; mais, quant je leur ay dit que, quant ilz auroient veu vostre puissance, que ilz feroient traictié a vous, et que a vous ne voz gens ne se pourroient ilz tenir, lors l'un d'eulx, qui a ung grant dent qui lui yst de la bouche devant, n'attendy pas que le roy de Chippre respondist. “ Va, dist il, dire a tes roys et a tes soudans que de leur trieves n'avons nous que faire, ” et s'ilz n'y avoit que lui et ses gens, si vous combatroit il, et me dist que je vous deisse, tantost que je vendroye a vous, qu'il vous rendoit [224] voz trieves et que vous vous gardissiez de lui, et qu'en despit de vous, il yroit assaillir Japhes et qu'il mettroit le feu par tout et mettroit tout a l'espee, et aussi que je leur deisse au passer ; si fiz je. Et sachiez que plus de la moitié de ceulx de la ville s'en sont venus aprez moy. Et sachiez que j'ouy ses trompettes sonner pour aler assaillir. Et comment



cuidiez vous que ce soit grant hideur de veoir le maintien et la fierté du roy Urien et du roy Guion, son frere, et de leurs gens ? Saichiez que, au semblant qu'ilz monstrent, il leur semble que vous ne les doiez oser attendre ; et especialment cellui au grant dent n'a paour fors de ce que vous et voz gens ne vous enfuiez avant qu'ilz puissent venir a vous. » Et quant le soudant de Damas l'entent, si commence a sousrire et lui respondy : « Par Mahon, a ce que je puis veoir de vostre hardement, vous serez le premier qui assemblera a la bataille a cellui au grant dent. Moy, dist le druceman, a l'heure et au jour que je l'approucheray, que je puisse, qu'il n'ait une grosse riviere ou les tours et les murs de Damas ou de quelque autre lieu fort, me puist Mahon confondre ! » Et lors se prist chascun a rire de ce mot. Mais telz s'en rist qui puis ce en eust plouré s'il eust peu. Or vous diray de Gieffroy, qui fist assaillir Japhe et la prist par force, et mist tout a l'espee quanqu'il pot trouver de Sarrasins, et fist vuidier l'avoir et les garnisons et porter en l'ost et es vaisseaux et puis fist bouter le feu par tout ; puis repaira aux logeiz et requist a ses freres qu'ilz lui baillassent le maistre de Rodes et ses gens pour faire l'avant garde. Et ceulx lui accorderent, de quoy le maistre de Rodes fu moult liez. Et celle nuit se reposerent jusques au matin. Lendemain, par matin, si comme l'ystoire le tesmoingne, après la messe ouye, l'avant garde se desloga, et puis la grosse bataille, et puis le sommage, et après vint l'arriere garde ; et fu grant noblesse de veoir l'ost. Lors vint un espie a Gieffroy qui lui dist : « Sire, a demie lieue de cy a environ mille Sarrasins qui s'en vont ferir a Baruth pour garder le port et la ville. » Et Gieffroy lui demande : « Me sauras tu bien conduire la ? Par foy, sire, dist l'espie, ouil. » Lors dist Gieffroy au maistre de Rodes qu'il conduisist l'avant garde et qu'il boutast le feu par tout, [225] par quoy il les peust retrouver par la trace de la fumee. Et le maistre dist que si feroit il. Et lors se part Gieffroy, et l'espie va devant, et appercoit les Sarrasins qui avaloient d'un tertre. Et lors lui monstre l'espie, et Gieffroy en fu moult liez, et fait haster ses gens. Et quant il les ot ratains, si leur escrie : « Par Dieu, gloutons, vous ne me povez eschapper. » Et lors se fiert entre eulx et abat le premier qu'il atteint par terre ; puis tire l'espee et commence a faire merveille d'armes, et ses gens d'autre costé. Mais Sarrasins furent pou, si ne porent endurer le fais et tournerent en fuye devers Baruth et noz gens aprez. Quant les Sarrasins de Baruth virent venir les fuians, si les congurent, et avalerent le pont et euvrent la barriere et la porte, et les fuians entrent dedens. Mais Gieffroy les suivoit si asprement qu'il entra pelle melle dedens la ville, a bien Vc. hommes, avec les Sarrasins. Lorsqu'il fu en la porte, si la commande a garder tant que ses hommes feussent venuz. Et lors commença la bataille forte et fiere, mais neantmoins Sarrasins ne porent durer, et s'en fuirent vers la porte de Triples, qu'ilz firent ouvrir. Et lors qui ot bon cheval, il ne l'oublia pas, mais fiert des esperons quan qu'il puet devers Triples, et les aucuns qui furent mieulx montez devers Damas ; et Gieffroy et ses gens mectent tout a l'espee et delivrent toute la ville des Sarrasins, que mal soit du pié qui y demourast qui ne feust mort, si non ceulx qui s'en vont fuiant. Lors fait Geffroy les mors gecter en la mer, et advise la ville, qui fu forte a merveilles, et le chastel qui siet sur la mer, et le beau cloz garni de grosses tours pour mettre le navire. Lors dist par



ses bons dieux que cestui port vouldroit il retenir pour lui, et y laissa VIIxx. arbalestriers et IJc. hommes d'armes de ses gens, et y sejourna toute celle nuit. Et le lendemain prist congïé de ses gens et s'en va après l'ost au train de la fumiere, ainsi comme il avoit dit au grant maistre de Rodes, qui moult avoit grant doubte que Gieffroy n'eust aucun empeschement, et aussi avoient ses freres a qui il l'avoit fait assavoir. Mais pour neant s'en doubtent, car sempres le verront. Mais cy se taist l'ystoire de eulx et de Gieffroy et parle des fuians de Japhe qui sont venus a l'ost du gallaffre et du soudant devant Damas. [226] Cy nous dit la vraye histoire que les exilliez qui furent partiz de la destruction du port de Japhe vindrent devant l'ost a Damas, a la tente du soudant, ou le gallaffre et les autres roys et admiraux estoient, et leur comptent moult piteusement la destruction de Japhe, et comment crestiens ont tout mis a l'espee et arse la ville. Quant les Sarrasins l'entendirent, si furent moult doulent. « Par Mahon, dist le soudant de Damas, moult sont ces crestiens dure gent et qui pou ressoingnent la mort. Or voient ilz et scevent bien que encontre le grant peuple que nous avons ilz ne pevent avoir victoire et si font semblant que ilz ne nous resoingnent ne que se nous feussions aussi pou de gens comme ilz sont. Par Mahon, dist le soudant de Barbarie, se ilz estoient tous cuiz, et il feust acoustumé de mengier telle char, il n'en y a pas assez pour nous repaistre. Et par ma loy, s'il n'y avoit que moy et ma gent, si n'en repasseront il ja pié dela la mer. » Quant le drucemant l'ouy, si ne se pot tenir de respondre, mais lui dist en hault : « Sire soudant, se vous aviez veu le roy Urien et le roy Guion, et leur fiere contenance, et le maintieng de leurs gens, et la grant, horrible et resoingneuse fierté de cellui au grant dent, son frere, il ne vous tendroit ja cure de les envahir comme vous dictes. Et sachiez bien, ains que la besoingne soit departie, vous n'en aurez pas si bon marchié comme vous en faictes maintenant. Et si ay tousjours ouy dire que tel menace a la foiz qui a grant paour et qui puis est batus. » Et quant le soudant de Damas ouy les mos du druceman, si commence a rire et lui a dit : « Par Mahon, beau sire, il a en vous grant hardement ; a ce que je voy de vous, vous vouldrez estre ou premier front de la bataille pour rencontrer cellui a la grant dent. » Et cellui lui respond : « Par ma loy, sire soudant, se il n'est encontrez d'autre que de moy, il puet venir seurement, car je lui tourneray tous jours les talons devers lui d'une grosse lieue ou de deux loing. » Et lors commença la risée grant entre eux, mais ains qu'il feust [227] vespres, orent autres nouvelles dont ilz n'avoient talent de rire. Car les fuyans de Baruth sont venus aux paveillons et ont compté la perte de Baruth, et comment Gieffroy au grant dent les a chacies hors par force, et le remenant occiz. « Et par Mahon, sire soudant, sachiez qu'il n'a pas volenté de fuir, car il a tres bien garnie Baruth de vivres, de gens et d'artillerie, et s'en vient grant erre par deca ; et ne voit on que feux et flambe par my le pays, et sont tous les chemins chargiez de Sarrasins et de Turs mors. » Quant le soudant de Damas l'entent, si fu moult doulens. « Par Mahon, dist il, je croy que cellui au grant dent a le deable ou corps. Adont, dist le soudant de Barbarie, je me doubte qu'il ne m'aviengne ce que on m'a dit. Et qu'est ce ? » dist le soudant de Damas. « Par mon chief, dist cil de Barbarie, on m'a dit que je seray destruit par les



hoirs de Lusegnen, et pluseurs autres, et nostre loy moult affeblie. » Et lors n'y ot si hardy Sarrazin qui n'en tremblast de paour. Et cy se taist l'ystoire d'eulx et parle de Gieffroy. En ceste partie dit l'ystoire que Gieffroy au grant dent erra tant qu'il trouva l'avant garde ou le grant maistre de Rodes estoit, qui lui fist moult grant feste et fu moult joyeux de sa venue, et lui demanda comment il avoit exploictié. Et il lui compta comment il avoit gaignié Baruth et garnie de sa gent. La nouvelle en fu tost sceue par my l'ost. Et quant le roy Urien le scot, si dist au roy Guion, son frere : « Par mon chief, dist il, moult est Gieffroy homme de grant travail et de haulte puissance ; il fera encore, se Dieux lui donne vie, moult de biens. Par foy, dist le roy Guion, mon frere, vous dictes verité. » Moult longuement vont les deux freres, parlant ensemble de Gieffroy. Et tant chemina l'ost que ilz vindrent a un soir logier sur une petite riviere, a cinq lieues de Damas. Et vindrent leurs espies, qui leur distrent la contenance des Sarrasins. Lors orent noz gens conseil que le landemain se logeroit l'ost a une lieue des Sarrasins, sur une petite riviere, et laisseroient Damas a la main dextre. Et ainsi fu ordonné et fait. Et le landemain, par matin, se desloga l'ost. Et fu deffendu que nul ne feust si hardy qui boutast feu en son logeiz ne ailleurs, a celle fin que Sarrasins ne sceussent leur venue ne apperceussent aucunement. Et tant cheminerent qu'il vindrent ou lieu, et se logierent tous ensemble ; et firent celle nuit moult noble guet au costé devers leurs ennemis, et souppa on [228] parmy l'ost, et couchierent tous armez la nuitie. Et un pou après minuit, Gieffroy monta a cheval, avec lui mille combatans, et prist une guide qui bien savoit le pays, et s'en va vers l'ost des Sarrasins tout le couvert. Et avoit assez prez un pou de bois qui duroit environ demie lieue ; et la s'embuscha et manda en l'ost qu'ilz feussent tous prests comme pour recueillir leurs ennemis. L'ystoire nous tesmoingne que Gieffroy monta, au point du jour, a cheval, a deux cens combatans ; et commanda a ceulx de l'embusche que, pour chose qu'ilz veissent, qu'ilz ne se desbuchassent tant qu'ilz verront ressortir ceulx qui l'enchaceront, car il s'en va estourmir l'ost. Et ceulx dirent que ilz feroient son commandement. Atant se part Gieffroy et vint sur une petite montaigne, entre le point du jour et soleil levant, et voit l'ost tout quoy, et n'y oït on rien, ne que s'il n'y eust nullui. Lors fut moult doulent quant il ne scot plus tost leur couvine, car, se ses freres et leurs gens feussent la, ilz eussent eu grant marchié de Sarrasins. Mais il jure Dieu, puis qu'il est si près d'eulx, qu'il leur fera sentir sa venue. Lors dist a ses gens : « Chevauchons et gardez que vous ne faictes frainte que je le vous diray. » Et ceulx dirent que non feroient ilz. Et lors chevauchent ensemble tout coyement et entrent en l'ost, et voient qu'ilz dorment de tous costez. Gieffroy voit et appercoit le grant peuple qu'ilz estoient. Si dist : « Par foy, se c'estoient gens de fait, ilz feroient moult a doubter. » Lors chevauchent ensemble tant qu'ilz vindrent aussi comme ou millieu de l'ost, sans eulx riens meffaire. Et lors advise Gieffroy une moult riche tente. Et cuidoient bien que ce feust la tente du gallaffre ou de l'un des soudans. Lors dist a ses gens : « Or est temps d'esveillier ceste mastinaille, qui ont trop dormy. Or avant, enfans, pensez de tout quanque vous encontreerez mettre a l'espee. » Et lors s'en viennent a l'entree de la tente, et entrent ens X. chevaliers de Poictou qui estoient



descenduz, et tirent bonnes espees et fierent par my testes et par my bras. La commence la noise. En celle tente estoit logié le roy Gallafrin de Damiette, qui sailli de son lit, et bien s'en cuida fuir par derriere. Mais Gieffroy l'advisa et lui donna si grant coup de l'espee, qui fu pesante et trenchoit comme un raseoir, que il le fendy jusques en la cervelle, et le Sarrasin chiet mort. Mal soit il du Turc qui de la tente eschappast. [229] Les dix chevaliers yssent hors et remontent a cheval. Lors crient Lusegnen a haulte voix et s'en retournent par ou ilz estoient venuz, tuant et abatant quanqu'ilz encontrent en leur voye. L'ost s'estourmy ; chascun se court armer. La nouvelle est venue jusques a la tente du soudant de Damas, qui demande quelle noise c'estoit que il ouoit la hors. Et un Sarrasin, qui venoit de celle part et avoit la dextre partie de toute la teste tranchie, tellement que l'oreille lui pendoit sur l'espaule, lui dist : « Sire, ce sont deables qui sont entrez en vostre ost, qui tuent et abatent tout quanqu'ilz treuvent en chemin. Ilz vous ont ja occiz vostre cousin le roy Gallaffrin de Damiette. Ilz crient Lusegnen a haulte voix. Quant le soudant l'entent, si fait sonner ses trompettes, et s'arment par my l'ost. Le soudant fiert après, a Xm. Sarrasins. Et Gieffroy s'en va atout ses gens par my l'ost, faisant grant occision et grant dommage de Sarrasins ; ilz furent desarmez, si ne porent durer. Et sachiez que, avant qu'ilz partissent de l'ost, ilz en mirent, que mors que navrez, plus de VIIIm.. Et quant ilz furent hors des logés, si en vont tout le pas, et le soudant après moult hastivement. » Moult fu le soudant de Damas doulent quant il aperçoit l'occision que crestiens ont faite de ses gens. Il jure Mahon et Appolin qu'il s'en vengera temprement et dist que jamais n'aura pitié de crestien que tous ne soient mors. Lors yssy des logeis a Xm. Sarrasins et sieut Gieffroy et sa gent moult asprement, et après lui viennent Sarrasins qui mieulx mieulx. Gieffroy en commande a fuir ses gens vers l'ost. Et il se boute ou boys avec ceulx qui estoient demourez, pour eulx ordonner. Et le soudant chace moult despourvement et a force de chevaulx, et passe par devant le bois ou l'embusche estoit. Et les fuyans envoient en l'avant garde pour eulx adviser de ce fait. Et le maistre de Rodes estoit ja montez, et estoient dessoubz sa banniere en belle bataille au dehors de l'ost, et estoient bien VIIIm. combatans, par my les arbalestriers, quant il perçoit noz gens qui venoient et le soudant atout ses Sarrasins qui les achacoient a desroy. Si leur vint a l'encontre et les recoipt en sa bataille, et les fait mettre en arroy. Lors s'en vont a l'encontre du soudant, les lances baissiees. La ot fiere [230] assemblee, car en pou d'eure furent Sarrasins desconfiz, car si bien les recueillent crestiens que pou en y ot qui n'abatist le sien aux lances baissier. La crient Rodes et Lusegnen. Et quant le soudant voit sa perte, si recule tout le pas en rassemblant sa gent et en attendant les autres qui venoient. Et atant en rassembla bien Xm.. Mais Gieffroy sailly de l'embusche et commence a ferir, il et ses gens, sur ceulx qui le suivoient le soudant sans ordonnance, qu'en pou d'eure en ot mis IIIm. mors par le chemin. Lors s'en refuient pluseurs devers l'ost et trouverent le gallafre et le soudant de Barbarie et le roy Anthenor et l'admiral de Cordes, qui leur demandent dont ilz venoient. Et ilz dirent qu'ilz venoient de la bataille ou le soudant de Damas estoit desconfiz. Dont ilz furent moult desconfortez et ne



sceurent que faire. Mais tousjours venoient Sarrasins raffuiant, qui disoient comme les premiers. Or vueil je repairier a la bataille. La bataille fu moult horrible et moult crueuse, et bien s'i porta le soudant de Damas depuis qu'il ot raliez ses gens. Atant esvous Gieffroy qui leur court sus d'un costé, et le maistre de Rodes de l'autre. La ot maint Sarrasin occiz et mort et renversé par terre. Que vous feroye je long compte ? Ilz se sentent assailliz de tous costez ; si ne se porent plus tenir, et se commencent a desfouchier. Et quant le soudant appercoit la perte, si yst de la bataille et tourne la targe derriere le doz, et fiert le cheval des esperons, et s'en va grant aleure vers l'ost des payens. Et Gieffroy estoit a ce costé, qui bien l'en apperceut aler, et bien voit a son riche harnoiz qu'il convient que ce soit uns des grans seigneurs sarrasins. Lors broche le cheval des esperons après le soudant et lui escrie : « Tourne devers moy, ou tu es mort. Mais j'auroye grant vergoingne se je te feroye par derriere. Et toutesfoiz, se tu ne tournes, faire le me convient. » Quant le soudant ouy ce mot, si hurte le cheval des esperons plus fort que devant. Et le cheval en va si raidement qu'il semble que ce soit fouldre qui descende du ciel, et Gieffroy aprez grant aleure et est moult doulent de ce qu'il ne le puet actaindre, et toutesfoiz il commence fort a approuchier. Et lui escrie : « Sarrasin, tu es faulx et recreuz, quant tu es si bien montez et si noblement armez, qui t'en fuiz pour un homme seul. Tourne, ou je t'occiray en fuiant, combien que je le face moult a envis. » [231] Lors, quant le soudant ouy dire a Gieffroy qu'il fuioit pour un homme seul, si ot grant vergoingne. Et se voit a la corniere du bois prez de son ost, ou propre lieu ou Gieffroy avoit assise l'embusche la matinee. Lors arreste le cheval et tourne devers Gieffroy et joint la targe au piz et met la lance sur fautre, et demanda a Gieffroy qui venoit de grant randon : « Dy, va, crestien, qui es tu, qui si hastivement viens après moy ? Par Mahon, tu porras bien avoir fait ton dampnement. » Et Gieffroy lui respond : « Si pense je a estre venus pour le tien. Mais puis que mon nom veulz savoir, je le te diray, car pour toy ne le celeray je pas. Je suiz Gieffroy au grant dent, frere du roy Uriien de Chippre et de Guion, roy d'Armenie. Et tu, qui es ? Par Mahon, dist le soudant, et tu le sauras. Je sui le soudant de Damas. Et saiches que je ne feusse pas si liez qui me eust donné cent mille besans d'or que de toy avoir trouvé si a mon aise. Car tu ne me pues eschapper. Je te deffyy de par Mahon, mon dieu. Par mon chief, dist Gieffroy, toy ne ton dieu ne prise pas un chief d'ail pourry. Car ja me trouveras de plus prez a ta pute estraine, se Dieu plaist. » Or dist l'ystoire que les deux barons, qui furent de noble cuer et de haulte puissance, s'esloingnent l'un de l'autre, et joingnent les targes contre leurs pitz, et brandissent leurs lances, et estraingnent les costez, et s'embronchent les chiefs es heaumes, comme vassaulx duiz du mestier d'armes, et laissent courre les chevaulx tant comme ilz pevent. Et se viennent ferir des fers des lances aguz et trenchans sur le comble des escuz par telle maniere qu'il n'y ot nerf ne aiz qui ne feust perciez de part en part, tant que les fers des lances vindrent joindre sur les pieces d'acier, de si grant force que il n'y ot si bon cheval qui ne cancellast et ploiait l'eschine, et la lance du soudant vola en pieces. Ce ne fist pas celle de Gieffroy, car elle estoit d'un gros plancon de chesne fort, et il emploia toute sa force a bien ferir, et oncques ne pot



empirer la piece d'acier. Mais le soudant fu tellement atteint qu'il convint le maistre et le cheval voler par terre, et fut tellement estourdy qu'il ne voit ne ot ne entent. Lors cuida Gieffroy descendre [232] pour savoir en quel point il estoit. Mais il appercoit venir bien LX. Sarrasins, qui lui escrient : « Par foy, faulx crestien, vostre fin est venue. » Et quant Gieffroy les entent, si broche le cheval des esperons et brandist la lance. Le premier qu'il atteint fait voler mort par terre. Et ains que la lance lui faulzist, il en aterra jusques a VIIJ.. Et ceulx l'assaillent de tous costés. Et il print l'espee et la tint empoinie, et la veist on vaillance de cuer d'omme en deffendant sa vie, et abatre Sarrasins tant que tout autour de lui est la place toute vermeille de sang. Et ils lui gettent lances et dars, et se peinent moult de lui aterrer. Et lors le soudant se redrece en piez, tous estourdez, comme s'il feust levez de dormir en seursault. Et voit son cheval d'encoste lui, si remonte en regardant la bataille, et bien advise Gieffroy qui faisoit grant occision de ses Sarrasins. Et estoit Gieffroy navrez en pluseurs lieux. Lors s'escrie le soudant : « Avant, frant Sarrasins. Par Mahon, s'il nous eschappe, je n'auray jamais le cuer joyeux. Qui cestui pourroit avoir affiné, le remenant ne feroit que un pou a doubter. » Lors fu Gieffroy assailliz de tous costez, et il se deffent hardi comme lyon, que mal soit du Sarrasin qui a coup l'oze attendre, mais lui gettent de loing lances et dars, et lui traient sang en pluseurs lieux. Mais il ne semble pas qu'il lui en soit a riens, ains leur court sus comme le loup familleux fait a la brebis. « Par Mahon, dist le soudant, ce n'est pas uns homs, mais est un mauffez ou c'est le dieu des crestiens qui cy est venus pour destruire nostre loy. » En ceste adventure fut Gieffroy bien deux heures. En ceste peine et en ce peril fu Gieffroy tant que la survint le nouvel chevalier qui avecques lui avoit esté en Yrlande, lequel l'avoit bien veu partir de la bataille après le soudant. Si l'avoit suivy a IJc. bacinez, car il l'amoit moult durement. Et lors qu'il approche du bois, si appercoit la bataille et voit le soudant qui moult se penoit de dommager Gieffroy. Lors escrie a sa gent : « Avant, seigneurs bacheliers, veez la Gieffroy qui se combat tous seulz a la gent Mahomet. Qui ore ne lui aidera, honny soit il de Dieu ! » Et ceulx lui respondent : « Mal ont Sarrasins acointié sa venue. » Lors brochent les chevaulx tous ensemble et viennent a la bataille. Mais sitost que le soudant appercoit le [233] secours, si broche le cheval des esperons et s'en va vers l'ost, et laisse ses gens en celle adventure, qui fut telle que onques puis n'en vit pié en vie, car tantost furent occiz. Quant Gieffroy voit le nouvel chevalier qui si bien l'avoit secouru, si l'en mercie moult. Et lui dist : « Mon ami, telles roses fait il bon mettre en son chappel. Le seigneur qui a son hostel garny de tele fleur de chevalerie et de gentillece, amant et craignant honneur, doit et puet seurement reposer. Sire, dit le nouvel chevalier, je n'ay fait chose dont vous me doyez point de guerredon. Car tout preudomme se doit prendre garde de l'onneur et du prouffit de son maistre ou de son seigneur ; et dont, puis que c'est chose deue, il n'y chiet point de guerredon. Mais partons nous de cy, car il est bien temps de reposer. Car vous avez fait journee assez qui bien doit souffire, et aussi nous sommes pou de gent et prez de noz ennemis, qui ont grant puissance, et si avez besoing et mestier que voz plaies soient visitees, et aussi il me semble qu'il vault mieulx



que nous repairons vers l'ost de nostre volenté que par force nous y convenist repairier, car il n'est mie doute qui retourne fuyant en chace de ses ennemis, qu'il n'y puet avoir se blasme non, combien que on dit qu'il vault mieulx fuir que mauvairement attendre. » Gieffroy sent bien qu'il a droit. Si lui a respondu : « Beau sire, nous ferons a vostre conseil a ceste foiz. » Et atant se partent de la place et s'en vont vers leurs logeiz, et treuvent tous les champs jonchez de Sarrasins mors. Et sachiez que payens perdirent celle matinee plus de XXVm. Sarrasins qui furent mors par armes et de paour des faiz d'armes que on rapporta en leur ost que crestiens faisoient, et s'enfuy bien prez de XLm.. Et sachiez que les deux soudans et le gallaffre et le roy Anthenor et l'admiral de Cordes ne trouverent de VIJxx mille qui y furent au soir que IIIJxx mille, dont ilz furent moult esbahiz. Or diray de Gieffroy, qui repaire en l'ost, ou il fut moult festoiez de ses freres et de la baronnie. Et furent ses plaies tentees, mais les mires dirent qu'il n'y avoit chose par quoy il se laissast aarmer, dont ilz louerent Dieu. Or vous diray du soudant. L'ystoire dit, quant le soudant se fu party de la bataille, qu'il erra tant qu'il vint en l'ost, qu'il trouva tout esbahy, car ilz cuidoient qu'il feust mort. Lors, quant ilz le virent, si lui firent moult grant joye et lui demandent comment il avoit exploictié. « Par Mahon, [234] dist le soudant, assez petitement, car mes gens sont tous mors. Et sachiez que je m'en venoye coyement de la bataille et cuidoie venir querre le secours, mais le deable au grant dent m'apperceut, et me convint joster a lui. Mais sachiez que je ne senty oncques si rude coup comme de lui. Car sachiez qu'il rua moy et mon cheval par terre si durement que je n'oy ne entendy, et juz long temps a la terre tous estourdiz. Mais Mahon, qui pas ne me vouloit perdre, m'envoya secours de LX. Sarrasins, qui moult fort assaillirent Gieffroy, qui lors se deffendi moult vaillaument et fist grant occision de noz gens. Et, d'autre part, il fut moult fort navrez en plusieurs lieux, ne sa deffense, je croy, ne lui eust eu mestier, mais deables y admenerent bien IJc. crestiens, qui toutes noz gens mirent a destruction. Et quant je vy ce, je me party coyement de la bataille. Par mon chief, dist le gallaffre, il vous est bien cheu d'estre ainsi eschappé des mains d'un tel ennemy. » Et tous les autres dirent que c'estoit voir. Le soudant se desarma, et se reposerent les deux osts celui jour et le landemain, sans courir l'un sur l'autre. En ceste partie dit l'ystoire que le tiers jour, par matin, firent noz gens armer toute leur ost, et ordenerent leur bataille, et laisserent garde aux logeiz, et aussi pour les navrez garder, dont il en y ot aucuns, mais non gaires. Et s'en vont cheminant, les bannieres au vent et la bataille rengie. En l'avant garde estoit Gieffroy et le maistre de Rodes et leurs gens, avec bons arbalestiers sur les esles. Et en la grosse bataille estoit ly roys Uriens, et en l'arriere [235] garde estoit le roy Guion. Et tant s'exploictent qu'ilz voient l'ost des Sarrasins. Lors oyssiez la, se vous y feussiez, grant effroy. Sarrasins crient a l'arme. Mais avant que ilz se peussent estre armez ne ordonnez, Gieffroy et le maistre de Rodes et leurs gens se fierent es logeis, et y ot grant occision. Et reculerent les deux soudans et le gallaffre et le roy Anthenor d'Anthioche et l'admiral de Cordes tout hors de leurs logeiz et la ordonnerent leurs batailles. Et noz gens passent tout par my leurs tentes sans y arrester ne prendre ne pillier chose qui y feust, car



ainsi fu crié sur la hart. Ilz virent leurs ennemis rengiez sur les champs, si leur vont courir sus. La ot grant et horrible mortalité es batailles assembler. Bien assaillent crestiens et bien se deffendent Sarrasins. La ot grant noise et grant triboulement. L'un crie Damas, l'autre Barbarie, l'autre Bandas, l'autre Anthioche, et aucuns crient Cordes, et noz gens crient Luseignen. La ot maint mort renversé l'un sur l'autre. Les batailles sont assemblees tout en une ambrouche. La font les trois freres tant d'armes que tous ceulx qui les voient en sont esbahiz. Le soudant de Damas et le soudant de Barbarie appercoivent les trois freres qui font grant occision de leurs gens, si leur vont courir sus a XXm. payens. La renforca la bataille forte et horrible. La souffrirent crestiens grans faiz, et sont reculez le long d'une lance. Et quant les trois freres et le maistre de Rodes le voient, si en sont moult doulens. Lors crient : « Luseignen ! Avant seigneurs barons ! Ceste chiennaille ne se pevent gaires tenir. » Et crestiens se revigourent et font un poindre sur les Sarrasins. La fu la mortalité grande. Atant et vous Gieffroy par la bataille, la targe tournée derriere le dos, et tenoit l'espee empoignée a deux mains, et voit l'admiral de Cordes qui moult couroit sus a crestiens. Gieffroy le fiert par telle vertu, a ce que l'espee fu dure et pesans et qu'il y mist toute sa force, que l'espee lui coula jusques en la cervelle, que oncques le bacinet ne l'en pot garantir, et l'abat a terre mort jus du destrier. La fu grant la foule, car les deux soudans y admenerent leur puissance, et cuidoient bien redrecier l'admirault, mais pour neant s'en peinent, car il est mort. Atant et vous le roy Urien, l'espee [236] ou poing, et voit le soudant de Barbarie, qui moult le heoit pour son oncle le soudant qu'il avoit occiz en Chippre. Le roy entoise l'espee et fiert le soudant de si grant force qu'il lui envoie le bras jus, tant qu'il ne tenoit qu'a deux tendans dessoubz l'aisselle. Quant il senty le cop, si se part de la bataille et se fist mener par X. de ses hommes a Damas, et la se fist appareillier. Et tousjours se combatent Sarrasins, car le soudant de Damas et le gallaffre de Bandas et le roy Anthenor les tiennent en vertu. La ot grant douleur et grant pestillence, et sachiez que crestiens y orent grant dommage, et les Sarrasins furent bien dommagiez de XLm. Turs. Et dura la bataille jusques au soir, qu'ilz se departirent et se retrairent chascun en son logeiz. Et le lendemain, par matin, se retraist le soudant et le gallifre et le roy Anthenor et leurs gens dedens Damas. Et quant Urien et les autres crestiens le scorent, si se vindrent logier devant. Et sachiez qu'ilz estoient moult affebliz, et en y ot la plus grant partie de navrez. Et ainsi se reposerent bien VIIJ. jours, sans escarmouchier la ville ne ceulx dedens. Et aussi ceulx de dedens ne firent oncques saillie nulle. L'ystoire dit que moult fu le roy Urien et ses deux freres et le maistre de Rodes courrouciez de la perte de leur gent, et bien voient que, se Sarrasins croissent de gens, qu'il leur en pourroit bien mal venir, car ilz avoient bien perdu VIIIm. de leurs gens, que uns que autres. Et, d'autre part, fut le soudant et les autres de la ville moult esbahiz, car ils ne savoient pas la perte que les crestiens avoient receue. Si orent conseil qu'ilz requerroient au roy Urien une journee de traictier sur forme de paix, et le firent. Et le roy Urien ot conseil que il l'accorderoit. Et fu la journee assignee par accort au tiers jour, entre les logeiz et la ville, et furent les trieves donnees ce



pendant, et livrerent bons ostages. Lors vindrent ceulx de la ville en l'ost marchander et vendre de leurs marchandises. Et ceulx de l'ost leur vendoient des choses qu'ilz avoient conquises. Lors vindrent a la journee les Sarrasins et leur conseil. Et, d'autre part, vint le roy Uriien et tous les barons de l'ost crestien, et parlementerent tant d'un costé et d'autre qu'ilz furent d'accort par my tant que les Sarrasins leur restituerent et rendirent quant qu'ilz avoient frayé sur le voyage, et pour raler dont ilz estoient venuz. Et, chascun an, deurent payer et donner au roy Uriien XXXm. besans d'or. Et furent [237] les trieves criees cent ans et ung jour, et en furent les chartres seellees. Et ot en convenant le soudant de Damas et le gallifre de Bandas et le soudant de Barbarie, qui fort se douloit de l'espaule que le roy Uriien lui avoit blecie, et le roy Anthenor d'Anthioche, que jamais ne porteroient dommage au roy Uriien, ne au roy Guion, ne au maistre de Rodes, ne a leurs gens ; et que, se autres roys sarrasins leur vouloient porter dommage, que ilz leur feroient assavoir. Et par tant le roy Uriien leur enconvenanca que, se ilz avoient guerre a nul roy sarrasin pour ceste cause, que il leur vendroit aidier a toute sa puissance. Et aussi ot le roy Guion d'Armenie et le maistre de Rodes. Et ainsi fut l'accort fait, et se retrairent les freres et le maistre et leurs gens au port de Japhe, et les convoierent le gallifre et le soudant de Damas et le roy Anthenor, a moult grant noblesce de Sarrasins. Et estoit le soudant moult en amourez de Gieffroy, et lui tenoit tousjours compaignie, et lui offroit tousjours tout le plaisir qu'il lui pourroit faire. Et Gieffroy l'en mercia. Et le mena le soudant en Jherusalem, qui pour lors n'estoit pas reparee ne refremee de la destruction que Vaspasien et Thitus, son filz, y orent faicte, quant ilz vindrent vengier la mort Jhesucrist aprez son crucifiement. Et donna Vaspasien, emperiere de Romme, XXX. Juifs pour un denier, en remembrance qu'ilz orent achaté le precieux corps Jhesucrist XXX. deniers. Et demoura Gieffroy IIIJ. jours ou sepulcre en devocion. Et en ce pendant y vint le roy Uriien et le roy Guion, son frere, et le maistre de Rodes, et moult grant foison de crestiens. En ceste partie nous dit l'ystoire que, quant noz crestiens orent fait leur devocion au saint sepulcre, que ilz s'en repairerent a Japhes, ou ilz trouverent que tout estoit mis es vaisseaulx. Lors prindrent congié du gallifre et du soudant et du roy Anthenor, et [238] leur donna le soudant de moult beaulx joyaulx, et especiaument a Gieffroy. Et pour poy, se ne feust pour leur loy enfreindre, ilz se feussent entrebaisiez. Sarrasins s'en partent, et noz gens entrent en leur navire, et singlent tant qu'ilz vindrent en Armenie, et descendirent les haulx barons au port, et vindrent ou chastel ou la royne Florie et Remond, son filz, estoient, qui povoit avoir environ IIIJ. ans. Elle festoya moult le roy Uriien et son frere Gieffroy, et fu la feste grant. Et après se partirent de la le roy Uriien et Gieffroy, son frere, et le maistre de Rodes, et prindrent congié du roy Guion et de la royne Florie. Puis entrerent en mer et vindrent en Rodes, ou le maistre les festoya IIIJ. jours bien et grandement. Et au Ve prindrent congié du maistre et entrent en mer. Et tant nagierent qu'ilz vindrent au port du Limacon, ou estoit la royne Ermine, qui fu de nouvel relevee de gesine, et avoit un filz qui ot a nom Griffon, et n'avoit pas encores six sepmaines. Et quant elle scot leur venue, si fu moult joyeuse, car ja lui avoit on compté



comment ilz orent exploictié. Et sachiez qu'elle receupt le roy son mary tres humblement, et bienviengna Gieffroy de bon cuer. La feste fu grant, et mena le roy Urien Gieffroy esbatre par my tout son royaume. Et quant il fut temps, Gieffroy print congié, combien que le roy Urien lui destournast quanqu'il pot bonnement. Mais Gieffroy dist qu'il l'avoit en convenant a son pere, au partir, qu'il reseroit devers lui au chief de l'an, et s'il demouroit plus, il lui faudroit de convenant. Et le roy lui pria, et aussi fist la royne, qu'il les veulle recommander a leur pere et a leur mere. Et Gieffroy dist que si feroit il. A tant prent congié et entre ou vaissel.

### COMMENT GIEFFROY ENTRE EN MER POUR ARRIVER AU PORT DE LA ROCHELLE.

*Comment Gieffroy entre en mer pour arriver au port de la Rochelle.* En ceste partie dit l'ystoire que Gieffroy singla tant, et sa gent, par la marine, qu'il arriva a un soir a la Rochelle, ou il fu moult bien festoiez. Et le lendemain s'en party, et vint tant par ses journees qu'il vint a Meurvent, et la trouva son pere et sa mere, qui ja sceurent tout l'affaire, comment il avoit fait, et ses freres, oultre la mer. Et conjoirent moult Gieffroy, et aussi firent les autres enfans, [239] ses freres. Et tint Remond grant court et donna moult de beaulx dons a tous ceulx qui avoient esté avecques Gieffroy ce voyage. Et dura bien la feste VIII. jours, et au IXe departy, et se tint chascun pour content. Or advint en ce temps qu'il ot un jayant en Gueurrande, en qui avoit si grant orgueil que par sa force il mist tout le pays en patiz jusques a la Rochelle. Et en estoient les gens du pays moult chargiez, mais ilz n'en osoient mot dire. Nouvelles en vindrent a Remond, qui moult en fu doulent. Mais il n'en monstra nul semblant, afin que Gieffroy ne le sceust, pour doubte qu'il n'alast combatre le jayant, car il le sentoit de si grant cuer qu'il ne lairoit point qu'il n'y alast. Mais il ne pot estre si celé que Gieffroy ne le sceust. « Et comment diable, dist Gieffroy, mes deux freres et moy avons tant fait que nous avons treu du soudant de Damas et de ses complices, et ce mastin puant, qui est tout seul, tendroit le pays de mon pere en patiz ! Par mon chief, mal le pensa, car il lui coustera moult chier, car ja n'y lerra autre gage que la vie. » Lors vint a son pere et lui dist : « Monseigneur, j'ay grant merveille de vous, qui estes chevalier de si hault affaire, comment vous avez tant souffert de ce mastin Gardon, le jayant, qui a mis vostre pays de Guerrande en patiz, et autre pays d'environ, tant du vostre comme de l'autrui, jusques a la Rochelle. Par Dieu, c'est grant honte a vous. » Quant Remond l'entent, si lui respond : « Gieffroy, beaulx filz, il n'a gueres que nous n'en savions nouvelles, et avons souffert pour amour de vostre venue, car nous ne voulions pas troubler la feste. Mais ne vous chault, car Gardon sera bien paieiz de sa desserte. Ja lui occist Hervieu, mon pere, son ayol en Pointievre, si comme on me dist en Bretagne, quant je y fus combatre Olivier de Pont le Leon, pour la trahison que Jossellin, son pere, avoit faicte a mon pere Hervy de Leon. » Dont respondy Gieffroy. « Je ne scay ne ne vueil enquester des choses passees ; puis que mes ancesseurs en ont eu l'onneur et en sont venus a leur dessus, il me souffist. Mais de present ceste injure [240] sera admendee. Monseigneur, il ne vous en fault ja mouvoir pour un tel ribaut. Par les dens Dieu,



je n'y menray seulement que dix chevaliers de mon hostel pour moy tenir compaignie, non pas pour aide que j'en veulle avoir contre lui, mais pour moy acompaignier pour honneur. Et a Dieu vous commant, car je ne fineray jamais ains l'auray combatu corps a corps. Ou il me aura ou je l'auray, comment qu'il soit, a mon plaisir. » Et quant Remond entent ceste parole, si en fu moult yriez et lui dist : « Puis qu'il ne puet estre autrement, va a la garde de Dieu. » Lors prent congïé de son pere et de sa mere et s'achemine, lui XJe de chevaliers, et s'en va vers Guerrande, ou lieu ou il pense plus tost trouver le jayant Gardon. Et en va par tout enquestant. Mais bien y ot qui l'en dist nouvelles ; et lui demanda l'en pour quoy il le demandoit. « Par foy, dist Gieffroy, je lui apporte le patiz qu'il a prins par son fol oultraige sur les gens de la terre de monseigneur mon pere, en la pointe du fer de ma lance ; car, jamais, tant comme je vive, autre patiz n'en aura, et deusse mourir en la peine. » Quant les bonnes gens l'ouyrent ainsi parler, si lui dirent : « Par ma foy, Gieffroy, vous vous entremettez de grant folie, car telz cent que vous estes n'y pourroient durer. Ne vous chault, dist Gieffroy, n'en aiez ja doubte ; laissez m'en avoir la paour tout a par moy. » Et ceulx se teurent atant, qui ne l'oserent courroucier, car ilz doubtoient trop la grant fierté dont il estoit plain, et le menerent a moins d'une lieue du retrait du jayant, et ilz lui dirent que sempres le devoit trouver. Et il respondy : « Je le verray volentiers, car pour le trouver suiz je venus. » Et cy se taist l'ystoire de Gieffroy et commence a parler de Remond et de Melusine. L'ystoire nous tesmoingne que Remond et Melusine estoient a Mervent, et vint a un samedi que Melusine se esconsoit de Remond cellui jour, comme il lui avoit promis que jamais le samedi ne mettroit peine d'elle veoir, et si n'avoit il fait jusques a ce jour, et n'y pensoit a nulle chose du monde fors ques a bien. Un pou devant disner lui vindrent nouvelles que son frere le conte de Forez le venoit veoir, dont il fu moult joyeux. Mais depuis en fut [241] il moult courrouciez, ainsi comme vous orrez en l'ystoire cy après ensuivant. Remond fist grant et noble appareil pour recevoir son frere, et moult estoit liez de sa venue. Quant Remond scot que il fu prez, il lui ala a l'encontre et le bienviengna moult liement. Lors alerent a la messe, et après le service divin, vindrent en la sale et laverent et s'assistrent a table et furent bien servis. Las ! Or commence une partie de la doulereuse tristece Raimond. Son frere ne se pot tenir que il ne lui demandast : « Mon frere, ou est ma seur ? Faictes la venir avant, car j'ay grant desir de la veoir. Beau frere, dist Remond, elle est embesoingnie hu, mais ne la povez vous veoir ; mais demain la verrez vous, et vous fera bonne chiere. » Et quant le conte de Forests ouy ceste response, si ne se teust pas atant, mais lui dist : « Vous estes mon frere, je ne vous doy pas celer vostre deshonneur. Beau frere, la commune renommee du peuple court partout que vostre femme vous fait deshonneur et que tous les samedis elle est en fait de fornicacion avec un autre. Ne vous n'estes si hardiz, tant estes vous aveugliez d'elle, d'enquerre ne de savoir ou elle va. Et les autres dient et maintiennent que c'est un esperit fae, qui le samedi fait sa penance. Or ne scay le quel croire, mais pour ce que vous estes mon frere, je ne vous doy pas celer ne souffrir vostre deshonneur, et pour ce suiz je cy venus pour le vous dire. » Lors quant



Remond ouy ces mos, si boute la table ensus de lui, et entre en sa chambre, espris de yre et de jalousie, et prent son espee qui pendoit a son chevez, et la ceint, et s'en va ou lieu ou il savoit bien que Melusigne s'en aloit tous les samedis, et treuve un fort huis de fer, moult espez, et sachiez de vray que oncques mais n'avoit esté si avant. Lors, quant il appercoit l'uis, si tire l'espee et mist la pointe a l'encontre, qui moult estoit dure, et tourne et vire tant qu'il y fist un pertuis ; et regarde dedens, et voit Melusigne qui estoit en une grant cuve de marbre, ou il avoit degrez jusques au fons. Et estoit bien la grandeur de la cuve de XV. piez de roont tout autour en esquarrie, et y ot alees tout autour de bien V. piez de large. Et la se baignoit Melusigne en l'estat que vous orrez cy aprez en la vray histoire.

[242]

### **COMMENT REMOND VIT MELUSIGNE BAINIER,, PAR L'ENHORTEMENT DE SON FRERE LE CONTE DE FORESTS,, ET LUI FAILLY DU CONVENANT QU'IL LUI AVOIT PROMMIS.**

*Comment Remond vit Melusigne baignier, par l'enhortement de son frere le conte de Forests, et lui failly du convenant qu'il lui avoit prommis.* En ceste partie nous dist l'ystoire que tant vira et revira Remond l'espee qu'il fist un pertuis en l'uis, par ou il pot adviser tout ce qui estoit dedens la chambre, et voit Melusigne en la cuve, qui estoit jusques au nombril en figure de femme et pignoit ses chevelx, et du nombril en aval estoit en forme de la queue d'un serpent, aussi grosse comme une tonne ou on met harenc, et longue durement, et debatoit de sa coue l'eaue tellement qu'elle la faisoit saillir jusques a la voute de la chambre. Et quant Remond la voit, si fu moult doulent. « Hay, dist il, m'amour, or vous ay je trahie par le faulx enortement de mon frere, et me sui parjurez envers vous. » Lors ot tel dueil a son cuer et telle tristece que cuer humain n'en pourroit plus porter. Il court en sa chambre, et prent la cire d'une vieille lettre qu'il trouva, et en estouppa le pertuis. Puis s'en va en la sale, ou il trouva son frere. Et quant il l'appercoit, si voit bien qu'il est courrouciez, et cuida qu'il eust trouvé quelque mauvaistié en sa femme. Si lui dist : « Mon frere, je le savoye bien. Avez vous bien trouvé ce que je vous disoye ? » Et Remond lui escrie : « Fuez de cy, faulx traître, vous me avez fait par vostre faulx traître rapport parjurer contre la meilleur et la plus loyal dame qui oncques nasquist après celle qui porta Nostre Createur. Vous m'avez apporté toute doulour et emportez toute ma joye. Par Dieu, se je creoie mon cuer, je vous feroye mourir de male mort, mais raison naturelle le me deffent, pour ce que vous estes mon frere. Alez vous ent, ostez vous hors de devant mes yeulx. Que tous les menistres d'enfer vous puissent convoier et martirer de VIJ. tourmens infernaulx. » Quant le conte appercoit son frere qui fu pres que tous forcenez, si yst de la sale, lui et ses gens, et monte a cheval et s'en va grant aleure vers la conté de Forest, forment doulent et repentant de sa folie entreprise, car bien scet que Remond ne l'aimera jamais ne ne le vouldra veoir. Cy me [243] tairay de lui et vous diray de Remond, qui s'en entre dans sa chambre et se



couche en son lit, si doulens que oncques homs mortelz ne le fu plus, et faisoit les plus piteux regrez que oncques nulz homs mortelz ouist retrere. « Haa, Melusigne, dist Remond, dame de qui tout le monde disoit bien, or vous ay je perdue sans fin. Or ay je perdu joye a tousjours mais. Or ay je perdu beauté, bonté, doulcour, amistié, sens, courtoisie, charité, humilité, toute ma joye, tout mon confort, toute m'esperance, tout mon eur, mon bien, mon pris, ma vaillance, car tant pou d'onneur que Dieu m'avoit prestee me venoit de vous, ma douce amour. J'ay fait le borgne. Aveugle Fortune, dure, sure et amere, bien m'as mis du hault siege de ta roe ou plus bas et ou plus boueux et ort lieu de ta maison ou Jupiter abeure les laz, chetifs, doulereux et maleureux. Tu soies de Dieu maudite. Par toy fiz je le grief forfait de mon tres chier seigneur. Or le me veulz faire comparer. Heelas, tu m'en avoiez getté et mis en haulte auctorité par le sens et la valour de la meilleur des meilleurs, de la plus belle des belles, de la plus saige des saiges. Or le me fault perdre par toy, faulse borgne, traître, envieuse. Bien est fol qui en tes dons s'affie. Or hès, or aimes, or fais, or despieces, il n'a en toy de seurté ne d'estableté ne qu'en un cochet a vent. Las, ma tres douce amie, je sui le faulx crueux aspis et vous estes la licorne precieuse. Je vous ay par mon faulx venin trahie. Helas, vous m'aviez mediciné de mon premier crueulx venin. Or le vous ay je crueusement mery, quant je vous ay trayee et menty ma foy envers vous. Par Dieu, se je vous pers pour ceste cause, je m'en yray en essil en tel lieu ou on n'ourra jamais nouvelles de moy. » Ainsi comme vous ouez, se dementoit Remond, et se fiert et debat par telle maniere qu'il n'a si dur cuer ou monde, s'il le veoit et ouoit, a qui il n'en preinst pitié. Et se repent fort de ce qu'il n'a osté au conte, son frere, la vie du corps. Cy nous dist la vraye histoire qu'en celle douleur et en celle misere demoura Remond jusques au jour. Et quant ce vint que l'aube fu creue, atant esvous Melusigne qui vint et entra en la chambre. Quant Remond l'ouy venir, si fist semblant de dormir. Et celle se despoille et se couche toute nue delez lui. Et Remond commence [244] a souspirer comme cil qui grant douleur sentoit, et celle l'embrace et lui demande : « Monseigneur, que vous fault il ? Estes vous malade ? » Et quant Remond oït qu'elle ne lui parle de rien, si cuide qu'elle ne sache rien de ce fait. Mais pour neant le cuide, car elle scet bien tout. Mais pour ce qu'il ne l'ot descouvert a nullui, elle s'en souffry et n'en monstra semblant. Et cil lui respond, qui moult fu joyeux : « Ma dame, j'ay esté un pou malade et ay eu ung pou de fievre en maniere de continue. Monseigneur, dist Melusigne, ne vous esbaïssez pas, car vous serez tantost gueriz, se Dieu plaist. » Et cil, qui fu moult joyeux, lui dist : « Par ma foy, m'amie et ma dame, je me sens tous assouagiez de vostre venue. » Et celle lui respont qu'elle en estoit toute lie. Et quant il fu temps de lever, ilz se leverent et vont ouïr la messe, et fu le disner prest, et ainsi demoura tout le jour. Et le lendemain prist congié Melusigne et s'en ala a Nyort, ou elle vouloit bastir une forteresse. Et lors fist elle encommencier les deux jumelles tours qui encores y sont. Mais cy se taist l'ystoire a parler d'elle et de Remond et parle de Gieffroy, comment il vint en Guerrande, ou on lui fist moult grant joye. Et lors demanda ou le jayant se tenoit. Assez y ot qui lui enseigna, mais ilz lui demanderent pourquoy il en



enquerroit. « Par foy, dist Gieffroy, je le vous diray. Je lui apporte l'argent du patis que toutes les gens de la terre de monseigneur mon pere lui doivent, en la pointe du fer de ma lance. Comment, dirent ilz, le pensez vous a aler combatre ? Par mon chief, dist Gieffroy, autre chose ne quier je au lez de ca. Par ma foy, ce dirent ceulx, monseigneur, c'est une fole entreprinse. Il a esté envahiz par mainte journee, de cent hommes, autre foiz de Iic, autre foiz de Vc, autre foiz de mille, mais saichiez que nous n'y veismes oncques homme conquerer. Comment y penseriez vous tous seulx resister a sa puissance ? Or ne ne m'en parlez plus, dist Gieffroy, car saichiez qu'il aura tout ou il n'aura neant. Menez moy ou il repaire. » Et ceulx l'y maintent tant qu'ilz virent en une montaigne une grosse tour qui sourveoit V. lieues de pays autour de lui. Et fu la tour bien fossoye et les fossez bien curez, et bonnes, fortes et haultes brayes ; et autour, dehors les fossez, bons murs ; et fu la tour bien gueurlandee, et y ot deux paire de bons fors pons leveiz. Et y ot basse court, forte et [245] bien muree, bons fossez, fors portes et bon pont leveiz. Et furent les murs druz de bonnes tours. Et lors ceulx dirent a Gieffroy : « Monseigneur, veez la tour de Mont Jouet, ou Gardon le jayant se tient. Mais sachiez, se vous nous voulez croire, il vous souffira d'avoir veue la tour, et en revendrez avec nous, car, quant a nous, nous n'yrons plus avant pour le pesant de nous de fin or. Par foy, dist Gieffroy, je vous mercie de ce que vous m'avez si avant aconvoyé. » Et lors descend pour lui armer. Gieffroy, si comme dit la vraye histoire, descendy pour lui armer, et s'arma, et puis ceint l'espee où il se fioit moult, et puis laca le bon bacinet, et monta a cheval, et demanda l'escu, puis le pent au col, puis prent une mace d'acier et la pent a l'arcon, et pent un cor d'yvire a son col, et demande la lance. Puis a dit a ses dix chevaliers : « Beaux seigneurs, actendez moy au fons de ceste vallee. Et, se Dieu me donne victoire au jayant, je sonneray ce cor. Lors que vous l'orrez, vous vendrez tantost a moy. » Et ceulx le commandent en la garde Nostre Seigneur, qui moult estoient doulent que il ne les laissoit aler avec lui. Atant se part Gieffroy, et puie la montaigne, et vint a la porte de la basse court, et la treuve ouverte, puis s'en va vers la tour qui moult estoit forte a merveilles. Gieffroy la regardoit moult, et forment lui plaisoit. Gieffroy appercoit les ponz leveiz qui furent levez, car le jayant dormoit. Et Gieffroy s'escrie a haulte voix : « Filz a putain, viens a moy, je t'apporte l'argent des patiz que les gens monseigneur mon pere te doivent. » Tant cria Gieffroy que le jayant s'esveille, et vint a une fenestre et regarde Gieffroy tout armé sur le destrier, la lance sur la cuisse. Il le voit grant et membru et de fiere contenance. Lors lui escrie : « Chevaliers, que quiers tu cy ? Par foy, dist Gieffroy, je te quier, et non autre chose, et vien callengier le treu que tu as levé sur les gens Raymond de Lusegnen. » Et quant le jayant l'entent, par poy qu'il n'enrage de fin dueil quant il voit que le corps d'un seul chevalier lui fait guerre et le requiert jusques en son recept. Mais, quant il s'est bien advisez, si le tient a grant vaillance. Lors s'arma et laca le heaume, et prent un flael de plonc a trois chayennes et une grant faux d'acier, et vint aux pons et les abaisse, et vint en la court, et demanda a Gieffroy : « Qui es tu, chevalier, qui cy me viens requerir si hardiement ? » Et Gieffroy lui respont : [246] « Je sui Gieffroy au grant dent, et sui filz Remon de Lusegnen, qui te



viens callengier les patiz des gens de monseigneur mon pere. » Quant Gardon l'entendy, si commence de rire, et lui a dit : « Par ma foy, folz, pour la grant haultesse et le grant hardement que tu as en toy et en ton cuer, j'ay pitié de toy. Or te vouldroye je faire une grant courtoisie. Saches, se tu estoies, toy et Vc. ytieulx que tu es, si ne pourroies tu endurer ma puissance. Mais, pour pitié que j'ay de mettre a mort un si vaillant chevalier que tu es, je te donne congié, va t en. Et, pour l'amour de toy, je quicte les gens de ton pere jusques a un an le treu qu'ilz me doivent. » Quant Gieffroy ouy que cil le prisoit si pou, si fu moult doulent. Si lui dist : « Meschant creature, tu as paour de moy. De ta courtoisie ne t'ay je cure, car tu le fais par doubte. Or saches bien de certain que jamais ne me partiray de ceste place jusques a tant que je t'auray osté la vie du corps, et ayes pitié de toy, non pas de moy, car je te tien pour mort la ou tu es. Et presentement je te deffie de Dieu, mon Createur. » Quant le jayant l'ouy, si ne s'en fait que rire et dist : « Fol, se vient a la bataille, tu ne pourras endurer un de mes coups sans voler par terre. » Et Gieffroy, sans plus dire, fiert le cheval des esperons, et met la lance soubz le bras, et s'adrece vers le jayant quanque cheval puet courre, et le fiert de la lance au fer trenchant emmy le pitz, de si grant vertu qu'il le fist voler par terre, le ventre dessus. Mais le jayant sault sus, moult courrouciez. Et, au passer que Gieffroy fist, si fiert le cheval de la faux si qu'il lui trenche les jarrez derriere. Et quant Gieffroy sent le cheval fondre soubz lui, si sault jus appertement, et s'en vient vers le jayant, l'espee traicte, et le joyant lui vint, la faulx empoignie. Ja y aura fiere bataille.

#### **COMMENT LE JAYANT TRENCHA AU CHEVAL GIEFFROY LES JARREZ DE LA FAULX,, ET COMMENT GIEFFROY LI ESCOUT DES MAINS.**

*Comment le jayant trencha au cheval Gieffroy les jarrez de la faulx, et comment Gieffroy li escout des mains.* Ainsi comme vous ouez, fu Gieffroy a pié devant le jayant, qui tenoit la faulx en ses mains, et cuida ferir Gieffroy, mais il tressaut en fuiant au coup, et, au retourner, le fery de l'espee sur la hante de la faulx par telle maniere que il la tronconna en deux. Et le jayant prent son flayel de plonc et en donne a Gieffroy grant coup [247] sur le bacinet, si que prez qu'il ne fu tous estourdez. Il boute l'espee ou feurre, et vint au destrier qui gesoit a terre, et prent la mace d'acier, et vint au jayant, qui vouloit enteser le flayel. Mais Gieffroy le haste et le fiert sur le bras tellement qu'il lui escout le flayel de la main. Et le jayant avoit trois marteaulx de fer en son sain, et en prent l'un et le giette a Gieffroy par grant ayr ; et le frappa sur le manche de la mace, auprez des poings, si qu'il lui fist voler des mains, et sault et la lieve de terre. Et Gieffroy traist l'espee, et vint au jayant qui le cuidoit ferir de la mace d'acier sur la teste. Mais Gieffroy, qui fu fort et legier, tressault. Le jayant fault, et le coup chiet a terre par telle vertu que la teste de la mace entra plus d'un pié en terre. Et Gieffroy fiert le jayant, sur le bras dextre, de l'espee, et de toute sa force. L'espee fu bonne et bien trenchant ; si lui trencha le braz devant le coute, si que il vola par terre. Moult fu le jayant esbahy quant il ot perdu son bras. Nonpourtant il haulse le pié et cuide ferir Gieffroy ou pitz. Mais il l'en



garda bien et le fery de l'espee sur la jambe, dessoubz le genoil, par telle puissance qu'il lui a trenchié en deux. Et le jayant chiet et giette un cry si hault que toute la valee en retentist. Bien l'oyrent ceulx qui attendoient Gieffroy, mais ilz ne scorent que ce fu ; et non pourtant si orent ilz grant merveille de l'orrible ton. Et Gieffroy couppa au jayant les laz du heaume, et puis lui trencha la teste. Et il prist son cor et le sonna par grant vertu. Bien l'ouïrent sa gent qui l'attendoient en la valee, et aussi firent aucuns du pays qui furent demourez. Lors scorent bien que le jayant estoit mort, si en louent Jhesucrist. Lors montent la montaigne et vindrent au fort et treuvent Gieffroy emprez le jayant, qui crie a ceulx du pays : « Jamais ce traître ne vous tendra en pastiz ; il n'a present talent de le vous demander. » Et quant ceulx apperceurent le corps du jayant d'un costé et la teste d'autre, si furent tous esbahiz de sa grandeur, car il avoit XV. piez de long. Et dirent a Gieffroy qu'il avoit fait grant oultraige et s'estoit mis en grant adventure et en grant peril d'avoir osé assaillir un tel deable. « Par foy, dist Gieffroy, le peril en est passez ; et, beaulx seigneurs, sachiez que qui jamais rien n'encommenceroit, jamais ne seroit nulle chose achevee. Il fault avoir a la chose commencement et moyen ains que la fin. » [248] Moulz furent esbahiz, ce dist l'ystoire, les chevaliers Gieffroy et ceulx du pays de la grandeur du jayant. Et fu tantost la nouvelle espadue par le pays tout environ et aussi des pays marchissans. Gieffroy envoya la teste du jayant a Remond, son pere, par deux de ses chevaliers. Et Gieffroy s'en va entretant esbatant par le pays, ou on le recoipt liement, et lui fait on moulz de riches presens. Cy vous lerray de lui et vous diray de Fromont, son frere, qui tant pria a son pere et a sa mere, qu'ilz lui accorderent qu'il seroit rendu moyne en l'abbaye de Maleres, et y fu vestu par l'accord de son pere et de sa mere. Et en fu l'abbé moulz joyeux, et aussi fut tout le convent. Et sachiez qu'ilz furent layens cent moines par my l'abbé. Mais se lors orent joye de la venue Fromont, depuis en orent grief doulour, ainsi comme vous orrez cy avant. Mais sachiez que ce ne fut mie par le fait de Fromont, car il fu moulz devot et de moulz sainte vie, mais fu par une moulz merveilleuse adventure que je vous diray ci avant en une histoire. Or vous diray des deux chevaliers que Gieffroy envoyoit a son pere atout la teste du jayant Gardon, qui ont tant erré qu'ilz vindrent a Meurvent, et la trouverent Remond et lui presenterent la teste de par Gieffroy. Sachiez que il en fu moulz joyeux ; et fu la teste moulz regardée, et s'esmerveillent tous comment Gieffroy l'osa onques assaillir. Et lors Remond fist escrire a Gieffroy comment Fromont, son frere, estoit rendu moine a Maleres. Helas ! Tant a male heure le fist. Car ce fu la cause de sa tres cruel doulour et de la perte de sa moillier, dont puis n'ot joye au cuer, ainsi comme vous orrez. Remond fist moulz beau don aux deux chevaliers, et leur bailla lettre, et leur dist qu'ilz lui saluassent Gieffroy et qu'ilz portassent la teste du jayant a Melusine, qui estoit a Nyort, et qu'ilz ne se teurdroient de gaires. Lors s'en partent les deux chevaliers et ont tant erré qu'ilz sont venuz a Nyort. Et ont trouvé la dame, et la saluent de par son filz Gieffroy, et lui presentent la teste du jayant. Et la dame en fu moulz lie, et l'envoya a la Rochelle, et la fut mise sur une lance [249] a la porte Guiennoise. Et donna Melusine aux chevaliers moulz riches dons. Et



ceulx prennent congié, et s'en vont vers la tour de Mont Jouet, ou Gieffroy se tenoit volentiers. Et cy se taist l'ystoire d'eulx quant a present, et parle d'autre chose. L'ystoire nous certiffie que la nouvelle fut esbandue en moult de pays comment Gieffroy a la grant dent avoit occiz le jayant Gardon en bataille. Si en furent tous ceulx esbahiz qui en ouïrent parler. Et pour lors regnoit en Hollande un jayant qui avoit a nom Grimaut, et estoit ly plus crueulx que on eust oncques mais veu. Et sachiez qu'il avoit XVIIJ. piez de hault. Cellui deable se tenoit emprez une montaigne qui estoit nommee Brumblorenlio. Et sachiez qu'il avoit tout le pays destruit, et n'y osoit homme habiter a VIIIJ. lieues, ou a X. lieues prez, car les gens l'avoient tout habandonné. Or advint qu'ilz ouïrent ou pays les nouvelles comment Gieffroy avoit occiz et destruit le jayant Gardon. Lors orent conseil qu'ils enveroient devers Gieffroy et lui offerroient, s'il les vouloit delivrer de ce crueulx monstre, qu'ilz lui donroient, tous les ans qu'il vivroit, Xm. besans d'or ; et, s'il avoit hoir masle de son corps, qu'il en posséderoit de branche en branche, tant que il vendroit en ligne de fille, mais lors en vouloient ilz estre quictes. Ilz eslurent VIIIJ. messages des plus notables du pays, et envoyerent vers Gieffroy, lesquelx le trouverent en la tour de Mont Jouet, et la lui compterent leur messaige. Et quant Gieffroy l'entendy, si leur respondi promptement : « Beaulx seigneurs, je ne refuse pas l'offre que vous m'avez faicte. Non contretant, se j'eusse sceu ceste nouvelle, sachiez que, tout sans cella, je fusse alez combatre le jayant pour aumosne et pour pitié du peuple qu'il destruit, et aussi pour honneur acquerre. Sachiez que je m'en yray avec vous, et, avec l'aide de Dieu, j'essilleray le jayant. » Et ceulx l'en mercient moult. Atant es vous venus les deux chevaliers qu'il avoit envoie devers son pere, qui le saluent moult honnourablement de par son pere [250] et de par sa mere, et lui comptent la bonne et lie recueillette et les beaulx dons qu'ilz ont euz. « Par foy, dist Gieffroy, ce me plaist. » Et puis ceulx lui ont baillees les lectres de par son pere. Et Gieffroy rompt la cire et voit la teneur des lectres faisant mencion comment Fromont, son frere, fu rendu moine a Maleres. Lors fu Gieffroy si courrouciez et fist si cruel semblant qu'il n'y ot si hardy qui entour lui osast demourer. Chascun lui vuida la place, excepté les deux chevaliers et les ambassadeurs de Norhombellande. En ceste partie dit la vraye histoire que, quant Gieffroy ouy les nouvelles de Fromont, son frere, qui estoit vestu moine de Malleres, qu'il fu si doulens que a pour pou qu'il n'ysoit hors de son sens. Et sachiez qu'il sembloit mieulx forsenné que autre. Lors parla en hault et dist : « Et comment ! Monseigneur mon pere et ma dame ma mere n'avoient ilz pas assez pour Frommont, mon frere, faire riche et donner de bons pays et de bonnes forteresses, et de lui richement marier, sans le faire moyne. Par les dens Dieu, ces lecheours moynes de Malleres le m'ont enchanté et attrait leans pour mieulx valoir. Il ne s'en partoit ne jour ne nuit. Par Dieu, il ne me plot oncques. Mais, par la foy que je dooy a Jhesucrist et a tous ceulx a qui je dooy foy porter, je les en paieray tellement que jamais ne leur tendra de faire frere que j'aye moyne. » Lors dist aux ambassadeurs de Norhombellande : « Seigneurs, il fault que vous m'attendez ycy tant que je revendray, car il me fault aler en un mien affaire qui forment me touche. » Et ceulx, qui ne



l'oserent reffuser, distrent : « Monseigneur, a vostre plaisir. » Lors fait Gieffroy monter ses X. chevaliers, et s'arma, et monta, et party de Mont Jouet, espris de grant courroux et de grant hayne sur l'abbé et les moines de Mailleres. Et sachiez qu'il leur monstra bien qu'il ne les amoit pas. Gieffroy chevaucha tant qu'il vint a Mailleres et entra a l'abbaye. Et pour lors estoient tous en chappitre, abbé et moynes. Lors s'en vient Gieffroy, l'espee ceinte, et entre dedens, ou que il voit l'abbé et les moynes ; si leur a dit en hault : « Comment ! Ribaulx moynes, qui vous a donné le hardement d'avoir enchanté [251] mon frere tant que par vostre faulse cautele vous l'avez fait devenir moine ? Par les dens Dieu, mal le pensastes, vous en buvrez a un mauvais hannap. Haa, sire, dist l'abbé, pour Dieu, mercy, veulliez vous informer de raison. Par mon Createur, ne moy ne moyne qui soit ceans ne lui conseillasmes oncques. » Lors sault Fromont avant, qui moult bien cuida appaisier l'ire de Gieffroy, et lui dist : « Mon chier frere, par l'ame que j'ay a Dieu a rendre, il n'a personne ceans qui oncques le me conseillast, car je l'ay fait de moy propre, sans conseil d'autrui et par droicte devocion. Par mon chief, dist Gieffroy, si en serez paieez avecques les autres ; ne il me sera ja reprové que j'aye moine a frere. » Lors yst hors et tyre les huys, et les ferme bien et fort, et fait a toute la mesnie de leans apporter fuerre et busche, et le fait getter avec les moynes, et jure Dieu qu'il les ardra tous la dedens. Lors vindrent avant les dix chevaliers qui moult le blasmerent et dirent que Fromont estoit en bon propos, et que encores par son bien fait et par sa priere il pavoit faire grant allegement aux ames de ses amis. « Par les dens Dieu, dist Gieffroy, ne il ne moine ne abbé qui soit leans ne chantera jamais ne messe ne matines, car je les ardray tous. » Lors se partent les chevaliers de lui, et lui dirent que ilz ne vouloient pas estre coulpables de ceste mesprison.

### **COMMENT GIEFFROY ARDY FROMONT,, SON FRERE,, ET C. MOINES ET L'ABBÉ EN L'ABBAYE DE MALLERES.**

*Comment Gieffroy ardy Fromont, son frere, et C. moines et l'abbé en l'abbaye de Malleres.* En ceste partie dit l'ystoire que Gieffroy, si tost que ses X. chevaliers furent partiz, il prist du feu a une lampe en l'eglise et bouta le feu ou feurre. La busche s'esprist. La peussiez oïr et veoir grant pitié, car, si tost que les moines sentirent le feu, ilz commencierent a faire piteux criz et tres amers et doulereux plains ; mais ce ne leur vault riens. Ilz reclament Jhesucrist et le prient devotement qu'il ait mercy des ames d'eulx, car des corps est doresnavant neant. Que vous en vault le long compte ? Tous les moines furent ars, et bien la moitié de l'abbaye, avant que Gieffroy se partist de la. Lors vient a son cheval et monte, et, quant il vint aux champs, [252] si se retourne vers l'abbaye, et voit le meschief et le dommage qu'il avoit fait. Lors se plaint et se guermente et se nomme faulx et mauvais, et se dit tant de laidure qu'il n'est homs qui le peust penser s'il ne le veoit ou ouoit. Et croy que de fin ennuy il se feust occiz de l'espee, se ne feust que les X. chevaliers y vindrent, qui bien l'avoient ouy dementer et plaindre. Lors lui dist ly uns : « Sire, sire, c'est trop tart a repentir quant la folie est



faicte. Le doloser n'y vault desormais rien. Mais pensez de faire en la satisfacion a Dieu et au monde. » Quant Gieffroy oït ce mot, si ot grand dueil ou cuer, mais il ne daigna oncques respondre ; ains chevauche si fort vers la tour de Mont Jouet qu'a grant peine lui pevent ses hommes tenir route, et tant erra qu'il y vint. Et fist appareillier son erre pour aler avecques les ambassadeurs de Norhombellande. Et le landemain, par matin, se party, et tourna son chemin avecques les ambassadeurs de Norhombellande, ou ilz le devoient mener, et n'enmena avec lui que ses X. chevaliers et son harnaiz et le leur et ceulx qui les devoient servir. Et cy se taist l'ystoire de lui et retourne a son pere. En ceste partie dit l'ystoire que Remond se seoit a disner a Meurvent. Atant esvous venu un messagier qui venoit de Malleres, et demanda ou Remond estoit, et on lui mena. Cellui s'agenoille devant la table et salue Remond moult courtoisement. Et Remond lui rendy son salu et lui demande dont il venoit ne quelles nouvelles il apporte. « Par foy, dist le messagier, sire, ce poise moy que je ne les puis apporter meilleurs, car je les apporte moult piteuses. Dy tousjours, ce dist Remond, il fault que nous les sachons. Dieux soit graciez et louez de quanqu'il nous envoie. » Et cellui lui dist : « Monseigneur, il est verité que Gieffroy au grant dent, vostre filz, a prins telle merancolie et tel dueil de ce que Fromont, vostre filz, se estoit rendu a l'abbaye de Malleres, qu'il y est venu, et a trouvé l'abbé et tous les moines en chappitre. Sachiez qu'il a bouté le feu dedens et les a tous ars et bien la moitié de l'abbaye. Qu'est ce que tu diz, ce dist Remond ? Ce ne puet estre ; je ne le pourroye croire. Par ma foy, [253] monseigneur, dist le messagier, il est ainsi, faictes moy mettre en prison, et se vous ne trouvez qu'il soit ainsi, faictes moy mourir de quele mort qu'il vous plaira. » Lors boute Remond la table, et vient en la court, et demande son cheval, et on lui admena. Il monte et s'en part sans attendre per ne compaignon, et s'en va chevauchant vers Malleres tant que le cheval le puet courre. Et ses gens montent et vont aprez, qui mieulx mieulx. Tant chevaucha Remond qu'il vint en l'abbaye et voit le grant meschief et la douleur. Lors ot tel dueil ou cuer que pour pou qu'il n'enrage. « Haa, ce dist il, Gieffroy, or avoies tu le plus bel commencement de prouesse et de bachelerie pour venir ou degré de haulte honneur, que filz de prince qui feust vivans. Et ores en es tu du tout desmis par ta cruauté. Par la foy que je doy a Dieu, je croy que ce ne soit que fantosme de ceste femme, ne ne croy pas que ja fruit qu'elle ait porté viengne a perfection de bien ; elle n'a porté enfant qui n'ait apporté quelque estrange signe sur terre. Ne veez la Oruble qui n'a pas VII. ans acompliz, qui a ja occiz deux de mes escuiers, et avant qu'il eust trois ans, avoit il fait mourir deux de ses nourrices par force de mordre leurs mamelles ? Et ne vy je leur mere, le samedi que mon frere de Forests m'acointa les males nouvelles, en forme de serpente du nombril en aval ? Si fiz, par Dieu. C'est aucune esperite ou c'est toute fantosme ou illusion qui m'a ainsi abusé ; premiere foiz que je la vy, ne me scot elle bien a dire toute ma mesaventure ? » En ce party chevaucha tant Remond qu'il vint a Meurvent, et la descendy, et entra en une chambre et se coucha sur un lit. Et la se commença a dementer et faire si griefz lamentacions qu'il n'est si dur cuer ou monde qui n'en eust pitié. Il a bien maudit mille foiz l'eure que Gieffroy fu nez ne oncques



engendrez. Tous les barons furent moult doulens de son tourment, mais ilz n'y sceurent remedier pour chose qu'ilz lui sceussent dire ne monstrier. Mais tousjours enforce sa douleur. En ceste partie dist l'ystoire que, quant les barons virent qu'ilz ne le povoient mettre hors de sa douleur, ne appaisier en aucune maniere, si furent moult doulens. Lors orent en conseil qu'ilz le manderoient a Melusine, qui pour lors estoit à Nyort, ou elle avoit fait faire les deux tours jumelles, qui sont moult [254] belles a veoir. Lors prindrent un messaige et lui manderent tout ce fait. Las ! Tant mal le firent, car ilz les mirent tous deux en grief tourment et en grief misere. Or commence leur dure departie. Or commence la douleur qui durra a Remond tout son vivant. Or commence la penitence qui durra a Melusine jusques a la fin du monde. Le messagier a tant erré qu'il est venus jusques a Nyort, et salua la dame et lui bailla la lettre que les barons lui avoient envoyee. Et elle prent la lettre, et rompt la cire, et la lit. Et quant elle apperçoit le meschief, si fu moult doulente. Et ot plus de courroux de Remond que d'autre chose, car elle veoit bien que le meschief que Gieffroy avoit fait ne povoit pour le present autrement aler. Lors fait venir tout son arroy, et fait venir foison de dames du pays pour lui tenir compaignie, et se party de Nyort, et vint a Lusegnen. Et la demoura deux jours, et faisoit moult mate chiere, et tousjours aloit et venoit hault et bas par my leans, visitant tout le lieu, et gettoit de foiz a autre moult griefs plains et moult griefs souspirs. Et dist l'ystoire et la vraye cronique, que je tien estre veritable, qu'elle scavoit bien la douleur qui lui approuchoit, et quant de moy je le croy fermement. Mais ses gens ne pensoient pas a cela, mais pensoient que ce feust pour la desplaisance qu'elle eust de ce que Gieffroy avoit ars son frere et les moynes et pour le courroux qu'elle savoit que Remond en avoit pris. En ce party fu Melusine a Lusegnen deux jours, et au tiers se party, et s'en vint a Meurvent, bien acompaignie, comme j'ay dit par dessus. Et lors les barons du pays, qui la furent assemblez pour reconforter Remond, que ilz amoient de bon cuer, lui vindrent a l'encontre et la bienviengnerent forment, et lui compterent comment ilz ne lui povoient faire laissier sa douleur. « Or vous souffrez, dist elle, car, se Dieu plaist, il sera sempres reconfortez. » Melusine, la bonne dame, bien acompaignie de dames et de damoiselles et de barons du pays, entra en la chambre ou Remond estoit. Et celle chambre regardoit sur les vergiers, qui moult furent delictables et regardoit aux champs au lez de devers Lusegnen. Lors qu'elle vit Remond, si le salua moult courtoisement. Mais il fu si doulent et si outrez de yre [255] qu'il ne luy respont mot. Et celle prent le parler et lui dist : « Monseigneur, c'est grant folie a vous, qu'on tient au plus saige prince que on saiche vivant, de mener telle douleur pour chose qui autrement ne puet estre, ne la ou on ne puet remedier. Voulez vous arguer contre la volenté du Createur des creatures, qui tout a fait et deffera a son plaisir, quant il lui plaira ? Sachiez qu'il n'a si grant pecheur ou monde que Dieu ne soit plus grant pardonneur et plus debonnaire, quant le pecheur se repent et lui crie mercy de bon cuer et de bonne volenté. Se Gieffroy, vostre filz, a fait son oultraige par son courage merueilleux et fort, sachiez que de certain c'est pour le pechié des moines, qui estoient de mauvaise vie et desordonnee ; et en a Nostre



Seigneur voulu avoir la punicion, combien que ceste chose soit incongnossable quant a humaine creature, car les jugemens de Dieu sont si secrez que nul cuer mondain ne les puet comprendre en son entendement. Et d'autre part, monseigneur, nous avons assez, Dieu mercy, pour faire refaire l'abbaye meilleur qu'elle ne fut oncques, et renter mieulx et plus richement, et y mettre plus de moines qu'il n'y ot oncques. Et Gieffroy s'amendera, se plaist a Dieu et au monde, si que, mon chier seigneur, veulliez laissier ce dueil aler, et je vous en pry. » Quant Remond entendy parler Melusigne, si scet bien qu'elle lui dit voir de quanqu'elle lui avoit dit, et que c'est le meilleur selon raison. Mais il fu si tresperciez et outrez de yre que raison naturelle s'en estoit fuye de lui. Lors parla d'une tres crueuse voix en disant ainsi : « Hee, tres faulse serpente, par Dieu, ne toy ne tes fais ne sont que fantosme, ne ja hoir que tu ayes porté ne vendra a bon chief en la fin. Comment raront les vies ceulx qui sont ars en grief misere, ne ton filz qui s'estoit renduz au crucefix ? Il n'avoit yssu de toy plus de bien que Fromont. Or est destruit par l'art demoniacle, car tous ceulx qui sont forcenez de yre sont ou commandement des princes d'enfer ; et par ce fist Gieffroy le grant et horrible et hideux forfait d'ardoir son frere et les moines qui mort ne avoient point desservie. » [256] Quant Melusigne ouy ce mot, si ot tel doulour ou cuer qu'elle chey pasmee. Et fu bien demy heure qu'elle ne rendy ne que on ne senty en elle poux ne alaine. Lors fu Remond plus courrouciez que devant, et fu reffroidiez de son yre, et fist tel dueil que par pou qu'il ne se affouloit ; et se repentoit fort des paroles qu'il avoit dictes, mais c'est pour neant, car c'est trop tart. Les barons et les dames furent moult doulens, et drecierent la dame en son seant, et lui arrouserent le visage d'eaue froide, et tant firent qu'elle revint a lui. Lors quant elle pot parler, si regarda Remond moult piteusement et a dit : « Haa, Remond, la journee que je te vy premiers fu pour moy moult douloureuse. Las ! Mal vy oncques ton gent corps, ta facon, ne ta belle figure, mal convoitay ta beauté, quant tu m'as si faussement trahie. Combien que tu t'estoies parjurez envers moy quant tu mis paine a moy veoir, mais pour ce que tu ne l'avoies descouvert a personne, je le t'avoye pardonné en cuer, combien que je ne t'en eusse point fait de mencion, et Dieu le t'eust pardonné, car tu en eusses fait la penitence en ce monde. Las ! Mon amy, or sont noz amours tournees en hayne, noz douceurs en durté, noz soulaz et noz joyes en larmes et en plours, nostre bon eur en tres dure et infortuneuse pestillence. Las ! Mon amy, se tu ne m'eusses faussee, je estoye gettee et exemptee de paine et de tourment, et eusse vescu le cours naturel comme femme naturelle, et feusse morte naturelement, et eu tous mes sacremens, et eusse esté ensevelie et enterree en l'eglise de Nostre Dame de Lusegnen, et eust on fait mon unniversaire bien et deuement. Or me r'as tu embatue en la penance obscure ou j'avoye long temps esté par ma mesaventure. Et ainsi la me fauldra porter et souffrir jusques au jour du jugement et par ta faulseté. Je pry a Dieu qu'il le te veulle pardonner. » Et lors maine tel doulour qu'il n'a si dur cuer ou monde a qui il n'en eust prins pitié se il l'eust veue en ce point. Et quant Remond voit ce, si est si actaint de doulour qu'il ne voit ne ot ne entent ne ne scet contenance. L'ystoire nous tesmoingne



que Remond fu moult doulent. Et pour verité l'ystoire dit, et la vraye cronique le tesmoingne, que nulz homs ne souffry oncques telle douleur sans passer les articles de la mort. Mais quant il fu un pou revenu en sa memoire, et il [257] voit Melusigne devant lui, si s'agenoille et joint les mains en disant ainsi : « Ma chiere amie, mon bien, mon esperance, mon honneur, je vous supply, en l'onneur de la glorieuse souffrance Jhesucrist et en l'onneur du saint glorieux pardon que le vray Filz de Dieu fist a Marie Magdalaine, que vous me veulliez pardonner ce meffait, et veulliez demourer avec moy. Mon doulz amy, dist Melusigne, qui veoit que les lermes lui cheoient des yeulx a si grans ruisseaulx que toute sa poitrine en estoit arrousee, le meffet vous veulle pardonner Cellui qui est vray et tout puissant pardonneur et le droit fons de pitié et de misericorde, car, quant a moy, je le vous pardonne de bon cuer. Mais quant de ma demouree, c'est pour neant, car il ne plaist pas au Hault Juge. » Et a ce mot le lieve, et l'embrace et l'acole de ses bras, et s'entrebaissent, et orent entre eulx deux si tres grande douleur qu'ilz cheirent eulx deux pasmez sur l'aire de la chambre. Et qui lors veist dames, damoiselles, chevaliers et escuiers plourer et mener douleur, et disoient tous de commun : « Faulse fortune, comment es tu si faulse et si perverse que de faire la departie de ces deux loyaulx amans ? » Lors s'escrient d'une voix : « Nous perdons aujour d'uy la plus vaillant dame qui oncques gouvernast terre, et la plus saige, la plus humble, la plus charitable, la mieulx amee et la plus privee a la neccessité de ses gens, qui oncques feust veue. » Et la commencent a plourer et a plaindre et a mener telle douleur qu'ilz entroublierent les deux amans qui par terre gesoient. Et adont Melusigne revint a lui, et ouy la douleur que sa gent menoient pour sa departie, si print a plourer de pitié. Et lors vint a Remond qui gisoit encores tous pasmez, et le lieve et drece en son estant. Et quant elle fu revenue a lui, si dist a ses gens et a Remond : « Or escoutez que je vous diray : Mon doulz amy, dist la dame a Remond, sachiez que je ne puis plus demourer avec vous, car il ne plaist pas a Dieu, pour le meffait que vous avez fait ; et pour ce je vous vueil dire devant vos gens ce que vous orrez. Sachiez que après vous jamais homs ne tendra ensemble le pays que vous tenez, et auront moult voz hoirs aprez vous a faire. Et sachiez que aucuns par leur [258] folie decherront moult d'onneur et de heritaige. Mais quant a vous, ne vous doubtez, car je vous aideray tout vostre vivant a voz neccessitez. Et ne chaciez point vostre filz Gieffroy de vous, car il fera un tres vaillant homme. Et d'autre part, nous avons encores deux enfans, de quoy, l'ainsné des deux, qui est nommé Remond, n'a pas trois ans, et Thierry n'en a pas plus de deux. Faictes les bien nourrir, et aussi sachiez que je m'en prendray garde, combien que je ne veulle pas que vous ayez esperance nulle que, moy de cy partie, laquelle chose sera bien brief, vous me voiez jamais en forme femmenine. Et vueil que Thierry, nostre mainsné filz, soit sire de Partenay, de Wavent, de Meurvent et de toutes les appendences de la terre jusques au port de la Rochelle. Et Remond sera conte de Forests. Et en laissez convenir a Gieffroy, car il en ordonnera bien. » Et lors appella Remond a part et les plus haulx barons du pays, et leur dist : « Beaulx seigneurs, gardez, si chier que vous avez vostre honneur et vostre chevance, que, si tost que je



seray partie, que vous faciez tant que Eudes, nostre filz, qui a trois yeulx, dont l'un est ou front, soit mort priveement, car sachiez en verité, que il feroit tant de maulx que ce ne seroit pas si grant dommage de la mort de telz XXm. que de la perte que on auroit par lui, car certainement il destruiroit tout quanque j'ay ediffié, ne jamais guerre ne fauldroit ou pays de Poitou ne de Guyenne. Et gardez que vous le faictes ainsi, ou vous ne feistes oncques si grant folie. Ma douce amour, dist Remond, il n'y aura point de deffault ; mais, pour Dieu et pour pitié, ne me veulliez pas du tout deshonnorer, mais veulliez demorer, ou jamais n'auray joye a mon cuer. » Et celle lui respond : « Mon doulz amy, se ce feust chose que je peusse faire, je le feisse, mais il ne puet estre. Et sachiez que je sens ou cuer plus de douleur de nostre departie Cm. foiz que vous ne faictes, car ainsi fault qu'il soit, puis qu'il plaist a Cellui qui tout puet faire et deffaire. » Et lors, a ce mot, Melusigne le va acoler et baisier moult doucement en disant : « Adieu, mon tres doulz amy, mon bien, mon cuer et toute ma joye. Et saches encore que, tant [259] comme tu vivras, j'auray tousjours recreacion en toy veoir ; mais, moy de cy partie, tu ne me verras jamais de nul jour en forme femmenine. » Et lors Melusigne sault sur l'une des fenestres de la chambre qui regardoit aux champs et sur les jardins, au costé de devers Lusegnen, aussi legierement comme se elle volast et eust esles.

### **COMMENT MELUSIGNE SE PARTY DE LA FENESTRE ET SE MUA EN GUISE DE SERPENTE.**

*Comment Melusigne se party de la fenestre et se mua en guise de serpente.* En ceste partie dit l'ystoire, que, quant Melusigne fut sur la fenestre, si print congié, tout emplourant, a tous les barons, dames et damoiselles qui furent la. Et puis dist a Remond : « Mon doulz amy, veez cy deux anneaulx qui tiennent ensemble, dont les pierres ont une mesme vertu. Saiches que, tant comme tu les auras, ou l'un des deux, toy ne tes hoirs, s'ilz les ont après toy, ne seront ja desconfiz en plait ne en bataille, se eulx ou vous ont bonne cause ; ne ja toy, ou ly hoir qui l'aura, ne morra par armes quelxconques de trait, de ject de pierre, ne d'autre chose. » Elle lui tent et il les prist. Et lors commença la dame a faire moult de piteux regrez et de soupairs, et regardoit Remond moult piteusement, et tous ceulx qui la estoient, et plouroit si tendrement que tous en avoient grant pitié. Lors commence a regarder le lieu en disant : « Hee, douce contree, j'ay eu en toy tant de soulas et de recreacion, et y estoit ma beneurté, se Dieu n'eust consentu que je n'eusse esté ainsi faulusement trahie. Helas ! Je en souloye estre dame clamee, et m'y souloit on faire et acomplir tout quanque je commandoye. Or n'en seray je pas sans plus povre chamberiere. Et ceulx qui me souloient faire grant joye quant ilz me veoient, se deffuiront de moy, et auront paour et grant hidour de moy quant ilz me verront. Et les joyes que je y souloye avoir me seront peines, tribulacions et griefs penitences et pestillences. » Lors dist en hault : « A Dieu vous commant, tous et toutes, et vous plaise a prier Nostre Seigneur qu'il Lui plaise a moy alegier ma penitence. Et toutesfoiz je vueil bien que vous sachiez qui je sui ne qui fu mon pere, afin que vous ne reprouvez



pas a mes enfans qu'ilz soient filz [260] de mauvaise mere, ne de serpente, ne de faee, car je suiz fille au roy Elinas d'Albanie et a la royne Presine, sa femme, et sommes III. seurs qui avons esté durement predestinees et en griefz penitances. Et de ce ne vous puis je plus dire, ne ne veuil. » Puis a dit a Remond : « Adieu, mon amy. N'oubliez pas a faire de vostre filz Eudes ce que je vous ay dit. Mais pensez de noz deux filz Remonnet et Thierry. » Et lors fist un moult doulereux plaint et un moult grief souspir, puis sault en l'air, et laisse la fenestre, et trespasse le vergier. Et lors se mue en une serpente grant et grosse et longue de la longueur de XV. piez. Et sachiez que la pierre sur quoy elle passa a la fenestre y est encores, et y est la fourme du pié toute escripte. Lors veissiez grant dueil mener a toute la baronnie. Les dames et damoiselles, especialment celles qui l'avoient servie, et, par dessus tous les autres, Remond fait dueil moult aigre et moult merueilleux. Et lors saillent tous aux fenestres pour savoir quel chemin elle tendra. Lors a fait la dame, en guise de serpente, comme j'ay dit dessuz, trois tours environ la forteresse. Et a chascune foiz qu'elle passoit devant la fenestre, elle gettoit un cry si merueilleux et si doulereux que chascun en plouroit de pitié, et appercevoit on bien qu'elle se partoit enviz du lieu, et qu'elle s'en partoit par contraincte. Et adont print son chemin vers Lusegnen, menant si grant escroiz et si grant enfreinte qu'il sembloit, par tout ou elle passoit, que la foldre et la tempeste y deust cheoir.

### COMMENT MELUSIGNE SE VINT FONDRE OU CHASTEL DE LUSEIGNEN SUR LA TOUR POICTEVINE.

*Comment Melusigne se vint fondre ou chastel de Lusegnen sur la tour Poictevine.* Ainsi comme je vous ay dit, s'en va Melusigne en guise de serpente vers Lusegnen, volant parmy l'air et non pas si hault que les gens du pays ne la veissent bien, et l'ouoient encores de plus loing, car elle s'en vient, tel doulour menant, et faisant si grant escroiz que c'estoit grant hideur a veoir et a l'ouïr. Et en estoient les gens du pays tous esbahiz. Et tant ala qu'elle vint a Lusegnen, et l'avironna trois tours, et crioit moult piteusement, et se lamentoit de voix femmenine, dont ceulx de la forteresse et de la ville furent tous esbahiz et ne scorent que penser, car ilz voient la figure d'une serpente [261] et oyent la voix d'une dame qui yssoit de lui. Lors, quant elle ot le fort environné troiz foiz, si se vint fondre si rudement et si orriblement sur la tour Poitevine, en menant tel tempeste et tel escroiz, qu'il sembla a ceulx de leans que toute la forteresse cheist en abisme, et lors sembla que toutes les pierres du massonnage se remuassent l'une après l'autre. Et la perdirent en pou de heure, qu'ilz ne scorent qu'elle devint. Mais tantost après vindrent gens que Remond y envoioit pour savoir nouvelles d'elle, qui leur compterent la maniere comment elle s'estoit partie. Et les autres leur dirent comment elle s'estoit venue rendre layens et la paour qu'elle leur avoit faicte. Et ceulx retournent devers Remond et lui comptent le fait. Lors commença Remond sa doulour, qui lui dura long temps moult angoisseuse. Et quant la nouvelle fu espadue par le pays, lors veissiez le menu peuple mener moult grant douleur, et la regretoient moult piteusement, car elle leur avoit



fait moult de biens. Et lors commença on par les abbayes, priorés et eglises qu'elle avoit fondees, a dire pseaulmes, vigilles, et universaires faire pour la dame. Et fu regrettee de tout le peuple, grant et petit, noble et non noble, en faisant plours et lamentacions. Et le clergié en disoient oroisons et messes moult devotement. Et Remond en fist faire mainte noble priere et devote. Lors vindrent les barons du pays a lui et lui dirent : « Monseigneur, il fault que nous facions de vostre filz Eude ce qu'elle nous a commandé a faire. » Et Remond leur respond : « Faictez en tout ce qu'elle vous a commandé. » Et ceulx prirent Eudes par belle maniere et par belles paroles, et le menerent en une cave, car, s'il se feust donnez de garde de ce que on lui vouloit faire, ilz ne l'eussent pas eu sans peril ne sans peine. Ilz l'enfermerent, et l'estoufferent de fumee de foing moillié, et puis le mirent en une biere. Et fu porté ensevelir a Poitiers, en l'abbaye de Moustier Nuef, et fu fait son obseque moult richement, si comme il appartenoit. Et Remond se party de la et s'en vint a Lusegnen, et en admena ses enfans Remonnet et Thierry, et dist que jamais n'entreroit en la place ou il avoit perdue sa femme. Et sachiez que Melusigne [262] venoit tous les soirs visiter ses enfans, et les tenoit au feu, et les aisoit de tout son pouvoir ; et la veoient bien les nourrices, qui mot n'osoient dire. Et admendoient et croissoient les deux enfans si fort que chascun s'en donnoit merveille. Mais quant Remond scot par les norrices que Melusigne venoit visiter ses enfans tous les soirs, si lui alega moult sa douleur pour l'esperance qu'il ot d'encore recouvrer et ravoit Melusigne. Mais pour neant y pense, car jamais il ne la rara, ne ne la verra en figure femmenine, combien que pluseurs lui ayent depuis veue. Sachiez que, non contretant que Remond eust esperance de la ravoit, si avoit il telle douleur au cuer que nulz ne le vous sauroit dire. Et ne fu puis homs qui le veist rire ne mener joye. Et forment avoit en hayne Gieffroy au grant dent. Et sachiez que, s'il l'eust tenu en son yre, il le eust fait destruire. Mais cy se taist l'ystoire de lui et retourne a parler de Gieffroy, comment il exploicta en son voyage. L'ystoire nous dist en ceste partie que Gieffroy erra tant qu'il vint en Norhombellande avecques les ambaxadeurs et ses X. chevaliers. Lors que les barons du pays scorent sa venue, si vindrent a l'encontre de lui moult honnourablement et le receurent a grant solempnité et lui dirent : « Sire, de ta venue devons nous louer le doulz Jhesucrist, car sans toy ne pouyons estre delivré du merveilleux monstre Grimaut, le jayant, par qui tout ce pays est destruis. » Et Gieffroy leur respond : « Et comment povez vous savoir que par moy en povez estre descombré ? » Et ceulx ont respondu : « Monseigneur, les saiges astronomiens nous ont dit que le jayant ne puet mourir fors par vous. Et aussi nous savons de certain qu'il le scet bien, et se vous alez devers lui et vous lui dictes vostre nom, vous ne vous saurez si garder qu'il ne vous eschappe. Par mon chief, dist Gieffroy, s'il est vray ce que voz astronomiens vous ont dit, il ne me puet fuir. Mais or me faictes mener devers le lieu ou je le pourray trouver, car j'ay grant desir de le veoir. » Et ceulx ont respondu : « Monseigneur, tres volentiers. » Lors lui baillerent deux des chevaliers du pays qui le conduirent vers le lieu, mais ilz dirent bien tout coyement l'un a l'autre que ilz ne l'approucheroient pas de trop prez et qu'ilz ne pourroient croire que Gieffroy peust avoir victoire



vers [263] lui. Gieffroy prent congié des barons, et s'en part, avec lui ses X. chevaliers et les deux qui le devoient guider. Et ont tant chevauchié qu'ilz voient la montaigne de Brumberio, et lors dirent les guides a Gieffroy : « Monseigneur, veez la la montaigne ou ilz se tient. Et veez vous ce blanc sentier qui monte droit a ce gros arbre ? Par foy, dist Gieffroy, ouïl. Par Dieu, monseigneur, ce dirent ilz, c'est le droit chemin, vous n'y povez faillir ; et dessoubz ce hault arbre vient il souvent pour espier ceulx qui passent le chemin. Or y povez vous aler se vous voulez, car nous ne pensons pas plus avant a aler. » Et Gieffroy respondy : « Se je feusse venu sur la fiance de vostre aide, je y eusse a ceste foiz failly. Par mon pere, dist ly uns, vous dictes verité. » Atant vindrent au pié de la montaigne, et descend Gieffroy, et s'arma bien et bel, et remonte a cheval, et met l'escu au col et la lance ou poing. Puis a prié aux II. chevaliers qu'ilz demeurent tant qu'ilz verront comment il advendra de ceste chose. Et ceulx lui dirent qu'ilz demourroient avec ses gens. En ceste partie dit l'ystoire que Gieffroy se part et prent congié, et commence a monter la montaigne et fort a approuchier l'arbre, et apperçoit le jayant qui se soit dessoubz. Mais si tost qu'il apperçoit Gieffroy, si s'esmerveille moult forment comment un seul chevalier a le hardement de venir vers lui, et pensoit qu'il venoit pour traictier d'aucuns patiz ou d'aucune paix. Lors jure sa loy que petit lui vault. Adont se lieve moult mal talentiz, et prent un grant levier entre ses poings, un fort vilain auroit assez a faire de le lever. Lors avale un pou la montaigne et escrie en hault a Gieffroy : « Qui es tu, dy, va, chevalier, qui as tant de hardement que de venir vers moy ? Par ma loy, qui ca te admena n'amoit pas grandement ta vie. » Et Gieffroy lui escrie : « Deffend toy, je te deffoy. » Puis broche le cheval des esperons, et abaisse la lance, et fiert le jayant enemy le pitz si raidement qu'il le fait voler par terre, les jambes contre mont. Puis passe oultre et retourne tout court, et descend de paour que le jayant ne lui tuast son cheval, et l'aresne par la longe a un ramsel. Puis traist l'espee et gette la targe par terre, car il apperçoit bien que a attendre le coup du levier, il feroit grant folie. Et le jayant lui vint a l'encontre. Mais il ne l'apperçoit point, car il estoit si petit envers lui qu'il ne le pouvoit [264] choisir ; et lors baisse la teste et le voit. Et lors lui dist : « Dy, va, petite estature, qui es tu, qui si vilainement m'as abatu ? Par Mahon, je n'auray jamais honneur. » Et Gieffroy lui respond : « Je sui Gieffroy au grant dent, filz de Remond, le seigneur de Lusegnen. » Quant le jayant l'entendy, si fut moult doulens, car bien savoit qu'il ne pouvoit mourir fors par ses mains. Mais non pourtant il lui respond : « Je te congnois assez. Tu occeiz l'autre jour mon cousin Gardon en Guerrandon. Ly cent mille deables t'ont bien admené en ce pays. » Et Gieffroy lui respond : « Voire pour toy, car jamais ne m'en partiray ains t'auray osté la vie du corps. » Quant le jayant l'entent, si haulse le levier et cuide Gieffroy ferir par la teste. Mais il failly. Et Gieffroy le fiert de l'espee sur l'espaule, car il ne pot actaindre sur la teste, et lui trenche les mailles du jaserant, et lui entra bien plaine paulme en la char. Et le sang lui raye tout aval, tant qu'il ot le costé tout rouge jusques au talon. Quant le jayant sent le coup, si lui escrie : « Maudit soit le bras qui de tel vertu scet ferir. Et le fevre qui forga ceste petite alemelle soit pendu par la gorge, car oncques mais je



n'euz sang trait par taillant, tant feust bons. » Lors entoise le levier et cuide ferir de toute sa force sur la teste de Gieffroy, et il guenchist, car sachiez, s'il l'eust atteint a coup, a ce que le levier entra, au chair, bien un grant pié en terre. Mais, avant que le jayant peust ravoir son coup, le fery Gieffroy de l'espee sur le costé tellement qu'il lui fist le levier saillir des poings, et en sailly une grant piece. Moul fu le jayant doulent quant il voit son levier ainsi et par telle maniere froez, et gesir sur la place, car il ne se ose abaissier pour le prendre. Lors sault a Gieffroy et lui donna si grant coup du poing sur le bacinet qu'il l'estonna tout. Mais il ot le poing tout enflé et estourmy du grant coup. Et Gieffroy le fiert de l'espee sur la cuisse tellement qu'il lui embat demy pié ou braon. Quant le jayant voit ce, si recule un pou contremont le tertre, et puis tourne le doz et s'enfuit, et Gieffroy après, l'espee ou poing. Mais quant le jayant vint en la montaigne, il trouva un pertuis, et tantost se lance dedens. De quoy Gieffroy s'esmerveille moult [265] de quoy il fu si tost esvanoiz. Il vint au pertuis et bouta son chief dedens. Et lui sembla que ce feust le tuel d'une cheminee. Lors retourne a son cheval, et prent sa lance, et monte, et devale le tertre, et vint a ses gens et aux II. chevaliers, qui orent grant merveille quant ilz le virent repairier sain et sauf. Et y ot ja venu grant foison des gens du pays, qui lui demandent s'il avoit veu le jayant. Et il dist qu'il l'avoit combatu, et s'en estoit fouiz et s'estoit boutez en un pertuiz, et se fu si tost esvanoyz que il ne scot qu'il fu devenuz. Et ceulx demandent s'il lui avoit point dit son nom, et Gieffroy dit que si avoit. Et ceulx lui dirent que c'estoit fort de lui recouvrer, car il savoit bien qu'il devoit morir par les mains de Gieffroy. « Or ne vous en doubtez, dist il, car je scay bien le pertuiz par ou il est entrez ; je le trouveray bien demain. » Quant ceulx l'ouyrent, si en orent grant joye, et dirent que Gieffroy estoit le plus vaillant chevalier du monde. Le lendemain, par matin, s'arma Gieffroy a cheval, et ala tant qu'il vint en la montaigne, et treuve le pertuis. Lors descent du cheval, et prent la lance et vint au pertuis, et regarde dedens, mais il n'y voit goutte ne qu'en un puys. « Par foy, dist Gieffroy, le jayant est plus grant et plus groz que je ne suiz ; et si est par cy entrez, aussi ferai je, comment qu'il en adviengne. » Lors laisse la lance couler aval, et tint le fer en la main, et entre les piez devant ou pertuis, et se laisse couler aval la lance. Et quant il vint au fons, si print la lance par le fer, et s'en va par my un estroit sentier, et voit au long grant clarté. Et il se saigne et s'en va celle part. Et quant il vint au large, si treuve une moult riche chambre ou il ot moult de richece, et y ot grans chandelabres d'or et grant foison lumineaire ; et y faisoit aussi cler que se ce feust en plains champs. Et lors trouva ou millieu une des plus riches tombes, d'or et de pierres precieuses, qu'il cuidast jamais avoir veue. Et par dessus avoit la figure d'un chevalier, grant a merveilles, qui avoit une riche couronne d'or ou chief, ou il ot grant foison de bonnes pierres. Et a ses piez avoit en estant une royne d'albastre, couronnee richement, et tenoit un tablel qui disoit : « Cy gist mon mary, le noble [266] roy Elinas d'Albanie, » et devisoit toute la maniere comment il avoit la esté mis, et pour quelle cause ; et leurs trois filles, Melusigne, Palestine, Melior, comment elles avoient esté punies pour ce qu'elles avoient la enserré leur pere ; et comment le jayant avoit la esté commis pour garder



le lieu jusques a tant qu'il en seroit gecté par l'oir de l'une des filles ; et comment nulz ne pourroit jamais entrer leans s'il n'estoit de leur lignaige ; et le devisoit tout au long, ainsi qu'il est escript cy dessus ou chappitre du roy Elinas. Lors musa Gieffroy grant temps, tant sur le tablel comme sur la beauté du lieu ; mais encore ne scot il pas qu'il soit de la lignee du roy Elinas et de Presine. Grant temps aprez se part de la, et ala tant parmy un lieu obscur qu'il se trouva aux champs. Lors regarde devant lui, et voit une grosse tour quarree, bien guerlandee et carnelee. Il s'achemine celle part, et ala tant qu'il y vint, et trouva la porte toute arriere ouverte et le pont abatu. Il entra ens et vint en la sale, ou il avoit une grant geole de fer, ou il avoit dedens bien C. hommes du pays que le geant tenoit prisonniers. Lors qu'ilz le virent, si orent grant merveille, et lui dirent : « Sire, pour Dieu, fuiez vous de cy, ou vous estes mort, car le jayant vendra tantost, qui vous destruira, se vous estiez encore envore telz Vc. que vous estes. » Et Gieffroy leur respond : « Beaulx seigneurs, je ne suiz cy venus que pour le trouver. Si auroye fait grant folie d'estre venuz jusques icy pour si tost en ratourner. » A ces paroles este vous le jayant qui venoit de dormir. Mais quant il voit Gieffroy, si le congnut, et vit bien que sa mort approuchoit ; si ot grant paour. Lors sault en une chambre qu'il voit ouverte, et tire l'uys aprez lui. Et quant Gieffroy l'apperçoit, si fut moult dolent.

### **COMMENT GIEFFROY BRISE ET DESROMPT A UN COUP DE PIÉ L'UIS DE LA CHAMBRE OU LE JAYANT ESTOIT,, ET COMMENT IL L'OCCIST.**

*Comment Gieffroy brise et desrompt a un coup de pié l'uis de la chambre ou le jayant estoit, et comment il l'occist.* L'ystoire dit que Gieffroy fu moult dolent quant il vit que le jayant fut entrez en la chambre et qu'il ot l'uis tiré après lui. Lors s'en vint courant a l'uis de grant randon, et y fiert du pié si raidement qu'il le fait voler enemy la chambre. Et le [267] jayant sault hors, qui par ailleurs ne pavoit yssir ; et tenoit un grant mail et en donne a Gieffroy tel coup sur le bacinet qu'il le fait tout chancier. Et quant Gieffroy sent le coup, qui fu durs et pesans, si le fery d'estoc de l'espee enemy le pitz, tellement qu'il lui bouta tout dedens jusques a la hendure. Et le jayant getta un moult horrible cry et chiet mort. Et quant ceulx qui furent enserrez en la treilleisse de fer le virent, si s'escrient a haulte voix en disant : « Nobles homs, benoite soit l'eure que tu nasquis. Pour Dieu, oste nous de cy. Tu as delivré cest pays de la plus grant misere ou oncques gens feussent. » Et Gieffroy cercha tant qu'il trouva les clefs et vint a la geole et l'ouvry. Et ceulx en yssent, qui tous s'agenoillent contre lui, et lui ont demandé par ou il estoit la venus ; et il leur en dit toute la verité. « Par foy, dirent ilz, il n'est pas memoire que puis quatre cens ans homs passast par le cavain, plus que vous et les jayans, qui de hoir en hoir ont destruit cest pays. Mais nous vous remenrons bien par autre chemin. » Et Gieffroy leur donna tout l'avoir de la tour, et ceulx wident, et mettent le jayant sur un curre tout en son estant, et le lient bien qu'il ne puet cheoir. Puis boutent le feu par tout en la tour. Et puis ont ramené Gieffroy a son cheval, et il monte, et descendent la valee atout l'avoir troussé, chascun sa part. Et font admener le curre ou le jayant estoit, a VJ. beufs, et errerent tant qu'ilz



trouverent les chevaliers Gieffroy et bien la plus grant partie de ceulx du pays, nobles et non nobles, qui tous festoient et font honneur a Gieffroy et lui veullent donner grans presens. Mais il n'en veult rien prendre, ains prent congié et se part d'eulx. Et ceulx vont chariant le jayant par my toutes les bonnes villes du pays, dont les gens se donnent grans merveilles comment ung seul homme osa oncques envahir un tel Sathanas, et le tiennent a tres grant et merveilleux hardement. Et cy se taist l'ystoire d'eulx et parle de Gieffroy. En ceste partie dit l'ystoire que tant erra Gieffroy qu'il vint a Mont Jouet en Guerrande, ou ceulx du pays lui firent grant feste. Et pour lors estoit venus Remonnet, son frere, pour informer Gieffroy [268] du courroux que son pere avoit sur lui, et lui dist toute la maniere et la guise, du commencement jusques en la fin, comment leur mere estoit partie, et toute l'adventure, et comment elle avoit dit, au partir, qu'elle estoit fille au roy Elinas d'Albanie. Et quant Gieffroy entendy ces mos, si lui souvint du tabel qu'il avoit trouvé sur la tombe du roy Elinas, et lors scot au cler qu'ilz estoient il et ses freres, descenduz de sa lignie, si s'en tint plus chiers. Mais il fu moult doulent de la perte de sa mere et de la douleur de son pere. Et senty que la premiere racine de ceste grief mesaventure mouvoit par le conte de Forest, son oncle, et jura la Trinité qu'il le comparroit. Lors fist monter son frere et ses X. chevaliers et s'en va chevauchant envers Forests. Et ouy nouvelles que le conte, son oncle, estoit en une forteresse sur une haulte roche, et Gieffroy va celle part. Et estoit la forteresse pour lors nommee Jalensi, et ores l'appelle l'en Macely le Chastel. Tant erra Gieffroy qu'il y vint, et descend du cheval, et monte en la sale, et treuve le conte entre ses barons, et lui escrie haultement : « A mort, faulx traître ! Par vous avons nous nostre mere perdue. » Et lors traist l'espee et s'en va vers le conte, et celui qui congnoissoit bien sa fierté, advise l'uis de la maistre tour, et s'en fuit celle part, et Gieffroy après ; et tant le chaca d'estage en estage qu'i vint au derrenier, prez du toit. Et le conte avise une fenestre qui yssoit sur le toit, et monte sus, et Gieffroy le suit, l'espee traicte, et le cuide ferir. Mais le conte, qui moult doubta la mort, cuida saillir en une petite garite qui estoit prez. Et le pié lui failly, et tumba tout contrevail le rochier, et fu tous desroez et mort avant qu'il venist aval. Gieffroy le regarde d'amont et le voit moult hideusement [269] devoré. Mais sachiez qu'il n'en ot oncques pitié, aincois a dit : « Faulx traître, par ta faulse jenglerie ay je ma mere perdue. Or l'as tu comparé. » Lors vint aval, mais il n'y ot si hardy de tous les hommes du conte qui osast l'ueil lever. Et lors leur commanda que le conte feust enseveliz, et si fut il tantost, et fu son obseque fait. Lors Gieffroy compta aux barons du pays pourquoy il avoit fait son oncle mourir. Si en furent un pou les barons appaisiez, pour la mesprison que le conte avoit faicte. Et lors leur fist Gieffroy faire hommage a Remonnet, son frere, et fu conte de Forest. Et cy se taist l'ystoire de lui et parle de Remond, son pere. Cy nous dist l'ystoire que tantost aprez ceste chose advenue, on le compta a Remond, qui moult en fut doulent. Mais non pour quant il passa le dueil assez legierement pour ce que son frere lui avoit enhorté la droicte racine de quoy il avoit perdue sa moillier. Lors dist a soy mesmes : « Ce qui est fait ne puet autrement estre. Il me fault appaisier a Gieffroy avant qu'il face plus de



dommages. » Lors lui manda par Thierry, son frere, qu'il venist par devers lui a Lusegnen. Et il si fist, et dès si loing qu'il vit son pere, si se gecte a genoulx en lui criant mercy, et lui dist : « Chier pere, veulliez moy pardonner vostre yre, et je vous jure que je feray refaire l'abbaye plus belle et plus riche qu'elle ne fut oncques, et y feray renter XX. moines plus qu'il n'y avoit. Par foy, dist Remond, tout ce se puet bien faire, mais aux mors ne povez vous rendre la vie. Ores il ne puet autrement estre. Gieffroy, je vous diray, il m'en fault aler en un pellerinage que j'ay promis de long temps. Je vous lerray le gouvernement de ma terre, et se je ne revenoye, que Dieu feist sa volenté de moy, elle soit vostre. Mais tant vueil je que ce que vostre mere a ordonné soit tenu. Elle a donné a Thierry, vostre frere, Parthenay, Wavent, Meurvent et toutes les appartenances jusques en la Rochelle, Chastel Aiglon, et tout le demourant. Et dès cy je l'en a herité. » Et Gieffroy lui dist : « Mon chier seigneur et pere, a vostre plaisir. » Et lors fist Remond tout son appareil et en mena foison chevaliers et escuiers et chappellains et clers et gens de tous offices, [270] et emporta grant finance d'or et d'argent, et puis se mist au chemin. Et Gieffroy et Thierry le convoierent grant piece. Et en chevauchant leur compta Gieffroy comment il avoit trouvé en la montaigne de Brumberio la tombe du roy Elinas assise sur six colompnes de fin or, et la richesce du lieu, et de la royne Presine, qui estoit en estant sur la colompne, au piez du roy, et estoit figure d'albastre, et du tablel qu'elle tenoit, et qu'il avoit dedens escript, et comment leurs III. filles furent predestinees, de quoy Melusigne, leur mere, fut l'une, et toute la besoingne, ainsi comme elle fu, et que je l'ay retraicte ou chappitre du roy Elinas, ou commencement de ceste histoire. Et sachiez que Remond l'escouta diligemment et l'ouy tres volentiers, et lui plot moult, car Gieffroy leur afferme que sa mere fu fille du roy Elinas et de Presine. Et atant donna congié Remond a ses enfans. Et ilz s'en partent, tous doulens de sa departie, et s'en retournent vers Lusegnen. Et Remond tient son chemin vers Romme, mais il donna a Thierry le anel que Melusigne lui avoit donné au partir. En ceste partie dit l'ystoire que tant chevaucha Remond qu'il vint, o lui sa mesnie, jusques aux mons de Mont Jeu, et les passa, et chevaucha tant par la Lombardie qu'il arriva au soir a Romme en Pré Noiron. Et le landemain, par matin, vint a Saint Pierre, et la trouva le pape Benedic, qui pour lors regnoit, et se tira par devers lui. Et cil lui fist moult humble recueillete quant il ot senty qui il estoit. Et Remond se confessa a lui, au mieux qu'il pot ; et quant de ce qu'il s'estoit parjurez envers sa femme, le pape lui chargea tel penitence qu'il lui plot. Et disna cellui jour avec le pape Benedic. Et le landemain ala visiter les sains lieux de Romme, et y mist VII. jours avant qu'il eust tout assevy. Et lors s'en ala prendre congié du pape, et lui dist : « Pere [271] Saint, je ne puis pas considerer en moy que je deusse jamais avoir joye au cuer, si je m'en aloye en mon pays user le remenant de ma vie, car aussi j'ay esperance de moy aler rendre en aucun hermitage. » Et le pape lui demanda : « Remond, ou avez vous intencion d'aler ? Par ma foy, Pere Saint, j'ay ouy dire et retraire qu'il a une moult bonne et devote place et lieu a Montferrat en Arragon. Beaulx filz, dist le Pere Saint, ainsi le dit on. » Et Remond lui dist : « Pere Saint, la ay je devocion de moy aler rendre pour hermite, se il



plaist a Dieu. Et la prieray Dieu qu'il lui plaise faire allegement a ma moillier. Or alez au Saint Esperit, dist le Pere Saint, et tout ce que vous ferez en bonne devocion je le vous charge en lieu de penitence. » Et Remond l'encline et lui baisa le pié, et le pape lui donne la beneïcon. Et atant s'en part Remond, et s'en vint a l'ostel, et fait tout erraument trousser les sommiers et tout son arroy. Et ne vous vueil gaires faire mencion de ses gistes, de ses logeis, ne de son chemin. Mais il erra tant qu'il vint a Thoulouse, et la donna a toutes ses gens congïé, excepté a son chappellain et a un clerc, et leur paya largement leur salaire. Et escripsi lettres et seella, qu'il envoya a Gieffroy et aux barons du pays, faisans mencion comment Gieffroy en prensist les hommages, et aussi comme les barons le receussent a seigneur. Et ceulx se partent de lui grant dueil demenant, car il ne leur vout oncques dire quel chemin il feroit. Mais sachiez qu'il s'en ala bien garny de finance, et tant chemina qu'il vint en Nerbonne.

### **COMMENT REMOND S'EN VA POUR SOY RENDRE HERMITE A MONTFERRAT EN ARRAGON.**

*Comment Remond s'en va pour soy rendre hermite a Montferrat en Arragon.* En ceste partie dit l'ystoire que quant Remond fu venu a Nerbonne, qu'il fist faire robes de hermite pour lui, pluseurs et moult simples, et pour son chapellain et pour son clerc, telles qu'il leur appartenoit. Et puis se party et vint passer au destroit de l'estant de Salse, et passa par dessoubz le chastel, et vint a Parpagnen, et [272] y jut la nuit, et le lendemain se party et passa la uellon et le pertuis, et vint au disner a Figiere, et au giste a Geronne. Et tant fist qu'il vint a Barseloingne, et se mist en une bonne hostellerie. Et la demoura III. jours, en avisant la ville, qui moult lui sembla belle. Et puis s'en party au quart jour, et vint en la ville de Montferrat, et visita l'eglise et le lieu, qui lui sembla moult devost, et y ouy le service moult devotement, mais encore avoit il vestu ses robes de siecle. Et lors lui demanderent ceulx qui furent commis de logier les pellerins si lui plaisoit a demourer le jour. Et il leur respondi que ouïl. Et lors furent ses chevaux logiez, et leur bailla on belle chambre et bonne pour lui et pour ses gens. Et ala Remond visiter les hermitaiges, mais il ne fu que jusques au Ve, car la roche estoit si haulte qu'il n'y entreprist pas le voyage. Et trouva que ou tiers n'avoit point de hermite, car il estoit trespassez n'avoit gaires. Or estoit coustume, se dedens un terme qui estoit, ne venoit un qui vouldist estre hermite et demourer ou lieu, il convenoit que le plus prouchain d'embas venist demourer ou lieu, et cellui de dessoubz ou sien, et ainsi demouroit le lieu wit qui estoit plus prez de la terre, tant qu'il venoit en devocion a aucun qui se meist ou lieu. Et la cause de celle permutacion est telle que le premier trait a mont le vivre pour eulx VIJ. et en prent sa refeccion pour la journee. Et cellui qui lui est plus prouchain dessus lui, la trait a mont en pareille maniere. Et tant enquist Remond de leur estre et de leur vie que sa devocion le mut plus fort que devant de lui rendre ou lieu. Lors print congïé de l'ermite, et s'en vint aval, et demanda le prier de l'abbaye. Et on lui dist qu'il estoit au village dessoubz, qui est a lui, [273] et l'appelle on Quillebaston. Et il leur pria qu'ilz lui feissent mener, et ceulx lui dirent que ce feroient ilz volentiers. Il laissa ses



gens et s'en party avec un des varlez de leans, et avalerent la falize, qui moult fu roiste et droite, par les eschielles, et vindrent au prier qui moult leur fist bonne chiere. Remond dist au prier toute sa devocion et comment le lieu lui plaisoit et qu'il s'i vouloit rendre hermite et que l'eglise n'empireroit pas de lui. Et le prier, qui l'apperceut homme de belle part et qui sembloit bien estre homme de grant estat, lui accorda. Lors ot Remond grant joye a son cuer. Moult fu Remond joyeux quant le prier lui ot accordé la place du quart hermitaige ; il en loue Jhesucrist. Ainsi demoura la nuitie avec le prier, et au matin monterent les escalles, et vindrent a l'abbaye, et fu Remond vestu, et laissa les draps du siecle, et prist ceulx de l'ermitaige, dont il estoit venu bien garniz de V. ou VJ. paire. Lors fut le service dit, et offry Remond a ce commencement de moult riches joyaulx d'or a riches pierres. Et après le service alerent disner, et fist Remond porter a ses freres de la pictance, et leur fist faire assavoir sa venue, dont ilz louent Dieu, et lui prient devotement qu'Il le veulle tenir en bonne devocion. Ainsi demoura Remond en l'abbaye, et le lendemain, la messe ouye, fu convoiez au pié de la falize qui joint aux chambres de leans. Et prist Remond congié et monta en son hermitaige, et la lui aloit son chappellain tous les jours dire sa messe. Et le clerc lui aidait a dire ses heures, et mena Remond moult sainte vie. Et fu la nouvelle espadue par my le royaume d'Arragon et par my Cathaloigne, et par deca en Languedoc, qu'il estoit venu un baron estrangier a Montferrat lui rendre hermite. Mais on ne savoit de quelle marche ne de quelle contree il estoit, ne il n'en vouloit rien dire. Et le furent viseter pluseurs nobles. Le roy d'Arragon et les contes et les barons du pays lui enquestoient de son estre, mais de lui n'en porent oncques rien savoir. Et atant se taist l'ystoire a parler de Remond et parle de ses gens, qu'ilz firent au partir de Thoulouse. L'ystoire dit que tant chevaucherent les gens Remond, quant ilz [274] furent partiz de Thoulouse, parmy la Guienne, qu'ilz vindrent en Poictou et arriverent a Lusegnen ou ilz trouverent Gieffroy et pluseurs des barons du pays. Ilz le saluerent de par son pere, et les barons aussi, et puis baillierent a Gieffroy sa lettre, et aux barons les leurs. Chascun les lisy. Lors, quant les barons ouyrent la teneur de leurs lettres, si dirent a Gieffroy : « Monseigneur, puis qu'il ne plaist plus a monseigneur vostre pere de nous gouverner et qu'il nous mande que nous vous facions hommage, nous sommes tous prests de le faire. Par foy, dist Gieffroy, beaulx seigneurs, grans mercis. Et je suis tous prest de vous recevoir. » Lors lui font les barons hommage. Et la nouvelle est espadue par le pays comment Remond s'en estoit alez en essil pour le grant dueil qu'il avoit eu de sa moillier qu'il avoit perdue. Qui lors veist la doulour qu'ilz menerent par la terre en regretant leur seigneur et leur dame, c'estoit une grant pitié a veoir et a oyr. Et moult redoubtoient Gieffroy pour sa fierté ; mais pour neant le doubtent, car il les gouvernera bien et doucement. Cy vous lerray d'eulx et diray de Gieffroy, qui moult fut doulent de ce qu'il ot par son pechié ainsi perdu son pere et sa mere, car ceulx qui sont retournez ne lui scevent a dire quel part il ala, ne en quel region. Dont remort conscience a Gieffroy, et lui souvint comment il avoit ars les moynes de Maleres, et l'abbé, et son frere Fromont, sans raison, et que par ce pechié avoit esté sa mere perdue. Puis lui ramembre de



son oncle le conte de Forests, lequel il fist saillir de la grosse tour de Marcelli le Chastel sur la roche, et le fist tuer. Lors commença Gieffroy fort a penser a ses pechiez. Et dist bien que, se Dieu n'a pitié de lui, l'ame de lui est en grant peril et en voye de dampnacion. Lors entra Gieffroy en une chambre, et commence a mener grant douleur et a plourer ses pechiez. Et la lui prist devocion d'aler a Romme confesser au Saint Pere. Lors manda Thierry, son frere, a Parthenay, qu'il venist parler a lui, car il l'amoit forment. Quant Thierry ouy le mandement de son frere, si monta a cheval, et erra tant qu'il vint a Lusegnen, ou Gieffroy le receipt moult liement, et lui dist qu'il lui vouloit laissier son pays en garde et gouvernance, car il vouloit aler a Romme confesser de ses pechiez au Pere Saint, et aussi qu'il ne fineroit mais d'errer tant qu'il auroit trouvé son [275] pere, se il se puet bonnement faire. Lors lui prie Thierry que il le laisse aler avecques lui. Et Gieffroy lui dist que ce ne seroit pas bon qu'ilz laissent tous deux le pays, et qu'il convenoit que il demourast. Et ainsi fu fait. Et se party Gieffroy a belle compaignie et a riche estat, et emporta grant finance, et en mena avecques lui ung varlet qui avoit esté a Romme et revenu jusques a Thoulouse avec son pere, et lui commande qu'il le maine par tout le chemin que Remond, son pere, ala, et qu'il le loge en toutes les hostelleries ; cellui lui dist que si feroit il.

#### **COMMENT GIEFFROY VINT A ROMME ET SE CONFESSA AU PERE SAINT,, QUI LUI DIST QU'IL TROUVEROIT SON PERE A MONFERRAT.**

*Comment Gieffroy vint a Romme et se confessa au Pere Saint, qui lui dist qu'il trouveroit son pere a Monferrat.*  
En ceste partie dist l'ystoire que quant Gieffroy se fu partiz de Lusegnen, il erra tant par ses journees qu'il vint a Romme, et se tray devers le Saint Pere, qui lui fist moult bonne chiere quant il le congnut. Lors se confessa Gieffroy moult devotement de tout ce qu'il lui pot souvenir. Et lui chargea le pape de faire reffaire l'abbaye de Malleres et de y renter VJxx. moines, et pluseurs autres penitences dont cy me tairé quant a present. Gieffroy dist au pape comment il vouloit aler querir son pere. Lors lui dist le Pere Saint qu'il le trouveroit a Montferrat en Arragon, car il lui dist, au partir, que la s'en aloit il rendre hermite. Lors prent Gieffroy congié du Pere Saint, et lui baisa le pié, et le pape lui donne sa beneïcon. Atant se part Gieffroy de Romme, et erra tant, il et sa mesgnie, qu'ilz vindrent a Thoulouse, et se loga en l'ostel ou son pere avoit logié. Et demanda le varlet au varlet de l'oste s'il savoit quel part Remond, son maistre, estoit tourne quant il se party de la. Et il lui respondi qu'il avoit tenu le chemin de Nerbonne, et que plus avant n'en savoit. Et il le dist a Gieffroy. « Par foy, dist Gieffroy, cy est le plus court chemin pour aler en Arragon, mais puis que mon pere ala par la, nous [276] yrons aussi. » Le landemain, par matin, se sont partiz et ont tant exploictié qu'ilz vindrent a Nerbonne, et vindrent logier en l'ostel propre ou Remond avoit esté logiez. Et tant enquesta le varlet que il scot bien que Remond avoit esté leans logiez, et qu'il avoit fait faire robes d'ermitage. Et lors le dist a Gieffroy, qui lendemain se party et vint a Parpegnen, et



tant erra qu'il vint a Barcellongne, et print le chemin a Montferrat, et vint a l'abbaye, et envoya ses chevaux a Quillebaston, et entra en l'eglise. Et lors le varlet advisa en la chappelle aux lampes le chappellain Remond, et le dist a Gieffroy. Lors ot Gieffroy grant joye, et vint a lui, et le salue. Et quant cil le voit, si se met a genoulx devant Gieffroy, et lui dist : « Chiers sires, vous soiez ly bien venuz. » Et lui compta la bonne et sainte vie que Remond, son pere, menoit, et comment il estoit tous les jours confessez et recevoit son Createur, et ne mengoit rien qui receust mort. Et Gieffroy lui demande ou son pere est, et cil lui dist : « Lassus, en cel hermitage, ou il en a VIJ. contremont celle falize, ou il estoit le IIIJe. Mais, monseigneur, huy mais ne povez vous parler a lui. Mais demain, au matin, y parlerez vous. Par foy, dist Gieffroy, ce me desplaist. Mais puis qu'il fault qu'ainsi soit, il s'en fault passer. Monseigneur, dist le chappellain, vous orrez la messe au grant autel, qui est toute preste. Et endementiers ordonneray voz gens qui mectront a point vostre chambre, et feray appareillier le disner. Ce me plaist, » dist Gieffroy. Atant se part le chappellain de Gieffroy, qui va ouïr messe, avec lui X. chevaliers, et bien jusqu'à XXX. escuiers qu'il ot admenez avec lui. Et les moines de layens vindrent au chappellain, et lui demandent : « Qui est ce grant deable a la grant dent ? Il semble moult crueulx ; de quoy le congnoissiez vous ? Est il de vostre pays ? Par foy, dist le chappellain, ouïl. C'est Gieffroy de Lusegnen, un des bons et des preux chevaliers du monde. Et sachiez qu'il tient moult belle terre et moult noble. » Et ceulx dirent : « Nous avons bien ouy parler de lui. N'est ce pas cellui qui occist le jayant en Guerrande et l'autre jayant en Norhombelande, et qui ardy l'abbé et les moines et l'abbaye de Malleres, pour ce que son frere y estoit renduz sans son congïé ? Par foy, dist le chappellain, si est. C'est il sans autre. » Lors dist l'un des moines : « Ne me creez jamais s'il n'est icy venus pour nous faire quelque male [277] meschance. Sachiez que je me mectray en tel lieu qu'il ne me trouvera pas, se je puis. Non, dist le chappellain, sachiez qu'il ne vous fera ja mal, et serez tous joyeux de sa venue car il a tel ceans qu'il aime sur toutes les personnes du monde. » Et ainsi se rassurerent les moines un petit. Mais quant ils le sceurent en convent, qui les veist aler et venir par leans et faire nett<sup>1</sup> partout et appareillier a leur pover si richement comme se Dieu y feust descenduz. Et manderent au prieur, qui estoit embas a Quillebaston comment il venist amont, et que Gieffroy au grant dent estoit venuz layens en pellerinaige, a moult belle compaignie. Lors monta le prieur a moult les eschielles, et vint a l'eglise, et trouva Gieffroy ou cuer de l'eglise, qui avoit ouy messe. Il lui fist la reverence moult courtoisement, et lui dist que l'eglise, et tous les freres, et tous leurs biens estoient a son plaisir. « Damp prieur, dist Gieffroy, grans mercis. Et sachiez que j'aime moult ceste place, et n'empirera pas de moy ne des miens, se Dieu plaist. Sire, dist le prieur, Dieu le vous mire. » Lors vint le chappellain a Gieffroy et lui dist : « Monseigneur, il est prest, alons disner quant il vous plaira. » Et Gieffroy prist le prieur par la main et l'en mena amont disner avecques lui, et laverent et

1 Proposition de correction "net" par un ecodateur rejetée, car le texte présente plusieurs occurrences en -tt



s'assistrent au disner, et aprez disner furent graces dictes, et devisa Gieffroy avec le prieur grant piece, et ainsi passerent le temps jusques a lendemain.

### COMMENT GIEFFROY ALA VEOIR SON PERE REMOND EN L'ERMITAIGE A MONTFERRAT EN ARRAGON.

*Comment Gieffroy ala veoir son pere Remond en l'ermitaige a Montferrat en Arragon.* En ceste partie dit l'ystoire que le lendemain, par matin, se leva Gieffroy, et trouva le chappellain son pere qui l'attendoit avec le prieur, et l'en menerent ouïr messe, et aprez la messe le menerent jusques a la falize, et monta le chappellain devant, et commença a puier contremont. Et Gieffroy prent congié du prieur, qui ne cuidoit pas qu'il y alast pour autre chose que pour veoir l'estat des hermitaiges, car il ne pensast en piece que son pere y feust. Et lors monte Gieffroy après le chappellain. Quant ilz orent monté environ XX. pas, il convenoit remonter d'autre costé, et ainsi virer de XX. pas en XX. pas. Et [278] ainsi monterent tant qu'ilz vindrent au tiers hermitaige, qui avoit IIIJxx pas de hault et plus. Le clergon estoit devant le quart hermitaige ou Remond estoit, et attendoit le chappellain, et voit Gieffroy venir après lui ; si le congnut bien, car autrefois l'avoit veu. Lors entra en la sale, et le dist a Remond : « Monseigneur, veez cy vostre filz Gieffroy qui vient avecques vostre chappellain. » Et Remond en fu moult joyeux et lui dist : « Dieux y ait part, et il soit le tres bien venus. Atant es vous le chappellain, qui le salue. » Mais Remond lui dist qu'il die a Gieffroy qu'il ne puet parler a lui jusques a tant qu'il ait ouy sa messe. Et Gieffroy respond : « A son plaisir. » Remond se confessa, et ouy sa messe, et receipt le Corps Jhesucrist. Et endementiers Gieffroy regarda contremont les grans fallizes qui sont haultes et droictes, et voit les trois autres hermitaiges par dessus lui, et la chappelle Saint Michiel qui est le Ve hermitaige. Et puis regarde contreval, et se donne grant merveille comment oncques homs osa premierement la prendre habitacion. Et lui sembloit de l'eglise et de l'abbaye que ce ne soient que petites selles. Lors l'appella le chappellain, et Gieffroy entra dedens. Et tantost qu'il appercoit son pere, il se met a genoux, et le salue moult doucement. Et Remond le court embracier, et le baise tout en lui drecant. Et s'assirent sur une basse forme devant l'autel. La compte Gieffroy a son pere comment il vint a Romme, et comment il se confessa au pape, et comment il lui dist qu'il le trouveroit a Montferrat ; et dirent moult d'unes choses et d'autres l'un a l'autre ; et pria moult Gieffroy a son pere comment il voulzist retourner a son heritaige. « Beaulx filz, dist Remond, ce ne puis je faire, car je vueil ycy user ma vie, et prieray Dieu pour ta mere et pour moy, et aussi que Dieu te veulle admender. » Ainsi demoura Gieffroy toute celle journee jusques a lendemain que, par matin, Remond ouy sa messe et se ordonna ainsi qu'il avoit acoustumé. Puis dist a Gieffroy : « Beau filz, il te fault partir de cy et raler en ton pays ; et me salue tous mes barons et mes enfans. » Et Gieffroy prent congié de son pere, tout en plourant, et moult s'en part enviz, et descend de la fallize, et vint en l'abbaye, ou le prieur le bienvigna, et se donnoit bien grant merveille pour quoy il avoit tant demouré lassus.



L'ystoire nous tesmoingne que Gieffroy donna moult de riches [279] dons et de beaulx joyaulx a l'eglise. Et puis prist congié du prieur et des moines. Mais le prieur le convoya jusques a Quillebaston, et disna Gieffroy avec le prieur, et lui dist en confession comment Remond estoit son pere, et comment il se prenist garde de lui, et que l'eglise n'y perdrait rien, et qu'il le vendroit veoir une foiz l'an, tant comme il vivroit. Lors lui respondi le prieur que de ce ne le failloit ja doubter, car il en feroit bien son devoir. Lors prent Gieffroy congié, et vint au giste a Barselonne, et repaira tout le chemin qu'il avoit fait, et erra tant qu'il vint a Lusegnen, ou Thierry, son frere, et les barons le receurent moult liement, et furent moult joyeus de sa venue. Et Gieffroy compta a Thierry, son frere, toute la verité de leur pere. Et Thierry, qui moult l'amoit, lermoya moult tendrement. Lors dist Gieffroy a Thierry : « Beau, tres doulz frere, encores vous faut il demourer icy, car sachiez que je vueil aler veoir noz deux freres en Alemaigne, le roy Regnault de Bahaigne et le duc Anthoine de Lussembourc. Mais je n'y yray pas desgarny de gens d'armes, car il y a males gens en ce pays la, et qui volentiers desrobent le trespasans. Par mon chief, mon frere, vous ferez que saiges. Mais je vous prie que nous laissons noz pays en garde a noz barons, et en menons Vc. bacinez, car j'ay ouy nouvelles qu'il a grant guerre entre ceulx d'Ausaiz et ceulx d'Ostriche. Par foy, dist Gieffroy vous dictes bien ; par adventure s'en pourroit bien Anthoine, nostre frere, mesler. » Et entre tant qu'ilz fesoient leurs ordonnances, OEudes, le conte de la Marche, leur frere, vint bien a LX. bacinez, car pour lors avoit guerre au conte de Vandosme ; et Remond, le conte de Forests, leur frere, arriva en celle journee. Grant fu la feste que les freres s'entrefirent, et furent moult joyeux quant ilz orent ouy nouvelles de leur pere, et bien dirent qu'ilz le iroient veoir tous ensemble. Gieffroy ordonna gens pour faire reffaire l'abbaye de Malleres, et leur assigna ou ilz prendroient la finance pour paier les ouvriers. Puis laissa bon gouverneur en son pays, et Thierry ou sien. Et [280] quant OEudes et Remond virent que leurs freres se mettoient a chemin pour aler en Alemaigne veoir leurs freres, si dirent que aussi feroient ilz, et mandent gens en leurs pays qui leur furent au devant a Bonneval. Et estoient les freres ensemble IJm. bacinez et mille arbalestriers. Et quant le conte de Vandosme le scot, si cuida qu'ilz venissent pour lui exillier, et que OEudes, leur frere, se feust complaint a eulx. Il doubta tant Gieffroy qu'il s'en vint a Bonneval rendre en la mercy du conte OEudes. Et il lui pardonna le meffait, et lui fist hommage de la terre de quoy la haine estoit meue. Cy nous dit l'istoire que les freres se partirent de Bonneval, et se penerent tant d'errer qu'ilz vindrent en Champaigne, et se logierent celle nuit sur la riviere de Meuse, dessoubz une forteresse qui fut appelée le Chastel de Dunes, pour ce qu'il siet sur la fallize hault sur la riviere. Or vous lerray ung petit d'eulx et vous parleray du roy d'Ausaiz, qui avoit une forte guerre au conte de Fribourc et au duc d'Ostriche. Et lui avoient fait grant dommage et l'avoient assegié en une sienne forteresse qui est nommee Poirentu, et estoit la place a IIIJ. lieues de Balle. Et ot le roy d'Ausaiz mandé le roy Regnault de Bahaigne, son nepveu, car il avoit sa niepce espousee, et si avoit mandé le duc Anthoine de Lussembourc, qu'ilz lui venissent aidier contre ses ennemis. Et estoit le roy



Regnaut pour lors venus a Lucembourg a IIJm. Bahaignons, et avoit admenee la royne Aiglentine, sa moillier, et Ollifart, son filz. Grant fu la joye quant les freres s'entrevirent. Anthoine bienviengna moult le roy Regnaut et la royne, sa seur, et Ollifart, son nepveu. Et la duchesse Crestienne leur vint encontre, o lui ses II. filz Bertran et Lohier, le mainsné. La fut la joye grant des freres et des sereurs et des nepveux. Ils entrerent en la ville, [281] et descendent au chastel. Les Bahaignons se logent en la prairie en tentes et paveillons. Atant es vous venuz deux chevaliers poitevins qui avoient esté avec le roy Regnaut et Anthoine a leurs pays conquerer. Mais quant ilz vindrent en la prairie, et ilz virent l'ost des Bahaignons d'un costé, et, d'autre part, les gens du duc Anthoine, si furent moult esbahiz que ce povoit estre, et demanderent s'ilz tenoient le siege devant la ville. Ilz dirent que non. Lors passerent outre les deux chevaliers quant ilz sceurent tout l'affaire, et vindrent au chastel, et la descendirent, et monterent en la salle. Lors furent congneuz de toutes pars, et leur fist on moult grant joye. Et lors vindrent devant les deux freres, et les saluerent de par Gieffroy et leurs trois autres freres, et toute la compaignie. Quant les deux freres ouyrent les nouvelles, si leur font moult grant joye, et leur demandent se leurs freres sont en bon point. Et ceulx dirent : « Ouïl. Ils sont a une lieue de cy, a IJm. bacinez et mille arbalestriers, ou ilz vous viennent veoir. Par foy, dist le roy Regnaut, Anthoine, beau frere, veez cy gracieusement et a belle compaignie venir veoir ses amis ; au moins ne viennent ilz pas a main desgarnie. » Et Anthoine s'escrie : « A cheval, a cheval. Faictes tantost tendre toute la ville. » Et il fut fait. Et les deux freres monterent a cheval, a belle compaignie de chevaliers et d'escuyers, et les deux chevaliers poitevins avec eulx. Et s'en vont encontre leurs freres. Et les dames s'en vont en leurs chambres pour elles atourner. En ceste partie dit l'ystoire que tant vont Anthoine et le roy Regnaut qu'ilz ont rencontré les premieres routes, et demandent ou les IIIJ. freres sont. Et ceulx dient : « Veez les la, soubz cel estendart party d'azur et d'argent. » Et lors s'en vont celle part. Gieffroy estoit monté sur un hault coursier liart, et ses IIJ. freres après lui, chascun monté sur J. groz coursier, et le baston ou poing, armez de toutes pieces, hors le bacinet. Mais quant ilz scorent la venue de leurs deux freres, si font faire place eulx, que nulz ne les approuchoit de plus de IIIJ. lances. Et y avoit gens d'armes devant et derriere, qui tenoient les autres en ordonnance. Lors vindrent le roy Regnaut et le duc Anthoine saluer et faire bien venant a leurs freres. La fut la joye grant que les freres s'entrefont. Et se mettent [282] au chemin ensemble, deux et deux, tousjours les plus ainsnez devant, OEudes et Anthoine vont devant, et puis le roy Regnaut et Gieffroy, et après vont Remond et Thierry, et tout leur ost après, banniere desployee. Et s'en vont vers Lussembourg, qui ja estoit toute encourtinee, et les bourgoiz parez moult richement et noblement, et les bourgoises pareillement, qui estoient a leurs fenestres, et les dames ou chastel parees moult noblement. Et ont moult grant volenté et desir de veoir les freres, especialment Gieffroy pour les prouesses qu'on disoit qu'il avoit faictes. Atant sont venuz les freres en la ville et font logier les gens Gieffroy et les autres freres emprès ceulx de Lucembourg.



### COMMENT LES VJ. FRERES ENTRENT NOBLEMENT A LUSSEMBOURC,, A TRES GRANT NOBLESCE,, ET LEURS GENS SE LOGENT DEHORS EN PAVEILLONS.

*Comment les VJ. freres entrent noblement a Lussembourc, a tres grant noblesce, et leurs gens se logent dehors en paveillons.* Moult fu grant ly escroiz devant Lucembourg au tendre paveillons et tentes. Les freres entrent en la ville. Ilz mirent devant Anthoine et Gieffroy. Sachiez que les gens, nobles et non nobles, se merveilloient de la fierté et de la grandeur des deux barons, et bien dient tous que ces II. hommes sont bien tailliez de desconfire un ost. Et tant chevauchent qu'ilz vindrent au chastel, et la descendirent. La royne et la duchesce se tenoient par les mains, et leurs enfans après elles, et vindrent faire la reverence aux freres. La ot grant joye demenee. Les tables furent mises et le disner prest. Ilz laverent, et s'assistrent a table, et furent moult noblement serviz. Et après disner leur compta Gieffroy son adventure du roy Elinas, dont ilz sont tous descenduz, de laquelle chose ilz furent moult joyeux, et puis la departie de leur pere, ne en quel lieu il est, car le remanant savoient ilz assez. Et lors compta le roy Regnault a Gieffroy et a ses autres freres comment il et Anthoine en aloient secourir le roy d'Ausaiz, que le duc d'Ostriche, et le conte de Fribourt, et le conte de Salverne, et jusques [283] a X. contes d'Alemaigne d'oultre le Rin avoient assegié a Porrentru. Lors respondy Gieffroy : « Mes seigneurs et freres, nous ne sommes pas vous venuz veoir pour reposer, quant vous avez tant d'ouvraige sur les bras. Et se nous l'eussions sceu au partir de Lusegnen, nous eussions, entre nous quatre, admené de gens assez, combien que nous ne sommes que trop. Mais, beaus seigneurs, ne faisons pas ycy un long sejour, mais alons courir sur noz ennemis. » Et lors se drece, et prent congié a ses deux seurs et a ses nepveux, et dist : « Beaulx seigneurs, on ne doit pas actendre a lendemain ce que on puet faire au soir. » Et lors prent congié Gieffroy, OEudes, Remond et Thierry, et descendent de la sale. Et leurs freres et leurs barons et les dames les convoient. Mais il n'y a cellui qui ne se donne merveille de la fierté de Gieffroy. Il prent congié, lui et ses freres, et montent. Mais il ne vult souffrir que le roy Regnault ne Anthoine le convoiasent, mais leur dist : « Prenez avant congié de voz femmes, mes seurs, et de voz gens, et ordonnez de voz besoingnes. Et je m'en voiz a mon logeiz, moy et mes trois freres, pour ordonner noz gens, et aussi pour avoir guides qui sachent le pays, car nous ferons l'avant garde entre nous IIIJ. et noz gens. » Et ceulx retournent, et dient l'un a l'autre : « Cest homme ne puet longuement durer, car il ne craint rien ; ne aussi de lui conseilier est peine perdue, car on m'a bien dit pieca, dist le duc Anthoine, qu'il ne veult riens faire fors sa pure volenté. Le roy Uriien, nostre frere, et le roy Guion me ont bien mandé comment il se est gouverné par la terre de Surie et par la mer, que s'il veoit deux cens mille hommes, et il n'en eust que dix mille, si se ferroit il dedens. » Et le roy Regnault lui respond : « Mon frere, si se fauldra sur ce adviser d'estre sur sa garde, que s'il avoit a faire, que on lui feust prez. Je ne lui sauray ja mal gré de cela, car puis qu'il se sent puissant de lui mesmes, et il est hardiz et emprent hardiement, ce n'est que bien, car chose hardiement entreprise et ensuye est a moitié faicte. » Et atant en laissent le parler. La nuit, prindrent congié de leurs femmes, et leur



laisserent [284] bons gouverneurs. Et Gieffroy s'ordonna d'autre costé et se pourvey de ce que mestier lui estoit, et eut bonnes guides, et ot bien enquis de ses ennemis, et les passaiges par ou ilz povoient repasser la riviere, et qu'ilz ne povoient repasser que par Fribourt ou par Balle, et lui sembla, s'il en povoit avoir l'un, que legierement pourroit desconfire ses ennemis. Le landemain, par matin, fist Gieffroy sonner ses trompettes, et fait chanter la messe, puis fist armer toutes ses gens, et se met a chemin en belle ordonnance. Et ses deux freres yssent de la ville et font leur ost deslogier. La peussiez veoir six bannieres de Lusegnen venteler au vent. Bien doit resoingnier tel rencontre qui a eulx doit avoir a besoingnier. Tant cheminent leurs ostz que ilz trespasent la Lorraine et se met es plains d'Ausaiz. Un soir, furent logiez sur une riviere a VJ. lieues de l'ost et a V. de Fribourc. Lors appella Gieffroy ses freres et leur dist : « Nous ne devons pas courir sur ces gens sans les deffier. Il leur fault mander qu'ilz se gardent de nous. » Et ceulx respondent que c'est raisons. Lors font faire unes lettres faisans mencion : « A vous, duc d'Osteriche, et vous, conte de Fribourt, et a tous voz aliez, nous Regnault de Lusegnen, roy de Bahaigne, et nous Anthoine de Lusegnen, duc de Lucembourg, et nous OEudes de Lusegnen, conte de la Marche, et nous Gieffroy de Lusegnen, seigneur d'icellui lieu, et Remond de Lusegnen, conte de Forests, et Thierry de Lusegnen, sire de Parthenay, vous mandons que, tantost ces lettres veues, vous vous gardez de nous, car nous vous porterons dommage le plus tost que nous pourrons, a cause du tort que vous faictes et avez fait a nostre tres chier et bien amé oncle le roy d'Ausaiz. » Et a celle deffiance mirent leurs VJ. seaulx. Et fu baillie a un heraut, qui tant erra qu'il vint au siege, et la presenta au duc, et fu la deffiance leue en audience. « Comment, dient les Allemans l'un a l'autre, a le deable apporté tant de ceulx de Lusegnen en ce pays ? Il n'est nouvelle que de eulx, ne entre Sarrasins, ne crestiens. Le herault repaira a noz gens, et leur compta comment ceulx de [285] l'ost se donnent merveille dont tant de ceux de Lusegnen pevent venir en cest pays. » Et Gieffroy respond : « Ilz ont ouy parler de nous, mais ilz nous verront de plus prez quant nous pourrons et il plaira a Dieu. » La nuit se reposa l'ost. Mais Gieffroy dist a ses trois freres qu'ilz feissent l'avant garde, et qu'il avoit un pou affaire. Et ceulx lui dirent : « De par Dieu, et qu'il gardast bien qu'il feroit, ne ou il yroit. » Et il leur dist : « Ne vous doubtez, je me garderay bien, se Dieu plaist, » Gieffroy se part a cinq cens bacinez et cent arbalestriers, et ot deux bonnes guides qui bien sceurent le pays ; et se fait mener vers Fribourc, et s'embuscha entre les hayes au point du jour, et la attent Gieffroy l'aventure. L'ystoire dist que Gieffroy se party tout seul de l'embusche un pou devant souleil levant, et se mist dessus une petite montaigne, armez de une coiffette sans bacinet, le plus couvertement qu'il povoit. Et avoit fait ainsi armer jusques a X. chevaliers ou il se fioit moult. Et avoient X. grans sacs empliz de foing, et orent larges botes et esperons enroilliez, en guise de gros varlez. Et avoit avec eulx un escuier de la duchié de Lucembourg qui bien savoit alemant. Et leur avoit mandé qu'ilz feussent tous prests quant il les vendroit querre, et aux autres qu'ilz espiassent, s'ilz entroient en la porte, que ilz venissent a cours de cheval après eulx. Et ceulx dirent que si feroient ilz. Et lors



Gieffroy apperçoit, un pou aprez soleil levant, que on ouvry la barriere, et le pont, et la porte toute arriere, et en vit grant foison de bestail yssir. Quant il perçoit cela, si tourne tout court, et fait monter ses X. chevaliers, chascun son sac sur l'arcon de sa selle, plains de pluseurs mauvaises drapperailles, et il prist le sien. Et l'escuier qui savoit le langaige langai e en prist un, et se mist devant, et Gieffroy aprez, embrunchiez sur son fardel. Lors vindrent a la barriere. L'escuier crie : « Ouvrez, ouvrez, nous avons si grant sommeil que nous ne povons durer, nous ne finasmes en nuit de chevauchier. » Et ceulx leur oevrent et leur demandent que c'est qu'ilz portent. « Par foy, dist l'escuier, c'est robe que nous avons gaignie, et les venons vendre. » Et ceulx [286] les laissent passer. Et ilz montent sur le pont et entrent en la porte. Lors gectent leurs sacs jus et tirent les espees, et mettent les portiers et les gardes tous a l'espee. Lors que ceulx de l'embusche apperceurent qu'ilz furent dedens, ilz brochent les chevaux des esperons, et viennent a la ville, et entrent qui mieulx mieulx. Lors ouyssiez crier : « Trahy, trahy. » Et d'autre part : « Ville gaignie. » En fin de compte, tous ceulx qui furent trouvez furent mors ; mais grant foison s'en party. Gieffroy fist garnir le pont dessus la riviere, et y laissa IIIIc. bacinez et cent arbalestriers. Et puis se met au chemin devers l'ost, et trouva que l'ost s'estoit deslogié. Et avoient les freres grand doubte de Gieffroy, mais quant ilz le virent, ilz furent moult joyeux. Et il leur compte son adventure et comment le passaige estoit conquiz pour passer en Osteriche, si besoing estoit. Et ceulx en furent moult liez, et se logierent celle nuit tous ensemble en plains champs, et jurent tous armez, car ilz furent a une lieue de l'ost. Et la propre nuitie, vindrent nouvelles en l'ost comment Fribourt estoit prinse, dont le conte et tous les autres furent moult doulens, et leur compta le message la maniere et comment. « Par foy, dist le duc d'Osteriche, ces gens sont soubtives et bonnes gens d'armes, et qui moult font a doubter. Qui n'y pourvera de remede, ilz nous pourront bien donner un grant eschac. Par foy, dist l'autre, vous dictes verité. » Et ainsi le laisserent jusques au lendemain. En ceste partie dit l'ystoire que le lendemain, au point du jour, ouyrent les freres messe, puis ordonnerent leurs batailles. Gieffroy et ses III. freres qui o lui furent venus, et leurs gens, orent la premiere bataille, et Anthoine l'autre, et le roy Regnault la tierce. Et s'en vont, les bannieres au vent. C'estoit grant beauté que d'eulx veoir. Et droit environ soleil levant, vindrent sur une petite montaigne, et appercoivent la forteresce de Porrentru et le siege tout autour. Et quant ilz le voient, si avalent la valee. Lors vint un chevalier qui s'estoit alez esbatre dehors l'ost, crier alarme. Quant ilz virent les freres venir, si se coururent armer de toutes pars et se vindrent rengier au dehors de l'ost. [287] Les batailles s'approuchent, et au baissier des lances ot grant crie et grant frosseiz, et moult fu l'encontre fiers et durs, et y ot d'une part et d'autre moult d'occiz. Les batailles s'assemblent tous en une broisse. La peussiez veoir grant douleur et hideuse occision. Gieffroy tient l'espee empoignie, et fiert et frappe par telle maniere que tout quanqu'il rencontre va par terre. Les VI. bannieres des freres se joignent ensemble, et les VI. freres devant en une flote. La ouyssiez crier Lusegnen en pluseurs lieux. Les freres vont, toutes les batailles desrompant, et



mettent tout en fuye. Et fu le duc d'Osteriche abatu d'un reuvers que Gieffroy lui donna, et fut erraument saisi. Et Anthoine prist le conte de Fribourc, et fut livré a quatre chevaliers. Que vault long compte ? La bataille fu desconficte, et s'en vont ceulx qui porent eschapper, les uns vers Balle, les autres vers Fribourc. Et y ot vilaine occision, car il en y ot occiz de XXV. a XXXm. des Ostrissiens que de leurs aidans. Ceulx du fort furent moult esbahiz quant ilz apperceurent dehors tel toilleiz. Mais tost fu qui leur vint dire que c'estoient les freres de Lusegnen. Lors yssy le roy d'Ausaiz hors, et vint aux logeiz, ou les freres s'estoient logiez es tentes qu'ilz orent conquises. Le roy les festoya moult amoureusement, et mercia moult humblement de leur noble secours. Et ceulx lui font admener le duc d'Osteriche, et le conte de Fribourc, et VJ. autres contes, et lui baillent, et lui disent : « Dans roys, veez cy voz ennemis, faictes en a vostre guise. » Lors en mercia moult les barons. Mais ilz traictierent ensemble, tant par le moyen des freres que par eulx, qu'ilz promistrent a restablir au roy d'Ausaiz sa perte. Et la chose pour quoy la guerre estoit meue, que les autres demandoient a avoir, demoura au roy d'Ausaiz. Et par tant jurerent et promistrent que jamais ne mouveroient guerre l'un a l'autre. Et fist rendre Gieffroy au conte de Fribourc sa ville, et cil l'en mercia moult, et lui offry son service. Et la fu accordé le mariage de Bertrand, le filz au duc Anthoine, a la fille du roy d'Ausaiz. Et ot a nom la pucelle Mellide, qui fu moult belle. Et fu depuis Bertran roy d'Ausaiz. Le duc d'Osteriche et ses gens prindrent congié des freres et se partirent. Et les freres et le roy d'Ausaiz et Melide, sa fille, vindrent a Lussembourc, et la furent faictes les nopces et la feste grant. Et après la feste, le roy Regnault et sa femme la royne prindrent [288] congié a leurs freres, et s'en vont en Bahaigne. Et Gieffroy et ses autres freres reprennent congié de leur frere le duc, et de la duchesse, et de leurs nepveux, et du roy d'Ausaiz, et de sa fille, et s'en sont chascun retourné en son pays. Et le roy d'Ausaiz repaira en Ausaiz, et en mena sa fille et Bertran, son mary. Et nous dit l'ystoire que puis se trouverent les VIIJ. freres ensemble a Montferrat, et tindrent grant feste et firent tant que Remond, leur pere, vint aval, qui moult fu liez de veoir tous ses enfans ensemble. Et après prist congié et remonta Remond en son hermitaige. Et les enfans donnerent moult de richesce a l'eglise, et prindrent congié l'un de l'autre, et se departirent, et reparièrent en leurs contrees, les uns par mer, et les autres par terre. Cy nous tesmoingne l'ystoire que tant comme Remond vesqui, Gieffroy et Thierry, son frere, le visiterent une foiz l'an. Et estoit assez prez du terme que ilz devoient mouvoir, et estoit Thyerry venus a Lusegnen, et devoient mouvoir le tiers jour. Mais il advint une adventure de quoy les freres furent moult esbahiz, car la serpente se monstra sur les murs, si que tous la povoient veoir, et ala tout autour par trois foiz. Et puis se mist sur la Tour Poictevine, et la faisoit si griefz plains et si griefs souspirs qu'il sembloit proprement a ceulx qui la estoient que ce feust la voix de une dame, et si estoit ce, si comme dist l'ystoire. Gieffroy et Thierry en orent grant pitié, car ilz savoient bien que c'estoit leur mere, et commencent a plourer moult tendrement. Et quant elle les apperceoit plourer, si les encline et gete



un si horrible et si doulereux cry qu'il sembla proprement a tous ceulx qui l'ouïrent que la forteresse fondist en abisme.

### COMMENT LA SERPENTE SE PARTY DE DESSUS LA TOUR POITTEVINE.

*Comment la serpente se party de dessus la Tour Poittevine.* Ainsi que je vous dy, fut Melusigne grant espace sur la Tour Poittevine, en guise de serpente, et quant elle vit ses enfans plourer, si ot grant douleur, et getta un cry grant et merueilleux, et sembla a tous que la forteresse fondist en abysme. Et pour lors sembla a ceulx qui la furent qu'elle plourast moult tendrement. Et lors prist son chemin par my l'air, et s'en va le [289] droit train d'Arragon, et avoit la queue longue a merveilles, et toute burlée d'azur et d'argent. Celle propre journee, s'apparut a Montferrat, que le prier et tous les moines la virent. Et pour lors estoit Remond moult malade et avoit fait son testament, et laissa a l'eglise moult de richesse, et a son chappellain, et a son clerc. Et eslut leans la place ou il vouloit gesir, ainsi comme vous orrez plus a plain en avant. Or retourneray a Gieffroy et a Thierry et aux autres qui furent moult esbahiz quelle segnefiance ce pouvoit estre que la serpente s'estoit apparue. Lors se traist avant un des barons du pays qui avoit esté a la journee que Melusigne s'estoit partie de Remond, qui leur dist : « Saichiez que je fuz en la place ou vostre mere se party et prist congié de monseigneur vostre pere, dont la departie fu moult piteuse, car en la place n'ot homme ne femme qui n'en plourast de pitié. Mais sachiez qu'elle dist que a tousjours et a jamais, tant que le siecle durroit, s'apparroit trois jours devant que ceste forteresse devoit muer seigneur, ou que l'un des hoirs devoit mourir, icy et ou lieu ou il devoit prendre fin. Et sachiez de certain, selon le chemin que je lui ay veu prendre, vous trouverez monseigneur vostre pere trespasé quant vous vendrez la. » Quant Gyeffroy l'entendy, si fu moult doulent, et aussi fu Thierry. Lors renforcerent leurs pourveances, et d'argent, et de joyaulx, et d'estat, et de gens, pour ce que, se ilz trouvoient leur pere trespasé, qu'ilz ayent de quoy si noblement faire son obseque qu'ilz n'y aient nulle reprouche, et se mettent au chemin. Et laisserent OEudes, leur frere, leurs pays a garder et a gouverner, et enmenerent un filz de OEude, qui ot a nom Bernardon, qui moult estoit beaulx et courtois, et avoit environ de XV. à XVJ. ans. Et tant vont les freres cheminant, garniz de robes de noir pour eulx et pour leurs gens, qu'ilz sont venus a Montferrat, et logierent leurs gens au village dessoubz. Et la sceurent que leur pere estoit trespasé, et comment la serpente s'estoit apparue et quel jour. Et trouverent que ce fu le propre jour qu'elle avoit esté a Lusegnen, et que leur pere estoit mort le tiers jour aprez. Et trouverent que le prier en avoit bien fait son devoir, car il l'avoit fait ouvrir et enbasmer, et appareillier le cuer, et avoient ensevely les entrailles en la chappelle aux lampes, devant le maistre [290] autel. Et estoit encores la fosse toute ouverte et bien maconnee. Et y avoit bons anneaulx de fer au travers, pour soustenir la biere, se on vouloit mettre le corps, car la avoit il ordonné sa sepulture. Et estoit le corps en bonne toile ciree, et gesoit en sa biere sur deux haulx treteaulx devant le maistre autel de layens, et y avoit grant luminaire, et tousjours VIIJ. des



freres de layens autour, jour et nuit, qui disoient pseaulmes et vigilles de mors. Et avoit le prier ordonné un universaire a faire pour Remond, et en avoit prié de y estre le roy d'Arragon, le conte d'Ampurs, le conte d'Orgel, le conte de Cardonne, le conte de Prade et pluseurs evesques et contes et vicontes, qui tous furent a la journee. Et fu le prier moult liez quant il vit les deux freres, qui moult le mercierent de l'onneur qu'il avoit fait a leur pere, car le chappellain Remond leur ot tout compté. Et fu moult noble le appareil pour le landemain faire l'obseque. [291] Le landemain, vint le roy d'Arragon et la royne, et les contes et barons et prelas dessus nommez, et pluseurs autres, et grant foison dames et damoiselles, et moult de bourgeois des bonnes villes du pays. Et Gieffroy et Thierry, qui moult furent richement abituez quant pour dueil, eulx et leurs gens, vindrent vers le roy d'Arragon [292] et les princes et prelas, et tenoient entre eulx deux le prier de layens pour eulx faire congnoistre les seigneurs par nom. Et sachiez que Gieffroy et Thierry firent moult honnorable reverence au roy d'Arragon, et a la royne, et a tous les autres barons du pays, et les mercierent moult de l'onneur que ilz leur faisoient, et a leur pere, a qui Dieu voulzist faire vray pardon a l'ame. Lors entrerent ou moustier et commença le service moult devotement, et fu l'offrande moult grande et moult riche. Et furent les chevaulx offers si honnorablement que on le devoit faire pour un tel prince.

#### **COMMENT ON FAIT L'OBSEQUE REMOND A MONTFERRAT,, OUQUEL FURENT LE ROY D'ARRAGON,, LA ROYNE ET AUTRES BARONS DU PAYS.**

*Comment on fait l'obseque Remond a Montferrat, ouquel furent le roy d'Arragon, la royne et autres barons du pays.* Ainsi comme je vous dy, fut fait l'obseque de Remond de Lusegnen, et y ot moult grant noblesce. Et aprez le service fu enseveliz le corps, et bien seellee la sepulture par dessus, qui fu riche et noble selon l'usage du temps de lors, et fu le disner grant et noble. Le roy et la royne d'Arragon regardoient moult Bernardon, le nepveu Gieffroy et Thierry et moult leur plot, car il servoit si gracieusement que merveille ; et tant qu'aprez graces, la royne pria au roy qu'il demandast a Gieffroy qui l'enfant estoit et que il lui demandast. « Par mon chief, dist le roy, dame, je l'avoye en propos de demander, car il me plaist moult, et tant vault mieulx quant il vous plaist aussi. » Et lors appella Gieffroy et Thierry, et leur demanda de quel lignaige cel enfant estoit, qui tant estoit bien endottrine. Et ceulx lui respondent : « Par foy, monseigneur, il est de OEudon, conte de la Marche, nostre frere. Gieffroy, dist le roy, il est de noble extraction, et aussi il le monstre bien. Sachiez qu'il nous plaist moult, et aussi fait il a [293] la royne. Et vraiment, s'il vous plaisoit a le nous laisser, nous en ferions tant que vous nous en sauriez gré. Sire, dist Gieffroy, le pere en a encores deux et deux filles. Et puis qu'il vous plaist, de bonne heure fut il nez, et il nous plaist bien. » Et le roy les en mercie, et aussi fist la royne. Et sachiez que celui Bernardon ot depuis espousee la fille au seigneur de Cabrieres en Arragon, qui plus n'avoit de hoirs. Et en sont yssus les hoirs de Cabrieres, qui ores sont. Le roy d'Arragon et la royne, et tous les barons, prindrent congié



des freres, qui les convoierent. Et puis retournerent a l'eglise, et mirent leur nepveu en bon estat, et lui baillerent grant foison de finance et un saige escuier pour lui gouverner, et l'en envoierent bien accompaignié. Et le roy et la royne le receurent moult liement et l'amerent moult. Or vous diray des deux freres, qui prindrent congíe du prier, et firent moult de bien a l'eglise. Et en vouldrent mener le chappellain de leur pere et son clerc. Mais ilz ne vouldrent partir, et se rendy le chappellain hermite ou lieu de son maistre et le clerc le demoura servant comme devant. Et Gieffroy et Thierry s'en partent, et leurs gens, et emportent le cuer de leur pere. Et en toutes les villes la ou ilz gisoient, font autour du cuer beau luminaire et dire toute la nuit par religieux, s'ilz en pevent finer, pseaulmes et vigilles. Et les convoya le prier de Monferrat jusques a Parpegnan, et puis prist congíe et retourna en son abbaye, et les deux freres et leur route errerent tant qu'ilz vindrent a Lusegnen. La furent mandez le conte de Forests et le conte de la Marche, leurs freres, et firent faire l'obseque de leur pere a Nostre Dame de Lusegnen. Et la furent tous les barons du pays, et fu la le cuer ensevely a moult grant noblesce, et le disner fait. Et fu lors Gieffroy tenuz de tous droit seigneur de Lusegnen. Et compterent a OEudon, leur frere, comment le roy d'Arragon et la royne vouldrent avoir Bernardon, son filz. Et cil respond : « Dieux y ait part, je le tien a bien employé. » Lors prindrent congíe les freres et les barons [294] de Gieffroy, et retourne chascun en son pays. Et Gieffroy demoura a Lusegnen, qui depuis ce fist moult de biens. Et fist Mallerez l'abbaye refaire plus grande et plus puissant qu'elle n'avoit esté devant, et y mist Gieffroy VJxx. moines, et les renta bien, et furent ordonnez pour a tous temps prier pour l'ame de Remond, de Melusigne, et de tous leurs hoirs, et de ceulx qui d'eulx ystront. Et se fist Gieffroy figurer a la porte, du hault et du grant de lui, et au plus prez que on le pot faire de sa semblance. Et dist l'ystoire que le roy Urien regna moult puissaument en Chippre, et ses hoirs après lui ; et Guion en Armenie ; et Regnault en Bahaigne, et ses hoirs ont regné puissaument après lui ; et Anthoine en Lussembourc, et ses hoirs aprez lui ; et OEudes en la Marche ; et Remond en Forests ; et Gieffroy a Lusegnen ; et Thierry a Parthenay. Et cy fine la vraye histoire de la noble lignie de Lusegnen en Poictou, et avez ouy ceulx qui en sont yssuz. Et encores en sont yssus ceulx de Pembroc en Angleterre, et ceulx de Cabrieres en Arragon, comme j'ay dessus dit, et ceulx de Cassenages du Daulphiné, et la Rochefoucaut, et ceulx de Cadillac, si comme on le treuve es anciennes croniques. Et combien que j'aye dit que l'ystoire soit finee, si vous vueil je encores parler de Gieffroy. Cy nous dit la vraye histoire que bien X. ans depuis la mort de son pere, gouverna Gieffroy sa terre que oncques en ces X. ans ne lui en rendit on compte, ne ne lui en [295] challoit. Et quant on lui disoit : « Monseigneur, ouez voz comptes, si saurez comment vous vivez. Comment, respondoit il, et ne faictes vous a nullui tort pour rente ne pour revenue que j'aye ? Et quelz comptes voulez vous que je oye doncques, quant vous et moy nous sommes tout aise, et que mes forteresces sont bien retenues, et toutes mes besoingnes en bon point, et que vous me baillez de l'argent quant j'en demande, et en donnez ou je vous command, et me faictes finance de ce que je vueil avoir ? Quel



compte voulez vous que j'en oye ? Je n'en vueil autre compte ouyr, ne je ne vous sauroie autrement encquerre. Et cuidiez vous que j'aye cure de faire une maison d'or ? Celles de pierre que monseigneur mon pere et madame ma mere me ont laissiees me souffisent bien. » Et ceulx lui respondent : « Sire, a moins ne puet un seigneur que de oyr ses comptes une foiz l'an, et ne feust que pour la salvacion de ses receveurs et gouverneurs, pour eulx faire en quictance, afin que on ne leur saiche que demander, a eulx ne a leurs hoirs. » Tant mirent a Gieffroy de poins avant qu'il se assenty a ouyr ses comptes, et fu le jour mis et ordonné. Lors vindrent les receveurs de toutes ses terres, et entrèrent en une chambre. Et la fu Gieffroy et ceulx qu'il avoit commis et ordonnez pour les comptes ouir, car a lui n'en chaloit que un pou. Et tant ont compté et recompté que tout estoit bien a point. Mais tousjours es comptes du receveur de Lusegnen avoit au derrenier : « Item, X. solz pour le pommel de la tour. » Et compta bien Gieffroy que, de tous les X. ans dont il avoit rendu compte, tousjours y avoit au derrenier : « Item, X. s. pour le pommel de la tour. » Et adont demanda Gieffroy de laquelle tour c'estoit que le pommel coustoit tous les ans X. s.. « Ne le povez vous faire si fort qu'il durast plus de X. ans ou de XX., afin que on ne le comptast pas si souvent ? » Et ceulx respondent. « Nennil, monseigneur, c'est rente. Et comment, dist Gieffroy, et ne tiens je la terre de Lusegnen, ne la forteresse, que de Dieu, mon Createur ? A Cellui vouldroye je bien estre quitte pour X. s. par an. A qui les paieez vous ? Par foy, sire, nous ne savons. Et comment, dist Gieffroy, voulez vous avoir voz quictances de moy ? Aussi vueil je veoir les quictances de cellui a qui vous paieez les X. s. de rente, que vous dictes que vous paieez pour le pommel de ma tour. Par les dens Dieu, vous ne me aurez pas de ce tour cy ; car, se je puis [296] savoir qui il est, il me monstrera comment je lui doiy, ou il me rendra mes arrierages du temps passé, ou vous les me rendrez. » A ce lui respondent les receveurs : « Monseigneur, il a bien esté depuis V. ou VJ. ans depuis que madame vostre mere fu departie de monseigneur vostre pere, que, tous les ans, le derrenier jour d'aoust, venoit une grant main, et prenoit le pommel de la Tour Poictevine, et l'en esrachoit, si fort qu'il abatoit grant partie de la couverture de la tour, et coustoit, tous les ans, XX. ou XXX. livres a reffaire. Lors vint uns homs que vostre pere n'avoit oncques mais veu, ce disoit il, qui lui conseilla que, le derrenier jour d'aoust, meist XXX. pieces d'argent, dont chascune vaulzist IIIJ. deniers, en une bourse, et les feist porter, entre nonne et vespres, ou derrenier estage de la tour, et feussent mis ces X. solz en la bourse de cuir de cerf dessus la piece de bois qui soustient l'esguille du pommel, et sur quoy il est assiz, et ce feist continuer tous les ans, et le pommel demourroit entier. Et depuis a esté ainsi fait, ne oncques puis le pommel ne se bouga, ne ne fu empirez, et n'y treuve on rien le landemain. » Quant Gieffroy entent ceste parole, si commence moult durement fort a penser sur ce fait, et fu grant temps sans respondre. L'ystoire nous tesmoingne que moult longuement musa Gieffroy sur ce fait. Lors dist en hault : « Et comment cuidiez vous, se mon pere a voulu asservir l'eritaige tant comme il le tint, que je le doye tenir serf, puis qu'il est franc ? Vous avez veues les lettres comment le bon conte Aimery de Poictiers le donna a mon pere si



franchement [297] que il n'en devoit rien a nul homme que a Dieu. Par mon chief, je n'en paieray jamais croix, ne homme pour moy. » Et lors yst de la chambre tout courrouciez, et ses gens aprez qui n'osoient mot sonner. Et lors leur dist Gieffroy : « Gardez que vous ne soiez si hardiz que jamais en paieez denier, car je vous courreceroye du corps. Je verray qui sera cellui si hardy qui voudra avoir treuage sur moy. A ce jour que je le souffreray, soye je mort de male mort soubite. Mais apportez moy la bourse et l'argent, et soiez cy au jour que vous lui avez acoustumé de porter. » Et ceulx dirent que si feroient ilz. Et atant s'en partent, et demoura ainsi jusques au jour. Gieffroy manda Thierry, son frere, a Parthenay, et Remond, en Forests, et OEudon, en la Marche. Et ilz y vindrent tous au jour, et il leur compta ceste adventure, de quoy ilz furent moult esbahiz. Et lors demandent a Gieffroy qu'il en pensoit a faire, et il leur respond : « Vous le verrez bien. » Et lors vint la journee du derrenier jour d'aoust. Gieffroy ouy messe, et se confessa moult devotement, et receut son Createur moult devotement. Et puis yssy de l'eglise et vint ou dongon, et o lui ses freres et les barons du pays, et s'assistrent au disner. Et après disner, Gieffroy s'arma de toutes pieces, et puis demanda une estoile, que le chappellain qui lui avoit chantee la messe, tenoit, et la mist entour son col, et la croisa par devant son piz. Puis print la bourse ou les XXX. pieces d'argent estoient, qui valoient X. solz, et la pent a son col. Puis ceint l'espee, et pend l'escu au col, et puis fist au chappellain gecter de l'eau benoite sur lui. Puis dist a ses freres : A Dieu vous command. Je m'en voiz veoir se je pourray trouver cellui qui veult avoir rente sur ma forteresse de Lusegnen. Mais, s'il n'est plus fort que moy, se je le tienne, l'argent me demourra. Et lors monte amont la tour et vint au plus hault estaige. Et ses freres et les barons demourerent dessoubz en moult grant freour que Gieffroy ne feust periz. Mais Gieffroy, qui ne creint rien, attent ou plus hault estage de la tour grant piece de temps et regarde s'il verra rien venir. Ainsi comme vous ouez, attendy Gieffroy de nonne jusques a vespres qu'il ne voit ne oit nulle chose du monde. Et un pou après vespres oit un grant escroiz, et voit tout le comble de la tour trembler. Lors un pou après regarde devant lui, et voit un grant chevalier [298] devant lui, tout armé, qui lui a dit en hault : « Comment, Gieffroy, me veulz tu oster la rente que je dooy avoir pour le pommel de ceste tour, qui m'est deu, et en suiz en saisine dès le vivant de ton pere. Tu ne faiz mie bien. Ou sont, dist Gieffroy, les lettres que tu en as ? Montre moy comment mon pere s'i est obligiez ; et se je voy que tu en ayes droit, vecy ton argent tout prest. » Et cellui respond : « Je n'en oz oncques lettres, mais j'en ay esté bien paieez jusques cy. Par foy, dist Gieffroy, se je te devoye de bonne debte, si auroies tu grant paine avant que tu le peusses avoir. Et, d'autre part, tu me tiens bien pour nice, qui maintenant me cuides asservir, et sans moy monstrier que tu y aies cause. Dy, va, qui es tu, qui as levé le mien larrecineusement ja l'espace de XIIIJ. ou de XV. ans ? Je te deffy de la puissance de Dieu, et te challenge mon droit heritaige. Par foy, dist cil, il ne te fault ja doubter. De par Dieu suiz je voirement, et mon nom sauras tu assez a temps. » Lors, sans plus dire, s'entrecourent sus, et s'entredonnent de grans coups et de crueulx, et oit on la noise qu'ilz font de passer et de despasser,



et du tinteis des espees sur les bacinez, tout contreval la forteresse. Et bien entendent que Gieffroy a a forte partie a faire, et ja y feussent venus les deux freres, se ne feust ce que Gieffroy leur avoit deffendu. Or vous diray de la bataille. Le chevalier de la tour, quant il vit que Gieffroy il trouva si ferme a l'estremie de l'espee, il boute l'espee ou fuerre et l'escu giette par terre. Et quant Gieffroy l'apperçoit, si giette le sien et haulce l'espee a IJ. mains, et en fiert le chevalier sur le bacinet si raidement qu'il le fait tout chanceler, et le sieut et recuevre, et lui donne du pommel de l'espee grant coup. Et cil l'ahert a deux bras, et Gieffroy laisse l'espee aler et l'ahert. Et la commença la luitte forte, et s'en vont, hurtebillant de telle force qu'il n'y a celui qui ne tressue. Et le chevalier avise la bourse, et la prent par le pendant, et l'oste a Gieffroy du col. Et Gieffroy ahert la bourse et l'empoingne, argent et tout. L'autre tire de tout son povoir, et le pendant rompt, et demeure a Gieffroy, bourse et argent en la main. Et estoit ja le soleil esconsez, si longuement s'estoient ilz combatuz. Et lors Gieffroy prent l'espee et l'empoigne de la main dextre, et escrie au chevalier : « Encore n'as tu [299] pas la bourse ne l'argent ; il t'aura aincois cousté du sang de ton corps, mais certes je m'esmerveil comment tu te pues tant tenir a moy. Par foy, fait ce le chevalier, encore ay je plus grant merveille comment tu pues tant durer encontre ma puissance. Je te donne journee a demain, car il est huy mais trop tart. Et me trouveras en ces beaulx prez, la dessoubz, sur la riviere, par dela, monté et armé, pour toy callengier mon droit, mais que tu m'asseures que personne ne passera la riviere que toy. Par foy, dist Gieffroy, je le t'asseure. » Et, a ce mot, l'autre s'en part, que Gieffroy ne scot oncques que il devint. « Par foy, dist Gieffroy, veez cy appert messagier, je me donne merveille que ce puet estre. » Et lors avale les degrez et en rapporte l'escu du chevalier qu'il avoit conquis. L'ystoire nous tesmoingne que, quant Gieffroy fut venu aval, l'escu au col, et en la dextre main l'escu au chevalier, et en l'autre la bourse et l'argent, qu'il fu moult festiez de ses freres et des barons, et lui demandent qu'il a trouvé lassus, et qu'ilz ont bien ouy la noise et le cliqueteiz des espees. Et Gieffroy leur dist qu'il avoit trouvé un tres vaillant chevalier, et qui plus lui avoit fait de peine que nul qu'il trovast oncques. Et leur compte toute la maniere de leur bataille et des paroles, et comment il lui cuida tollir la bourse, et comment ilz se sont departiz, ne sur quelles convenances, et comment il vint soubdainement et s'en rala pareillement. Et ceulx commencent a rire, et dirent que oncques mais n'avoient ouy la pareille chose. Mais quant ilz virent que Gieffroy avoit le bacinet embarré par force de coups, et son harnoiz desrompu, si ne ont talent de rire, car ilz voient bien que ce n'estoit mie a gas. Et lors se desarma Gieffroy, et soupperent. Et le lendemain, par matin, se leva Gieffroy et ses freres, et ouyrent la messe. Et après, prist Gieffroy une souppe en vin, et puis s'arma de toutes pieces, et monta a cheval fort et viste, et pent l'escu au col, et empoingne la lance. Et ses freres et les barons le convoient jusques au ruissel qui court emmy la prairie au lez de devers Poictiers. Et la prent Gieffroy congié d'eulx, et passe oultre la riviere. Et tantost apperçoit un chevalier armé de toutes pieces, l'escu au col et la lance sur fautre, et monté sur un grant coursier liart, et monstre bien semblant de homme fort et



courageux et plain de grant chevalerie, et qui gaires ne craint ne ne doute sa partie adverse, si comme il semble.

[300]

### COMMENT GIEFFROY SE VIENT COMBATER EN LA PREE DESSOUBZ LUSEGNEN AU CHEVALIER QUI VOULOIT AVOIR TREU SUR LE POMMEL DE LA TOUR POICTEVINE

*Comment Gieffroy se vient combatre en la pree dessoubz Lusegnen au chevalier qui vouloit avoir treu sur le pommel de la Tour Poictevine* L'ystoire dit que, quant Gieffroy apperceut le chevalier ou pré, si lui escrie en hault : « Sire chevalier, estes vous celui qui voulez avoir le treu sur ma forteresse ? » Et celui lui respond : « Ce suiz je voirement. Par mon chief, dist Gieffroy, et je le vous vien callengier. Or vous deffendez, car bon besoing vous sera. » Et quant celui l'entent, si met la lance en arrest, et Gieffroy d'autre part, et se viennent encontre par telle vertu qu'il n'y ot si bonne lance qui ne volast en troncons jusques en leurs poings. Et se viennent encontre de corps, de pitz, d'espaules, et de chevaulx, et de testes, qu'il n'y ot celui a qui les yeulx n'estincellassent en la teste. Puis trayent les espees, et se vont entredonnant si grans et si merueilleux coups que ceulx qui les regardent d'oultre la riviere sont tous esbahiz comment ilz pevent endurer la peine. Et tant se combatirent qu'ilz n'ont escu entier, ne haubert qui ne soit desmaillez en cent lieux. Et ainsi se combatent tant qu'il fu heure de vespres, que on ne scet gaires lequel en a le meilleur. Et lors prist le chevalier la parole et dist : « Gieffroy, entens a moy. Je t'ay bien essayé. Et quant de tes dix sols, je les te quicte. Et saiches que ce que j'en ay fait, ce n'a esté que pour le prouffit de ton pere et de son ame. Il est vray que le pape lui avoit enjoint penitence pour le parjur qu'il avoit fait a ta mere, laquelle il n'avoit pas enterinee. Or est ainsi, se tu veulz faire fonder un hospital et amortir une chappellerie pour l'ame de ton pere, ta tour demourra paisible, combien que jamais ne sera heure qu'il n'y avieingne plus de merueilleuses choses que en lieu de tout le chastel. » Et Gieffroy lui respond, s'il cuidoit qu'il feust de par Dieu, qu'il le feroit volentiers. Et cil lui jure que oyl. Et Gieffroy lui dit : « Or soies tout seur que je le feray, au plaisir de Nostre Seigneur. Mais or me dy qui tu es. » Et celui lui respond : « Gieffroy, n'en enquier plus avant, car plus n'en pues savoir, mais que tant que je suiz de par Dieu. » [301] Et atant s'est esvanoys, que Gieffroy ne scot oncques qu'il devint, ne aussi ne firent ceulx qui estoient oultre la riviere, qui moult furent esmerveilliez qu'il povoit estre devenuz, et aussi fu Gieffroy. Et atant s'en part, et passa la riviere, et vint a ses freres et aux barons qui lui demandent comment il avoit chevy a son homme ne qu'il estoit devenu. Et Gieffroy dist qu'ilz avoient bonne paix, mais qu'il estoit devenu ne leur sauroit il a dire nouvelles. Et lors vindrent a Lusegnen, et fu Gieffroy desarmez en la sale, et firent pendre l'escu qu'il ot conquis, le jour devant, au chevalier, encontre l'un des pilliers. Et la fut tant que Gieffroy ot fait faire l'ospital de Lusegnen et la chappellerie, et bien rentée. Et ce fait, on ne scot que l'escu fu devenu. Et lors prindrent



congié les freres et les barons de Gieffroy, et s'en reva chascun en son pays. Et cy fenist nostre histoire de ceulx de Lusegnen, mais pour ce que les roys d'Armenie en sont extraiz, je vous vueil dire une aventure qui advint a un roy d'Armenie. [302] L'ystoire dit, et aussi l'ay je ouy dire a plusieurs, et commune renommee en court, qu'il ot, grant temps après le trespas du roy Guion, un roy en Armenie qui moult fut beaulx jeunes homs et en chaleur de force et de vigour, et moult plain de sa voullenté, et de grant cuidier, et hardiz et aspres comme un lyon. Et ouy nouvelles par aucuns chevaliers voyagiers que il avoit en la Grant Armenie un chastel bel et riche, et en estoit la plus belle dame que on sceust ou monde dame. Et celle dame avoit un esparvier, ou tout chevalier de noble sang qui le povoit veillier IIJ. jours et IIJ. nuys, sans dormir, elle s'apparisoit a eulx, et avoient un don de elle, tel qu'ilz le vouloient demander, voire des dons temporelz, sans pechié de corps, ne sans elle touchier charnelment. Le roy, qui estoit en sa droicte fleur de beauté et de vigour et en son cuidier, dist que pour certain il yroit et ne demanderoit que le corps d'elle. Et n'y povoit on aler que une foiz l'an veillier, et y convenoit entrer la sourveille de la Saint Jehan, et y demeure on cellui jour et le landemain et le tiers jour qu'il est le jour Saint Jehan. Et qui y puet tous ces trois jours veillier, sans dormir, la dame se appert le landemain, par matin, a lui, et a le don qu'il veult demander. Et lors appresta le roy son erre, et entra en mer a belle compaignie, et tant erra qu'il arriva la nuit de devant la sourveille Saint Jehan ou chastel de l'Espervier, et fist tendre un bel paveillon devant, et souppa tout a son aise, et puis se ala couchier, et dormy jusqu'au lendemain, souleil levant, et ouy messe, et puis menga une souppe en vin. Et puis s'arma, et prist congié de ses gens, qui moult furent doulens de sa departie, car bien cuidoient que jamais ne le deussent veoir. Et ainsi s'en va le roy vers le chastel.

### COMMENT L'OMME VESTU DE BLANC VINT AU ROY ET LUI DEvisa L'ADVENTURE DU CHASTEL.

*Comment l'omme vestu de blanc vint au roy et lui devisa l'aventure du chastel.* En ceste partie dit l'ystoire que, quant le roy fu venus a l'entree du chastel, un vieux homs, tout vestu de blanc, vint [303] a lui et lui demanda que il demandoit. Et il respondy : « Je demande l'aventure et la coustume de ce chastel. » Et ly preudoms lui respond : « Vous soiez ly tres bien venuz, et venez aprez moy, et je vous menray ou vous trouverez l'aventure. » Et le roy lui respond : « Grans merciz, je suiz tout prest. » Et lors se met ly preudoms devant, et le roy après. Ilz passent le pont et la porte. Et moult s'esmerveille le roy de la richesce et de la noblece qu'il voit parmy la court. Et lors monte ly preudoms les degrez de la sale, et le roy aprez. Et quant ilz furent en la sale, si voient a un des boux une perche qui estoit de la banne de la licorne, et ot dessus estendu une piece de veloux, et fut l'esprevier dessus, et le gant emprez lui. Et lors lui dist ly preudoms : « Amis, cy povez veoir l'aventure de ce chastel, et je vous en diray la verité. Sachiez, puis que vous vous estes mis si avant en ceste aventure, qu'il vous fault cest espervier veillier, sans dormir, IIJ. jours et IIJ. nuis. Et, se



fortune vous est si amie que vous en puissiez faire vostre devoir, la dame de cestuy lieu s'apparra a vous le quart jour. Et demandez quel don que vous vouldrez des choses terriennes, sans ce que vous ne demandez pas son corps, car cellui ne povez vous avoir. Et sachiez que, se vous le demandez, qu'il vous en mesavendra. Or vous veulliez aviser sur ce point. Et s'il advient aussi que vous dormiez dedens le terme, sachiez seurement que vous demourrez cy tout vostre vivant. Or prenez garde que vous ferez. » Ly preudoms se party du roy quant il lui ot dictes les paroles que vous ouez. Et le roy demeure et regarde les grans richesses que il voit de tous costez. Et puis regarde d'autre part, et voit la table mise, et la nappe belle et blanche dessus, et y voit moult de nobles mez. Il se traist celle part, et en prist un petit de cellui qui mieulx lui pleut, et menga un pou, et but une foiz, et se contregarda bien, car il savoit assez que le trop mengier et boire actrait le dormir. Et ainsi s'en va esbatant par la sale. Et y voit mainte belle hystoire peinte, et les escripiz dessus qui donnent la congnoissance que c'est. Et entre les autres y est peinte l'hystoire du roy Elinas d'Albanie et de Presine et de leurs trois filles, et tout du chief jusqu'en la fin, comment ses filles l'encloirent en la haulte montaigne de Brumberio en Norhombellande, et [304] comment Presine, leur mere, les pugny quant elle scot le meffait qu'elles orent fait de leur pere, et tout le fait de chief en chief. Moult prist le roy grant plaisir en ceste hystoire et en pluseurs autres qui y furent. Et ainsi se deduisi jusques au tiers jour qu'il aloit par leans. Et appercoit une tres belle chambre, et estoit l'uis tout ouvert arriere. Le roy y entre et regarde par my la chambre, et y voit grant foison de chevaliers pains, armez de leurs cottes d'armes toutes armoiees de leurs armes. Et estoient dessoubz leurs noms escripiz, et de quel lignaige et de quelle region ilz estoient ; et par dessus eulx avoit escript : « En tel an veilla ceans cest chevalier nostre espervier, mais il dormy, et pour tant lui fault tenir compaignie a la dame de cest chastel tant comme il pourra vivre. Mais il ne lui fault rien qu'il n'ait a son plaisir, fors seulement le partir de ceans. » Et entre ces chevaliers avoit III. places vuides, ou il avoit III. escuz armoiez des armes de III. chevaliers, de qui le nom estoit escript dessoubz, et leur region, et de quel lignaige ilz estoient. Et par dessus leurs escuz avoit escript : « En tel an veilla nostre espervier ceans cest noble chevalier bien et deuement, et en emporta son don. » Et ainsi avoit escript par dessus les deux autres escuz. Tant s'amusa le roy en la chambre que pour poy qu'il ne sommeilla. Mais il s'appercoit, et vint hors, et voit que le soleil estoit ja tout bas. Et ainsi passa le roy celle nuit jusqu'au matin. L'aube creva et vint le jour, et ainsi qu'a soleil levant vint la dame du chastel en si noble et si riche habit que le roy fu tous esbahiz tant de la richesse de l'abbit que de la beauté de la dame. La dame salua le roy et lui dist : « Sire, vous soiez le tres bien venuz. Et certes vous avez fait bien et vaillaument vostre devoir. Or demandez quelque don qu'il vous plaira des choses terriennes, honnourables et raisonnables, et vous l'aurez sans arrester. » [305] Dont respondy le roy, qui tous fu esprins de l'amour d'elle. « Par ma foy, ma dame, je ne vueil or ne argent, terre ne heritaige, bonne ville, chastel ne cité, car, Dieu mercy, je suiz riches homs assez, et il me souffist. Mais je vueil avoir le corps de vous pour moillier. » Et lors que la dame



l'entendy parler, si fu moult courroucée, et lui respondi en hault : « Par foy, sire, fol musart roy, a ce don avez vous failly. Demandez autre chose, car cestui ne aurez vous pas. » Et le roy lui respond : « Tenez moy la promesse de l'aventure de ce chastel, car j'ay bien fait mon devoir. Par foy, dist la dame, je n'y debat pas. Or demandez chose raisonnable, et vous l'aurez, car moy ne povez vous avoir. Par foy, dist le roy, touteffoiz ne vueil je autre don, ne autre ne vous demanderay. Par Dieu, dist la dame, roy, se tu me demandes plus, il te mesavendra, et a tes hoirs avec, qui coulpe n'y ont. » Et le roy lui respont : « Toutesfoiz ne vueil je autre chose que le corps de vous, car pour autre chose ne suiz je cy venuz. » Et lors que la dame voit qu'il ne muera point son propos, si fu moult courroucée, et lui dist : « Folz roy, or as tu failly a moy et a ton don, et t'es mis en aventure de demourer ceans a tousjours mais. Povre fol, n'es tu pas descendu de la lignie du roy Guion, qui fu filz Melusigne, ma seur, et je suis ta tante, et tu es si prez de mon lignaige, posé que je me voulzisse assentir a toy avoir, que l'eglise ne s'iouldroit pas accorder. » Et puis lui compte de chief en chief comment vous l'avez ouy dessus ou chappitre du roy Elinas, et aussi des hoirs de Lusegnen. Puis lui dist : « Fol roy, par ta musardie te mescherra. Toy et les tiens decherront de terre, d'avoir, d'onnour et de heritaige, jusques a la IXe lignie ; et perdra par ta fole emprise le IXe de ta lignie le royaume que tu tiens. Et portera cellui roy nom de beste mue. Et t'en va, car cy ne pues tu plus demourer. » Quant le roy l'entendy, oncques pour ses paroles [306] ne mua sa fole erreur, mais la cuida prendre par force. Melior s'esvanoy de lui. Et lors senty descendre sur lui, aussi dru que pluie chiet du ciel, coups et horions d'un costé et d'autre, et fu moult defroissiez de coupz orbes, et puis fu tirez moult vilainement hors de la forteresse, et traynez tout hors de la barriere, et la fu laissiez. Et sachiez qu'il ne pot oncques veoir pié de ceulx qui ainsi le servoient. Lors se redrece au mieulx qu'il puet, et maudist cellui qui lui apporta les nouvelles de ceste aventure, et l'eure qu'il y vint oncques. Atant est venus a ses gens, qui bien veoient qu'il ne revient pas si freschement qu'il en ala, et lui demanderent : « Monseigneur, estes vous bleciez ? Avez vous eu bataille la ou vous avez esté ? » Et cil leur respond : « Un pou sui je bleciez, mais bataille n'ay je pas eue, mais j'ay trop bien esté batuz, et si ne scay de qui, car je n'y vy oncques personne, mais j'ay moult bien sentu les horions. Et sachiez que je ne me suiz pas revenchiez, et pour tant n'ay je point eu de bataille, car cellui ne fait pas la bataille qui les premiers horions donne, mais cellui la fait qui se revenge. » Et ceulx respondent : « Monseigneur, vous dictes verité. » Assez tost aprez fist le roy cueillir son paveillon, et entra en mer, et s'en va le plus droit qu'il puet en son pays, pensant de triste cuer aux paroles que Melior, la dame du chastel de l'Esprevier, lui ot dictes. Et moult se doubta d'avoir perdu son bon eur. Mais il se garde bien de soy en descouvrir a sa gent. Et nonpourquant depuis s'en descouvry il a un sien frere, quant il fu es articles de la mort. Et cil estoit attendant du royaume aprez luy. Et lui dist comment il pensast de gouverner saignement, car il lui estoit besoings. Cil roy, dont je vous dy, n'ot oncques puis joye au cuer, et regna grant temps, mais de jour en jour fondoit et decheoit en pluseurs manieres et en fin



il mouru. Et sachiez que ses hoirs ont depuis [307] eu moult a faire, et moult de ennus et de pestillences, comme il apparu et appert. Cy me tairay des roys d'Armenie, et en ay conclut l'ystoire pour ce qu'il est tout evident qu'ilz sont extraiz de la noble lignie du roy Elinas d'Albanie et de Lusegnen. Et encores jusques au jour de la perfection de ceste histoire, qui fu parfaicte le jeudi VIJe jour d'aoust l'an de grace Nostre Seigneur mil CCCIIJxxXIIJ. est apparant, car les roys de Chippre et les roys d'Armenie en portent les armes, et le cry, et le seur nom. Or vous ay dit et devisé, selon les vrayes croniques et la vraye histoire, comment la noble forteresse de Lusegnen en Poictou fut fondee, et retrait la noble et puissant lignie qui en est descendue des nobles gens qui la fonderent, dont Dieu vueille avoir les ames recommandees en son saint paradis qui est es siecles des siecles. Amen. Ceste noble forteresse de Lusegnen en Poictou est depuis, tant alee de main en main qu'elle est venue en la main, par raison et par conquete d'espee, de hault, noble et tres puissant prince Jehan, [308] filz du roy de France, duc de Berry et d'Auvergne, conte de Poictou et d'Auvergne, mon tres redoubté seigneur, lequel m'en a commandé a faire ce petit povre traittié, selon les croniques que j'en ay eues, tant de lui comme d'autres. Et je, qui ay tousjours eu grant desir de faire son plaisir a mon povoir, ay mis diligence de ceste histoire mettre en prose au mieulx que je l'ay sceu faire. Si requier a mon Createur qu'il Lui plaise que mon tres noble et redoubté seigneur le vueille prendre en gré, et aussi sa tres noble seur Marie, fille du roy de France, duchesse de Bar et marquise du Pont, ma tres redoubtee dame, et le noble marquis de Morave, cousin germain de mon dit seigneur, qui a fait requerre qu'il lui veulle envoyer ceste histoire. Et aussi je prie a Dieu qu'elle puisse plaire a tous ceulx qui la liront ou orront lire. Et sachiez, quant de moy, que je croy que l'ystoire soit veritable. Et dit on pour certain que, depuis qu'elle fu fondée, pour change, pour acquest ou pour conquest, que la dicte forteresse de Lusegnen ne demoura XXX. ans acomplis en main d'ome qui ne feust extraiz de la dessus dicte lignie de par pere ou de mere. Et sachiez que, toutesfoiz, comme je vous ay cy dessus retrait en l'ystoire, quant la dicte forteresse doit changier seigneur, la serpente s'appert trois jours devant. Et quant a moy, j'ay oy dire a mon tres redoubté seigneur que du temps que Cersuelle le tenoit pour les Angloiz, et que le siege y estoit de par mon dit seigneur, que Cersuelle lui dist que en certain temps avant que la forteresse feust rendue, icellui Cersuelle gesoit en son lit ou chastel de Lusegnen, et avec lui une femme nee de Sancerre, nommee Alixandre, qu'il tenoit en concubinage. Il vit, ce disoit il, apparoir, presentement et visiblement, devant son lit une serpente, grande et grosse merueilleusement, et estoit la queue longue de VIJ. a VIIJ. piez, burlee d'azur et d'argent. Et ne scot oncques par ou elle entra, et estoient tous les huiz fermez et barrez. Et le feu ardoit grant en la cheminee. Et aloit la serpente, debatant de sa queue sur le lit, sans eulx mal faire. Et dist [309] de certain a monseigneur qu'il n'avoit oncques en sa vie eu, ne ot depuis si grant paour. Et dist qu'il se dreca en son seant, et prist l'espee qui estoit a son chevez. Et lors lui dist, si comme il recordoit a monseigneur, celle Alixandre : « Comment, Cersuelle, vous qui avez esté en tant de bonnes places, avez vous paour de



celle serpente ? Certes, c'est la dame de ceste forteresse, et qui la fist fonder. Et sachiez qu'elle ne vous fera ja mal. Elle vous vient monstrer comment il vous fault dessaisir de ceste place. » Et dist Cersuelle que celle Alixandre n'en ot oncques paour, mais il disoit bien qu'il n'en fu oncques assureur. Et dist Cersuelle, que, grant temps après, elle se mua en figure de femme aulte et droicte, et estoit vestue d'un gros burel, et ceinte dessoubz les mamelles, et estoit affublee de blans cuevrechiez a la guise du viel temps. En cel estat que je vous ay recordé, jura Cersuelle a monseigneur qu'il la vit. Et plus, il dit qu'elle s'en ala asseoir sur le banc au feu, l'une heure le viaire devers le lit et le doz au feu, si que ilz povoient tout a plain veoir sa face, et bien leur sembloit qu'elle avoit esté moult belle, et l'autre heure retournoit le visaige devers le feu, et gueres de temps ne se tenoit en un moment. En celle freour dist Cersuelle qu'il demoura jusques a une heure prez de jour. Lors se transfigura en guise de serpente comme devant, et s'en ala debatant de sa queue autour du lit et sur leurs piez, sans nul mal faire, et puis dist qu'elle se party, et la perdy si soudainement qu'il ne scot oncques par ou. Et cecy ay je ouy dire a monseigneur et a plusieurs autres que Cersuelle lui dist, et lui en jura par tous les seremens que preudoms puet faire. Et depuis qu'il l'ot veue, la forteresse fu bien brief rendue a monseigneur, a qui Dieux en doint joye par sa grace, et a ses hoirs. Encores est il verité qu'il a un lieu a Lusegnen, emprez le puis, ou on a, du temps passé, nourry pollaille, ou elle s'est monstree par plusieurs foiz a un homme qui encores demeure en la forteresse, et l'appelle on Godart, et ne lui fait point de mal. Et ce l'a juré il sur Dieu et sur son ame. Item Yvain de Galles jura a mon tres redoubté seigneur le duc dessusdit que il l'avoit veue par deux foiz sur les murs de Lusegnen, trois jours devant que la forteresse feust rendue. Et ces [310] preuves et autres en a on eues, dont qui en voudroit deviser, la chose seroit moult longue. Et encore plus avant, il a un chevalier poitevin nommé messire Perceval de Couloigne, qui fu chambellan du bon roy de Chippre, qui dist et jura a monseigneur par plusieurs foiz, qu'il estoit en Chippre avecques le roy. Auquel roy la serpente s'apparu, et le dist au dit Perceval en telle maniere : « Perceval, dist le roy, je me doute trop fort. Pour quoy, monseigneur, dist le chevalier ? Par ma foy, dist le roy, pour ce que j'ai veu la serpente de Lusegnen qui s'est apparue a moy. Si ay grant paour que il ne me viengne aucune perte dedens brief jour, ou a Perrin, mon filz, car ainsi s'appert elle quant aucun des hoirs de Lusegnen doivent mourir, a eulx ou en la forteresse. » Et jura le dit Perceval a monseigneur que dedens le tiers jour après, la dure aventure que chascun scet lui advint, dont ce fu pitié, s'il eust plu a Nostre Seigneur, car il fu mort, si comme on dit, tres fausement. Ces preuves, et autres plusieurs, ont esté clerement sceues, sans ce que les vrayes croniques et les livres des histoires en dient. Et se j'ay adjousté chose en ceste hystoire qui semble a aucuns increable, si le me veullent pardonner, car, selon ce que j'ay trouvé et peu sentir des anciens autteurs, tant de Gervaise comme d'autres anciens autteurs et philosophes, je repute ceste histoire et la cronique a estre vraye, et les choses faees. [311] Et qui dit le contraire, je dy que les secrez jugemens de Dieu et les punicions sont invisibles a congnoistre a entendement humain, car il est trop gros pour entendre l'espite



espirituelle, ne comprendre que c'est. Et la puissance de Dieu y puet adjouster ce qu'il lui plaist, comme on raconte, en pluseurs histoires, de pluseurs faees, avoir esté mariees et avoir eu enfans. Comment ce se puet faire ne puet savoir humaine creature, car ces poins et autres a Dieu retenu en son secret, et en monstre les exemples es lieux et aux personnes ou il lui plaist. Et que plus sera la personne grossiere, et plus a enviz le croira ; et plus sera deliee de engin et de science naturelle, et plus tost y aura affection que ce soit chose faisable, combien que les choses secretes de Dieu ne puet nulz savoir au cler. Combien que saint Pol die en l'epistre aux Rommains que toutes choses sont sceues par humaine nature, voire sans les secretes choses de Dieu, et qu'il a retenues en sa congnoissance, sans autre, la nature aux humains si est a entendre pluseurs hommes vacquans par universes contrees. Par ceulx sont sceues les choses, et sont toutes les choses sceues, non pas par un seulement, mais par pluseurs. Et ainsi sont les choses repostes en pluseurs lieux sceues, et non pas en un tout seul. Et ainsi est il de nostre histoire. Elle est forte a croire, en pluseurs lieux, de ceulx qui ont gros engin, et a ceulx qui l'ont delié, legiere. Tout aussi que de une personne qui oncques n'aura yssu de sa region ne de son pays, ne pourroit croire maintes choses qui sont a moins de C. lieues prez de lui, et lui sera grant estrangetté, et dira qu'il ne se pourroit faire, et ce lui destourbera, car il n'a pas veu les lieux, car par hanter les diverses contrees et pays et nacions, et par lire les anciens livres et les entendre, congnoist on le vif et le vray des choses semblans increables. De ce ne vous vueil plus faire mencion, mais je vous supply a tous, se j'ay dit chose en ceste histoire qui vous soit ennuyeuse ou desplaisant, que vous m'en veulliez tenir pour excusé, et especialment a mon tres redoubté seigneur et a ma tres redoubtee dame, sa noble serour. Car certes je scay bien que je n'ay mie sens pour bien faire si haulte histoire comme ceste est, qu'il n'y ait a dire, mais on dit souvent qu'a l'euvre congnoist on l'ouvrier ; et de petit mercier, petit pennier. Mon tres redoubté seigneur, prenez en gré, [312] s'il vous plaist, car se ly homs fait le mieulx qu'il puet ne scet, on le doit prendre en gré, car, en aucuns cas, bonne volenté doit estre reputée pour euvre. Et cy se taist Jehan d'Arras de la noble histoire de Lusegnen. Dieux doint aux trespassez sa gloire, Et aux vivans force et victoire, Que ilz la puissent conquerir. Cy vueil l'ystoire fenir. Deo gractias..